L'ALLEMAGNE

DEPUIS LA GUERRE DE 1866

I.

LES AGRANDISSEMENS ET L'ARMÉE DE LA PRUSSE.

Des événemens mémorables et récens ont changé complétement la situation de l'Europe. Tandis qu'un état nouveau se constituait dans la péninsule italique, en Allemagne un état ancien déployait tout à coup des forces inattendues, et avec une rapidité qui déconcertait toute prévision et toute opposition s'élevait au rang de puissance de premier ordre. Jusqu'à présent, la Prusse était de beaucoup la plus faible de cette pentarchie d'états qui, sous le nom de grandes puissances, se sont arrogé le droit de régler les destinées de notre continent. Ce n'est qu'avec des efforts disproportionnés à sa taille qu'elle parvenait à se gonfler assez pour ne faire encore qu'une assez médiocre figure autour du tapis vert des congrès. Elle était moitié moins peuplée que la France et que l'Autriche, quatre fois moins que la Russie. Ses revenus ne s'élevaient pas même au quart de ces millions que l'empire français sait jeter aux quatre coins de l'univers. Le dernier-né des états européens, l'Italie elle-même, pouvait inscrire sur ses tables de statistique un plus grand nombre d'habitans et dans les colonnes de son budget un chiffre double de celui de la Prusse. Son armée, dont elle aimait à se vanter, ne semblait bien organisée que sur le papier. Celle-ci

était composée de jeunes recrues restant peu de temps sous les drapeaux et de corps auxiliaires de soldats citoyens, la plupart mariés et tous en gagés dans les mille liens de la vie civile. Depuis 1815, elle avait vécu en paix sans pouvoir former ses bataillons à l'école si instructive des expéditions et de la guerre. En 1848, elle n'avait pas brillé dans ses rencontres avec le Danemark, et ce n'est qu'appuyée sur les bandes aguerries de l'Autriche qu'elle avait cueilli les faciles lauriers de Düppel. Toute son organisation militaire, la tenue trop minutieusement soignée de l'officier, la raideur automatique du soldat, qui inspirait à la verve antiprussienne de Heine de si mordantes épigrammes, la bizarrerie de l'équipement, le casque surmonté d'une pointe métallique en forme de paratonnerre, cette tunique par trop écourtée, ce fusil étrange et sans batterie, semblable d'aspect à ceux qui servent de jouet aux enfans, ces canons se chargeant par la culasse et d'un mécanisme aussi compliqué que celui d'une pièce d'horlogerie, toutes ces nouveautés ne rencontraient à l'étranger, chez la majorité des hommes de l'art, qu'une grande défiance assaisonnée d'une pointe d'ironie, et en Prusse même qu'une médiocre approbation. Aussi, quand la guerre commença au printemps dernier, les populations se crurent-elles réservées à de dures épreuves. Les plus confians espéraient seulement que l'armée prussienne, d'abord battue, apprendrait à vaincre sur les champs de bataille. De toutes parts les corps publics, chambres de commerce et conseils municipaux, recevaient les échos de ces douloureuses appréhensions, et s'en faisaient auprès du roi les interprètes émus.

Et en effet la position de la Prusse paraissait en ce moment bien compromise. Il lui fallait tenir tête non-seulement à une formidable concentration de troupes autrichiennes commandées par un général formé au feu des grandes batailles d'Italie, mais aussi à presque toute la confédération germanique, dont deux des états les plus importans, la Saxe et le Hanovre, la menaçaient sur ses flancs, la coupaient d'une partie de ses provinces et s'avançaient comme des coins jusqu'au cœur même du pays. En présence de si redoutables ennemis, la situation intérieure était désolante : le peuple et ses représentans en hostilité ouverte avec le gouvernement; la bourgeoisie indignée de voir s'engager une lutte effroyable entre Allemands, guerre odieuse, rendue inévitable par la volonté d'un seul homme (1); cet homme, le ministre dirigeant, M. de Bismark, d'une impopularité si universelle et si exaspérée qu'elle armait le bras d'un jeune étu-

(1) *Der Krieg eines mannes* (*la guerre d'un seul homme*), tel est le nom qu'on donnait partout à une lutte dont personne ne comprenait le motif.

diant venu de l'étranger pour délivrer son pays d'un tyran détesté; toute la population civile furieuse d'être arrachée aux travaux de la paix et aux profits d'une activité industrielle merveilleusement prospère; une partie importante de l'armée, la landwehr, si irritée qu'elle allait, disait-on, tirer sur les officiers de la ligne plutôt que sur l'ennemi; toutes les entreprises subitement arrêtées, les ouvriers sans emploi et par suite sans pain; partout la défiance, la ruine, le désespoir, — nulle part d'enthousiasme. Dans toute l'Allemagne, la joie des partisans de l'Autriche et de l'ultramontanisme était sans bornes. En quelques jours, Benedek entrerait dans Berlin réduit en cendres, détruirait l'œuvre de Frédéric II, et restituerait la Silésie à la couronne impériale. Dans les pays de religion mixte, les catholiques, invoquant les sanglans souvenirs de la guerre de trente ans, menaçaient les protestans de la colère du vainqueur, et leur annonçaient que bientôt il leur faudrait rentrer de gré ou de force dans le giron de l'église. Les gouvernemens étrangers ne doutaient point non plus du triomphe de l'Autriche et échafaudaient en conséquence des plans d'intervention et de compensation. On se souvient avec quelle foudroyante rapidité toutes ces prévisions furent déjouées. Les deux armées prussiennes de Saxe et de Silésie franchissaient la frontière de la Bohême l'une le 21 et l'autre le 22 juin, livraient en huit jours les combats heureux de Turnau, Münchengratz et Gitschin d'une part, de Nachod, Skalitz et Bürgersdorf d'autre part, remportaient le 3 juillet la sanglante et décisive victoire de Sadowa, et campaient le 20 juillet devant Vienne et Presbourg en Hongrie, tandis qu'une autre armée forçait les troupes hanovriennes à capituler, battait successivement le corps fédéral et le corps bavarois, chacun plus nombreux qu'elle, et s'avançait jusqu'au cœur de la Bavière. En moins d'un mois, la petite Prusse avait mis sur pied plus d'un demi-million de soldats et envahi toute l'Allemagne depuis le Rhin jusqu'à la Hongrie. Par la paix de Nikolsburg, la nation germanique se trouvait affaiblie, puisque l'Autriche était rejetée de son sein; mais la Prusse, mal délimitée jusque-là, comme l'avait fait remarquer très justement le gouvernement français, s'arrondissait à souhait et réparait ainsi les défectuosités de sa conformation géographique. Représentant désormais les 30 millions d'hommes de la confédération du nord, elle pèse de tout son poids sur les petits états isolés au sud du Mein, et elle finira par se les attacher, tout au moins par un lien fédératif. Un pas décisif est fait vers la constitution de l'unité nationale de la race germanique.

Nous venons d'indiquer les résultats les plus marquans de la campagne de l'année qui vient de finir. Considérés par les uns avec orgueil et satisfaction, par les autres avec regret et appréhension,

nous ne les apprécierons pas en ce moment; il faut d'abord en chercher l'explication. Les succès militaires, je le sais, ne sont pas de ceux dont un peuple à notre époque doive beaucoup s'enorgueillir. Les plus nobles conquêtes sont celles que l'on fait sur la nature et sur l'ignorance, et mieux vaut améliorer la condition matérielle et morale de l'ouvrier qu'annexer des provinces. Néanmoins, quand un état donne tout à coup les preuves d'une puissance hors de toute proportion avec ses ressources apparentes, il importe de savoir où il a puisé cette force nouvelle.

A cette question, il est une réponse toute prête et qu'on trouve partout : c'est le fusil à aiguille qui a tout fait. Cette explication superficielle sera peut-être acceptée par cette école historique qui se plaît à trouver toujours aux grands effets de petites causes; mais elle n'est même pas exacte comme fait militaire, car à la journée décisive de Sadowa les positions défensives occupées par les Autrichiens neutralisèrent presque entièrement l'avantage du tir rapide de l'arme prussienne. Non, de pareils résultats tiennent à de tout autres causes qu'au perfectionnement d'un fusil ou d'une cartouche. Certaines influences agissent silencieusement et préparent inaperçues les événemens qui éclatent tout à coup comme une surprise. Des causes économiques, résultant elles-mêmes de causes morales, engendrent dans l'ombre ces forces qui, au jour de l'épreuve, assurent la victoire. Et même cette arme fameuse à qui on attribue tout le succès, pourquoi se trouva-t-elle aux mains des uns et point aux mains des autres? C'est apparemment parce que les Prussiens avaient eu un coup d'œil plus juste pour en apprécier les avantages et plus d'argent pour en acheter le nombre voulu. Et pourquoi ont-ils eu plus de perspicacité et plus d'argent que leurs adversaires? Parce qu'en Prusse l'instruction était plus répandue, le génie d'invention plus éveillé, le goût du progrès plus actif, le travail mieux dirigé, les finances mieux administrées, en un mot toutes choses conduites avec plus d'ordre, d'économie et d'intelligence. Quoi qu'on fasse, c'est donc à des causes morales qu'il faut remonter dès qu'on veut expliquer les faits humains, et tout grand succès en ce monde est toujours le résultat d'une force de l'esprit ou d'une vertu du caractère. Depuis sa naissance, qui ne date pas de bien loin, la Prusse a grandi rapidement, constamment, par la paix comme par la guerre, et même depuis 1815 jusqu'avant ses derniers accroissemens sa puissance s'était développée plus notablement que celle de tout autre peuple européen. Quelles circonstances ont favorisé cet agrandissement? Voilà ce qu'il faudrait montrer.

I.

Si en ce moment vous voyagez en Prusse, si vous allez à Berlin surtout, vous entendrez invoquer à tout propos *la mission historique* de la Prusse, et vous aurez peine d'abord à vous rendre compte de la signification si décisive que votre interlocuteur attache à ces paroles; mais bientôt elle vous sera clairement expliquée par une petite carte de géographie vendue partout au plus bas prix de l'autre côté du Rhin. Des couleurs différentes et des dates appliquées sur les diverses parties du territoire successivement annexées y montrent comment la Prusse s'est formée peu à peu, par l'adjonction de cantons d'abord, de provinces ensuite, isolées longtemps et enfin soudées en un ensemble mieux constitué par les événemens de cet été. Tout récemment on a fait voir dans la *Revue* (1) comment le petit duché de Savoie, perché d'abord sur les deux versans des Alpes, est descendu ensuite dans la plaine, et, absorbant feuille à feuille l'artichaut italique, s'est métamorphosé, au soleil d'un jour de victoire, en royaume d'Italie. La destinée des deux états alliés dans la dernière guerre a été pareille. C'est de la même façon que le margraviat de Brandebourg s'est transformé en royaume de Prusse, mais avec de tout autres difficultés, parce qu'il n'a pas eu pour complice la liberté, mot magique qui attire les populations, prévient les résistances locales, assoupit les anciennes hostilités et déracine les dissidences les plus invétérées.

Les nationalités se forment à la manière des corps organiques; au milieu de la masse confuse des molécules, il s'en trouve une qui est animée du principe de vie, de la force plastique. Elle absorbe les autres, s'en nourrit, grandit à leurs dépens jusqu'à ce que l'être vivant soit constitué. L'embryogénie des états offre le même spectacle. Dans la masse chaotique des mille souverainetés féodales, véritables molécules politiques, il s'en rencontre une au sein de chaque nationalité douée d'une vitalité plus active, d'une puissance d'expansion plus grande, qui peu à peu absorbe les autres et s'étend ainsi de proche en proche jusqu'à ce que l'état moderne ait atteint son développement naturel. Les peuples, quand ils ont atteint leur majorité, se forment et se constituent eux-mêmes par la libre adhésion des citoyens; mais autrefois la création d'un état était le fait d'une dynastie, d'une suite de souverains n'ayant en vue que leur propre grandeur et ne visant qu'à arrondir leurs possessions, comme un

(1) Dans l'intéressant travail de M. Hudry-Menos sur *la Maison de Savoie*. — *Revue* du 15 novembre 1866.

père de famille qui aspire à faire souche. C'est ainsi que, pour voir comment a grandi la Prusse, il faut suivre l'histoire de la famille de Hohenzollern. Telle semble être la loi qui préside à la marche de l'humanité : plus on remonte haut, plus le rôle des grands hommes et des souverains est prépondérant. Ils sont les seuls qui pensent, qui prévoient, qui veulent au milieu de foules sans réflexion, guidées seulement par des appétits, par des passions, par la vue de l'intérêt immédiat. Plus nous avançons, plus l'action individuelle s'efface. A l'âge héroïque et chevaleresque succède l'âge démocratique et industriel. A mesure que les peuples s'éclairant apprennent à penser et à vouloir, ce sont leurs idées et leurs intérêts qui sont le ressort des événemens.

Ce qu'il y a d'étrange dans la formation de l'état prussien, c'est que ses élémens constitutifs, la famille des Hohenzollern, le Brandebourg et la Prusse, n'avaient ensemble à l'origine aucun rapport naturel. Une maison souabe et un territoire wende, voilà le noyau destiné à devenir le centre de formation de l'unité germanique. Les Hohenzollern descendent, prétend-on, du duc Thassilo, contemporain de Charlemagne. Le fait en lui-même est de nulle importance, car leur rôle historique ne commence qu'au XII[e] siècle. Ils tirent leur nom d'un burg situé dans une région montagneuse et sauvage du Wurtemberg, nommée pour cette raison *rauhe alp*, non loin de la Forêt-Noire et des sources du Danube. Un certain cadet de la maison, appelé Conrad, se met au service de l'empereur Frédéric-Barberousse, se rend utile et obtient en récompense, vers 1170, le titre et les fonctions de burgrave de Nuremberg. Ce mince chevalier est le fondateur de la dynastie qui devait un jour causer tant de soucis aux successeurs du tout-puissant empereur d'Allemagne, et le roi de Prusse actuel est son descendant en ligne directe au trente-deuxième degré.

Dès l'origine, les Hohenzollern montrent les qualités solides qui ont distingué toute la race, et qui, par une sorte de transfusion morale, sont devenues celles du peuple prussien : nulle prédominance des sentimens tendres et poétiques, nulle trace de cette propension à la rêverie pour laquelle l'Allemagne a un mot charmant, *schwärmerisch;* le respect du fait, le dédain des chimères; le goût de l'histoire, non du roman; du courage, de la persistance surtout à l'heure du danger; de la prudence, du calcul, une vue claire, juste de la réalité; un ordre extrême, nul besoin d'ostentation, une économie rigide, une manière de vivre simple (1), régulière, guidée par un

(1) Le roi actuel a conservé les mœurs simples et dures qui sont de tradition dans la famille. Ainsi les meubles de sa chambre à coucher de Potsdam, la plupart en bois peint, sont si simples que le plus mince bourgeois de Paris les dédaignerait. Le lit, avec

sentiment profond du devoir. Comme la Prusse actuelle, les premiers Hohenzollern n'ont pas de dettes et possèdent un trésor. Dans un temps de prodigalité chevaleresque où les Juifs seuls avaient de l'argent, c'était une grande supériorité de savoir en garder. Les burgraves de Nuremberg acquièrent successivement par voie d'achat Baireuth en 1248 et le margraviat d'Anspach en 1338.

C'est encore par la puissance de l'épargne que Frédéric de Hohenzollern, sixième burgrave, fonde la grandeur de sa maison en s'élevant au rang d'électeur de Brandebourg. C'était au temps du magnifique empereur Sigismond, dont la caisse était toujours à sec, ses ressources n'étant pas en raison du rôle qu'il voulait jouer. Le petit seigneur franconien prête d'abord à son haut suzerain 150,000 florins d'or, puis plus tard encore 250,000 florins. L'empereur, ne se trouvant pas en mesure de les restituer, donne l'électorat de Brandebourg en échange de la somme, qui peut représenter en monnaie actuelle environ 20 millions. La cérémonie de l'investiture eut lieu en grande pompe sur la place de Constance, le 19 avril 1417, pendant la réunion du concile qui fit brûler Jean Huss.

Qu'était-ce que cet électorat de Brandebourg? La première mention qui est faite de ce pays dans l'histoire remonte à l'empereur Henri l'Oiseleur, prince toujours guerroyant, qui en 928 s'empare de la principale forteresse des Wendes, appelée Brannibor, et y fonde un margraviat ou comté des frontières, pour défendre les limites de l'empire contre les païens des bords de la Baltique. Ce margraviat occupait une partie de la grande plaine cimbrique, triste contrée de sables et de marais, entrecoupée de tourbières, d'étangs, de cours d'eau et de quelques bois rabougris. C'était un territoire assez étendu en longueur, qui vers l'ouest dépassait l'Elbe et vers l'est l'Oder. Il était occupé par une population wende d'origine slave. Le margrave Albert l'Ours obtint la dignité d'électeur (1142), soumit définitivement les Wendes, toujours rebelles, et peupla les cantons déserts de colons hollandais qu'une incursion de la mer avait chassés de leur humide patrie. Ces industrieux émigrés apportent avec eux leur aptitude aux travaux agricoles. Ils défrichent les marais, créent des prairies et élèvent du bétail. Le premier noyau de la population de Berlin est presque uniquement hollandais. Ce n'était à l'origine qu'un petit fort (*Wehrlin*, *Berlin*) fondé aux bords de la Sprée pour résister aux attaques des Wendes. Il est digne de remarque que la puissante capitale commerciale de

son dur matelas, semble emprunté à la caserne. Le militarisme racheté par de l'ordre, de l'économie, de l'instruction et le goût du progrès, voilà les Hohenzollern, et voilà la Prusse.

l'Atlantique, New-York, et la capitale de l'Allemagne du nord sont toutes deux à l'origine des colonies hollandaises.

Lorsqu'en 1417 Frédéric de Hohenzollern vint prendre possession de l'électorat de Brandebourg, il le trouva complétement ruiné par l'anarchie qui avait suivi l'extinction de la ligne des margraves descendant d'Albert l'Ours. Les petits seigneurs vivaient de rapines, levaient des taxes sur les marchands, pillaient les bourgeois, et puis se disputaient entre eux à main armée le droit de rançonner les habitans. La production de la richesse était arrêtée, les échanges impossibles, la culture de la terre négligée même par les laborieux Hollandais. C'était l'idéal du régime féodal. Quand le nouvel électeur se présenta, il fut accueilli comme un sauveur par tous les vilains, mais comme un ennemi par les barons. Ils lui refusèrent l'hommage. « Que nous veut, disaient-ils, cette poupée de Nuremberg? » faisant allusion aux jouets d'où déjà provenait alors la prospérité de la cité dont Frédéric était burgrave.

Le Hohenzollern réunit une petite troupe d'hommes d'armes franconiens, et fit venir un engin nouveau dont les hauts et puissans seigneurs ne connaissaient pas encore les effets. C'était un canon d'une dimension inouie pour l'époque, lançant des boulets de 24. On appelait cette pièce *faule Grete* (1), la paresseuse Marguerite, à cause de la difficulté qu'on avait à la mouvoir.

Le plus puissant des barons rebelles, Dietrich von Cuitzow, se croyait bien à l'abri derrière les murs de son burg de Friesack, qui avaient quatorze pieds d'épaisseur. Frédéric arrive au milieu de l'hiver, traînant avec lui sa redoutable *Marguerite* sur la terre gelée. Il ouvre le feu, et en quarante-huit heures le château démantelé est réduit à demander merci. Le seigneur de Putlitz, autre tyranneau, est dompté aussi expéditivement, et bientôt tous les barons se soumettent, voyant qu'il n'y avait pas à lutter contre les boulets de 24. C'est ainsi que dans le Brandebourg la féodalité fut vaincue par l'artillerie. Un pouvoir central actif et respecté fit régner l'ordre et assura la sécurité sur les routes et dans les villes. L'agriculture, le commerce, l'industrie, se développèrent. Le travail prit tout l'empire que perdit la violence. Les guerres civiles de château à château cessèrent dans les limites de l'électorat par la suppression des souverainetés seigneuriales. C'est l'âge moderne qui commence aux bords de la Sprée, comme à la même époque il

(1) Il existe encore à Gand un énorme canon du même genre et presque de la même époque, mais beaucoup plus gros encore. On l'appelle *deule Greete* (Marguerite l'enragée.) Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il est formé de lames de fer forgées et retenues par des cercles de fer comme le sont les canons Armstrong, qui ont eu en Angleterre un succès si retentissant.

s'inaugurait en France et en Angleterre. Frédéric Ier refusa la couronne impériale et se contenta d'arrondir son territoire en y ajoutant une partie de l'Ukermark, de la Poméranie et du Meklenbourg. Il mourut en 1440 laissant un état florissant de 12,800 kilomètres carrés.

Souvent on remarque dans l'histoire que certaines circonstances semblent la figure des événemens qui doivent suivre. On dirait l'ombre anticipée, l'image prophétique de l'avenir. L'ordre et l'économie dans l'administration des finances, la rapidité et la précision dans les mouvemens stratégiques, l'adoption prompte des armes de guerre les plus perfectionnées, voilà ce qui assure le succès du premier électeur de la famille de Hohenzollern, et jette les bases solides de la grandeur naissante du Brandebourg. Sous les électeurs suivans, le petit état continue à prospérer et à grandir par les mêmes causes. A Frédéric Ier succède son frère Frédéric II, surnommé *dentibus ferratis*, dents de fer, à cause de son énergie. Agé seulement de vingt-sept ans, il suit exactement les traditions de son aîné. Même économie, même promptitude dans l'action. Toujours muni d'argent comptant, il achète à l'ordre teutonique, ruiné par ses guerres avec la Pologne, l'importante province de Neumark, qui s'étendait au-delà de l'Oder jusque près de la Baltique; puis il y ajoute par voie d'achat ou de conquête les principautés de Cottbus en 1448, de Pritz et Wernigerode en 1449, de Teupitz en 1462, — acquisitions moins considérables, mais qui rectifiaient les frontières. Ses qualités de bon administrateur sont si bien appréciées qu'on lui offre la couronne de Pologne. Attaché à son pauvre, mais robuste pays, il refuse de décevantes grandeurs. Frédéric II fut le premier électeur qui habita Berlin, où il fit bâtir une résidence que remplaça plus tard le palais actuel. Vers la fin de sa vie, en 1471, il abdique en faveur d'un troisième frère, Albert, surnommé Achille pour sa force et son courage. Celui-ci avait longtemps combattu au service de l'empereur contre les Hongrois, les Bohêmes et les Polonais. Il meurt en 1486 à Francfort, âgé de soixante-douze ans, après avoir contribué à porter la maison des Hapsbourg à l'apogée de sa grandeur par la nomination comme roi des Romains de Maximilien, qui devait apporter à l'Autriche, grâce à son mariage avec l'héritière des ducs de Bourgogne, les dix-sept magnifiques provinces des Pays-Bas, la plus riche contrée de l'Europe après l'Italie. A Albert Achille succède son fils Jean, quatrième électeur, que son talent de bien parler latin avait fait surnommer le Cicéron de l'Allemagne, *Cicero Germaniæ*. Sous le règne de son successeur, Joachim, éclate la grande révolution religieuse qui devait donner naissance à l'état prussien, car jusqu'à ce jour le Brandebourg et les Hohenzollern

n'avaient aucune relation avec la Prusse, fief dépendant de la Pologne et éloigné de plus de cent lieues. L'électeur Joachim resta catholique; mais son cousin Albert, grand-maître de l'ordre teutonique, sécularisa l'ordre, et échangea son titre contre celui de grand-duc héréditaire de Prusse. Cet important événement demande quelques mots d'explication.

L'ordre teutonique est une des plus singulières institutions du moyen âge. Compagnie à la fois ecclésiastique et militaire, puissance redoutable pendant trois siècles et propriétaire de tout un royaume, ce ne fut d'abord qu'une association charitable pour soigner les blessés, fondée pendant la seconde croisade, au siége de Saint-Jean-d'Acre, par un bourgeois de Lubeck. Quelques années après, en 1220, le chef de l'ordre, Hermann von der Salza, en transporta le siége à Venise, puis en Prusse vers 1228. La Prusse était une contrée sauvage, habitée par des tribus d'origine slave, encore païennes à cette époque, attendu qu'elles avaient chassé et massacré les missionnaires venus pour les convertir. Elle s'étendait le long des rivages de la Baltique, depuis le Niemen jusqu'à la Wartha; son nom en latin du temps était Borussia. Appelés par l'évêque de Riga et par la Pologne, les chevaliers de l'ordre arrivent avec la mission de dompter ces féroces païens. Des colons germains les suivent pour occuper les terres confisquées. C'est une nouvelle croisade qui aboutit à la germanisation du pays. Les Allemands endiguent les rivières, dessèchent les marais qui couvraient presque tout le territoire, et créent des prairies où ils entretiennent de nombreux troupeaux. Marienburg sur la Vistule, non loin de Dantzig, est la résidence du grand-maître. Kœnigsberg, la cité royale, est fondée en 1255. Chaque canton constitue un fief occupé par un de ces chevaliers voués au célibat, mais sans cesse recrutés parmi les cadets de la noblesse germanique. L'ordre ayant à chaque décès de riches domaines à sa disposition, les hommes aventureux et braves venaient sans cesse se ranger sous sa bannière. Au bout d'un siècle, la contrée est transformée. Les anciens habitans sont ou tués ou convertis et domptés. Ils travaillent la terre comme les Allemands et se fondent avec eux. Des villes s'élèvent, remplaçant les anciens forts et les maisons grossièrement construites. Des échanges se nouent avec les ports hanséatiques. L'ordre teutonique arrive à son apogée au XIVe siècle; mais bientôt les richesses, mortelles à toute corporation ecclésiastique, le plongent dans la corruption, et excitent l'envie des puissances voisines. Il lutte avec courage contre les attaques sans cesse renouvelées des Polonais, jusqu'à ce qu'en 1410 il subisse la défaite sanglante et décisive de Tannenberg. Les chevaliers résistent encore; mais les villes, écrasées d'impôts, se

révoltent, et ils sont obligés d'accepter une paix désastreuse. Ils abandonnent la plus belle partie de leur territoire, toute la Prusse royale avec les villes importantes de Dantzig, Thorn et Bromberg, et ils ne conservent la Prusse orientale avec la capitale Kœnigsberg qu'en reconnaissant la suzeraineté de la Pologne. Étrange vicissitude des nations, la Pologne, qui morcelait ainsi la Prusse, devait être elle-même partagée trois siècles plus tard au profit de son ancienne vassale!

L'ordre teutonique, désormais relégué au-delà de la Vistule, avait élu en 1511 comme grand-maître Albert, de la ligne des Hohenzollern-Culmbach. Ce fut lui qui, gagné aux idées nouvelles par le docteur Osiander et par l'influence de Luther, se convertit au protestantisme. Il prit le titre de duc héréditaire de Prusse et épousa la nièce du roi de Pologne Sigismond, lequel lui garantit la possession de son territoire en 1525. Les chevaliers, qui imitèrent l'exemple du grand-maître, transformèrent aussi la jouissance viagère de leur domaine en fief héréditaire. Conformément à l'esprit de la réforme, un des principaux soucis du nouveau duc fut de répandre l'instruction, et en 1544 il fonda l'université de Kœnigsberg, que devait illustrer Kant.

Deux branches des Hohenzollern régnaient ainsi, l'une aux bords de la Sprée, l'autre aux bords du Niemen; mais nul lien politique n'était encore établi entre la Prusse orientale et le Brandebourg, séparés par la Prusse royale, désormais incorporée au royaume de Pologne. Voici comment il advint que ces deux pays se trouvèrent réunis.

Nous avons vu que l'électeur de Brandebourg, Joachim Ier, était resté catholique; mais sa femme, Élisabeth de Danemark, avait adopté la religion réformée et y avait élevé ses enfans. Il en résulta que son fils aîné, Joachim II, étant devenu électeur, prit parti publiquement pour la réforme, qu'avaient déjà embrassée presque tous ses sujets. Il épousa la fille de Sigismond, roi de Pologne, et obtint en dot la co-investiture de la Prusse. En vertu du contrat, si la branche ducale des Hohenzollern venait à s'éteindre, la branche électorale devait lui succéder. C'est ce qui arriva en effet sous son arrière petit-fils, Jean-Sigismond, neuvième électeur. Celui-ci épousa la fille d'Albert-Frédéric, second duc de la Prusse orientale. A la mort de cet Albert, Jean-Sigismond prit possession du duché en 1608 avec le consentement des états prussiens et du suzerain, la république de Pologne. La Prusse orientale était désormais réunie au Brandebourg; mais elle était absorbée dans l'électorat, et son nom cessa momentanément d'être celui d'un état indépendant. La femme de l'électeur Jean lui avait aussi apporté, du chef

de sa mère, des droits sur les beaux duchés rhénans de Clèves et de Juliers. Ils furent l'occasion d'une longue lutte avec les électeurs palatins, qui vint se perdre dans celles bien plus terribles de la guerre de trente ans. Pendant cette époque de désolation pour l'Allemagne, George-Guillaume, dixième électeur, s'efforça de rester neutre; mais il ne fit qu'attirer sur ses états les dévastations des deux partis autrichien et suédois, catholique et protestant. En 1640, à ce prince incapable succéda son fils Frédéric-Guillaume, qui mérita le titre de grand-électeur. Il sut donner à son électorat, qui n'avait alors qu'un million d'habitans, toute l'importance d'un état de premier ordre. Il trouva son pays dévasté par les effroyables exterminations de la guerre de trente ans. La population décimée était réduite à la misère. Gustave-Adolphe et ses Suédois avaient sauvé la réforme, que sans eux l'empereur Ferdinand et Maximilien de Bavière, obéissant à leurs confesseurs jésuites, auraient noyée dans le sang; mais ils avaient pillé sans miséricorde le Brandebourg, qui avait entravé leur œuvre de délivrance. Frédéric-Guillaume s'applique d'abord à réunir quelque argent, puis à se former une armée. Il parvient à s'en créer une de 25,000 hommes, admirablement équipée, disciplinée, très régulièrement payée, chose rare en ce temps de misère universelle. Elle était ainsi bien à lui, toujours prête à obéir. C'était alors une force respectable avec laquelle il fallait compter. Aussi à la paix de Westphalie (1648) obtint-il une grande partie de la Poméranie, les trois évêchés sécularisés de Magdebourg, Halberstadt et Minden, enfin le duché de Clèves, qui lui fit passer le Rhin : c'était un agrandissement considérable.

Le grand-duché de Prusse restait toujours vassal de la Pologne. Voici comment l'électeur parvint à l'émanciper. Il s'allie à Charles-Gustave de Suède contre Jean-Casimir de Pologne, et prend part à la furieuse bataille de Varsovie, qui dura trois jours consécutifs, et où la brillante chevalerie polonaise fut complétement battue. Il renonce alors à poursuivre ses avantages à la condition que son duché sera désormais affranchi de tout lien de vasselage. Sans se laisser enivrer par ses succès militaires, il s'applique avec la même énergie aux travaux de la paix. L'agriculture surtout attire son attention; il ouvre des routes nouvelles, endigue les rivières, toujours débordées dans ce pays humide, creuse des canaux, entre autres celui qui porte son nom et qui réunit la Sprée à l'Oder; enfin il appelle des colonies de cultivateurs pour mettre en valeur les cantons déserts et sablonneux. C'est ainsi qu'il accueillit les réfugiés de l'édit de Nantes au nombre de 25,000, gens actifs, intelligens et d'une forte trempe morale, puisqu'ils sacrifiaient le repos, la

fortune, la patrie à un intérêt purement spirituel. Ces infortunés, qu'un stupide bigotisme chassait de France, rendirent à la Prusse d'immenses services. Ils lui apportèrent le secret de plus d'une industrie profitable, et communiquèrent à l'esprit berlinois cette vivacité, cette netteté qui contrastent avec la tournure vague et rêveuse de l'esprit germanique. De même d'autres réfugiés, les *pilgrim fathers*, les puritains d'Amérique, communiquèrent à la race puissante qui descend d'eux une marque indélébile, une force héréditaire.

Le grand-électeur prit part avec l'empire à toutes les guerres contre Louis XIV. La France, pour le détourner de ses frontières, le fit attaquer par les Suédois. C'est à cette occasion qu'il remporta la fameuse victoire de Fehrbellin, dont les Prussiens s'enorgueillissent encore aujourd'hui, et qui en effet mit fin à la prépondérance que l'intervention de Gustave-Adolphe avait assurée à la Suède dans tout le nord. Les Suédois campaient dans le Havelland, au nord de Berlin, avec une armée excellente de 16,000 hommes. Le grand-électeur, qui n'en avait que 8,000 et 3 canons, arrive avec la rapidité de la foudre, les attaque, les coupe en deux et les disperse entièrement. Quatre ans plus tard, il les défait encore près de Kœnigsberg, au milieu de l'hiver, après avoir traversé un bras de mer glacé. Il leur enlève la Poméranie, Stettin et même Stralsund, que Wallenstein n'avait pu prendre; mais les armées françaises occupaient le duché de Clèves. L'Autriche, déjà jalouse, ne le soutint pas comme elle le devait, et fit une paix séparée. Frédéric-Guillaume, abandonné par son allié, fut obligé de restituer toutes ses conquêtes. C'est alors, dit-on, que, dans sa colère contre l'empereur qu'il avait fidèlement servi, il aurait dit : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*. Autre grief contre l'Autriche : à la mort du dernier duc de Liegnitz, le grand-électeur réclama cette possession silésienne en vertu d'un ancien traité de réversion très valide; mais l'empereur se mit en possession, prétendant succéder à toutes les familles éteintes, ce qui l'aurait peu à peu rendu maître de l'Allemagne entière, usurpation manifeste comme sut le prouver Frédéric II dans sa fameuse campagne de Silésie. Les deux femmes du grand-électeur ont laissé des noms dont la Prusse se souvient. La première, Louise d'Orange, a apporté en dot la principauté d'Orange, échangée contre celle de Neufchâtel, qui n'a rompu que tout récemment le faible lien qui l'attachait à la Prusse. La seconde, Dorothée, a fondé le faubourg *Dorotheenstadt* et planté la belle promenade *unter den Linden*, le boulevard dont Berlin est si fier, et qu'ornent les palais, les théâtres, l'université et les statues de Frédéric et de Blücher. Bien digne de s'allier aux Hohenzollern

elle poussait l'esprit d'économie à un tel point qu'il en est devenu proverbial; elle vendait aux habitans de Berlin le lait de ses fermes et de la bière dans des tavernes (*schenken*), dont elle partageait les bénéfices.

Le grand-électeur laisse à son fils en 1688 un territoire de 112,377 kilomètres carrés avec 1 million 1/2 d'habitans et une excellente armée de 38,000 hommes. Ce fils est Frédéric, douzième électeur de Brandebourg, premier roi de Prusse. Il prête ses troupes à l'empereur Léopold, d'abord contre les Turcs, ce qui lui vaut un droit de réversion sur la Frise orientale, ensuite contre Louis XIV, ce qui lui rapporte la couronne royale. Ses 10,000 Prussiens se distinguèrent pendant la guerre de la succession d'Espagne à Blenheim, à Hochstädt et à Malplaquet. L'électeur de Saxe était devenu roi de Pologne, l'électorat de Hanovre allait donner des souverains à l'Angleterre; le Brandebourg devait aussi se transformer en royaume. L'empereur y consentit, et sans perdre de temps Frédéric se fit couronner en plein hiver, le 18 janvier 1706, à Königsberg, l'ancienne capitale de l'ordre teutonique. Sa femme, Sophie-Charlotte de Hanovre, était renommée dans toute l'Allemagne pour l'étendue de ses connaissances. Elle fonda l'université de Halle et l'académie royale de Berlin, sous la présidence de son ami et fidèle correspondant Leibniz. Le premier roi arrondit aussi son territoire en achetant Quedlimbourg, les comtés de Meurs, de Lingen et de Tecklimbourg. La prospérité du pays était très grande, et frappait d'autant plus que la plupart des autres peuples étaient détestablement gouvernés. Tous les voyageurs parlent avec admiration du bon état des routes, de l'air d'aisance des habitans, de la perfection de la culture, des maisons blanches, des écoles et des églises neuves qui s'élevaient de toutes parts. La France alors était en proie à la régence et à Louis XV.

Le second roi, Frédéric-Guillaume, père de Frédéric II, reçoit de son prédécesseur un territoire de 115,000 kilomètres carrés et une population de 1,731,000 âmes. Il y ajoute d'abord le duché de Gueldre, puis à la suite d'une guerre heureuse avec Charles II de Suède la Poméranie jusqu'à la Peene, Stettin, les îles d'Usedom et de Wellin, les villes de Damm et de Gollnow. Les frontières se rectifiaient du côté de la Baltique. Frédéric-Guillaume était un véritable ours du nord, époux brutal qui faillit tuer sa femme, père féroce qui voulut faire fusiller son fils, mais administrateur modèle qui allait parfois jusqu'à faire pendre ses employés quand ils détournaient les deniers publics. Il poussa la passion militaire, tradition de sa race, jusqu'à la manie, comme l'indique son fameux régiment de géans de Potsdam. Cependant il avait compris que, pour entre-

tenir une forte armée, il fallait une agriculture florissante, de l'industrie, du travail, de l'ordre partout. Il haïssait l'oisiveté jusqu'à battre de sa canne les maraîchères de Berlin qui négligeaient leur tricot. Il avait en horreur les modes efféminées, le luxe de toilette, les habitudes de dissipation que la noblesse française avait fait adopter à toute l'Europe. Il vivait simplement, rudement, à la façon des anciens barons du nord, et il voulait que tout le monde l'imitât. Il parvint ainsi, sans surcharger la population, à léguer à son fils un territoire de 123,000 kilomètres carrés avec une population presque doublée de 2,486,000 âmes, un trésor de 34 millions de francs, pas un sou de dette et une armée de 72,000 hommes, la mieux payée, la mieux disciplinée, la mieux exercée et équipée de l'époque. On sait l'usage qu'en fit Frédéric II. Il réclame les comtés de Liegnitz, échus à sa maison par droit de réversion, et, sur le refus de l'Autriche, il lui enlève en deux campagnes toute la Silésie, la perle de l'empire, comme disait Marie-Thérèse. Pendant la guerre de sept ans, seul il résiste avec les ressources d'un pays de 2 millions 1/2 d'habitans à presque toute l'Europe, la France, la Russie, l'Autriche et la Suède coalisées pour l'écraser et se partager ses dépouilles. Berlin est pris, ses états dévastés; mais il sort vainqueur de la lutte sans rien lâcher, pas même la Silésie. En 1772, il prend sa part du premier partage de la Pologne et il obtient la Prusse occidentale, jadis cédée à la couronne polonaise par le grand-maître vaincu. En 1778, il fit encore trembler l'Autriche dans une campagne en Bohême exactement semblable à celle de l'été de 1866 par la façon dont il conduisit ses deux armées à travers les défilés de la chaîne des Géans, mais sans bataille décisive pour la couronner. Par des miracles de bonne administration, il laissa à son neveu un état de 200,000 kilomètres carrés, une population de 5,430,000 âmes, un revenu de 80 millions de francs et un trésor en écus sonnans de 260 millions. Frédéric-Guillaume II obtient au second et au troisième partage (1793 et 1795) Dantzig, Thorn et une grande partie de la Pologne proprement dite avec Varsovie. Sa malheureuse campagne de France et la défaite de Valmy ne lui coûtèrent pas trop cher, car en échange de ses possessions de ce côté-ci du Rhin, Clèves et Gueldre, le directoire lui accorda par un traité secret le droit de s'annexer des principautés ecclésiastiques qui formaient presque toute la Westphalie. Sous Frédéric-Guillaume IV, l'heure des revers sonna enfin. A Iéna, l'armée du grand Frédéric, momifiée par la routine et dépourvue de tout esprit patriotique, est dispersée sans effort, et la Prusse est réduite à la moitié de son ancien territoire au profit de la Saxe et du grand-duché de Varsovie, créations improvisées et incomplètes de Napoléon. Au traité de Vienne, elle prit sa revanche, et sut se

faire payer les services rendus à la coalition. Elle récupéra la moitié de ses anciennes provinces polonaises, et, comme le reste fut cédé à la Russie, elle obtint en compensation les provinces rhénanes, toute la Westphalie et une grande partie de la Saxe, qu'elle aurait voulu s'incorporer tout entière. Son territoire mesurait alors 278,500 kilomètres carrés peuplés d'environ 10 millions d'âmes. De 1815 à 1865, la Prusse n'a pas acquis de nouvelles provinces, mais grâce aux progrès extraordinaires de l'agriculture et de l'industrie la population a presque doublé en s'élevant à 19,500,000 âmes, et la condition même des classes inférieures s'est améliorée.

Nous venons de suivre d'un coup d'œil rapide les agrandissemens successifs de la Prusse; tâchons de démêler maintenant quelles sont les causes de cet accroissement continu, poursuivi de siècle en siècle. Parmi ces causes, il en est trois qui frappent tout d'abord : premièrement cette force de concentration qui a donné naissance aux nationalités modernes, secondement la réforme, enfin l'organisation de l'armée.

Les nationalités modernes se sont constituées à la plus grande gloire des souverains et au non moins grand avantage des peuples. Le régime féodal, avec ses mille souverainetés locales, n'était tolérable que pour des peuples encore barbares. Ces souverainetés indépendantes, n'ayant pas au-dessus d'elles de force qui pût régler pacifiquement leurs différends, en appelaient sans cesse aux armes. Pas de semaine, pas de jour même sans luttes sur toute la surface de l'Europe. Partout des chocs incessans d'hommes en armes. Les vilains, qui ne demandaient qu'à vivre de leur travail, étaient entraînés dans ces sanglantes querelles, tantôt concitoyens, tantôt ennemis, suivant les convenances d'un mariage, d'un legs ou d'une vente. Des gens de même langue, de même race, de même religion, des voisins parfois devaient s'entr'égorger sur un mot de leurs maîtres. Les seigneurs, pour se nuire, dévastaient les campagnes, brûlaient les moissons, saccageaient les villes. Les puissans se battaient, mais sur le dos des manans. Point de sécurité, donc aucun développement économique, sauf à l'abri des murs fortifiés des communes assez fortes pour tenir tête aux barons féodaux. En somme, c'était un régime atroce. Bacon a dit admirablement : *In societate aut lex, aut vis valet*. D'abord la force règne seule, même d'homme à homme; la loi n'a point d'empire, c'est la barbarie primordiale. Plus tard, la force encore décide de tribu à tribu ou de fief à fief; mais déjà, au sein de chacun de ces groupes, la loi est respectée. C'est l'âge héroïque ou féodal. Enfin les fiefs s'agglomèrent, les nations se forment; ce n'est plus qu'entre elles que la guerre éclate. La paix règne dans les limites de chaque état. Voilà où nous en

sommes à présent; mais déjà les peuples aspirent à un ordre meilleur où les nationalités, enserrées dans les liens d'une vaste confédération, n'auront plus à vider leurs différends les armes à la main, et où, la force n'étant plus qu'au service de décisions amphictyoniques, la loi régnera seule sur les races civilisées. Voilà où tend le progrès, et tel sera l'avenir. C'est cette force providentielle et bienfaisante qui, favorisant partout la constitution des états actuels, a contribué aussi à former la Prusse sur les ruines des souverainetés féodales, et c'est elle qui travaille encore en ce moment à compléter son œuvre. La France s'est faite ainsi par l'adjonction autour d'un noyau central de principautés indépendantes : Guienne, Languedoc, Bretagne, Normandie, Franche-Comté, Bourgogne. La Russie est née du grand-duché de Moscovie, absorbant successivement les provinces de la Mer-Noire et de la Baltique, la Crimée, l'Esthonie, la Finlande. L'heptarchie anglo-saxonne est devenue la monarchie anglaise, qui s'est complétée par l'Écosse et l'Irlande. L'Espagne, d'abord divisée en une multitude de souverainetés, arrive une des premières à l'unité dès le XVI[e] siècle. L'Allemagne et l'Italie, arrêtées chacune par des causes particulières, étaient restées divisées en états multiples comme au moyen âge. L'Italie vient de se former sous nos yeux avec une promptitude que n'avaient point rêvée ses plus enthousiastes partisans. L'unité s'est établie malgré les antiques rivalités de ces villes si longtemps engagées dans des luttes atroces : Gênes contre Pise, Florence contre Sienne, Venise contre Milan, Mantoue contre Ferrare, et ainsi à l'infini, provinces contre provinces et cités contre cités. En Allemagne, une première simplification s'est faite, favorisée par le premier empereur des Français; une deuxième vient de s'accomplir sous les auspices du second empire. Le mouvement vers l'unité, longtemps retardé, aboutira certainement à une fusion plus complète et plus facile qu'ailleurs. Quelle diversité de mœurs, de langue, de race même, entre l'Anglais, l'Écossais et l'Irlandais en Angleterre, entre le Breton, le Basque, le Provençal et l'Alsacien en France! En Allemagne au contraire, partout du nord au midi, même langue, mêmes mœurs, même idéal littéraire, mêmes souvenirs historiques, car tous ces états séparés ont toujours fait partie d'une grande confédération politique, l'empire germanique. Il est donc probable que l'unité s'établira lentement et à proportion de la liberté dont jouira la Prusse, brusquement, violemment, dans le cas d'une guerre avec l'étranger. Si l'Autriche ne comprenait pas tant de peuples d'origine diverse, et si, depuis le XVI[e] siècle jusqu'au récent concordat, elle n'avait pas été soumise à l'esprit ultramontain, c'est elle sans aucun doute qui aurait constitué l'unité allemande sous le

sceptre impérial. Aujourd'hui, emportée vers l'Orient par la prépondérance croissante de la Hongrie, une grande mission lui est probablement réservée encore, mais point, semble-t-il, du côté de l'Allemagne.

La réforme est la seconde cause qui a favorisé l'agrandissement de la Prusse. Cet état est vraiment né de la sécularisation de l'ordre teutonique. C'est le protestantisme qui lui a ensuite assuré la suprématie dans toute l'Allemagne du nord. Ses rois s'étaient faits les défenseurs d'office du corps évangélique, et ils savaient remplir les devoirs que leur imposait cette charge avec autant d'énergie que de charité (1). Carlyle, ce bizarre et vigoureux penseur, a écrit à ce sujet, dans son histoire de Frédéric II, récemment terminée quelques pages qui donnent à réfléchir. La réforme, dit-il, a été le grand événement des temps modernes, et tout peuple qui a eu le cœur assez fort pour l'embrasser a grandi aussitôt; ceux qui l'ont repoussée en portent la peine. L'écrivain protestant donne à sa pensée une forme mystique qui peut la rendre suspecte, mais pourtant l'histoire lui donne raison. Voyez la Hollande : avec un million d'habitans à peine et son triste territoire de marais et de sables, elle tient tête au gigantesque empire de Philippe II, fonde le premier état libre de l'âge moderne, couvre les mers de ses vaisseaux, établit partout des colonies et résiste victorieusement à l'Angleterre et à la France, unies pour l'écraser. La Suède, jusque-là perdue dans les glaces du nord, en sort sous Gustave-Adolphe, renverse les plans de domination universelle de l'Autriche, et enfin par les merveilleuses campagnes des généraux Wrangel, Torstenson et Banner, conquiert pour la réforme une existence légale au traité de Westphalie. A l'époque de l'*armada*, l'Angleterre tremblait devant l'Espagne. Aujourd'hui quel renversement dans la puissance relative de ces deux états! Et l'Amérique du Nord, ce noble fruit de l'esprit puritain, quel développement de puissance sans cesse accé-

(1) Avec énergie : en 1719, l'électeur palatin enlève aux protestans d'Heidelberg leur cathédrale, et Frédéric-Guillaume, par représailles, met sous le séquestre les biens des églises catholiques de ses états, jusqu'à ce que celle de Heidelberg soit restituée à sa destination primitive; — avec charité : lorsque les protestans de Salzbourg, victimes de la plus barbare persécution, furent chassés par l'évêque souverain de leurs vallées alpestres, où ils avaient échappé jusqu'alors aux exterminations antérieures, Frédéric-Guillaume les reçut dans ses états (1732). Leur exode fut conduit par des commissaires du roi, les étapes fixées, leurs frais de route payés jusqu'à ce qu'ils fussent établis dans la Prusse orientale, où les attendaient des fermes garnies de bétail, d'instrumens aratoires, de semences, de tout ce qui était nécessaire pour la culture. Toute l'Allemagne fut émue au spectacle de ces malheureux, expulsés de leurs foyers au plus fort de l'hiver. Ils étaient 20,000. Le touchant petit poème de Goethe, *Hermann et Dorothée*, a conservé l'écho de cet épisode.

léré! C'est ce même esprit qui a fait la fortune de la Prusse. Le culte réformé, sévère, simple, s'adressant à la raison plutôt qu'à l'imagination, s'est montré partout singulièrement favorable au développement économique (1). — Tandis que l'Espagne continuait à descendre et que la France, déjà ruinée par les guerres malheureuses de Louis XIV, s'abîmait dans les misères de la régence et de Louis XV, la Prusse était admirablement administrée par une série de souverains économes, simples de mœurs, toujours occupés de maintenir l'ordre dans les finances, de favoriser les progrès de la culture, les défrichemens, la construction des routes et des canaux, la production de la richesse sous toutes ses formes. Quand le travail n'est pas entravé par de mauvais gouvernemens, il fait des miracles. Un impôt mal assis est bien plus funeste qu'une guerre même malheureuse. Celle-ci détruit la richesse comme un incendie, mais ne l'empêche pas de renaître. Une mauvaise administration atteint la prospérité publique jusque dans ses racines. La Prusse se releva promptement des dévastations des guerres de trente et de sept ans, grâce aux vertus solides qu'elle devait en grande partie à l'esprit de ses croyances religieuses.

II.

La troisième cause qui a contribué à l'agrandissement de la Prusse est, avons-nous dit, l'organisation de son armée. La première base de cette organisation fut posée par le roi Frédéric-Guillaume. En 1733, un décret divisa tout le pays en arrondissemens militaires, dont chacun devait fournir et entretenir un régiment. En cas de besoin, tous les hommes valides, sauf les nobles, pouvaient être appelés sous les armes. C'est en tirant de ce principe tout ce qu'il pouvait donner que Frédéric II parvint à sortir triomphant de la guerre de sept ans. La paix conclue, il arriva, sans arrêter le progrès de la population et de la richesse, à tenir sur pied une armée permanente de 150,000 hommes. Comme son royaume

(1) L'influence favorable que le culte réformé exerce sur la fécondité du travail est un fait remarquable qui mériterait les investigations de la science économique. Avant la révocation de l'édit de Nantes, les protestans étaient les travailleurs les plus actifs, les plus industrieux du royaume. Encore aujourd'hui M. Audiganne, dans ses intéressantes études sur la condition des classes ouvrières en France, remarque la supériorité des protestans dans l'industrie (voyez la *Revue* du 15 août 1853). « Quand une même famille, dit-il, s'est divisée en deux branches, l'une restée dans le giron de la croyance de ses pères, l'autre enrôlée sous l'étendard des doctrines nouvelles, on observe presque toujours d'un côté une gêne progressive et de l'autre une richesse croissante. » — « Aux États-Unis, dit M. de Tocqueville, la plupart des catholiques sont pauvres. » L'épargne crée le capital, et la sévérité du culte favorise l'épargne.

ne comptait pas 5 millions d'âmes, c'était une proportion de 3 pour 100, ce qui équivaudrait pour la France actuelle à plus d'un million de soldats sur le pied de paix. Pendant sa dernière campagne, il conduisit en Bohême deux armées de 100,000 hommes chacune, chiffre énorme pour cette époque. Lors de la campagne de France de 1792, l'état-major prussien choisit parfaitement son point d'attaque; mais les troupes, mal commandées, mal pourvues, se montrèrent incapables de résister aux légions républicaines. Après le désastre d'Iéna, l'armée prussienne fut désorganisée, et Napoléon prit les précautions les plus rigoureuses pour l'empêcher de se reconstituer. Par la plus humiliante des conditions que puisse subir un ennemi vaincu, il fut interdit à la Prusse de maintenir sous les armes plus de 42,000 hommes. L'excès même de son abaissement devint pour elle la cause de sa résurrection comme puissance militaire. Épuisée par les contributions que lui imposait le vainqueur, diminuée de moitié, réduite à n'être plus qu'un état de second ordre, instrument docile aux mains du maître de l'Europe, elle dut son salut à deux hommes éminens qui comprirent la force que portent en eux les principes modernes. L'un, Stein, abolit les iniquités du régime féodal, émancipa les paysans, rendit l'impôt égal et proportionnel, étendit les priviléges des villes et augmenta l'indépendance des administrations locales; l'autre, un officier hanovrien du nom de Scharnhorst, avec le concours de Boyen et de Grolmann, réorganisa l'armée d'après un nouveau système qui lui permit d'éluder les dures restrictions qui pesaient sur la Prusse. Ce système, comme toutes les idées justes, est simple et peut se définir en deux mots : abréger la durée du service et faire passer constamment de nouvelles recrues par des cadres permanens. De cette façon, avec un effectif extrêmement restreint et une dépense réduite à proportion, on formait de nombreuses réserves en exerçant les levées successives au métier des armes. A la base de l'organisation, on inscrivit ce principe, emprunté aux républiques antiques et consacré par la révolution française : tout citoyen se doit à la défense de la patrie. L'efficacité du système de Scharnhorst se révéla lors de l'écroulement de l'empire. En 1813, après la retraite de Russie et la défection du général d'York, qui commandait le contingent prussien, une armée nationale se forma presque spontanément dans la Prusse orientale. En peu de temps, elle compta 120,000 hommes. Quelques mois plus tard, grâce à la haine de l'étranger et à l'esprit national qu'avaient développé les réformes de Stein, elle s'élevait à 300,000 hommes. Battues d'abord, ces levées s'aguerrirent bientôt, et vers la fin de l'été elles tinrent tête aux Français à Gross-Beeren et à Leipzig. La lutte terminée, la loi du

3 septembre 1814 vint donner une organisation définitive au système de Scharnhorst, affranchi désormais des limitations antérieures. Cette loi, modifiée seulement dans quelques parties en 1860, a continué de régler depuis lors l'établissement militaire prussien. Nous allons en exposer les dispositions essentielles avec les détails qu'elles comportent, et que l'importance du sujet nous fera sans doute pardonner.

Tout homme valide sans exception est sujet au service militaire; ni remplacement, ni substitution à prix d'argent ne sont admis. C'est une dette personnelle que chacun est tenu d'acquitter; il n'y a d'exception que pour les élèves des séminaires et des écoles normales, qui s'engagent à remplir les fonctions d'intérêt public auxquelles ils se destinent; tout ce qu'on demande aux aspirans instituteurs, c'est quelques semaines de présence au régiment pour leur apprendre l'exercice. La durée nominale du service était naguère encore de 29 ans : de 20 à 25 ans dans l'armée active, 3 ans sous les drapeaux et 2 ans à la réserve, — de 25 à 32 ans dans la *landwehr* du premier ban, — de 32 à 39 ans dans celle du second ban, — enfin de 39 à 49 ans dans la *landsturm*, levée en masse qui n'a jamais reçu d'organisation. Le temps de présence sous les drapeaux avait été réduit d'abord à 2 ans par décret du 3 novembre 1833, puis élevé à 2 ans 1/2 en 1852. Cette conscription, qui peut atteindre tous les hommes valides sans exception, paraît une charge si dure qu'elle semble ne pouvoir être acceptée par les nations modernes que sous l'empire d'une nécessité absolue. Aussi n'a-t-elle été introduite en France lors de la révolution et en Prusse en 1813 que pour sauver le pays de l'invasion étrangère. Seulement les Prussiens l'ont conservée, et la nation y est maintenant habituée, tandis que la France l'a laissée tomber en désuétude et aurait peut-être quelque peine à y revenir. Toutefois la loi prussienne renferme une disposition qui la rend plus acceptable aux classes aisées. Tout jeune homme ayant reçu l'instruction moyenne n'est tenu de passer qu'un an au régiment, s'il s'engage volontairement, et s'il s'entretient et s'équipe à ses frais. Cette mesure mérite de fixer particulièrement l'attention, d'abord parce qu'elle tient une place notable dans l'organisation prussienne, ensuite parce qu'il serait indispensable de l'adopter dans tout pays où l'on voudrait introduire le service obligatoire pour tous. Voyons donc comment elle est appliquée.

Deux fois par an siége une commission mi-partie civile et militaire, devant laquelle doivent se présenter les volontaires pour une année, *einjärhrigen*. Ceux qui sont à l'université ou qui ont fait leurs études soit dans un lycée de l'état, soit dans une *realschule*,

sont admis sans difficulté. Les autres sont examinés sur l'allemand, le français, le latin, la géographie, l'histoire et les mathématiques; mais la commission a un pouvoir discrétionnaire, et s'il se présente quelque fils de gentilhomme campagnard, plus adroit cavalier que fort latiniste, elle ne se montre pas trop difficile. Le jeune volontaire peut ordinairement choisir à sa convenance celle de ses trois années de service obligatoire de 20 à 23 ans qu'il veut passer au régiment. Une fois sous les drapeaux, il est strictement tenu d'assister à tous les exercices, parades et manœuvres; mais il habite où il veut et se nourrit plus ou moins bien suivant les ressources dont il dispose. Son uniforme est celui du simple soldat, seulement il est de drap plus fin et d'une coupe plus soignée, et d'ailleurs, le service terminé, il peut le déposer avec l'assentiment de son capitaine et se rendre partout en habit bourgeois. Il a d'ordinaire l'après-midi libre, et rien ne l'empêche de l'employer à travailler, à suivre des cours ou à se rendre aux réunions où il est invité avec ses officiers. De cette façon, les douze mois s'écoulent vite sans qu'il ait passé par la caserne. Il mène plutôt l'existence d'un étudiant à l'université, plié cependant au joug salutaire de la discipline. La régularité obligée des habitudes, la loi de l'obéissance passive, les fatigues bienfaisantes de l'exercice et des manœuvres forment le caractère et fortifient les muscles d'un jeune homme de vingt ans. C'est une excellente école qui donne une trempe plus virile et qui corrige de plus d'un défaut.

Les *einjährigen* qui aspirent à devenir officiers dans la ligne ou dans la landwehr reçoivent une instruction particulière. Après six mois, quand ils connaissent à fond l'école de peloton, ils peuvent être promus au grade de caporal, et alors ils sont préparés à exercer les fonctions d'officier. L'année expirée, une commission les examine sur tous les détails du métier, oralement, par écrit et sur le terrain. La commission soumet le rapport au corps des officiers, lequel juge de l'aptitude, de la conduite, du degré d'instruction des volontaires. Ceux qui sont agréés peuvent être nommés sergens et bientôt passer officiers soit dans l'armée active soit dans la landwehr, s'ils rentrent dans la vie civile. Les jeunes gens de la noblesse restent fréquemment dans l'armée, les autres fournissent à la landwehr les officiers dont elle a besoin. Après leur année de service, les volontaires ne sont point définitivement libérés : en cas de mobilisation, ils sont rappelés sous les drapeaux. L'institution que nous venons de décrire offre de nombreux avantages. Elle fournit à l'état un certain nombre de soldats instruits qui ne lui coûtent absolument rien, et qui forment une pépinière d'officiers pour l'armée active et pour la landwehr. Elle réconcilie avec

le recrutement universel les parens de la classe aisée, qui autrement ne verraient pas sans un grand déplaisir leurs fils passer trois ans dans les casernes. Enfin elle permet aux jeunes gens qui se destinent aux fonctions libérales de continuer leurs études après une interruption d'une année, pendant laquelle ils ont eu toutes les après-midi à leur disposition, et qui en somme leur a donné une trempe plus mâle en même temps que des habitudes d'ordre. C'est à coup sûr l'une des particularités du système prussien qui a le plus contribué à en assurer le succès.

L'organisation de 1814 donnait à la Prusse, avec une levée annuelle d'environ 40,000 hommes pour cinq années de service actif, 200,000 soldats de la ligne, 150,000 hommes du premier ban de la landwehr, destinés à entrer en campagne comme la ligne, enfin 110,000 hommes du second ban, qui étaient réservés pour garder les forteresses et au besoin pour combler les vides occasionnés par la guerre. Tout compris, la force disponible s'élevait donc à 500,000 hommes, dont 350,000 pour l'armée en campagne; mais en temps de paix on ne conservait guère que 130,000 soldats sous les drapeaux. L'armée permanente était ainsi transformée en une sorte d'école militaire où les jeunes gens venaient successivement, chaque génération à tour de rôle, se préparer à défendre la patrie.

Le pays, qui avait accepté cette organisation à une époque d'élan national, la supporta aussi en temps de paix avec d'autant plus de facilité que chaque année la charge qu'elle imposait devenait plus légère. En effet, la population s'accroissait rapidement, et, le chiffre du contingent restant le même, le nombre des hommes libérés du service actif par le tirage au sort allait en augmentant. En 1816, les 130,000 hommes présens sous les drapeaux équivalaient, pour une population de 10,349,031 âmes, à 125 soldats par 10,000 âmes, tandis qu'en 1857, pour une population de 17,530,353 habitans, 80 soldats par 10,000 âmes seulement étaient enlevés à la vie civile. Le fardeau de la défense nationale s'était donc allégé de plus d'un tiers en tombant sur un plus grand nombre d'épaules. Les dépenses militaires, quoique notablement augmentées, avaient cependant diminué relativement au total des recettes, qui de 187 millions de francs s'était élevé à un demi-milliard; mais le gouvernement, à partir de 1852, ne crut plus la Prusse suffisamment préparée à affronter les périls que la situation de l'Europe et les allures belliqueuses du nouveau gouvernement français semblaient devoir faire naître. Depuis 1815, l'armée prussienne n'avait pris part à aucune guerre; elle avait été seulement mobilisée à différentes reprises, notamment en 1830, après la révolution de juillet, en 1849 à propos des affaires de la Hesse électorale, en 1854 pen-

dant la guerre de Crimée, et enfin en 1859 à l'occasion de la guerre d'Italie. C'est alors qu'on crut s'apercevoir que la ligne était trop faible. Toute concentration de troupes exigeait la mise sur pied de la landwehr. Enflammée du sentiment patriotique, cette milice avait prouvé en 1813 et 1815 qu'elle valait l'armée régulière; mais dans ces dernières années, obligée de quitter ses foyers pour des complications européennes qui ne la touchaient guère, elle avait montré très peu d'ardeur et de bonne volonté.

Les officiers capables faisaient défaut; il fallait les emprunter à la ligne, ce qui tendait, disait-on, à désorganiser le service. Une réforme fut jugée nécessaire. Le projet de réorganisation fut présenté à la chambre des représentans par le ministre de la guerre von Roon le 1er février 1860. Il donna lieu à ce long conflit constitutionnel entre le parlement et le gouvernement, soutenu avec tant de persistance de part et d'autre pendant six ans, jusqu'à ce qu'il s'évanouît dans le triomphe de Sadowa. En vertu de son titre de chef de l'armée et en invoquant les lois de 1814, qui mettaient à sa disposition tous les hommes valides de 20 à 39 ans, le roi prétendait avoir le droit d'organiser à son gré l'établissement militaire, sans devoir demander aux chambres autre chose que le vote des ressources pécuniaires nouvelles qu'exigeait la réorganisation. C'est par ce côté, on s'en souvient, que la chambre basse tint le ministère en échec en rejetant impitoyablement le budget de la guerre. Le roi avait en vain recours à la dissolution et à des élections nouvelles; les électeurs lui renvoyaient chaque fois une majorité plus hostile à ses projets. Le gouvernement, violant manifestement un article précis de la constitution, passa outre, et au printemps de l'année dernière les nouvelles réformes étaient presque entièrement appliquées. Voici en quoi elles consistaient.

Le but était d'augmenter l'effectif de la ligne aux dépens de la landwehr du premier ban, de façon que l'armée de campagne à mettre d'abord sur pied ne dût plus être composée que de soldats de la ligne, ceux de la landwehr formant la réserve. Pour arriver à ce résultat, deux mesures furent prises. On modifia d'abord le temps du service, qui fut distribué ainsi : 7 ans dans l'armée permanente, dont 3 ans sous les drapeaux pour l'infanterie, 4 ans pour la cavalerie; 4 ans dans la landwehr du premier ban et 5 ans dans le second ban, total 16 ans, soit de 20 à 36 ans. En second lieu, la levée annuelle fut portée de 40,000 à 63,000 hommes. On diminuait ainsi notablement le nombre des jeunes gens que le tirage au sort libérait, et ceux qui étaient désignés restaient un an de plus sous les drapeaux. C'était sans aucun doute une aggravation des charges militaires imposées au pays; mais les partisans de la ré-

forme (1) faisaient remarquer que ces inconvéniens étaient compensés par de nombreux avantages. D'abord la levée actuelle, quoique accrue de 23,000 hommes, pesait relativement moins sur la population que celle d'il y a quarante ans, attendu que le nombre des habitans avait presque doublé. En 1815, le contingent correspondait à 0,40 de la population, aujourd'hui seulement à 0,35. La durée totale du service était réduite de 3 ans, de 20 à 36 ans, au lieu de 20 à 39. Une mobilisation ordinaire, décrétée comme mesure de précaution, n'aboutissait plus qu'au rappel des réserves de 23 à 27 ans; elle laissait les hommes de la landwehr dans leurs foyers, et en cas de guerre, celle-ci ne venant qu'en seconde ligne, le premier choc, le plus meurtrier, tombait uniquement sur l'armée active. L'augmentation du contingent était exigée par la justice, car il était inique que le fardeau du service militaire retombât sur quelques-uns, tandis que d'autres, en nombre chaque année croissant, s'en trouvaient exemptés par le hasard d'une loterie. Trois ans de présence sous les drapeaux, ajoutaient les officiers, sont devenus indispensables. Ce n'est qu'au bout de ce temps que le soldat acquiert l'aplomb et l'adresse nécessaires pour faire un bon usage du fusil à tir rapide. Avec deux ans de service actif, le bataillon ne peut présenter la solidité nécessaire, car il se trouve composé pour un cinquième de recrues, pour un autre cinquième de soldats ayant un an de présence, et pour les trois derniers cinquièmes de réserves rappelées sous les drapeaux qui auront presque complétement oublié ce qu'elles n'ont jamais bien su. Les réengagés, contrairement à ce que l'on constate en France, sont si peu nombreux qu'ils ne suffisent même pas à fournir aux cadres le contingent de sous-officiers nécessaires. Si précédemment des commissions composées de généraux très compétens avaient déclaré que deux années de service suffisaient, c'est, affirmait-on, qu'ils visaient surtout à alléger le budget des dépenses, et d'ailleurs les progrès de la tactique et de l'armement exigent maintenant des exercices beaucoup plus prolongés. Ainsi donc sept années de service dont trois au régiment, contingent annuel de 63,000 conscrits et devoir pour tous les hommes valides de concourir, s'il le faut, à la défense de la patrie, telles sont les bases de l'organisation actuelle de l'armée prussienne. Voyons maintenant plus en détail comment s'opère le recrutement.

(1) Ceux qui voudraient étudier cette question plus à fond peuvent consulter notamment deux écrits qui exposent d'une manière très claire les deux opinions opposées : d'une part *die Reorganisation des preussischen Heerwesen*, par M. von Vincke-Olbendorf, et d'autre part le rapport de la commission nommée au sein de la chambre des députés, *Kommissions-Bericht des Abgeordnetenhauses über den gesetz-entwurf betreffend die Verpflichtung zur Kriegsdienste.*

Avant les récentes annexions, le royaume comprenait huit provinces : la Prusse, la Poméranie, le Brandebourg, la Saxe, Posen, la Silésie, la Westphalie et le pays rhénan; trois provinces nouvelles y seront ajoutées maintenant, le Slesvig-Holstein, le Hanovre et la Hesse. Chacune de ces huit provinces forme comme un état indépendant qui fournit un corps d'armée complet ayant artillerie, cavalerie, troupes spéciales, et pouvant ainsi se suffire à lui-même. Un neuvième corps, celui de la garde, se recrute indifféremment dans tout le pays. Chaque province, comprenant en moyenne environ 2 millions 1/2 d'habitans, est divisée en quatre départemens de recrutement (*ersatzbezirken*) qui correspondent à quatre brigades d'infanterie. Le département se subdivise ensuite en arrondissemens de bataillon qui comprennent plusieurs cantons (*kreise*). Toute localité, ville ou village, est ainsi embrigadée dans les cadres de l'organisation militaire. Dans chaque commune, le voyageur aperçoit une plaque de fonte avec des lettres en relief portant le nom du lieu, le cercle administratif et le bataillon de landwehr auquel elle appartient. Les jeunes gens d'un même endroit servent donc toujours l'un à côté de l'autre, et ils ne s'éloignent jamais beaucoup de leurs foyers, car à moins de guerre les régimens levés dans une province ne la quittent pas; c'est tout à fait l'ancien système des milices locales.

Dans chacune des circonscriptions de recrutement, tout ce qui concerne cette opération ressort d'une commission où l'élément civil et l'élément militaire sont également représentés. Elle est composée, pour la province, du commandant en chef du corps d'armée et du gouverneur provincial, — pour le département, du commandant de brigade et d'un conseiller départemental (*regierungs rath*), — pour l'arrondissement, du chef de bataillon de la landwehr et du bailli (*landrath*). Il y a appel des décisions de l'une de ces commissions à celle du degré supérieur.

Le chiffre de recrues que réclament les différentes armes est déterminé par le ministère de la guerre. Ce chiffre est réparti entre les huit corps d'armée, et chaque arrondissement (*kreise*) intervient dans ce recrutement à proportion de sa population. Il n'y a d'exception que pour la garde, qui reçoit des recrues de tout le royaume, et pour certains corps spéciaux comme les cuirassiers et l'artillerie. Au moyen des registres des naissances, le conseil de milice dresse la liste de tous les jeunes gens arrivés à l'âge de servir (*militärpflichtig*); il les fait paraître devant lui, les soumet à un examen attentif pour juger de leurs qualités physiques et morales, prononce sur les demandes d'exemptions, repousse définitivement ceux qui sont atteints d'infirmités incurables, et renvoie à l'année suivante ceux qui ne semblent que momentanément impropres au service.

Ces derniers sont portés en tête de la liste l'année suivante. Les hommes qui restent après le triage sont appelés à tirer au sort pour savoir dans quel ordre ils devront marcher, les numéros inférieurs étant pris les premiers. Après que la commission de département a reçu le procès-verbal des opérations du conseil de milice, elle détermine selon les besoins dans quelle arme entreront les conscrits. Enfin elle arrête le numéro final (*abschlussnumer*) au-delà duquel on n'est plus obligé de partir. Ceux qui ont un numéro plus élevé que l'*abschlussnumer* ne sont pas cependant définitivement exemptés; ils restent, suivant l'expression officielle, *disponibles*, c'est-à-dire qu'ils demeurent à la disposition du gouvernement, et peuvent être appelés, en cas de besoin, pendant les sept ans que dure le service actif. Quand une circonscription de brigade (*regierungsbezirk*) ne peut pas fournir le contingent nécessaire, le surplus est demandé aux autres cercles de la province.

Le principe qu'en Prusse chacun se doit à la défense du pays ne doit donc pas s'entendre, comme on le croit assez généralement, dans le sens que tout homme passe par l'armée. Le nombre des jeunes gens valides qui atteignent leur vingtième année est toujours supérieur au chiffre de ceux que l'état peut entretenir sous les armes. Le sort désigne ceux qui sont exemptés jusqu'à nouvel ordre. L'obligation universelle de servir signifie seulement qu'en cas de besoin tout le monde peut être appelé sous les drapeaux, et que nul n'a le privilége de s'en dispenser par voie d'exonération, de remplacement ou de substitution.

Citons maintenant quelques chiffres qui donneront une idée du résultat des opérations que nous venons d'indiquer. La première donnée qu'il faut connaître, c'est le nombre des jeunes gens qui atteignent chaque année l'âge du service et qui forment ainsi ce que l'on appelle la *classe*. Le journal du bureau royal de statistique de Berlin, publié par M. Engel, porte la classe de 1855 à 147,613 hommes, celle de 1858 à 155,692, celle de 1861 à 165,162, enfin celle de 1864 à environ 170,000. En France, la classe de 1863 s'élevait à 323,000. En Prusse comme en France, plus de la moitié de la classe est exemptée pour défaut de taille, de force ou de santé (1).

(1) Ce chiffre semble ne pas concorder avec celui que M. Cochut a cité dans son intéressant travail sur la réorganisation de l'armée en France (voyez la *Revue* du 1er février), et qui est cependant emprunté à un tableau officiel du recrutement. D'après ce tableau, 105 conscrits seulement sur 1,000 seraient versés dans l'armée, ce qui ne ferait qu'un dixième. Comme le contingent annuel est de 63,000 hommes, il faudrait que la classe donnât environ 600,000 hommes, tandis qu'elle n'en offre que 170,000. D'où vient donc cette contradiction apparente? De la façon dont les conseils de milice forment leurs tableaux. Ils y inscrivent d'abord la classe de l'année, puis tous les hommes des classes

En Prusse, on est même plus exigeant qu'en France sur la qualité des hommes. Ainsi en 1861, sur 165,000 hommes qui composaient la classe, on n'en trouva que 69,933 aptes à entrer dans l'armée. Comme le contingent s'élevait cette année à 59,431, le sort n'en exempta que 10,502. L'an d'après, en 1862, on prit 62,517 conscrits sur 69,513 jeunes gens, de façon que le nombre des *disponibles* dispensés par le tirage de partir immédiatement ne s'éleva qu'à 6,996. On voit par ces chiffres que la façon de procéder des conseils de milice prussiens diffère de celle qui est suivie dans les autres pays. Au lieu d'être sévères pour les exemptions temporaires, ils se montrent très faciles sur ce point. Pour la moindre indisposition, ils renvoient le conscrit à l'année suivante. Le nombre de ceux qui sont ainsi provisoirement congédiés s'élève à la moitié de la classe. Souvent ils doivent se représenter trois années de suite avant qu'une décision définitive soit prise à leur égard. Voici donc en résumé les résultats du recrutement en Prusse. Tout homme étant tenu au service militaire, ce principe fournit un total brut équivalant à 1 pour 100 environ de la population. Sur ce nombre, plus de la moitié sont renvoyés dans leurs foyers comme impropres au service; mais, sauf les infirmes reconnus définitivement comme tels, tous les autres peuvent encore être appelés en cas de nécessité; ils forment la réserve de recrutement (*ersatzreserve*). Sur la masse des conscrits valides, le sort désigne ceux qui doivent entrer au régiment et ceux (un dixième environ) qui sont libérés momentanément, tout en restant disponibles. La grande différence qui existe entre le système prussien et le système français, c'est qu'en Prusse le nombre de ceux qui demeurent à la disposition de l'état est bien plus considérable, et qu'une armée de réserve sérieuse est organisée sous le nom de landwehr.

Tâchons maintenant de nous rendre compte de la force effective de l'armée prussienne. Celle-ci, comme partout, se divise en régimens. Chaque régiment comprend trois bataillons, plus un bataillon de réserve ou de dépôt. Le bataillon se divise en quatre compagnies, et compte sur pied de guerre 1,025 hommes, dont 22 officiers, et sur le pied de paix environ la moitié. Le régiment de cavalerie contient quatre escadrons de 150 chevaux chacun, soit en tout 600 chevaux. Deux régimens constituent la brigade, deux brigades

antérieures sur l'exemption desquels on n'a pas encore prononcé. On est arrivé ainsi en effet, pour l'année 1862, à une masse brute de 597,355 conscrits, sur laquelle on a trouvé aptes au service 69,513 hommes et levé 62,517, ce qui fait en réalité 105 sur 1,000, mais point, bien entendu, sur la classe d'une année. Il faut contrôler les tableaux publiés par M. Engel dans le n° 3 (1864) de son *Zeitschrift* avec ceux du n° 7 de la même année qui rectifient singulièrement les premiers.

la division, et deux divisions le corps d'armée. Le corps d'armée est une unité stratégique complète, indépendante, qui a ses quatre régimens d'infanterie, ses deux régimens de cavalerie et trente-six pièces de canon. En se rappelant ces subdivisions si régulières, il sera toujours facile d'estimer la force d'un corps de troupe en campagne. Voici quel est l'effectif. Pour l'infanterie, nous avons d'abord 9 régimens de la garde, 72 régimens de ligne et 10 bataillons de chasseurs et fusiliers, soit en tout 253 bataillons ou 253,506 hommes. En cavalerie, la garde compte 8 régimens et la ligne 40, ce qui fait en tout 200 escadrons ou 30,000 chevaux. Les cuirassiers portent la cuirasse, les hulans la lance, les hussards et les dragons sont armés de carabines à aiguille. L'artillerie se compose de neuf brigades; chaque brigade contient deux régimens, un régiment de campagne et un régiment de place. Le régiment de campagne comprend quatre batteries à cheval et douze batteries montées. Chaque batterie à six canons donne donc, pour le régiment de campagne seul, un total de 96 pièces, et pour les neuf égimens 864 pièces. Pendant la dernière guerre, les deux tiers des pièces étaient des canons rayés d'acier de 4 se chargeant par la culasse. Les autres étaient d'anciens canons de 12 à âme lisse, et les officiers prussiens croient que l'expérience de la guerre américaine et de la campagne de Bohême a démontré qu'il sera toujours nécessaire de conserver des pièces de ce genre, parce qu'elles font une plus grande impression sur les colonnes d'attaque de l'infanterie. Comme corps spéciaux, on trouve 9,000 hommes du génie et 11,000 du train.

Les pertes d'une armée en campagne sont considérables. On estime qu'elles s'élèvent en moyenne par année à 40 pour 100 dans l'infanterie et à 20 pour 100 dans la cavalerie et l'artillerie. Il faut donc organiser des réserves afin de combler les vides; à cet effet, chaque régiment, avons-nous vu, a un bataillon de dépôt placé sous le commandement d'officiers âgés, plus propres à former des recrues qu'à supporter les marches forcées. Ces bataillons de dépôt sont recrutés parmi les jeunes gens momentanément renvoyés dans leurs foyers pour cause d'indisposition passagère. Le service médical est aussi d'une grande importance, et on n'a pas manqué d'y pourvoir. A chaque corps d'armée sont attachés 14 chirurgiens, 114 hommes et 65 chevaux. Il y a en outre trois services divisionnaires de campagne comprenant chacun 13 chirurgiens, 74 hommes et 56 chevaux. Chaque service a un matériel d'ambulance pour 200 blessés. Chaque corps a sa compagnie d'infirmiers, et 10 hommes par bataillon sont spécialement désignés pour les aider, de façon que les autres n'ont aucun prétexte pour quitter les rangs. Pendant

la dernière campagne, cette organisation paraît avoir suffi à tous les besoins, même après la sanglante journée de Sadowa, où il a fallu recueillir et panser également les blessés autrichiens.

On a déjà fait remarquer ici même (1) tout le parti que l'état-major prussien, à l'exemple des Américains, avait su tirer des chemins de fer. Dans leurs mouvemens en avant, ils suivaient autant que possible les grandes lignes ferrées, et ils visaient à en enlever l'usage à leurs adversaires en occupant les points de jonction. Comme on avait prévu que l'ennemi en retraite détruirait les ponts et enlèverait les rails, on avait organisé un corps spécial comprenant des ingénieurs, des mécaniciens et des terrassiers. Ceux-ci réparaient immédiatement les dégâts, et ainsi, à mesure que l'armée avançait, le chemin de fer lui amenait rapidement les approvisionnemens les plus urgens. L'organisation de la poste et la merveilleuse activité qu'elle a déployée pour faire parvenir les lettres à destination à travers la Bohême envahie et jusqu'aux portes de Vienne ont valu, m'a-t-on assuré, au directeur-général, M. Philipsborn, d'unanimes éloges. Chaque corps d'armée avait son service de poste de campagne, dont le personnel comprenait 1 directeur de campagne (*feldpostmeister*), 5 commis, 2 employés inférieurs, 12 postillons et 10 soldats du train. Des voitures et des relais de chevaux en nombre suffisant avaient été pris en Prusse et suivaient partout le corps d'armée. Aussitôt que les chemins de fer étaient remis en état, on s'en servait. Dans les villes occupées même momentanément, un bureau de poste s'établissait et fonctionnait régulièrement. Ainsi, m'a-t-on dit, en Moravie, plus de vingt employés travaillaient nuit et jour pour expédier sans retard la correspondance, et six voitures y étaient spécialement consacrées. Chaque jour, le soldat recevait ses lettres et même les envois d'argent qui lui étaient destinés, et à son tour il pouvait donner de ses nouvelles aux siens, qui devaient les attendre avec tant d'impatience et d'inquiétude. On comprend que cette régularité du service postal a dû être vivement appréciée dans un pays où tout le monde sait lire et écrire, et où beaucoup de jeunes gens de la classe aisée sont présens sous les drapeaux.

Pour qu'on puisse mieux se rendre compte de l'effectif complet de l'armée active que la Prusse pouvait mettre sur pied avant les récentes annexions, il ne sera pas inutile de consulter le tableau suivant dressé d'après les meilleures sources.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er septembre 1866, *la Guerre, les Télégraphes électriques et les Chemins de fer*, par M. Louis Grégory.

Infanterie......	253 bataillons......	253,506 hommes.	
Cavalerie (1)...	200 escadrons......	30,000 —	
Artillerie......	162 batteries......	35,100 —	804 canons.
Génie..........	9 bataillons......	9,018 —	
Train.........	9 bataillons......	11,034 —	
Hommes de train parmi les troupes..		18,000 —	
Réserves (4e bataillon de dépôt).....		100,512 —	228 canons.
Officiers..........................		13,000 —	
Total général.	100,000 chevaux..	470,170 hommes.	1,092 canons.

Derrière l'armée de campagne arrive la landwehr. Elle est composée, pour le premier ban, des hommes de 28 à 32 ans qui ont terminé leur sept années de service actif et des jeunes gens de 20 à 27 ans que le sort a libérés. Elle forme 4 régimens de la garde et 32 régimens provinciaux portant le même numéro que le régiment de ligne auquel chacun d'eux correspond, et aussi recrutés dans le même canton. On arrive ainsi à 116 bataillons, comprenant 118,900 hommes, avec 76 escadrons de cavalerie présentant un effectif de 11,400 chevaux. En temps de paix, le dépôt d'un régiment de landwehr ne se compose que de 1 commandant, 1 adjudant, 9 sous-officiers et 6 hommes qui ont pour fonction de veiller à l'entretien des objets d'armement et d'équipement et de tenir les écritures. Depuis la réorganisation, tous les efforts ont été consacrés à l'armée active, et la composition de la landwehr en a souffert au point que les députés de l'opposition ont pu accuser le ministère de vouloir amoindrir cette institution, que les souvenirs de 1813 ont rendue chère au pays. Par mesure d'économie, on a choisi, depuis 1860, pour le dépôt, des officiers en retraite auxquels on accorde une indemnité. Chaque année, 150 hommes par bataillon sont convoqués pour l'exercice et les manœuvres pendant quatorze jours; les dimanches, ils sont fréquemment réunis pour s'exercer au tir. Le deuxième ban, composé des hommes de 32 à 37 ans, doit fournir aussi 116 bataillons d'infanterie et 34 escadrons de cavalerie donnant une force approximative d'environ 100,000 hommes; mais cette force accessoire n'est destinée qu'à occuper les places fortes ou à compléter les bataillons du premier ban. Les hommes sont réunis tous les six mois pour une inspection à laquelle le premier ban est également soumis. Pendant la dernière guerre, les deux bans avaient été appelés sous les armes. Les hommes du premier ban furent en partie versés dans les cadres de la ligne, mais ils formèrent aussi des régimens spéciaux qui marchaient derrière l'ar-

(1) La cavalerie se composait de 1 régiment de gardes du corps, 9 régimens de cuirassiers, 15 de hulans, 10 de dragons, 13 de hussards.

mée active, et qui occupaient les places que celle-ci abandonnai successivement dans son mouvement offensif. Ils sont entrés ainsi d'abord en Saxe, puis en Bohême, et, quand la paix de Nikolsburg a été signée, ils quittaient Prague pour marcher sur Vienne. Partout où ils ont été au feu, ils se sont distingués. Cinq bataillons de landwehr ont pris part au combat de Langensalza contre les Hanovriens. Les Prussiens, au nombre de 6,000 contre 20,000, furent obligés de reculer; mais les hommes de la milice couvrirent la retraite avec la plus grande fermeté, et en perdant une partie de leur effectif (1). Au lieu du fusil à aiguille, ils n'avaient que la carabine Minié. En Moravie, au combat de Tobitschau, un régiment de cavalerie de la landwehr mit en déroute un corps de cavalerie autrichienne d'une force supérieure, et l'armée qui fut dirigée de Leipzig sur la Bavière était aussi en grande partie composée d'hommes de cette milice. Quoique la rapidité des événemens n'ait pas permis à la landwehr de jouer un rôle très actif sur les champs de bataille, on peut affirmer que c'est à elle que la Prusse doit en grande partie ses succès, car sans cet appui la ligne n'aurait pu ni réunir ni engager toutes ses forces au moment décisif. Ce qui a permis aux généraux prussiens de pousser jusque sous les murs de Vienne avec tant de rapidité et de hardiesse des masses de troupes si considérables, c'est qu'ils avaient derrière eux une seconde armée qui les suivait pas à pas, et qu'ils auraient eue sous la main en cas de revers. En outre des bataillons de landwehr occupaient toutes les places fortes depuis la Silésie jusqu'à Luxembourg. En ajoutant l'effectif du premier et du second ban à celui de la ligne, on arrive à un total d'environ 700,000 hommes. Quand l'armistice de Nikolsburg fut signé, la Prusse n'avait pas eu le temps de déployer toutes ses forces, mais il paraît certain qu'elle avait bien près de 600,000 hommes sous les armes. Les nouvelles annexions, comptant environ 4 millions 1/2 d'habitans, porteront l'armée prussienne à 850,000 sol-

(1) On raconte à ce sujet quelques épisodes qui prouvent que la landwehr valait la ligne. Pendant la retraite, le bataillon de Potsdam, du 20e régiment, se vit entouré de masses de cavalerie hanovrienne. Aussitôt le carré se forme. Le général ennemi les engage à se rendre pour éviter de verser inutilement du sang. Les hommes eux-mêmes répondent, se souvenant peut-être d'un mot célèbre : « La landwehr de Berlin ne se rendra pas; elle défendra le drapeau. » Les escadrons s'élancent sur eux au grand galop. N'oubliant pas les instructions qu'on leur a données et que les officiers leur répètent, ils visent avec sang-froid, comme au tir à la cible, attendent que les cavaliers soient à vingt pas, et abattent, dès la première salve, un si grand nombre de chevaux que ceux-ci forment autour d'eux une sorte de rempart qui arrête l'élan des autres. Ils se retirèrent ainsi du champ de bataille sans que l'ennemi parvînt à rompre le carré, mais non sans d'énormes pertes. On cite une compagnie qui sur 145 hommes en perdit 115.

dats. La confédération du nord, avec 29,200,000 âmes, en aura un peu plus d'un million.

L'instruction donnée au soldat prussien mérite aussi d'être connue. La cavalerie fut d'abord l'arme de prédilection de la Prusse. C'est grâce à elle que le grand-électeur remporta sa fameuse bataille de Fehrbellin, et Frédéric dut une partie de ses succès à ses deux incomparables généraux de cavalerie Zieten et Seidlitz; mais depuis 1813 c'est à perfectionner l'infanterie qu'on s'est surtout attaché. De 1830 à 1848, on dressa le soldat à la méthode russe. Régularité automatique des mouvemens, précision irréprochable des défilés dans les parades, obtenir un seul choc quand on déposait l'arme ou une seule détonation quand on faisait l'exercice à feu, tel était l'idéal. C'était le règne de cet esprit étroit « du bouton de guêtre » que les Allemands appellent le *Kaporalismus*, et que l'empereur Nicolas, le dieu des cours allemandes à cette époque, avait mis en vogue. Pendant la guerre de Crimée, quand elle vit le soldat russe, si admirablement dressé, vaincu par les Français, par les Anglais, et même, sur le Danube, repoussé par les Turcs, la Prusse s'aperçut qu'elle avait fait fausse route. Elle comprit qu'il faut développer l'initiative individuelle plutôt que le mécanisme collectif. Elle adopta la méthode française qu'elle systématisa suivant l'usage d'outre-Rhin. On s'efforça de donner à chaque homme l'intelligence de son métier; on dégourdit ses membres par la gymnastique, on lui apprit à faire bon usage de ses armes, à courir, à profiter du terrain pour attaquer ou se défendre, à tirer avec adresse, à s'escrimer à la baïonnette, à parer l'attaque d'un cavalier, enfin on s'appliqua surtout à lui faire comprendre le pourquoi de tous ses mouvemens. L'enseignement obligatoire et le service obligatoire pour tous offrent sous ce rapport de grands avantages. Tous les soldats ont fréquenté l'école, et les jeunes gens de la classe aisée disséminés dans les rangs font sentir autour d'eux l'influence de leur intelligence plus développée, ce qui contribue à élever le niveau intellectuel de toute l'armée. Il est digne d'attention que les deux peuples dont les succès militaires ont le plus marqué dans ces derniers temps sont précisément ceux chez qui l'instruction est le plus répandue, les États-Unis et la Prusse. La vivacité d'esprit et la prévoyance sont utiles partout, même sur un champ de bataille; mieux vaut commander des hommes intelligens, comprenant bien ce qu'ils ont à faire, que les troupiers les plus irréprochables à l'exercice. Tous les officiers prussiens sont d'accord sur ce point, c'est à la décision intelligente de leurs soldats qu'ils ont dû le succès. Aucun enthousiasme guerrier n'animait les armées prussiennes. Les hommes rappelés sous les drapeaux étaient

partis à regret pour une guerre généralement condamnée; mais, une fois au régiment, ils voulurent soutenir l'honneur militaire du corps et faire bravement leur devoir (1). L'idée du devoir est le ressort des armées du nord, tandis que l'amour de la gloire est celui des armées du midi. Nelson dit à ses marins : « L'Angleterre attend de chacun de vous qu'il fasse son devoir. » Napoléon dit à ses soldats : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent, » ou bien : « Revenus dans vos foyers, vous pourrez dire : J'étais à Marengo, à Austerlitz. » Ainsi parler de soi aux autres ou leur en faire parler, tel est le but à atteindre. Le sentiment du devoir à remplir est un plus noble et plus puissant levier que celui de la gloire à acquérir, car le premier soutient même dans la mauvaise fortune, tandis que l'autre n'enlève que dans le succès. Fais ce que dois, advienne que pourra, avec cette devise je suis prêt à tout; si je n'ai soif que d'illustration, les revers me découragent, car mon but m'échappe.

. La nouvelle organisation qu'on propose pour l'armée française diffère grandement du système prussien. Si le projet primitif était voté, les forces militaires de la France se composeraient de l'armée active, de la réserve et de la garde nationale mobile. Tous les hommes valides seraient enrôlés pendant six ans soit dans l'armée active soit dans la réserve. Après ces six années, ils entreraient dans la garde nationale mobile pour trois années encore : donc durée totale du service neuf années. Les jeunes gens de la réserve seraient formés dans les dépôts, à moins qu'ils n'aient appris chez eux le maniement du fusil et le tir. Dans ce cas, après examen, on les dispenserait des exercices annuels, et on ne les convoquerait que pour les prises d'armes. La réserve serait divisée en deux bans, le premier ban étant spécialement destiné à compléter les régimens de ligne en cas d'expédition, même en temps de paix, et sur l'ordre du ministre de la guerre. Ainsi donc tout homme valide de vingt ans serait tenu de servir, mais l'exonération et la permutation seraient tolérées. C'est le tirage au sort qui déterminerait ceux qui entreraient dans l'armée active et ceux qui formeraient la réserve. On compte en France environ 326,000 jeunes gens atteignant chaque année l'âge de vingt ans, dont 160,000 seulement sont considérés comme ayant les qualités requises de taille, de force et de santé. La moitié, soit 80,000 hommes, constituerait

(1) J'ai eu l'occasion de lire plusieurs lettres écrites par des soldats en campagne dans l'armée de Bohême, avant Sadowa. « Nous ferons notre devoir, écrivaient-ils; mieux nous nous battrons, plus tôt nous aurons achevé la besogne, et plus tôt nous rentrerons dans nos foyers. » Raisonnement du travailleur qui veut achever sa tâche, non du soldat pour qui la guerre est une carrière.

le contingent annuel et l'armée active. L'autre moitié irait dans la réserve. Six années de service à 80,000 hommes donneraient donc un effectif de 400,000 soldats et d'autant de *réservistes*. En ajoutant encore 400,000 gardes nationaux, on arriverait à un total de 1,200,000 hommes. Ce projet semble avoir soulevé dans le pays une répulsion si vive qu'il subira, dit-on, de profondes modifications. Cependant, quand un peuple prétend augmenter ses forces militaires, il faut bien qu'on lève plus d'hommes. D'ailleurs la durée du service est réduite d'une année, et le contingent annuel de 20,000 hommes. C'est ailleurs que pourrait porter la critique.

Le premier point qui diffère du système prussien réside dans le mode même du recrutement. En Prusse, tout le monde, riche ou pauvre, est tenu de payer sa dette en personne à la patrie. En France, le riche s'exonère à prix d'argent. Ainsi la Prusse, pays aristocratique, applique le principe égalitaire de la révolution française; la France, pays démocratique, le repousse (1). Le sentiment naturel d'équité se soulève et se demande : Cela est-il juste? Que ceux qui n'ont égard qu'aux faits veuillent bien considérer les conséquences pratiques de cette injustice. A mesure qu'un plus grand nombre de familles arrivent à l'aisance, le chiffre des exonérations augmente, et l'armée ne se recrute plus que dans les dernières classes de la population. Les soldats de métier, engagés volontaires, remplaçans, réengagés, forment une si grande partie de l'effectif, que le nouveau projet contient des mesures pour en limiter le nombre. En Prusse, on en trouve au plus, suivant le ministre de la guerre, M. von Roon, 60 par bataillon. Par un singulier contraste, la Prusse à peine sortie de la féodalité a une armée nationale dans laquelle

(1) Il y a pourtant dans l'armée prussienne un côté où l'influence aristocratique conserve un grand empire : c'est dans le mode de recrutement des officiers. En principe, le droit de nomination appartient au gouvernement, mais il n'en fait usage que sur l'avis conforme d'un comité permanent d'officiers du régiment, qui tient compte tout autant de la naissance et de la fortune que de l'aptitude. Le corps d'officiers forme ainsi une caste qui n'accueille volontiers que les jeunes gens de son monde. La noblesse n'est pas riche et elle a beaucoup d'enfans; l'armée permet de les caser. Les élèves des écoles militaires seuls sont nommés directement. Le traitement des grades inférieurs est extrêmement réduit, celui des grades supérieurs assez élevé. Ainsi, tandis que le colonel touche 10,122 fr., les sous-lieutenans doivent vivre avec 1,323 fr. Il est vrai que des avantages leur sont réservés. Ils dînent à une table commune très économiquement tenue, souvent dans un établissement de l'état; leur uniforme coûte peu : une paire d'épaulettes 7 fr. 50 par exemple; — le drap leur est fourni par les magasins de l'état; ils ont droit à des congés périodiques avec frais de route et solde entière; enfin, dit-on, le capitaine paie les dettes de ses lieutenans. Ici encore on retrouve le caractère propre à tout l'établissement prussien : l'esprit de la caste militaire, mais de l'ordre, de l'économie, de la discipline, une grande simplicité dans la manière de vivre, qualités plus précieuses qu'on ne croit.

toutes les classes de la société sont représentées, tandis que la France de 89 n'aura bientôt plus qu'une armée où les mercenaires seront en majorité; formant ainsi un corps séparé du reste de la nation, elle sera un danger constant pour le maintien de la liberté et de la paix. La guerre sera dans ses vœux, car elle lui donnera une raison d'être, des avancemens rapides, des dotations, des distinctions, de la gloire. Le gouvernement le plus pacifique, au moment même où il déclarera que son nom est le synonyme de la paix, pourra être entraîné à faire la guerre. La classe dirigeante n'en a pas à souffrir, et elle en profitera peut-être en prenant une part heureuse aux opérations financières que ces aventures rendent nécessaires. En Prusse, la guerre, à moins qu'elle ne soit entreprise pour défendre le sol allemand, ne sera jamais populaire, parce qu'elle atteint toutes les familles, et que le soldat qui passe au régiment ne fait pas du service un métier ou une carrière. Même après les étourdissans succès de l'été dernier, « nous n'aimons pas la guerre, me disait-on; voyez nos villes en deuil. » Et en effet à Berlin, à Aix-la-Chapelle, à Magdebourg, le crêpe funèbre témoignait des douloureuses conséquences des batailles même gagnées, tandis qu'en France elles n'atteignent guère que ceux dont les regrets passent inaperçus. La mobilisation complète prend tant d'hommes de toutes les classes engagés dans toutes les poursuites de la vie civile qu'elle désorganise complétement l'industrie. Ainsi les levées de l'an dernier avaient réduit presque toutes les usines du pays rhénan à cesser le travail. Ces pertes, ces ruines qui réduisent les industriels au désespoir font détester toute guerre non indispensable, ce qui est une grande garantie de paix.

Le système français, en tenant les classes élevées éloignées de l'armée, contribue à les amollir. Qu'on soumette les fils de famille à la discipline, à la vie plus rude, plus réglée du régiment, ne fût-ce que pendant un an, comme les *einjährigen* prussiens, et on leur aura rendu un grand service. Douze mois de l'école du soldat seraient probablement pour la jeunesse dorée un régime très bienfaisant. Une fiction qu'affectionne le théâtre moderne nous représente un *viveur* régénéré par le sévère métier des armes : l'idée est juste. Le régiment, inutile ou nuisible au travailleur, serait salutaire pour l'oisif. Les fils des familles aisées se trouvant sous les drapeaux, celles-ci ne les verront point d'un œil insouciant partir pour des expéditions lointaines, et elles ne songeront plus à des conquêtes qui devraient s'acheter au prix du sang de leurs enfans. S'agit-il de défendre la patrie, le père marchera à côté du fils; s'agit-il de s'annexer une province à coups de canon, il votera pour la paix. La suppression de l'exonération serait aussi un avantage pour l'armée, dont elle

élèverait le niveau moral et intellectuel en introduisant dans ses rangs les représentans des classes lettrées. Elle serait une garantie de conservation pour les institutions libres, car, sans cesse recrutée dans de nouveaux élémens tirés directement du sein de la nation, elle serait moins préparée à devenir un instrument d'oppression qu'un corps permanent dont tous les liens avec la vie civile sont rompus.

L'organisation territoriale de l'armée prussienne lui donne aussi un caractère très différent de celui de l'armée française. En Prusse, les diversités de mœurs, de lois, de traditions des anciennes provinces, ont été respectées. C'est une fédération monarchique où l'unité n'est imposée que pour les services essentiels sans lesquels un état ne peut subsister. Chaque province, avons-nous vu, a son corps d'armée, chaque arrondissement son régiment. Ainsi le soldat n'est jamais éloigné du foyer. Fréquemment il peut revoir les siens; il retrouve dans les rangs les jeunes gens de son village, ses camarades d'enfance. Les souvenirs du lieu natal l'entourent, les influences de la famille ne sont pas amorties, ni les liens d'affection brisés. Aussi avec quelle joie il rentre chez lui! Le train qui m'emportait en Prusse cet automne ramenait un grand nombre de soldats congédiés par la mise sur pied de paix. Ils chantaient leurs beaux *lieder* populaires, d'une poésie si douce, si pénétrante, heureux de déposer l'uniforme et même le fusil à aiguille. A chaque arrêt, les parens attendaient en foule, et quels transports en se revoyant! Le devoir rempli, comme ces jeunes hommes disaient volontiers adieu à la gloire, pour reprendre la charrue, l'outil ou la plume! En France, par horreur de ce crime détesté, le fédéralisme, la révolution a voulu extirper toutes les diversités provinciales, et l'armée a été un excellent instrument d'unification en éloignant le conscrit du lieu natal, en coupant les racines qui le retenaient au sol, en le dépaysant, en le mêlant avec d'autres conscrits des différentes parties du pays, afin qu'au lieu de Lorrains, d'Alsaciens, de Bretons, de Provençaux, il n'y eût plus que des Français. L'homme du nord est envoyé au midi, et l'homme du midi au nord, le Bordelais à Strasbourg et le Champenois à Marseille. La vie commune de la caserne agit : beaucoup de soldats ne lisent et n'écrivent pas; les liens de famille se relâchent, les naïves amours du village s'oublient; le but est atteint. Le troupier est prêt à partir pour Rome aujourd'hui, demain pour Mexico ou pour la Cochinchine avec la même insouciance : ce n'est qu'un changement de garnison. Les fondateurs d'ordres religieux qui voulaient former des agens toujours prêts à obéir aux ordres d'un maître absolu y arrivaient de la même façon.

L'organisation provinciale de l'armée prussienne présente encore un autre avantage : elle facilite beaucoup la mobilisation et l'incorporation des réserves. Les hommes vivent tous à peu de distance du régiment qu'ils doivent compléter, ou du dépôt qu'ils doivent rejoindre. Ils sont sous la main des autorités civiles et militaires. En deux jours, ils peuvent être sous les armes. C'est ainsi que pour sa dernière campagne la Prusse a pu mettre sur pied un demi-million d'hommes dans l'espace de quelques semaines. L'organisation territoriale prussienne est donc en résumé meilleure pour la défensive; le système unitaire français vaut mieux pour la guerre offensive et pour les expéditions lointaines.

La réserve créée par le nouveau projet pour faire équilibre à la landwehr en diffère notablement. La landwehr se compose, pour la plus grande part, d'hommes sortant de l'armée active; la réserve au contraire comprend en France les hommes qui n'entrent pas dans l'armée. La landwehr forme des corps tactiques indépendans; la réserve ne paraît destinée qu'à renforcer les régimens de ligne. Le temps de service dans la landwehr s'ajoute à celui qu'on doit passer dans l'armée active; en France, le service dans la réserve tient lieu de celui dans la ligne. La landwehr fournit donc probablement une force mieux exercée. En Prusse, les hommes de la ligne en congé et les hommes de la milice se valent à peu près. En effet, un homme de la landwehr est un vétéran parfaitement dressé, ayant passé trois ans sous les drapeaux, qui, de 27 à 32 ans est dans toute la force de l'âge, qui est régulièrement exercé aux grandes manœuvres et au tir : une fois rappelé au régiment, il y reprend bientôt toutes les habitudes militaires. En France, l'homme de la nouvelle réserve, n'ayant pas servi, dispensé même de toute présence au corps dès qu'il saura manier le fusil, sera très inférieur au garde national actuel, parce qu'il sera moins intelligent, attendu qu'il sortira des classes peu aisées (1).

Le système français apporterait au mariage plus d'obstacles que le système prussien. En effet, en Prusse, le mariage n'est interdit

(1) Les hommes de la landwehr, pendant la guerre du Slesvig-Holstein, furent versés dans les régimens de ligne, et les officiers des deux catégories servirent ensemble sans que la meilleure entente cessât de régner entre eux. Ceux de la milice paraissent ne l'avoir cédé aux autres sous aucun rapport. Sur 1,286 lieutenans de l'armée en campagne, 259, soit environ un cinquième, appartenaient à la landwehr. Ceux-ci comptèrent 6 tués sur 25 et 18 blessés sur 74, soit un quart. Un cinquième d'entre eux reçurent des récompenses honorifiques pour leur bravoure, chiffre exactement en rapport avec leur nombre. Ainsi, relativement à la ligne, ils se distinguèrent tout autant et s'exposèrent davantage. Tous les écrivains militaires de la Prusse qui se sont occupés de la dernière campagne reconnaissent les services rendus par la landwehr. Voyez notamment les écrits de M. Rustow, qui jouit d'une grande autorité en cette matière.

que pendant les trois années que les jeunes gens passent sous les drapeaux, c'est-à-dire de 20 à 23 ans, tandis qu'en France l'interdiction durerait six ans pour ceux qui sont dans l'armée active, et quatre ans pour la réserve. Si l'on considère l'accroissement de la population comme une chose désirable, il faudrait favoriser les mariages plus de ce côté-ci que de l'autre côté du Rhin, car là la population double en un demi-siècle, ici à peine au bout d'un siècle.

L'établissement militaire de la Prusse coûte aussi relativement beaucoup moins que celui de la France. La France dépense environ 410 millions pour 400,000 hommes sous les drapeaux. Le budget de la guerre de 1867 a été fixé en Prusse à 155,625,000 francs pour 206,000 hommes. La dépense revient donc en France à 1,040 francs par soldat et à 11 francs 1/2 par habitant, en Prusse à 750 francs par soldat et à 7 francs par habitant. La différence paraît encore bien plus grande quand on sait qu'au moyen de ses 150 millions la Prusse peut mettre 700,000 hommes sous les armes en quelques semaines, tandis que pour ses 400 millions la France arriverait difficilement à un chiffre pareil. Le mécanisme prussien est donc bien plus économique, puisqu'au moment du besoin il donne le même résultat utile pour un sacrifice presque trois fois moindre.

L'armée française a certes des qualités exceptionnelles; mais le système adopté en Prusse présente de grands avantages, que nul ne conteste, puisque partout on cherche à se les approprier. D'où résultent ces avantages? De ce que la Prusse s'est rapprochée du système des milices locales. Sa force militaire est vraiment la nation en armes. Aujourd'hui plus que jamais, ce sont les gros bataillons qui décident. Grâce aux chemins de fer, on peut concentrer en très peu de temps sur le point décisif des masses énormes d'hommes, et au moyen d'armées secondaires tourner l'ennemi avec une promptitude accablante; mais pour opérer ces grandes manœuvres il faut beaucoup de soldats. Or comment se les procurer sans ruiner le pays en temps de paix et sans l'affaiblir par le désordre des finances? Le système perfectionné des milices résout le problème. Par la conscription généralisée, faire passer tous les hommes valides sous les drapeaux, les y retenir juste le temps nécessaire pour apprendre l'école du soldat, puis les renvoyer dans leurs foyers comme réserves, avec le droit de les rappeler en cas de danger, voilà l'organisation qui a été le salut de la Prusse en 1813, et que, seule aujourd'hui, la Suisse applique dans toute sa rigueur (1).

(1) En Suisse, tout homme valide se doit à la défense de la patrie de 20 à 45 ans. Il sert huit ans dans l'élite, qui comprend 80,000 hommes, six ans dans la réserve, qui en compte 45,000, et dix ans dans la landwehr, qui en comprend encore 75,000, soit en tout 200,000 hommes pour 2 millions 1/2 d'habitans. Dans la même proportion, la

La réserve du nouveau projet n'est, il est vrai, pas autre chose que la milice suisse; mais on se demande si la France ne devrait pas aller plus loin dans ce sens. Ne pourrait-on, en combinant les avantages des systèmes prussien et suisse, faire passer la réserve par le régiment, afin de lui donner une instruction plus solide, l'y retenir toutefois peu de temps, et d'autre part abréger notablement la durée du service dans l'armée active, se rapprocher ainsi du système des milices provinciales? On n'aurait ainsi d'une manière permanente que 200,000 hommes au plus sous les drapeaux, mais on en trouverait 3 millions dans la réserve. On serait moins puissant pour l'attaque, mais invincible pour la défense. Mieux que tout autre peuple, la France pourrait donner au monde ce salutaire exemple. Elle a conquis assez de gloire pour inaugurer sans regrets l'ère de la paix, et ses populations sont assez belliqueuses pour que nul ne songe jamais à venir provoquer ses innombrables milices. Suivant d'absurdes rumeurs, la France devrait attaquer la Prusse l'année prochaine. Et pourquoi? Par quelle déplorable contradiction la France, qui a passé les Alpes pour faire, au nom du principe des nationalités, l'unité italienne, passerait-elle maintenant le Rhin pour s'opposer à l'unité germanique? Ce serait la rendre inévitable la prochaine. La Bavière, si hostile à la Prusse, ne vient-elle pas de déclarer récemment qu'elle se mettrait sous ses ordres pour repousser toute agression étrangère, et ne voyons-nous pas déjà les autres états du sud se grouper autour de la Prusse?

La crainte de l'Autriche a unifié l'Italie, celle de la France unifierait l'Allemagne. Quelle compensation espérer d'ailleurs pour tant de sang et de millions qu'il faudrait sacrifier? Quelques lambeaux de territoire le long du Rhin, arrachés tout palpitans à la grande patrie allemande, cause éternelle de haines et de luttes, sorte de Venise rhénane attachée au flanc de la France, qui serait condamnée désormais à garder toujours l'arme au bras et la mèche allumée pour conserver une conquête si contraire au droit sans cesse invoqué des nationalités? Non, il faut l'espérer, c'est vers un autre avenir que nous marchons. Les anciennes rivalités de peuple à peuple cesseront, car il est démontré qu'elles n'ont pas de raison d'être. Jadis on croyait que les intérêts étaient en opposition, aujourd'hui

France disposerait de 3 millions de soldats; mais la Suisse n'a pas d'armée permanente. Les hommes de ses milices se réunissent chaque année pour des exercices et des manœuvres pendant quelques jours sous l'inspection d'officiers fédéraux. Quoique les dépenses pour l'entretien d'une artillerie très nombreuse et d'un armement très perfectionné soient relativement considérables, les sacrifices qu'ont à faire la confédération et les cantons ne s'élèvent qu'à 8 millions, soit à 41 francs par soldat au lieu de 1,000 fr. en France et de 750 francs en Prusse. L'adoption du système prussien vient d'être proposée aux chambres par le gouvernement suédois.

on sait qu'ils s'accordent. Le profit de l'un est le dommage de l'autre, disait Montaigne, et je ne puis, répétait Voltaire, désirer la grandeur de ma patrie sans vouloir l'abaissement de ses voisins. Tel était le préjugé antique qui a duré jusqu'à la fin du siècle dernier. Éclairée par les études économiques, l'humanité prendra bientôt pour devise l'idée chrétienne traduite en ces deux beaux vers :

Se faire aimer, c'est être utile à soi,
Aimer, aimer, c'est être utile aux autres.

Si mon voisin accroît sa richesse, sa puissance, ses connaissances, l'échange commercial et littéraire m'y fait aussitôt prendre part. Si l'Allemagne, reconstituée conformément à ses aspirations nationales, voit augmenter les produits du travail ou du génie de ses enfans, la France ne sera-t-elle pas la première à en recueillir les avantages? Les œuvres de Goethe et de Schiller, de Beethoven et de Mozart, les conquêtes de la science d'outre-Rhin, n'en jouit-elle donc pas comme si elles étaient les siennes? Supposez l'Allemagne dévastée, ses villes en cendres, ses universités détruites, ses usines renversées et des populations misérables et ignorantes à la place d'un peuple éclairé et florissant, la France serait-elle plus grande, plus heureuse, plus libre? Nous vivons à une époque de transition entre l'âge du despotisme et du militarisme qui va finir et l'ère de l'industrie et de la liberté qui s'ouvre. De là ces contradictions qui étonnent et scandalisent. Cette année même nous en offrira le plus frappant exemple. Au moment où les peuples vont se visiter comme des frères et se réunir dans ce qui sera vraiment le temple de la paix et de l'industrie, pour se disputer les palmes du travail et des inventions utiles, n'est-il pas étrange qu'on ne s'occupe que des moyens de se détruire et de se nuire? S'il faut passer par la période de l'armement général, que du moins l'on ne s'arme que pour se défendre. Le système des milices fortement organisées devrait alors remplacer celui des armées permanentes. La Prusse y a trouvé ces forces qui ont accablé ses ennemis et étonné le monde. Que la France la devance dans cette voie. Instruction obligatoire, service obligatoire pour tous, exercice militaire dans les colléges comme dans les écoles de cadets de la Suisse, un petit nombre de soldats sous les drapeaux, mais dans leurs foyers des millions d'hommes bien exercés, prêts à se lever pour défendre la patrie, voilà des réformes qui seraient pour l'Europe un exemple et un apaisement, pour la France elle-même une garantie de ses libertés, une source de force, de richesse, de virilité, d'instruction, de moralisation, dont il est difficile de mesurer les salutaires effets.

ÉMILE DE LAVELEYE.

SOUCI

SECONDE PARTIE (1).

V.

Quand la diligence, attelée de cinq chevaux vigoureux, eut disparu au détour de la route, quand les yeux de Marthe n'aperçurent plus à travers les larmes qui les obscurcissaient le pâle visage de sa mère penché à la portière et sa main qui s'agitait dans un dernier adieu, elle se rendit avec Betsy chez un voiturier où elles se procurèrent, non sans peine, un véhicule assez solide pour affronter les chemins crevassés du Mézenc. Enfoncée dans un coin de la voiture auprès de la silencieuse Betsy, la pauvre Marthe pleurait doucement; mais elle avait une raison trop vaillante, une âme familiarisée depuis trop longtemps avec les dures conditions de la vie, pour s'attarder dans le regret d'une séparation nécessaire. Après la première explosion de son chagrin, elle retrouva peu à peu le calme et finit par prendre plaisir aux accidens pittoresques de la route, aux effets de lumière si imprévus, si saisissans, que le soleil jette au front des montagnes. D'ailleurs la confiance et l'espoir triomphent vite à cet âge des plus sérieuses appréhensions et des plus réelles douleurs.

Un amour moins pur, moins profond que celui de Marthe se serait alarmé sans doute de ce brusque départ qui l'éloignait de M. de Tresserves pour un temps indéterminé. Si quelque regret de ce

(1) Voyez la *Revue* du 1er février.

genre troubla son cœur, elle n'en conçut du moins aucune amertume et se résigna sans murmure. N'emportait-elle pas avec elle son trésor? — Il n'y a pas d'absence pour ceux qui s'aiment, pensait-elle; les seuls vrais absens, ce sont les indifférens, ceux dont nul ne se soucie.

La route était longue, et la nuit s'épaississait déjà quand la lourde voiture de Marthe traversa le village de Laussonne en ébranlant les vitres des maisons, et s'enfonça dans le chemin montueux et rudement empierré qui conduit à la ferme de la Mortaise. — Combien de temps encore avant d'arriver? demanda Marthe au conducteur à demi assoupi sur son siége.

— Un petit quart d'heure, mademoiselle. — Et d'un vigoureux coup de fouet il ranima l'ardeur déclinante du bidet.

La lune se levait derrière les sapins qui couvrent le sommet de la montagne et éclairait d'une lueur phosphorescente la cime triangulaire du Mézenc. Tout près de Marthe, à ses côtés, grondait un torrent au-dessus duquel la route surplomblait comme une corniche; les brusques sinuosités du chemin découvraient parfois aux yeux le village de Laussonne endormi sur les dernières déclivités de la montagne, et laissaient voir au fond de la gorge étroite le gave écumant autour des roches noires, et dispersant en mille pâles étincelles les rayons brisés de la lune.

Marthe eut un moment d'inquiétude quand elle vit le conducteur tourner brusquement et prendre un chemin couvert qui s'enfonçait péniblement dans un pli de la montagne. La voiture, rejetée d'ornières en ornières, menaçait à chaque cahot de se briser et criait sur ses essieux. Marthe cependant rassurait sa vieille compagne, moins vaillante qu'elle, contre les épreuves d'un tel voyage. A droite et à gauche se dressaient des entassemens de rochers dont les arêtes tranchantes et les pics aigus semblaient s'élever jusqu'aux nues.

— Est-ce la Mortaise? demanda Marthe en montrant au conducteur une petite lumière qui brillait faiblement tout en haut de l'un de ces escarpemens gigantesques.

— Oh! non, c'est le *buron*, et il est bien loin d'ici sans que cela paraisse. Tenez, ajouta-t-il, voyez-vous là-bas quelque chose de blanchâtre parmi les châtaigniers et les hêtres? c'est le mur de la ferme.

Tout le monde dormait à la Mortaise, et il fallut quelque temps pour réveiller les gens. Quand elle reconnut Marthe, la vieille Luce ne se posséda plus de joie; elle ne se lassait pas d'embrasser sa chère mignonne. — Justement Jean est parti pour le buron, car voilà la saison de travailler le laitage, et sa chambre est vide. Dame!

ça n'est pas très beau; mais des draps bien blancs et des meubles bien propres, c'est tout ce qu'il faut pour dormir, disait-elle en s'agitant joyeusement, ouvrant et fermant à grand bruit ses armoires.

Une heure après, Marthe était installée dans sa chambrette et s'endormait dans un lit un peu étroit, un peu dur, où la nourrice vint l'embrasser le cœur bondissant de joie et d'orgueil.

La vieille Betsy avait déjà quitté la Mortaise en compagnie du voiturier et était retournée au Puy, quand Marthe s'éveilla le lendemain. Le jour inondait sa petite cellule, et les cloisons de sapin, chauffées par le soleil, exhalaient une tiède odeur de bois sec et de résine. Elle courut ouvrir la fenêtre; au-delà de l'enceinte assez exiguë de la ferme, la montagne se dressait de toutes parts : Marthe en parcourut du regard les gradins superposés, tantôt coupés à angle vif par d'étroites ravines, tantôt rayés de haies touffues et de sombres pinadas. Tout en haut, à la lisière d'un bois de sapins, une petite cabane, tranchant par sa couleur brune sur l'herbe verte du pacage, était suspendue comme un nid au flanc de la montagne; c'était le buron, où les vaches passaient la saison d'été sous la garde de Jean, le fils aîné de Luce, qui surveillait alors la préparation des fromages. Par momens, quelques notes claires et joyeuses arrivaient jusqu'à Marthe. Était-ce Jean qui chantait, ou quelque alouette perdue dans les nuages? De vagues parfums de miel flottaient dans l'air, et les abeilles bourdonnaient autour de sa fenêtre. Dans la cour de la ferme s'ébattaient les oiseaux domestiques, les poules grattant la terre d'un air affairé, les oies promenant gauchement leur importance inquiète sous la garde d'un gros chien étendu au soleil et qui semblait dormir; mais ses yeux vigilans ne se fermaient qu'à demi, et Marthe voyait à travers ses poils rudes et touffus briller de noires prunelles obstinément fixées sur elle; cette figure étrangère installée au logis donnait fort à penser au brave animal.

Marthe employa cette journée à lier connaissance avec la famille. Elle se souvenait fort bien de Jérôme, son père nourricier, taciturne et rude travailleur, bourru pour tout le monde, excepté pour elle; mais elle ne connaissait pas les deux plus jeunes enfans de Luce, Pierre, garçon d'une douzaine d'années, qui annonçait plus de goût pour la chasse au collet et le braconnage que pour l'école, et la petite Mariette, qui n'avait que quatre ans, et dont Marthe eut bientôt gagné le cœur au prix de quelques bonbons.

Elle parcourut ensuite son nouveau domaine, et rentra le soir enivrée de grand air et de liberté. La ferme était entièrement isolée : pas la plus mince chaumière aux environs, pas le moindre ha-

meau, rien que la montagne, en haut, en bas, de tous côtés, et partout ce grand calme que rendent plus imposant les mille bruits insaisissables de la nature.

Au bout de quelques jours, Marthe se trouvait parfaitement habituée à sa nouvelle situation et parfaitement heureuse. Elle avait reçu des lettres rassurantes de sa mère; elle se sentait aimée des braves gens qui l'entouraient. Adroite et active, elle savait leur rendre service; ses petits doigts agiles remettaient l'ordre dans le linge un peu négligé de la ferme; elle cueillait les fruits, jetait le grain aux volailles de la basse-cour, et prenait sa part de la vie de chacun de façon à prouver qu'elle s'y intéressait. Elle faisait aussi de longues promenades escortée de Pierre, que ces courses vagabondes transportaient de joie.

Tandis que Marthe acceptait avec une bonne grâce joyeuse cette nouvelle vie, M. de Tresserves subissait à Vaudebise l'épreuve d'une entière solitude. Le vieux manoir délabré, quelques améliorations que Maurice y eût faites, n'était pas encore devenu un séjour très riant; le peu de pièces qu'on avait réussi à mettre en état dans un si court délai pouvaient suffire rigoureusement à M. de Tresserves, mais ne lui permettaient d'offrir l'hospitalité à personne. Il vivait donc seul et ne se hâtait pas de se créer des relations parmi les grands propriétaires du pays. La position de Vaudebise favorisait du reste cette réclusion volontaire. Situé sur le versant du Mézenc qui regarde l'Ardèche, le château était construit sur un pic isolé; la vieille tour semblait sortir des flancs mêmes du rocher, dans lequel elle était comme soudée. Le temps en avait si bien éprouvé les murs par la pluie, le givre, la gelée qui les fendillait, le soleil qui les gerçait, il avait jeté dans chaque fente tant de mousses, de lichens, de parasites de toute sorte, qu'il était difficile de dire où commençait le travail de l'homme, où finissait le rocher. Un petit torrent qui descendait en bondissant du sommet de la montagne tranchait en deux parties le dyke de Vaudebise, et du haut de la tour carrée ce torrent, qui coulait à quelques centaines de mètres au-dessous, semblait un ruisseau qu'aurait enjambé un enfant; un chemin étroit et dangereux, surplombant à mi-côte pendant une longueur de plus d'un kilomètre, conduisait au château; les voitures n'osaient s'y risquer, et s'arrêtaient à quelque distance à une auberge de chétive apparence, construite près des arches écroulées d'un pont qu'on avait plusieurs fois tenté de jeter sur le gave, et que les crues de l'hiver emportaient chaque année. C'était aussi à l'auberge du *Vieux-Pont* que M. de Tresserves remisait ses voitures jusqu'à l'achèvement d'une route nouvelle qu'il projetait d'ouvrir sur le versant le moins escarpé du mamelon de Vaudebise.

M. de Tresserves n'allait que rarement au Puy. Dans un de ses voyages, il avait cependant appris le départ soudain de Mme Daubert et de sa fille; mais, bien qu'il se fût rendu aussitôt à la rue des Moustiers pour interroger Betsy, il n'avait pu obtenir que peu de détails : Mme Daubert, appelée par une dépêche, était partie pour Strasbourg, Marthe aussi était absente. Il en avait conclu tout naturellement qu'elle avait accompagné sa mère, et il avait eu le courage de s'en réjouir. M. de Tresserves ne pouvait oublier cette soirée où, dans un accès de subit égarement, il était allé chez Marthe et avait osé lui parler d'amour; il n'y songeait pas sans remords, cette pensée le poursuivait partout. Il bénit la circonstance imprévue qui arrachait Marthe à des lieux pleins de souvenirs et au péril d'un amour insensé. Il revint à Vaudebise, s'enferma dans sa tour, et mena une vie d'ermite, sans autre distraction que la promenade et la chasse. Quand il se sentait d'humeur morose, il prenait un fusil, emmenait ses chiens et passait le jour à courir les bois; la nuit seule le ramenait au logis, écrasé de fatigue, et il s'endormait d'un lourd sommeil qui le menait jusqu'au lendemain. D'autres fois il partait à cheval, descendait dans les villages voisins, se mêlait un instant à la foule affairée et vulgaire, la regardant se débattre au milieu d'intérêts mesquins, de misérables joies, de chagrins sans dignité; puis il regagnait son vieux burg, songeant en lui-même que le vide et l'inutilité de sa vie valaient autant sans doute que cette stérile agitation.

Il lui arriva un matin, dans une de ces excursions, de traverser un village où se tenait une foire; les paysans accouraient des pays d'alentour, apportant leurs grains, leurs fruits, des fromages et ces gerbes de plantes aromatiques que se disputent les parfumeurs. Quelques-uns poussaient devant eux des troupeaux de bœufs et de moutons que les chiens harcelaient à grand bruit; les volailles renfermées dans des caisses à claire-voie remplissaient l'air de leur caquetage; des fermiers passaient à cheval, rudement secoués par le trot relevé de leur bidet et se frappant les flancs de leurs coudes à chaque cahot de la bête; d'autres, entassés avec leur famille dans de rustiques équipages, se frayaient à grand'peine un passage à travers la foule compacte et indisciplinée des hommes, des enfans et des bêtes.

M. de Tresserves, empressé d'échapper à cette bruyante cohue et de regagner la libre campagne, touchait déjà aux dernières maisons du village; mais un troupeau de bœufs, effrayés par le bruit sans doute, l'obligea de se ranger sur le bord de la route. Appuyé contre une barrière, Maurice s'amusait de l'obstination et de la stupide frayeur de ces animaux qui s'éparpillaient à droite et à

gauche au grand émoi du conducteur, lorsqu'une petite carriole s'arrêta bientôt à quelques pas de lui, cherchant le moment favorable pour s'ouvrir un chemin à travers ce désordre, et une voix rude, accompagnée de vigoureux claquemens de fouet, apostropha le malheureux conducteur de bœufs. Maurice tourna la tête vers le nouveau-venu; mais à ce moment la petite carriole repartait au grand trot. M. de Tresserves crut rêver quand, sur le devant de cette humble voiture, à côté d'un paysan d'un aspect assez farouche, il lui sembla reconnaître Marthe. Oubliant aussitôt ses résolutions et ses remords, il se précipita sur ses traces, bousculant sans pitié bêtes et gens, examina chaque voiture, sonda l'intérieur des deux auberges du village, et parcourut le champ de foire de long en large plusieurs fois. Ce fut en vain. Il dut retourner à Vaudebise, bien convaincu qu'il s'était trompé, et qu'une hallucination seule avait pu lui faire reconnaître la gracieuse Marthe dans quelque paysanne des environs. Après tout, n'était-ce pas mieux ainsi? La violence de son émotion l'avertissait assez des dangers qu'ils pourraient courir l'un et l'autre, si le hasard les mettait en présence. Ce ne fut pas sans quelque effroi qu'il découvrit à quel point la touchante image de Marthe s'était gravée dans son cœur, et combien cette fugitive apparition, cette ombre vaine qui venait de la retracer à son souvenir lui avait causé un trouble profond. Il rentra pensif à Vaudebise, où il trouva un billet de M. de Sommereuil qui lui annonçait sa prochaine visite. Il restait dans l'appartement que Maurice destinait à ses amis plusieurs aménagemens importans à terminer. M. de Tresserves se hâta de les faire achever; mais la difficulté des communications, la lenteur et l'inexpérience des ouvriers lui créaient chaque jour de nouveaux embarras, et il dut renoncer pendant ce temps à ses habitudes vagabondes. Quinze jours se passèrent en préparatifs, et quand enfin tout fut prêt et qu'il ne restait plus pour Maurice qu'à jouir de son œuvre, une grave indisposition de Mme de Sommereuil fit ajourner sa visite. Vaudebise retomba dans son morne silence, et M. de Tresserves reprit ses promenades à travers monts et vallées. On touchait à l'automne; il fallait se hâter de jouir des derniers soleils. Maurice trouvait un grand plaisir à explorer le pays seul, sans guide, heureux de découvrir ainsi à ses risques et périls quelque frais vallon bien abrité dans un pli de la montagne, ou quelque hardi promontoire se détachant de la chaîne accidentée du Velay.

Un jour qu'il avait gravi jusqu'à la dernière cime du Mézenc, et qu'il cherchait à gagner le hameau des Estables, il lui arriva de s'égarer au milieu des bois; après avoir erré quelque temps, il se trouva près d'un buron qui semblait confié à la garde d'un jeune garçon assis sur le rebord d'un fossé. C'était un paysan de dix-huit

à dix-neuf ans, large d'épaules et maigre cependant, avec des traits accentués et une expression dure et méfiante. — Je suis fatigué et très altéré, mon garçon, dit Maurice en s'avançant vers lui; ne pourrais-je me rafraîchir

— Le ruisseau est là, répondit le jeune gars sans se déranger, en montrant d'un geste bourru l'extrémité de la prairie.

— Tu n'es guère hospitalier, mon brave; à ta santé pourtant et sans rancune, dit Maurice en puisant de l'eau dans le creux de sa main.

— Dame! reprit le garçon un peu honteux, la grande Marie a fermé le buron avant de descendre à la Mortaise...

— Qu'est-ce que la Mortaise?... un hameau?

— Non, c'est la métairie qu'on voit là en bas, dans ce bouquet de hêtres et de châtaigniers.

— Est-ce par là qu'il faut prendre pour gagner les Estables?

— Non pas, il faut tourner plus à votre gauche; suivez les herbages, et vous trouverez un chemin qui vous conduira au village sans embarras.

M. de Tresserves s'éloignait déjà dans la direction indiquée, lorsque l'arrivée d'un petit garçon d'une douzaine d'années attira son attention.

— Jean! s'écria le nouveau-venu, tout rouge et tout essoufflé, dès qu'il aperçut son frère, voici Mlle Marthe qui vient te voir.

Maurice s'était arrêté en tressaillant à ce nom; il se retourna et vit alors au bout de la prairie Marthe qui s'avançait d'un pas léger à travers l'herbe épaisse. Une toute petite fille jouait et folâtrait devant elle, tantôt la provoquant par d'enfantines bravades, tantôt s'enfuyant avec un grand effroi, et c'étaient de part et d'autre des rires éclatans interminables. Marthe, arrivée près de Jean, dénoua vivement son chapeau de paille, le jeta près d'elle, et se laissant tomber sur l'herbe : — Vite une tasse de lait! s'écria-t-elle d'un air d'impérieuse mutinerie. Jean tardait à obéir, elle leva les yeux, et seulement alors elle aperçut M. de Tresserves debout à quelques pas d'elle. Les enfans immobiles le regardaient curieusement. — Maurice! s'écria-t-elle avec un élan de joie.

En un instant, il fut près d'elle, assis à ses côtés, tandis que Jean, rendu subitement ingénieux par le désir de Marthe, apportait des tasses remplies d'un lait chaud et mousseux, avecun morceau de pain bis qui fut partagé en autant de portions qu'il y avait de convives. M. de Tresserves prit de bon cœur sa part du goûter; Jean seul se tint à l'écart, sifflotant entre ses dents, et occupé en apparence à sculpter grossièrement une branche de houx avec la pointe de son couteau.

Marthe eut bientôt expliqué à M. de Tresserves comment elle se

trouvait en ce lieu. — Il y a dix ans environ que ma nourrice habite ce côté de la montagne, dit-elle. A l'époque de ma naissance, elle demeurait dans une misérable chaumière aux environs de Lantriac, en sorte que je n'étais jamais venue à la Mortaise, ni ma mère non plus, car elle m'a exprimé son étonnement quand je lui ai écrit dernièrement que nous sommes ici à quatre lieues à peine de Vaudebise... Je ne l'ai appris moi-même que par hasard, il y a quelques jours, au village des Estables, où j'avais accompagné le père Jérôme... Il fut question de vous...

— Et que disait-on?

— Rien de bon, répondit Marthe en souriant, sauf que vous êtes notre voisin.

— De quoi donc se plaignaient ces gens?

— Le sais-je?... Ils ne vous connaissent même pas; mais dans ce pays on n'aime guère les étrangers, on se défie d'eux et on les redoute.

Ils causèrent quelque temps ainsi amicalement. Maurice se tenait en garde contre lui-même, contre tout entraînement, et s'efforçait, par son air de cordialité simple, d'effacer l'impression trop vive qu'il avait dû laisser dans l'esprit de Marthe. Celle-ci du reste évitait aussi de se rappeler ces brûlans souvenirs; les reproches et les conseils de sa mère l'avaient avertie sans l'effrayer, et quelques semaines passées dans la saine liberté des bois avaient rapidement mûri son cœur. Quand l'amour arrive à se connaître, il cherche, comme la beauté, à s'envelopper de voiles et à se dérober aux regards. Marthe tremblait qu'un mot de Maurice ne vînt l'obliger à rougir. Elle fut promptement rassurée, et tous les deux se sentirent bientôt à l'aise et tranquilles l'un près de l'autre.

— Vaudebise n'est pas si loin que vous le pensez, dit Maurice; par la traverse, en franchissant en droite ligne le sommet du Mézenc, on peut s'y rendre à pied en moins d'une heure et demie. N'aurez-vous pas la curiosité d'y venir quelque jour?

Marthe secoua la tête avec un sourire.

— Mes promenades ne sont pas si longues, dit-elle; mais il y a, je le sais, à peu de distance d'ici, un point de la montagne d'où l'on aperçoit la tour de Vaudebise, et je me promets bien d'aller jusque-là.

— Pourquoi n'y pas venir aujourd'hui? la belle saison ne durera pas toujours.

— Soit! dit-elle, en prenant la petite Mariette par la main, allons voir Vaudebise.

Elle remercia Jean de son accueil à plusieurs reprises et avec affection, bien que le jeune garçon gardât un visage sombre et

morose. Pierre, sur un signe de Marthe, se disposait à la suivre; son frère le retint. — Reste donc, dit-il, j'ai besoin de toi. — Et tout bas il ajouta : — Ne vas-tu pas marcher derrière eux comme si tu étais le valet de ce beau monsieur?

Le chemin à travers la montagne n'était rien moins qu'aisé; M. de Tresserves, qui se faisait fort de conduire Marthe, ne se dirigeait pas lui-même sans hésitation dans le dédale de petits sentiers tortueux qui se croisaient à travers les taillis, faisant mille détours, tantôt revenant traîtreusement en arrière, tantôt coupant droit à travers les crevasses et les fondrières. Les chasseurs qui avaient tracé ces voies étroites étaient habitués à de bien autres difficultés. Quelquefois le sentier disparaissait brusquement sous les broussailles, et l'on marchait à l'aventure, ou bien il s'arrêtait au pied d'une roche ardue qu'on escaladait à grand'peine. Marthe, aidée par Maurice, franchissait gaîment les obstacles de son petit pied ferme et léger; dans les passages difficiles, ils prenaient tour à tour l'enfant dans leurs bras.

La chaleur était extrême; la pierre brûlait les pieds. — Arriverons-nous bientôt? demandait Marthe.

— Oui, bientôt, répondait Maurice. Au fond, il n'en savait trop rien, connaissant fort mal les chemins.

— Avouez que vous nous avez égarés, dit-elle en voyant M. de Tresserves s'arrêter avec inquiétude devant un énorme rocher, sorte de forteresse naturelle qui se dressait en travers de leur route.

— Nous ne sommes pas égarés, car j'aperçois par cette échappée à droite l'aiguille de granit près de laquelle je suis passé ce matin et d'où l'on voit Vaudebise; le but est tout près, le difficile est de l'atteindre... Je ne comptais pas, je l'avoue, sur cette montagne qui nous barre le chemin.

Ils restèrent quelques instans l'un devant l'autre, riant de bon cœur de leur embarras et fort incertains de ce qu'ils devaient faire.

— Essayons de passer, s'écria Marthe. Maurice prit dans ses bras la petite Mariette, et ils commencèrent à gravir péniblement, forcés, malgré l'ardeur dévorante du soleil, de s'arrêter de temps à autre pour reprendre haleine. Marthe supportait de bonne grâce la détresse comique où la jetait à tout moment quelque difficulté nouvelle. — Vous verrez que, pour comble de disgrâce, nous aurons de l'orage, disait Maurice en regardant au-dessus de leurs têtes de légers nuages blancs éparpillés dans le ciel et immobiles comme s'ils attendaient un signal.

Marthe poussa un cri de triomphe, elle venait d'atteindre le sommet du dyke; mais presque aussitôt son visage s'assombrit. L'étroit

plateau n'aboutissait qu'à une brusque coupure. Au bas du rocher s'arrondissait une pente gazonnée où des sentiers bien frayés se croisaient en tout sens; la question était de descendre, et la paroi uniformément lisse et brûlante de la roche était bien faite pour décourager. Retourner en arrière, retrouver une à une toutes ces aspérités périlleuses gravies au prix de tant d'efforts, ni Marthe ni Maurice ne pouvaient s'y résoudre. — Il faut cependant prendre un parti, dit M. de Tresserves; le ciel s'assombrit. Voyez comme le Gévaudan disparaît déjà dans les nuages; on dirait qu'il pleut de ce côté. — Le soleil continuait néanmoins à darder sur eux ses rayons toujours plus lourds et plus chauds.

M. de Tresserves choisit un endroit favorable, et atteignit sans beaucoup de peine le bas de cette espèce de muraille. Il recueillit alors quelques pierres éparses çà et là, et, les assujettissant fortement contre le rocher, il put s'élever assez pour saisir la petite Mariette. — A votre tour, Marthe, dit-il ensuite; mais celle-ci mesurait du regard la distance qui la séparait de la terre, et n'osait se risquer. — Ne craignez rien, reprit Maurice; laissez-vous glisser vers moi; un peu de résolution et de confiance, et nous sommes sauvés; il n'est que temps!

En quelques minutes en effet, tous les petits nuages blancs épars sur le ciel avaient subitement disparu pour se fondre en une seule nuée grise et épaisse qui s'avançait, rasant la terre et ensevelissant dans ses plis les cimes dentelées des Cévennes; bien que le soleil éclairât encore le sommet du Mézenc et la partie de l'horizon qui s'étend sur le Vivarais, il fallait se hâter. Marthe s'agenouilla sur le rebord du rocher, et, se retenant d'une main aux racines de bruyères qui s'emmêlaient dans les interstices, elle se pencha vers Maurice, qui la reçut dans ses bras; mais, au lieu de la déposer à terre, il se mit à courir sur la pente, emportant son léger fardeau. Marthe riait d'abord; elle s'effraya bientôt, et, ordonnant d'une voix brève à Maurice de s'arrêter, elle se dégagea vivement et s'éloigna de lui; ils marchèrent alors sans parler, aussi troublés l'un que l'autre.

Il ne faut qu'un instant pour déchaîner tous les orages de l'amour, et c'est souvent alors qu'on se croit le mieux affermi contre les surprises du cœur qu'on est vaincu avant d'avoir songé même à combattre; les plus fermes résolutions chancellent, les conseils de la raison sont oubliés; il semble que la volonté s'écroule tout à coup, abandonnant l'empire de l'âme à la passion triomphante. Maurice n'osait regarder Marthe; mais, sans la voir, il ne songeait qu'à sa beauté. Marthe s'était emparée de Mariette et retenait l'enfant près d'elle comme un bouclier.

Ils touchaient au point où la montagne, tournant brusquement, découvre aux regards de nouvelles perspectives; une tour carrée se découpait au loin sur un pic isolé. — C'est Vaudebise, dit Maurice en étendant la main. Marthe contempla d'un air pensif ces vieilles murailles éclairées en ce moment d'un rayon fauve tranchant sur le ciel livide; de temps à autre, il s'élevait une rumeur sourde et prolongée qui semblait sortir des entrailles mêmes de la montagne: c'était le vent qui passait sur la forêt de sapins; puis il se faisait un grand calme. — Il faut chercher un abri, dit Maurice, vous ne pouvez songer à retourner maintenant à la Mortaise, l'orage y serait avant vous; pourquoi ne pas venir jusqu'à Vaudebise? Que vous en coûterait-il d'essayer? Ces vieilles ruines seraient à jamais rajeunies et consacrées par votre présence.

— Non, dit Marthe, je sais où je dois me réfugier... Voyez-vous là-bas au-dessous de nous cette ligne grise qui serpente entre les rochers? C'est la route de Saint-Pierreville; il y a là, tout près d'un vieux pont dont on aperçoit d'ici l'arche mousseuse, une petite auberge tenue par la sœur de Jérôme, où, m'a-t-on dit, vous vous arrêtez d'habitude avant de monter à Vaudebise; j'y suis bien connue, et l'on ne fera aucune difficulté de me reconduire à la Mortaise après l'averse... Dans quelques minutes, je puis être à l'abri.

Elle prit la petite Mariette dans ses bras, et commençait à descendre la pente rocailleuse. Maurice la rappela. — Est-ce ainsi que vous me quittez? s'écria-t-il douloureusement.

Elle se retourna et lui fit sans parler un simple signe de la main; mais son regard pénétra l'âme de Maurice comme un jet de flamme: il resta quelques instans immobile, penché en avant, espérant que Marthe l'appellerait ou reviendrait vers lui. Sur la route passaient de lourds chariots; on entendait la voix des conducteurs qui excitaient les bœufs et les grelots retentissans des mulets mêlés à des claquemens de fouet; le faible bruit des pas de Marthe se perdait dans ces rumeurs. Le tonnerre, qui commençait à rouler avec de sourds éclats, et la pluie obligèrent Maurice à chercher un refuge: il s'enfonça dans le bois, choisit l'angle surplombant d'un rocher et s'y assit pour laisser passer l'orage. Il n'avait nulle hâte de regagner Vaudebise; n'était-il pas moins seul en pleine campagne que dans ces vastes salles où personne ne l'attendait? Ici, parmi les rochers, il se sentait plus près de Marthe et comme environné encore de sa présence; il ne voyait qu'elle, ne pouvait penser qu'à elle. S'il avait été imprudent et coupable, le châtiment était complet; il sentait alors combien il aimait Marthe, il se l'avouait avec désespoir, maudissant sa folie et ne pouvant la vaincre. La pluie

cessait par instans, la nuit venait, et M. de Tresserves s'attardait dans les bois qui entouraient son domaine. Quand le chemin semblait le mener trop directement au logis, il revenait sur ses pas. On eût dit qu'il ne pouvait se décider à rentrer.

L'orage cependant redoubla de fureur, et Maurice fut bien contraint de reprendre la route de Vaudebise. Il se dirigea vers le château et traversa la cour d'un pas lent et fatigué. Dans le vestibule, son valet de chambre vint au-devant de lui. — Il y a dans la bibliothèque une dame qui attend M. le comte; elle n'a pas dit son nom.

— Une femme!.. par ce temps et à cette heure?

— Elle est arrivée à pied, seule, au plus fort de l'orage... Cette dame est jeune et semble bien connaître M. le comte.

M. de Tresserves eut un éblouissement; une folle pensée traversa son cœur : Marthe n'avait-elle point eu quelque regret de sa rigueur? Était-ce elle qui l'attendait? Il fut obligé de s'appuyer un instant avant de pouvoir suivre le domestique qui le précédait en l'éclairant. Il tremblait presque lorsqu'il franchit le seuil de la bibliothèque.

La lumière des candélabres placés sur la cheminée et des lampes éparses sur les tables se perdait dans la sombre étendue d'une immense pièce lambrissée de chêne. Un grand feu flambant dans l'âtre projetait de rouges lueurs tout autour du vaste foyer. C'est dans cette région lumineuse et se détachant sur un fond éclatant que Maurice aperçut l'élégante silhouette d'une femme gracieusement affaissée et penchée en avant vers la flamme. Il fallait qu'elle fût plongée dans une profonde rêverie, car M. de Tresserves put traverser lentement cette longue pièce sans qu'elle parût l'entendre ni remarquer sa présence. Lorsqu'il fut près d'elle seulement, elle se retourna avec lenteur, releva la tête, et ils se regardèrent alors tous les deux face à face. Maurice, pâle comme la mort, s'appuyait tout frémissant contre la muraille. — Eh bien! c'est moi, dit enfin l'étrangère d'une voix incisive et traînante à la fois. Suis-je donc si changée?

Elle écarta de ses deux mains les lourdes ondes de ses cheveux noirs, et découvrit un visage d'une beauté singulière et voluptueuse. Elle attendit quelques instans, et comme M. de Tresserves gardait encore le silence, elle eut un rire nerveux et éclatant, aussitôt réprimé. — En vérité, dit-elle, votre surprise me ferait rire, si je n'y devinais votre souffrance.

— Vous êtes bien hardie! s'écria Maurice avec une sourde explosion; tant d'impudence!...

Elle fit de la main un léger signe. — Pas d'injures, Maurice, dit-

elle de sa voix tranquille et mordante; ce ne serait pas digne de vous... Et puis, quoi?... vous êtes un galant homme. Je ne crains pas vos violences... D'ailleurs, si par miracle il vous prenait l'envie de me tuer, cela prouverait seulement que vous m'aimez toujours, et après tout ce ne serait peut-être pas un mauvais service à me rendre.

— Vous tuer! s'écria M. de Tresserves; en vérité cela n'est point affaire de gentilhomme... Qui vous a donné l'audace de vous présenter devant moi?.. Que venez-vous faire ici?...

— Je vais vous le dire.

— Répondez, que voulez-vous? continua Maurice, dont la colère faisait trembler la voix... Est-ce que je vous connais, moi?... Est-ce que vous m'êtes quelque chose?... La loi nous a séparés, et pardieu! je prétends qu'elle me protége du moins contre vos insolentes bravades... A quelle heure daignerez-vous partir?

— Ah! dit-elle tranquillement, vous n'y songez pas; partir par ce temps! Si vous n'étiez pas en colère, vous auriez entendu la pluie qui tombe et le vent qui fait rage. Certes vous ne voudriez pas mettre dehors cette nuit un des chiens de votre meute. Asseyez-vous, croyez-moi... Vous pensez bien que je n'ai pas escaladé cette montagne pour l'unique plaisir de m'exposer à cet accueil, auquel du reste j'étais bien préparée.

— Qu'avez-vous fait du prince Scalese? demanda Maurice d'une voix éclatante.

Elle leva paisiblement les yeux vers lui...

— On vous a parlé du prince Scalese? dit-elle sans s'émouvoir; c'est Joseph sans doute? Eh bien! le prince Scalese est à Rome... ou en Chine, il m'importe peu... Ne me regardez donc pas ainsi, Maurice : en vérité, je ne m'habitue pas à ces airs tragiques... Voyons! nous sommes seuls, n'est-ce pas? personne ne nous entend? Mettons de côté une fois pour toutes les préjugés, les fureurs de convention, tout l'attirail obligé des malentendus conjugaux... Ne vous emportez pas, de grâce... Les sentimens les plus naturels, les plus sincères ont tous une part plus ou moins grande de convention; il y a des attitudes prévues pour chaque circonstance de la vie, dont les esprits les plus libres, les caractères les mieux trempés ne savent pas s'affranchir... C'est une servitude imposée par le bon ton, et indispensable, paraît-il, à la discipline sociale; un mari par exemple,... mais, je vous en prie, ne restez pas ainsi debout... Voyons! asseyez-vous en face de moi, Maurice, comme autrefois,... au beau temps qui n'est plus...

— Écartons ces souvenirs, je vous prie, reprit-il sèchement, sans changer d'attitude.

— C'est cependant un appel au vieux passé que je viens tenter près de vous, Maurice, continua la comtesse avec un accent d'inexprimable mélancolie... Ces préjugés, ces tyrannies du monde dont n'osent s'affranchir les faibles cœurs qui flottent au gré de l'opinion, il fut un temps où vous les braviez en face, quand ils s'opposaient à votre amour... Que ne disait-on pas pour vous éloigner de moi! Ni conseils, ni prières, ni menaces, ni la famille, ni le monde, rien ne pouvait vous fléchir alors...

Les yeux de M. de Tresserves brillaient d'un feu sombre; la comtesse arrêta sur lui un long regard.

— Ah! vous êtes vraiment beau ainsi, dit-elle avec un soupir en se renversant doucement dans le fauteuil; le temps vous a mieux épargné que moi en vérité... Combien s'est-il donc écoulé d'années depuis notre mariage? Dix ans? onze ans?... Oui, vraiment, onze ans! nous étions bien jeunes alors tous les deux, et comme j'étais éprise de vous, Maurice, et comme vous m'aimiez! Vous rappelez-vous ces étés passés à Chanteaux après les plaisirs de l'hiver, et les longues promenades que nous faisions le soir dans les allées sinueuses du parc, seuls, causant et trouvant toujours les heures trop courtes?.. Ah! les beaux momens que nous avons passés ensemble!.. Se peut-il qu'on se lasse du bonheur?... C'est à Chanteaux pourtant...

— Oui, c'est à Chanteaux, n'est-ce pas? que grâce à vous j'ai failli mourir, et plût au ciel!..

— Si vous aviez voulu me croire alors, Maurice, vous n'auriez pas cherché la mort dans un combat insensé,... pour quelques lettres, pour un rendez-vous innocemment accepté... Je perdis la tête, et je m'enfuis... Je vous jure qu'à ce moment déjà je n'aimais plus M. d'Ostaing... A la vérité, je ne l'ai pas aimé une heure;... mais je me sentais compromise aux yeux du monde, méprisée par vous, je ne savais où aller, à qui m'adresser, je le suivis. Ah! la triste vie! Fatiguée, déçue, irritée, poursuivant avec fièvre une idéale félicité dont je m'eloignais chaque jour davantage, prenant, pour la rejeter aussitôt, chaque coupe nouvelle où j'espérais puiser l'ivresse, je me retrouvais toujours seule face à face avec un indicible et incommensurable ennui... C'est que, hélas! l'amour est toujours le même, désespérément monotone dans ses courtes joies, ses vains sermens, ses chimères d'éternité et ses pitoyables défaillances!

— Vous n'attendez pas, j'imagine, que je m'attendrisse sur vos déceptions? Épargnez-moi, madame. ces ridicules confidences...

— Ah! dit la comtesse avec un faible sourire, je viens de si loin et j'ai eu tant de peine à découvrir votre retraite, que vous pouvez

bien m'écouter un peu... Voyons, Maurice, vous m'aimiez autrefois; sondez votre cœur, n'y reste-t-il plus quelque étincelle?... Je vous jure qu'au milieu de mes plus coupables égaremens je n'ai jamais aimé que vous; je vous ai regretté avec larmes, avec désespoir... Ne soyez pas impitoyable!... Est-ce ma faute si Dieu a jeté dans mes veines je ne sais quelle impatience inquiète et déposé en mon âme le germe fatal d'une curiosité enflammée, insatiable?... Un homme sait tirer parti pour sa gloire de ce mal étrange : il fouille les sciences et les mondes, il en fait jaillir des clartés qui l'apaisent; est-ce ma faute si le ciel n'a ouvert à l'ambition de mes désirs que les sphères troublées de l'amour? J'ai obéi à l'impulsion qui m'était donnée; suis-je donc si coupable, et est-il impossible que vous me pardonniez?

M. de Tresserves laissa tomber sur elle un regard glacé.

— Vous êtes folle, dit-il.

— Et pourquoi? si malgré tout nous nous aimons encore!... Ne pouvons-nous être heureux l'un près de l'autre sur ce rocher où les bruits du monde n'ont pas d'écho? Ah! pensez-y, Maurice, ne sacrifions pas le bonheur aux cruelles exigences d'une prétendue dignité! Rappelez-vous ces belles heures des premiers jours de notre union, ces divines folies de notre jeunesse... Laisse-toi toucher, Maurice, oublie ce que tu as souffert, souviens-toi de ce que tu as aimé!

— Madame, cette ironie ajoutée à de plus graves injures...

— Je suis sincère, je le jure, s'écria-t-elle en se dressant toute droite avec une énergie passionnée qui, en d'autres temps, eût bouleversé l'âme de M. de Tresserves;... Je reviens finir ma vie à vos pieds... Je vous aime... Si vous en avez douté autrefois, si j'en ai douté moi-même, je le sais à présent, je l'ai compris aux mortels regrets que je cherche vainement à étouffer... Que ne suis-je revenue plus tôt!... Je n'osais; mais le repentir me ramène enfin, me voici à vos genoux, Maurice, ne me repoussez pas... Ne pouvez-vous oublier?... Qu'est-ce donc que le pardon, grand Dieu?...

Elle était presque à ses pieds en effet, affaissée et suppliante, levant vers lui ses grands yeux voilés de tristesse... Maurice la contemplait le sourcil froncé, le visage sévère. — Épargnez-vous tant d'efforts, dit-il d'une voix moins dure, mais ferme... Si vous n'avez pas trouvé le bonheur, vous ne me l'avez pas laissé... Je ne sais s'il y a eu un moment où j'aurais pu pardonner, en tout cas ce moment est passé depuis longtemps... Je voudrais revenir en arrière que je ne le pourrais pas. Voyez vous-même : tous ces souvenirs que vous avez si habilement remués devant moi ne m'ont pas

même arraché un soupir... A qui la faute?... Je vous en fais juge.

— Vous ne m'aimez plus? dit-elle.

— Grâce au ciel; vous n'imaginez pas, je pense, que je me sois condamné aux larmes et à la retraite pendant que vous couriez dans le monde vos galantes aventures, et que vous portiez des toasts imprudens sous les bosquets d'Italie!... C'eût été compter un peu témérairement sur ma vertu et sur votre prestige...

Sa voix était redevenue mordante et sèche : la comtesse, habituée à soulever en lui à son gré des transports de jalousie ou de passion, restait immobile, interdite de cette froideur qu'elle n'avait pas prévue. — Serait-ce par hasard que vous aimez une autre femme? demanda-t-elle tout à coup en relevant la tête... Cette dureté impassible...

— Je ne vous ai pas demandé de confidence, madame, répondit froidement M. de Tresserves.

— Qui donc pourriez-vous aimer encore après m'avoir aimée?

Un sourire d'imperceptible dédain agita la lèvre de Maurice et atteignit au cœur la belle comtesse. Cette femme était devenue à ses propres yeux une sorte d'incarnation de la beauté fatale, innocemment meurtrière, inspirant irrésistiblement l'amour par la grâce de sa seule présence. Elle avait foi en son empire, et, quelque irréparables que fussent ses torts envers son mari, elle se flattait encore de réveiller à son gré sa passion; il avait été autrefois si follement épris! Sa résistance l'étonna; repliée sur elle-même, elle regardait les flammes du foyer palpiter sous les rafales qui s'abattaient du dehors par la large cheminée; elle rêvait. M. de Tresserves, lui, songeait au temps où une parole, un sourire de cette femme bouleversaient son âme; il se rappelait les espérances qu'il avait conçues, les rêves qu'il avait faits autrefois devant cette merveilleuse et funeste beauté, et comme il avait été joué, trahi, insulté par cette femme.

La comtesse releva la tête, un éclair avait jailli entre ses longs cils, une sorte de brusque tressaillement fit vibrer tous ses nerfs. — Mais je l'ai vue, je la connais, s'écria-t-elle. — Tout à l'heure, dans cette auberge où je me suis arrêtée quand les chevaux effrayés par l'orage refusaient d'avancer, il y avait une jeune fille assise dans la salle commune, près du feu, tenant un enfant endormi sur ses genoux... Son air candide m'avait tout d'abord frappée, et je me demandais comment une fille de cet âge et de cette distinction pouvait se trouver seule parmi ces paysans et ces rouliers. C'est elle que vous aimez, j'en suis sûre, j'aurais dû le deviner. Ne secouez pas la tête de cette façon hautaine... Ne l'ai-je pas vue chan-

ger de couleur et perdre connaissance tout à coup quand elle a su que j'étais votre femme?

— Malheureuse!... Vous le lui avez dit? s'écria Maurice avec une explosion terrible.

Mme de Tresserves, qui s'était dressée devant lui pâle et les yeux étincelans, se laissa lentement retomber sur son siége. — Ah!... calmez-vous, reprit-elle de sa voix lente et incisive; je n'étais pas dans vos secrets, et je n'avais nulle intention de vous déplaire. Si j'ai dit que j'étais la comtesse de Tresserves et que je venais vous rendre visite à Vaudebise, c'est qu'il me fallait un guide.

— Et elle vous a entendue?

— Oui, elle a tout doucement glissé à terre sans connaissance... J'aurais dû avoir des doutes alors; mais on a cru à une indisposition légère causée par la fatigue ou par l'orage, personne n'a soupçonné la vérité.

— A-t-elle enfin repris connaissance?

— Oui. Elle a demandé aussitôt à être reconduite chez elle; du reste, pas une plainte, pas une larme, pas même une question... Ah! ce n'est pas elle qui allumerait jamais la lampe de Psyché...

M. de Tresserves ne l'écoutait plus; il cacha sa tête dans ses mains avec un gémissement involontaire, et il s'enfuit sans jeter un regard sur sa femme.

La comtesse resta longtemps immobile, le front soucieux, puis elle se mit à marcher d'un pas agité. — Je fais peur, dit-elle en s'arrêtant devant une glace. Qu'ai-je donc? la fatigue, l'émotion... Les forces s'usent dans une vie pareille. — Elle se remit à parcourir la vaste pièce en long et en large, écoutant par instans le clapotement monotone de la pluie sur les dalles de la cour. — J'ai vraiment l'air d'un spectre, dit-elle en s'arrêtant de nouveau devant le miroir, c'est effrayant à voir. — Elle resta ainsi debout à contempler sa beauté, plus frappante encore peut-être dans sa pâleur tragique.

Un domestique vint l'avertir que le dîner était servi. — Et votre maître? dit-elle.

— M. le comte prie Mme la comtesse de ne pas l'attendre; il vient de partir à cheval.

— Par cette tempête?... C'est de la folie!

— Je suis chargé de prendre les ordres de Mme la comtesse pendant toute la durée de son séjour à Vaudebise. M. le comte ne pense pas être de retour avant le départ de madame.

La comtesse écoutait appuyée contre un meuble, la main sur son cœur, comme si elle eût été frappée d'une douleur aiguë. Elle se remit bientôt pourtant, son front reprit sa sérénité hau-

taine, et elle suivit d'un pas ferme le domestique dans la salle à manger.

VI.

Pendant ce temps, M. de Tresserves descendait à bride abattue la rampe escarpée qui longe le torrent. Où allait-il? Il n'en savait rien; il fuyait, il abandonnait sa demeure, bien résolu à n'y rentrer qu'après le départ de Mme de Tresserves. La pluie, le vent qui l'aveuglaient, le tonnerre qui roulait encore sourdement, tout le désordre de cette nuit obscure n'approchait pas du désordre de son âme. Il lui échappait des gestes de menace que sa main convulsive lançait dans l'espace, des cris de désespoir qui se perdaient dans le tumulte des élémens; quelquefois une larme brûlante roulait sur son visage, il ne songeait pas à la cacher : qui pouvait le voir, qui s'inquiétait de lui tandis qu'il courait éperdu dans cette nuit glacée, à travers laquelle il passait comme un fantôme? Les pierres roulaient avec bruit sous les pas de son cheval; plus d'une fois le pauvre animal faillit s'abattre, sans que son maître y prît garde. A quoi bon vivre? L'amour de Marthe n'était-il pas perdu pour lui? Maurice avait le cœur torturé de remords, et ses remords pourtant n'égalaient pas les regrets qu'il n'osait s'avouer. Il voyait Marthe pâle, défaillante, frappée au cœur et étouffant sa plainte. Il éperonna son cheval et le lança dans la direction de l'auberge du Vieux-Pont, il voulait voir cette place où Marthe avait tant souffert à cause de lui; mais, arrivé à la porte, il se souvint tout à coup que la comtesse de Tresserves aussi s'était arrêtée là. Sa voiture, ses gens y étaient encore; tout la rappelait à son souvenir. Il tourna bride aussitôt; son cheval baigné de sueur reprit sa course sur la pente des précipices. Maurice lui jeta la bride sur le cou, l'excitant follement, sans souci du péril, empressé seulement d'échapper à sa mortelle angoisse. Il ne sentait pas le froid qui le pénétrait sous ses vêtemens ruisselans d'eau; son cheval harassé, effrayé, tantôt s'arrêtait brusquement, tantôt bondissait en avant d'un élan furieux. Il s'arrêta enfin, frissonnant sur ses jambes fléchissantes. Maurice leva les yeux : au-dessus de sa tête grinçait sur une tringle de fer un morceau de tôle secoué par le vent. Il crut reconnaître à travers l'obscurité une auberge où il était entré plusieurs fois. Il frappa à coups redoublés, et après de longs délais il obtint enfin un gîte pour son cheval, et pour lui une misérable chambre où l'hôtesse à moitié endormie encore alluma à grand'peine un peu de feu.

Il y n'a guère de sensations aussi pénibles que le réveil qui suit une catastrophe; cet ordre imperturbable des choses que ne trouble

aucune des passions humaines, ce jour qui renaît, ont une sérénité poignante pour l'âme endolorie à laquelle ces clartés naissantes rappellent une à une les cruelles impressions de la veille; la courte trêve de la nuit fait paraître plus lourd encore le fardeau un instant déposé.

Quand M. de Tresserves s'éveilla le lendemain, le soleil brillait de tout son éclat; Maurice se leva et sortit. Il se trouvait dans ce même village où, un jour de marché, il avait aperçu Marthe assise sur le devant de la petite carriole du père Jérôme; il alla s'appuyer à cette barrière près de laquelle Marthe lui était apparue. Tout ce qui s'était passé depuis lors lui revint en mémoire : leur rencontre, leur promenade, les circonstances qui avaient précédé et suivi leurs adieux. Se pouvait-il qu'un jour à peine se fût écoulé, que la veille encore Marthe se promenât, confiante et tendre à ses côtés, mettant sans crainte sa main fidèle dans la sienne, et si éloignée de concevoir ni soupçon ni défiance? Que faisait-elle maintenant?

Le poids de ses pensées lui devint intolérable; l'inquiétude, l'amour, les remords, le rendaient presque fou. Il quitta le village et s'achemina vers la Mortaise, tantôt courant, tantôt à pas lents et comme à regret; il ne sentait plus alors la fatigue, gravissant les rochers, franchissant les coupures béantes, se déchirant aux ronces et aux broussailles; les obstacles ne faisaient qu'exciter son impatience; il semblait que de son arrivée dépendît la vie de Marthe. Et pourtant, dès qu'il fut près de la ferme et qu'il aperçut les vieux bâtimens à travers les hêtres, n'osant plus approcher, il se laissa tomber sur le revers d'un fossé à l'ombre d'un buisson; ses regards plongeaient dans la cour de la ferme et pouvaient surveiller chaque mouvement des habitans. Le père Jérôme sortait en aiguillonnant ses bœufs; la fermière allait et venait dans la cour; la petite Mariette jouait; les pigeons sur les toits s'accostaient avec les roucoulemens et les salutations accoutumés; on entendait dans un champ voisin un garçon de ferme chanter à pleine voix un de ces airs mélancoliques qu'inspirent les grands horizons et la paix solennelle des campagnes.

M. de Tresserves demeurait dans sa retraite, immobile comme un chasseur à l'affût; les heures passaient sans lasser sa patience. A un instant, il tressaillit; il avait cru voir flotter à la porte ouverte de la ferme le pan d'une robe blanche, mais elle avait aussitôt disparu. Il retomba dans son immobilité attentive. Les fleurs des champs et les oiseaux s'épanouissaient au soleil, entourant la Mortaise de murmures et de parfums; tout était triste pour Maurice. A la fin pourtant il se leva avec un frémissement, son visage avait subitement rougi; il venait de voir Marthe traverser la cour et s'en-

gager lentement dans le chemin qui mène vers les hauteurs; elle n'était pas seule, mais à cette distance Maurice ne pouvait reconnaître Jean, qu'il n'avait vu qu'une seule fois, la veille, au buron. Que lui importait d'ailleurs? Il s'élança à la rencontre de Marthe. Le chemin qu'elle suivait était une voie étroite profondément encaissée entre deux talus surmontés de haies vives, inextricables fouillis de verdure où le houx épineux s'entrelace aux coudriers, où les ronces chargées de fruits luisans et noirs se suspendent en lianes au-dessus des fougères et des faisceaux déliés du genêt; mille feuillages, mille fleurettes y poussant au hasard, donnent l'idée d'une forêt vierge en miniature au pied des grands chênes. M. de Tresserves suivait impatiemment cette haie; il entendait au-dessous de lui le pas lourd du jeune paysan, et par momens la douce voix de Marthe qui le faisait frissonner des pieds à la tête; il ne pouvait la voir, et il avait hâte et peur en même temps de se trouver en face d'elle. Comment allait-elle l'accueillir? refuserait-elle de l'entendre? et lui-même que dirait-il? Cependant le talus s'abaissait peu à peu, bientôt haie et chemin furent de niveau.

Une barrière se présenta : Maurice l'écarta et la franchit, mais aussitôt il recula d'un pas. Marthe était devant lui, si près qu'il l'avait presque effleurée; elle s'était arrêtée et le regardait pâle et défaillante : ce fut elle pourtant qui reprit la première son sang-froid. — Veniez-vous à la ferme? demanda-t-elle en ébauchant un faible sourire qui s'éteignit sur ses lèvres tremblantes.

Maurice ne pouvait répondre; ses regards ne se détachaient pas de ce visage si voisin encore de l'enfance et si profondément ravagé en une nuit. Ces beaux yeux, que la veille encore la lumière pénétrait à travers ses longs cils comme les eaux limpides d'un lac à travers les joncs du rivage, étaient ternis par des larmes récentes qui avaient aussi laissé leur trace sur ses joues décolorées.

— Marthe, dit Maurice d'une voix si éteinte qu'on l'entendait à peine, je voudrais vous entretenir seule quelques instans... Je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce!

Elle fit un léger signe de la tête, et ils se mirent à marcher l'un près de l'autre. Cependant Jean continuait de les suivre. Maurice s'en aperçut : — Laisse-nous donc, lui dit-il brusquement.

Le jeune garçon ricana avec insolence et fit un pas en avant d'un air de défi; mais un coup d'œil suppliant de Marthe l'arrêta, il les regarda s'éloigner l'un près de l'autre, puis il tendit le poing vers Maurice : — Va-t-il venir comme ça *me l'emmener* tous les jours? murmura-t-il entre ses dents serrées; c'est que, tout grand seigneur qu'il est, il finirait bien par avoir affaire à moi!

Tant qu'ils purent craindre d'être entendus, ni Marthe ni Mau-

rice ne parla; ils étaient si troublés d'ailleurs, ils avaient le cœur si plein que toute parole leur semblait dénuée de sens; ils gagnèrent au sommet de la montagne une sorte de promontoire escarpé s'avançant au-dessus d'une gorge. Marthe s'appuya contre le tronc tordu d'un jeune hêtre en face de Maurice. — Pourquoi ne l'avoir pas dit? lui demanda-t-elle enfin.

— Hélas! il y a des peines, Marthe, dont le récit brûle les lèvres; on les chasse de sa pensée comme on voudrait les chasser de sa vie... Et puis un fatal enchaînement d'erreurs, de fausse sécurité; mais non, Marthe, ne me croyez pas, je mens... Le jour où j'ai compris que vous m'aimiez, j'aurais dû parler, je le pouvais, et je ne l'ai pas fait... La crainte de vous perdre... la honte, que sais-je?... la lâcheté. J'étais si heureux de penser que votre cœur venait à moi! j'étouffais les remords, je fermais les yeux pour ne pas voir l'abîme où vous entraînait mon amour... Maudissez-moi, accablez-moi de mépris; mais, je vous en prie, Marthe, ne pleurez pas.

— Pourquoi vous maudirais-je?.. Vous ne m'avez pas trompée; je ne vous ai rien demandé. N'avez-vous pas essayé au contraire de me mettre en garde contre mon propre entraînement dans cette dernière soirée du Puy? Je n'ai pas voulu vous comprendre. Je vous ai aimé parce que vous étiez bon; dois-je vous en faire un crime? Non, mille fois non; ce que je souffre en ce moment ne peut me faire oublier le bonheur que je vous ai dû. Ne troublons pas par d'injustes reproches la triste douceur de cette dernière entrevue... J'y ai bien songé depuis hier, mon ami; je puis tout supporter, sauf de vous croire coupable en quelque chose.

De grosses larmes brillaient dans ses yeux; M. de Tresserves saisit sa main, qu'il couvrit de baisers. — Mon enfant bien-aimée! s'écria-t-il, est-il donc vrai que vous ne me haïssez pas?

— Et le puis-je? cesse-t-on d'aimer?

Elle retira doucement sa main. — Ce qui est cruel, reprit-elle, c'est de penser que vous appartenez à une autre... et qu'il ne me reste aucun droit sur votre cœur, ni même sur votre souvenir...

— Des droits? s'écria Maurice, et qui donc en a plus que vous?... Vous êtes ma bien-aimée, la seule aimée, la seule digne de l'être.

Marthe secoua doucement la tête. — Il y a entre nous, reprit-elle, la place d'une autre; c'est Dieu même qui l'a marquée.

Ils allèrent s'asseoir à quelque distance sur une saillie de rocher qui dominait un immense horizon : d'un côté s'entassaient les crêtes dentelées des Cévennes, les monts de la Lozère et la longue chaîne du Forez, de l'autre les Alpes neigeuses, et dans un lointain bleuâtre la cime étincelante du Mont-Blanc; devant eux, au-delà de la gorge béante à leurs pieds, dans une brume d'or qui semblait une pluie de

soleil, la Provence déroulait ses vastes plaines, où le Rhône roule ses eaux puissantes. Ils contemplèrent ce spectacle avec une admiration que ne pouvait tarir la détresse de leur âme.

—Quand vous viendrez ici, dit Marthe, vous penserez à moi, n'est-ce pas? Le souvenir de nos adieux sera étroitement lié à ces beautés sublimes qui vont en être les témoins... Il vous sera doux de songer quelquefois que ces choses éternelles sont moins immuables que le cœur de Marthe.

Elle appuya son front contre l'angle d'un rocher, et cacha son visage en sanglotant. — Que parlez-vous d'adieux? s'écria Maurice... Je ne puis vivre sans vous... N'écoutez pas les timides conseils qui voudraient nous séparer... Nous nous aimons, Marthe... Est-il donc si facile, si commun d'aimer? Ce bonheur que la terre connaît à peine, Dieu ne nous l'a-t-il donné que pour le reprendre? Il ne peut exiger de sacrifice qui dépasse nos forces; vous voyez bien, pauvre Souci, que votre cœur se brise, et moi, malheureux! coupable de vos pleurs, je ne les puis supporter.

Marthe releva la tête. — Quelle faiblesse! dit-elle avec un pâle sourire qui éclaira un instant ses larmes; j'espérais mieux de mon courage, j'ai tant prié cette nuit!... N'est-il pas indigne de nous de troubler par d'inutiles regrets les dernières heures que nous ayons à passer ensemble?

Une petite grappe de bruyère rose détachée du rocher était restée dans ses cheveux. Maurice la lui demanda. — N'exigez pas que je vous quitte, lui dit-il, je ne le puis...

— Il le faudra pourtant, reprit-elle avec douceur. Il y a des devoirs si clairs, si positifs qu'on ne les peut méconnaître... A quoi bon se faire illusion et nier la vérité, parce qu'elle nous blesse? Elle n'en sera pas moins la vérité, et nous ne saurions en arracher de notre âme l'éclatante certitude. Subissons sans lâcheté la destinée qui nous est faite, et rendons notre cœur assez pur pour oser nous aimer sans crime... Vous nous écrirez quelquefois, n'est-ce pas? je saurai ainsi ce qui vous touche. Il ne peut m'être défendu de me réjouir, si vous êtes heureux, et de prier pour vous, si vous souffrez...

— Non, je n'écrirai pas, je ne m'éloignerai pas, s'écria Maurice. Dieu, qui nous mesure la vie d'une main si avare, ne peut pas nous demander de l'immoler ainsi... Qu'avons-nous fait pour mériter tant de rigueur?

— Et qu'avons-nous fait aussi pour oser réclamer le bonheur comme nn droit? Avant de nous aimer, avons-nous pris conseil de ce Dieu dont vous accusez en ce moment la justice? Hélas! non; nous avons suivi la pente de nos cœurs. Ne nous plaignons pas;

l'objection est impie, la plainte est insensée; n'accusons que nous, ou plutôt n'accusons personne.

Le soleil déclinait déjà vers les hautes montagnes; tout le ciel était empourpré de ses rayons, qui jetaient de rouges reflets sur le sommet du Mézenc; Marthe et Maurice en étaient enveloppés.

— Venez vous asseoir là, en face de moi, dit doucement Marthe. Je voudrais graver pour toujours dans mon souvenir vos traits tels que je les vois ce soir, si nettement accentués sur le fond éclatant du ciel.

Elle le contempla quelques instans sans parler; ses yeux étaient pleins de larmes qui bientôt coulèrent sur ses joues. — Je sens que je vous aimerai toujours! dit-elle enfin d'une voix brisée; mais c'est mon cœur seul qui est faible, ma volonté n'est pas complice... Si l'un de nous n'était plus de ce monde, la mort m'empêcherait-elle de vous être fidèle? Je vous aimerai comme si la mort nous avait séparés; nous ne nous verrons plus, ma pensée vous suivra. Et maintenant il faut partir.

Plus d'une fois encore Marthe répéta d'une voix faible qu'ils devaient se séparer sans trouver le courage de donner le signal. Maurice, affaissé et sombre, s'efforçait de la fléchir par ses promesses et ses prières. Il leur fallut cependant regagner la Mortaise; ils ne se parlaient plus, ne trouvant pas de parole pour exprimer le déchirement de leurs cœurs. Ils descendirent ainsi la pente escarpée, ralentissant le pas, s'arrêtant aux obstacles, comme si chaque minute de retard prolongeait d'autant leur vie. Arrivés près de la ferme, Maurice saisit la main de Marthe qui frémissait dans la sienne. — Est-ce donc vrai? vous me quittez! s'écria-t-il, comme si cette pensée l'eût frappé pour la première fois. L'avez-vous bien dit? Avez-vous pu le penser?... Je vous le jure, ce sacrifice est au-dessus de mes forces; vous ne savez pas tout ce que peut conseiller le désespoir!

— Cruel! lui dit-elle d'une voix basse et tremblante, croyez-vous donc qu'il ne m'en coûte rien, à moi?

Les battemens de leurs cœurs se répondaient dans le silence, un inexprimable frisson les avait saisis. — Adieu, dit enfin Marthe.

M. de Tresserves l'attira vers lui et posa ses lèvres sur ses cheveux; mais elle se dégagea, et, s'arrachant à son étreinte, elle s'enfonça sous les sombres hêtres, et disparut bientôt dans la cour de la Mortaise.

Maurice s'élança sur ses traces, il n'osa pourtant franchir le seuil de la ferme. Il erra alors sans but et sans dessein, ne pouvant se décider à s'éloigner de ce lieu. Il s'arrêta sur un point du coteau d'où il pouvait voir la cour intérieure de la Mortaise et la façade grise de la maison. Un mince filet de lumière filtrait au rez-de-chaussée

à travers la porte entre-bâillée. De temps en temps, elle s'ouvrait tout à fait pour livrer passage à l'un des garçons de ferme ou bien au père Jérôme lui-même; il entendait leurs rudes voix, il les suivait du regard quand ils rentraient. Combien il leur portait envie! Marthe était là, derrière cette porte qu'ils ouvraient et fermaient avec indifférence!

Cependant les bruits allaient déclinant peu à peu; bientôt le mouvement de la vie sembla s'éteindre à la Mortaise. Une petite fenêtre alors s'éclaira subitement sous le toit. Maurice vit une ombre se dessiner sur le mur, grandir et s'allonger jusqu'au plafond, puis la lumière s'éclipsa un instant, et la fenêtre s'ouvrit : Marthe se pencha au dehors, aspirant l'air de la nuit. La faible lumière qu'elle interceptait en partie faisait ressortir nettement ses formes gracieuses dans leur accablement ingénu. Pensait-elle à Maurice? le cherchait-elle dans les recoins obscurs de la montagne?... Maurice tendit les bras vers elle et s'élança du côté de la Mortaise; il allait franchir une haie au bas de l'herbage, lorsqu'il crut entendre à quelques pas de lui un froissement de feuilles et le bruit d'une branche cassée. Il s'arrêta pour écouter : le vent seul agitait le feuillage des hêtres et des bouleaux. Il reprit sa marche, puis s'arrêta de nouveau : un bruit de pas avait retenti dans le chemin creux au-dessous de lui. M. de Tresserves, étonné, se dirigea de ce côté; mais il ne vit personne. Cependant les aboiemens furieux des chiens qui s'agitaient à son approche l'obligèrent de s'éloigner; la hauteur des murs de clôture lui cachait d'ailleurs la fenêtre de Marthe. Il retourna reprendre son premier poste. Marthe n'était plus à la fenêtre; sa lumière pourtant brillait toujours. Par momens, la jeune fille traversait sa chambrette, puis tout à coup Maurice cessait de la voir; il se la figurait alors agenouillée et priant, ou bien abattue, pleurant dans le secret de sa douleur.

A la fin, elle s'assit; il devina qu'elle écrivait. Son ombre, projetée sur les murs et le plafond, révélait à Maurice chacun de ses mouvemens; il la vit pencher tout à coup son visage dans ses mains et pleurer. Les sanglots imprimaient à son corps de brusques tressaillemens qui faisaient vaciller son ombre, comme si le vent l'eût agitée... Il y avait longtemps déjà que l'horloge de la ferme avait sonné douze coups, la nuit avançait; bientôt la petite lumière faiblit, se ranima, pâlit encore... et s'éteignit tout à fait... Quand elle eut disparu et que l'ombre envahit cette fenêtre où l'âme de Maurice était attachée, il éprouva une sensation extérieure de froid; il lui sembla que la vie de Marthe et la sienne venaient de s'éteindre avec ce chétif rayon. Une lassitude accablante s'empara de lui, il fit péniblement quelques pas dans l'herbe humide; il hé-

sitait, tâtonnait comme un vieillard. Il lui fallut un long temps pour gagner le chemin creux; à mesure qu'il s'éloignait de la Mortaise, ses forces semblaient l'abandonner... Il n'avait même plus le courage d'adresser à Marthe un dernier adieu...

Cependant à quelques pas de lui une forme humaine se leva tout à coup et s'enfonça vivement dans la haie épineuse qui bordait le chemin; mais Maurice était trop accablé pour s'en inquiéter, il ne tourna même pas la tête. Que lui importait cet inconnu qui venait de traverser sa route?

VII.

Le lendemain, il se répandit dans le pays une sinistre rumeur: la comtesse de Tresserves, arrivée à Vaudebise depuis vingt-quatre heures seulement, avait été trouvée morte la veille, vers dix heures et demie du soir, à cent pas à peine du château, dans l'allée rocailleuse qui descend vers l'auberge du Vieux-Pont.

Ce fut le père Jérôme qui recueillit cette nouvelle à Laussonne et la rapporta à la Mortaise; les détails étaient confus, aussi étranges que l'avaient été le passé de cette malheureuse femme et son apparition dans le pays: l'esprit public en était vivement frappé. A travers les différens récits qui circulaient à ce sujet, voici ce que Jérôme avait retenu : à son arrivée à Vaudebise, la comtesse avait eu avec son mari une violente altercation, à la suite de laquelle celui-ci avait brusquement quitté le château sans dire où il allait, et on ne l'avait pas revu.

La comtesse avait paru douloureusement blessée de cette fuite; on l'avait entendue marcher toute la nuit dans sa chambre, et dès le matin elle avait remis au domestique une lettre avec ordre de la faire parvenir aussitôt à son mari. Le valet de chambre en avait chargé un messager qui devait la porter à la préfecture du Puy, où l'on supposait que M. de Tresserves s'était sans doute retiré. Mme de Tresserves attachait à cette lettre de grandes espérances, car pendant tout le jour elle avait attendu son mari avec beaucoup de calme et sans manifester le moindre doute sur son retour. Cependant le messager étant revenu le soir et ayant annoncé que M. de Tresserves n'avait pas paru au Puy et que l'on ignorait ce qu'il était devenu, elle avait témoigné une irritation assez vive, et passant brusquement de la confiance au découragement, elle avait donné l'ordre à sa femme de chambre, qui l'était venue rejoindre dans la journée, de retourner à l'auberge du Vieux-Pont, de faire atteler et charger la berline et de venir l'attendre sur-le-champ en

pas de la descente, au point où la route cessait d'être praticable pour les chevaux. Elle-même avait bientôt quitté le château, seule, refusant toute assistance des domestiques : il pouvait être alors huit heures; le ciel était très pur et la soirée assez claire, bien qu'il n'y eût pas de lune.

Cependant à dix heures du soir la voiture, attelée et chargée, attendait toujours au bas de la rampe; la comtesse n'avait pas paru. Le cocher dormait sur son siége, et la femme de chambre se promenait avec impatience en long et en large. Elle s'était ainsi avancée jusqu'à un tournant obscur de la route, lorsqu'elle se trouva tout à coup en face d'un homme de grande taille, dont le visage était caché sous un chapeau à larges bords, qui l'aborda brusquement en réclamant son aide pour une dame mourante, disait-il, à peu de distance. La femme de chambre effrayée avait appelé le cocher; mais à son arrivée l'homme avait déjà disparu en escaladant la muraille de rochers qui bordait le chemin. Des voituriers et des paysans, attirés par le bruit, s'étaient joints aux serviteurs de Mme de Tresserves; ils n'avaient pas tardé à découvrir, étendu au milieu de la route, les bras en croix, le cadavre de la comtesse. Elle était couverte de sang et portait une large plaie à la tempe gauche. Sa montre, ses bijoux et une somme d'argent assez forte furent retrouvés sur elle.

Le père Jérôme termina son récit en disant que les commentaires allaient leur train, que le monde était bien méchant et n'épargnait rien ni personne. Marthe accueillit cette nouvelle avec une horreur secrète; elle sentit naître en elle une pitié presque tendre pour Mme de Tresserves; cette mort tragique, inexpliquée, la remplissait d'épouvante; elle se reprochait les larmes qu'elle avait versées; sa douleur, les adieux de Maurice, le désespoir de leur séparation, lui semblaient odieux et presque criminels. La mort, en touchant la comtesse de Tresserves, l'avait grandie et pour ainsi dire mise hors des atteintes de toutes les passions qui agitent nos misérables cœurs.

Les garçons de ferme rapportèrent le soir de nouveaux détails, les uns confirmaient simplement le récit de Jérôme, les autres le complétaient.

Après la mort de la comtesse de Tresserves, qu'on avait portée à Vaudebise, les domestiques s'étaient mis dès le lever du jour à la recherche de leur maître; l'un d'eux, renseigné par les gens du pays, l'avait découvert dans la chétive auberge où il s'était arrêté la nuit précédente. M. de Tresserves dormait tout habillé sur le lit; ses vêtemens en désordre et souillés attestaient qu'il venait de faire une longue course dans les mauvais chemins de la montagne.

La maîtresse de l'auberge déclara qu'il était rentré à l'aube, au moment où l'on menait les bêtes au pâturage; elle l'avait vu passer, mais il n'avait pas levé la tête, et semblait harassé de fatigue. La nouvelle de la mort de sa femme lui avait causé un saisissement extraordinaire, et pourtant tout le monde savait que le comte et la comtesse n'avaient pas un amour très vif l'un pour l'autre. Il s'était rendu à Vaudebise immédiatement, mais il n'avait parlé à personne depuis son arrivée, sauf au médecin appelé en toute hâte d'une localité voisine pour constater le décès de Mme de Tresserves, et qui, disait-on, avait attribué cette mort à la rupture d'un anévrisme; il expliquait la blessure à la tempe par la chute de la comtesse sur le sol semé de cailloux tranchans.

Marthe écoutait ces récits avec une pénible anxiété; elle était cependant bien éloignée d'en deviner le sens caché; les soupçons qui germaient dans les esprits sans oser encore se formuler clairement ne pouvaient effleurer son âme.

L'enterrement de Mme de Tresserves se fit à la paroisse la plus voisine après des délais convenables et avec un cérémonial inaccoutumé dans le pays; la comtesse fut déposée dans sa dernière demeure au milieu des murmures et de l'indignation mal contenue de la population. M. et Mme de Sommereuil s'étaient empressés de venir assister Maurice dans ces pénibles circonstances; ils le trouvèrent si accablé par les émotions qu'il avait subies dans les derniers temps, qu'ils résolurent de prolonger leur séjour à Vaudebise. Ils ne tardèrent pas à recueillir l'écho des bruits menaçans qui circulaient dans le pays et les repoussèrent avec hauteur. Néanmoins les soupçons continuèrent de grossir, et ne prirent bientôt plus la peine de se cacher. Marthe elle-même finit par en être instruite, et le cri de sa conscience indignée trahit alors le secret de son cœur.

M. de Sommereuil, que les nécessités de l'administration appelaient souvent au Puy, revenait plus soucieux chaque fois; les rumeurs accusatrices y pénétraient déjà. Il crut de son devoir d'avertir M. de Tresserves; mais celui-ci montra un dédain si ferme pour une pareille accusation, il rejeta avec tant d'énergie la pensée de s'abaisser jusqu'à se disculper, que M. de Sommereuil ne jugea pas à propos d'insister; Maurice reprit son train de vie accoutumé sans s'inquiéter de l'animosité croissante des gens du pays. Cette indifférence hautaine mit le comble à l'exaspération; de vagues menaces se firent entendre; on commença de murmurer hautement contre l'inertie des magistrats et des autorités, qui fermaient l'oreille aux clameurs publiques.

Le peuple a une tendance instinctive vers le drame; il aime l'étrange et le terrible; l'idée du crime s'accrédite dans son esprit

avant toute autre. Cela tient moins sans doute à une cruauté native qu'à un goût vif du surnaturel, dévié de sa première tendance. La superstition est une forme vulgaire de cet instinct du surnaturel, le goût du gigantesque et du monstrueux en est une autre. Le peuple aime tout ce qui dépasse la mesure commune, tout ce qui, par une violente secousse de l'âme, le tire de la sphère étroite où il végète; l'horrible lui plaît à ce titre presque autant que le sublime, et il passe de l'un à l'autre sans effort, sans transition, comme de plain-pied. Il ne faut pas s'étonner si des esprits avides d'émotions violentes et d'ailleurs mal disposés pour M. de Tresserves s'emparèrent avidement de toutes les circonstances qui semblaient l'accabler. Un soir, le père Jérôme rentra préoccupé; il avait appris dans la journée qu'on méditait une redoutable manifestation contre M. de Tresserves; c'était le lendemain, au retour de la foire de Saint-Pierreville, que devait éclater le complot; les garçons du pays avaient décidé de monter par bandes au château et de régler son compte, comme ils le disaient, au maître de Vaudebise. Jérôme ne sut pas cacher ses vives appréhensions, et se laissa arracher par Marthe l'aveu de ce qui se tramait.

Depuis la mort de la comtesse de Tresserves, la pauvre enfant ne vivait plus; que pouvaient les protestations de son cœur contre l'entraînement public? — Dieu nous punit de nous être aimés, se disait-elle, et elle trouvait une déchirante douceur à penser qu'elle souffrait à cause de Maurice, que son malheur était né de leur amour. Se refusant à admettre dans sa généreuse tendresse qu'elle pût être moins coupable que Maurice, elle prenait pour elle la moitié de la faute comme la moitié du châtiment. Assise dans un coin de la salle commune de la Mortaise, la tête inclinée, elle voyait déjà, dans l'exaltation de sa pensée, Maurice seul parmi les émeutiers, pâle et terrible dans sa colère; elle ne pouvait croire qu'il sortît vivant d'un tel outrage.

A ce moment, le petit Pierre s'approcha d'un air embarrassé et se glissa tout doucement derrière sa chaise. — Je sais bien quelqu'un, dit-il tout bas, qui pourrait vous consoler.

Et comme Marthe, absorbée, ne l'avait pas entendu... — Si Jean voulait, reprit-il, il saurait bien tirer d'embarras le maître de Vaudebise.

Cette fois Marthe releva la tête. — Que dis-tu? s'écria-t-elle presque tout haut.

Pierre lui fit signe de baisser la voix. — Il ne faut pas que le père entende, murmura-t-il. Jean est du complot, il doit demain monter à Vaudebise comme les autres; mais je sais bien qu'il pourrait tout empêcher, si cela lui plaisait.

— Comment sais-tu cela?

— Tantôt je lui parlais de votre grand chagrin, et il m'a dit : Je n'aurais qu'un mot à prononcer pour les mettre tous hors de peine, mais je n'en ferai rien à cause du monsieur de Vaudebise; je me laisserais plutôt couper la tête. — Et il a frappé de son poing sur la table.

J'ai essayé d'en savoir davantage et de l'attendrir pour vous. Un moment j'ai cru qu'il allait m'ouvrir son cœur; mais tout à coup, haussant les épaules, il s'est écrié avec humeur : — Ah! ma foi, qu'ils s'arrangent! — Il s'est mis à siffler avec indifférence, et, irrité de mes questions, il m'a renvoyé en me menaçant.

— Ah! si le voyais, je saurais bien le toucher, reprit Marthe. Ne puis-je aller ce soir même au buron? Ton père refuserait-il de m'y conduire?

Pierre secoua la tête. — Si le père y est, tout ira mal; mon frère et lui ne s'entendent déjà pas trop bien. Jean est obstiné, mon père aura beau le maltraiter, il gardera son secret.

— Mais si Jérôme promettait de ne se mêler de rien?

— Il ne sera pas maître de sa colère, et tout sera perdu.

Il était déjà tard, et à la campagne on se couche en sortant de souper; c'est l'usage que la famille entière dorme dans la même chambre. Marthe ne pouvait donc pas songer à emmener Pierre o Luce sans que Jérôme s'en aperçût. A tout prix pourtant elle voulait voir Jean. — Écoute, dit-elle à Pierre, je vais monter dans ma chambre comme pour me coucher; mais tout à l'heure je redescendrai doucement, et je sortirai par la porte du cellier; aie soin de la laisser ouverte afin que je puisse rentrer. Je vais emmener ton chien, le vieux Croquant; celui du berger suffira bien pour garder la ferme jusqu'à mon retour. J'aurais voulu prévenir Luce de mon intention; mais elle est là qui cause avec ton père, et je ne puis lui parler librement. Ne lui dis donc rien, de peur qu'elle ne s'inquiète : je serai revenue demain bien avant son réveil.

Peu d'instans après, Marthe quittait la ferme toute frissonnante de froid malgré le grand manteau dont elle s'enveloppait; le vieux Croquant la suivait en bondissant autour d'elle. Quand elle se trouva pour la première fois de sa vie seule la nuit dans la campagne déserte, laissant en arrière ceux qui pouvaient la protéger et la secourir, elle fut sur le point de renoncer à son entreprise, et, le cœur palpitant, elle resta quelques instans appuyée contre le tronc d'un hêtre. Elle se sentait défaillir, et se demanda si elle aurait le courage de poursuivre jusqu'au bout son dessein. Un brouillard épais et glacé remplissait le vallon de la Mortaise; Marthe cherchait en hésitant son chemin à travers ce nuage blanchâtre

où les arbres, les rochers étaient ensevelis. Il semblait que chacun de ses pas fût menacé de dangers inconnus que lui cachaient ces doubles ténèbres de la nuit et du brouillard; le silence était effrayant au milieu des lourdes vapeurs d'eau qui étouffaient la sonorité de l'air, et où venaient s'éteindre sans écho les bruits légers du soir.

Cependant les yeux de Marthe s'habituaient peu à peu à cette obscurité; à mesure qu'elle montait d'ailleurs et qu'elle atteignait les zones plus élevées de la montagne, le brouillard devenait moins intense. Elle s'orientait de son mieux dans les sentiers qui se croisaient à travers les taillis et les bruyères, s'inquiétant un peu de ne pas retrouver ses points de repère accoutumés. Peut-être passait-elle tout auprès sans les voir... Il y avait longtemps qu'elle marchait, et elle ne reconnaissait pas les régions qu'elle traversait. Était-ce la nuit qui prêtait aux objets environnans ces formes nouvelles, ces fantastiques aspects?

Quelquefois elle s'arrêtait, cherchant à se rappeler les détours qu'elle avait parcourus, les voies qu'elle avait suivies. Elle errait ainsi à l'aventure, lorsqu'un long gémissement qui retentit auprès d'elle la fit s'arrêter palpitante d'effroi; cette sorte de plainte humaine au milieu de la solitude glaçait le sang dans ses veines; elle n'osait respirer. Un lourd battement d'ailes agita les hautes branches des sapins; ce n'était qu'un chat-huant troublé dans son repos. Marthe reprit sa course, mais l'âme frappée d'un funeste pressentiment et poursuivie par les lugubres soupirs de l'oiseau de nuit. A chaque instant, il lui semblait entendre des bruits étranges autour d'elle; elle s'arrêtait alors frémissante, et la profondeur du silence l'épouvantait.

Quand elle arriva au buron, elle se soutenait à peine; ce fut d'une main défaillante qu'elle heurta à la porte. Jean n'habitait pas seul en ce lieu; il était aidé par une vieille servante; ce fut elle qui ouvrit à Marthe et qui l'introduisit dans une petite salle où Jean, averti de sa présence, ne tarda pas à la rejoindre. Il trouva Marthe toute pâle et grelottant dans les plis humides de son manteau : elle était assise sur la pierre de l'âtre, où la servante s'efforçait d'allumer un peu de feu. A la vue de son frère de lait, Marthe redressa sa tête alourdie. — Jean, dit-elle d'une voix brève et fébrile, assieds-toi là et regarde-moi bien en face : je suis venue ici ce soir pour te demander une grâce; veux-tu me l'accorder?

— C'est à savoir, dit-il lentement.

— Ah! reprit Marthe, tu devines donc ce qui m'amène, puisque tu ne me réponds pas oui tout de suite?

— Peut-être bien, reprit le sauvage garçon avec une sorte de ricanement.

— Tu sais, Jean, de quel crime on ose soupçonner le comte de Tresserves?... Est-il vrai que tu puisses à ton gré le justifier?...

— Ah! voilà donc pourquoi vous êtes montée à cette heure jusqu'au buron... Vous êtes venue m'interroger pour ce beau monsieur, s'écria-t-il d'une voix dure; eh bien! chacun son tour, il me méprisait et ne me regardait seulement pas; maintenant il me saluerait peut-être bien bas, s'il savait...

— Jean, serais-tu méchant?

— Pourquoi pas?... quand on me gêne?

— C'est que laisser soupçonner un innocent, c'est plus qu'une méchanceté, c'est un crime.

— Le maître de Vaudebise n'a pas besoin d'un pauvre garçon tel que moi; si je me mêlais de ses affaires, il me repousserait rudement, comme l'autre jour, lorsque je vous suivais dans votre promenade.

— Ah! Jean, est-ce pour une misérable rancune, pour un mot échappé à Maurice, que tu me refuses la grâce que je te demande?

— Non, s'écria le jeune garçon en frappant de son poing sur la table, il y a plus que des paroles entre lui et moi; mais ceci, mademoiselle Marthe, c'est mon secret... Je n'ai pas envie de vous voir hausser les épaules et rire à mes dépens.

— J'ai mal fait de venir, je le vois bien, puisque ton cœur est si dur... Je ne veux pas du moins rester plus longtemps ici; adieu... Je souffre trop en pensant qu'un mot de toi pourrait me tirer de peine et que tu aimes mieux me voir souffrir et satisfaire ta vengeance. — Marthe essaya de se soulever en s'appuyant contre le mur, mais ses forces trahirent son courage; elle retomba inerte sur son siége et cacha en pleurant sa tête dans ses mains. Jean la regardait, partagé entre la colère et la pitié; il lui en voulait de cette douleur dont Maurice était l'objet, et pourtant il ne pouvait supporter de voir couler ses larmes.

— Jean, ce n'est pas bien, dit la vieille servante, qui avait assisté à cette scène sans s'y mêler autrement que par de sourdes exclamations; si tu sais quelque chose, il faut le dire, sans quoi tu serais plus coupable que les voleurs qui ramassent une bourse sur le grand chemin et qui la gardent; tu n'as pas plus le droit de retenir la vérité, si elle doit rendre le repos et l'honneur à M. de Tresserves, que tu n'aurais le droit de garder son argent.

— Allons! dit Jean d'une voix brusque, voilà bien des paroles pour peu de chose. Je ne souhaite pas qu'il arrive malheur à M. de

Tresserves; mais quand il aurait sa part d'ennuis en ce monde, comme les pauvres gens, où serait le mal?... D'ailleurs ne sera-t-il pas toujours temps de parler, si les choses prennent mauvaise tournure?

- que peut-il arriver de pis? Ne va-t-on pas par bandes l'insulter demain jusque dans sa demeure? N'est-ce pas le plus cruel affront et la plus grande injustice?... Réponds, toi qui sais que Maurice est innocent.

— Eh bien! après? on ne veut pas lui faire de mal.

— Et qu'en sais-tu? reprit Marthe. La violence amène la violence, qui peut dire ce qui arrivera? M. de Tresserves ne se laissera pas outrager ainsi sans se défendre. Ah! Jean, tu me vois pleurer sans en être touché, et moi je te plains, vois-tu, parce que tu es un méchant. Je souffre, il est vrai; mais personne du moins n'a le droit de me haïr, pas même toi qui te montres aussi cruel envers moi que le serait mon plus cruel ennemi.

Le beau visage de Marthe brillait à travers ses larmes; elle était si touchante ainsi que Jean fut enfin ébranlé. — Je ne veux pas que vous croyiez que j'ai plaisir à voir votre chagrin, dit-il; je vais vous dire la vérité. Le soir de la mort de Mme de Tresserves, son mari était ici, en bas, dans le petit verger en pente qui fait face à la Mortaise.

— Comment le sais-tu? s'écria Marthe.

— Je l'ai vu, dit-il en se détournant avec un embarras farouche, j'avais affaire par là. M. de Tresserves est resté à tourner autour de la ferme jusque vers minuit, et alors, la lumière qui brillait dans votre chambre étant venue à s'éteindre, il s'est décidé à partir... il n'était donc pas à Vaudebise. D'ailleurs, le médecin a raison, la comtesse de Tresserves est morte d'un mal qu'elle avait en elle-même; personne ne l'a frappée... Je connais l'homme qui l'a vue tomber...

— Tu le connais? Pourquoi donc se cache-t-il? reprit Marthe.

Jean lui expliqua alors que cet homme était un braconnier qui avait eu déjà à plusieurs reprises affaire aux gendarmes et aux gardes de M. de Tresserves; le soir de la mort de la comtesse, il s'était glissé dans le parc et s'occupait tranquillement à tendre ses collets à cent pas du château, lorsque son attention fut attirée par un bruit de pas; c'était la comtesse de Tresserves qui descendait vers le Vieux-Pont; elle était arrivée à peu de distance du buisson où il se tenait caché, lorsqu'elle jeta tout à coup un cri étouffé et s'affaissa sur elle-même au milieu du chemin. Jacques Bart, tel était le nom du braconnier, s'était aussitôt élancé pour la secourir, mais il avait bientôt reconnu que tout soin était inutile. N'osant

monter au château, où il aurait été reconnu par les domestiques, il s'était dirigé du côté de la route; il n'avait pas tardé à rencontrer la femme de chambre, et après avoir donné l'alarme il s'était hâté de disparaître de peur d'être obligé de dire comment il se trouvait dans le parc et ce qu'il y faisait. Depuis ce temps, la peur des procès-verbaux et de la prison l'avait empêché de parler.

Jean promit à Marthe de se rendre sur-le-champ près de lui, et, moyennant l'assurance que Jacques Bart ne serait pas inquiété pour ses délits de chasse, il prit l'engagement de faire avorter la manifestation projetée pour le lendemain. Rassurée enfin, Marthe se leva pour regagner la Mortaise; Jean ne consentit pas cependant à la laisser partir seule, et voulut l'accompagner au moins jusqu'à moitié route. — S'il allait vous arriver malheur, disait-il, serait-ce M. de Tresserves qui me consolerait?

La nuit était encore bien obscure et bien froide, mais Jean se dirigeait comme en plein jour à travers les détours et les aspérités de la montagne; son secours n'était pas inutile à sa compagne, qu'il soutint de son bras robuste dans plus d'un passage difficile. En peu de temps, ils arrivèrent à une région que Marthe connaissait parfaitement; elle était venue bien des fois seule jusqu'à ce point de la montagne, coupée à pic du côté de la Mortaise, vers laquelle le chemin s'abaissait en traçant des zigzags sur la croupe sèche et osseuse du Mézenc; sans l'obscurité, accrue encore par l'épais brouillard répandu dans la vallée, on eût pu de là voir distinctement à travers les arbres les murailles grises de la Mortaise. — Séparons-nous ici, Jean, dit doucement Marthe. — Il insista pour l'accompagner jusqu'à la ferme, mais elle s'y refusa.

— Je suis sûre d'avoir entendu sonner trois heures à l'église des Estables, dit-elle; c'est le moment où dans la montagne on se prépare à descendre à Saint-Pierreville; si tu t'attardes avec moi, Jacques Bart sera déjà parti pour la foire quand tu arriveras chez lui, et tu ne pourras plus le rejoindre dans ce grand tumulte.

— Il n'y a donc que ça qui vous tienne au cœur? lui demanda Jean d'une voix sourde.

— Ah! je t'en prie, reprit-elle; quitte-moi ici, ou je vais être tout le jour inquiète... Il me semblera sans cesse entendre les cris des émeutiers autour de Vaudebise...

— Eh bien! qu'il soit fait à votre volonté, dit-il; prenez garde au brouillard seulement; vous savez qu'il y a un beau saut à faire du côté de la vallée!... Inclinez toujours à droite en descendant la rampe.

— Ne t'inquiète donc pas, je connais la route;... ne l'ai-je pas parcourue cent fois? Dans un quart d'heure, je serai au chemin

creux, et dans vingt-cinq minutes à la ferme... Mais va donc! s'écria-t-elle avec une douce impatience, voyant qu'il hésitait encore.

Ce n'est pas sans regret qu'il s'éloigna. Un instinct secret le poussait à la suivre; mais il n'osa de peur de lui déplaire.

Marthe cependant descendait rapidement la route, tracée en lacets, qui tantôt effleurait le vide au-dessus de la vallée, tantôt, dans ses détours, s'en éloignait brusquement. A mesure que Marthe s'approchait de la Mortaise, le brouillard devenait plus dense et pour ainsi dire palpable. Tout ruisselait autour d'elle, une humidité glacée s'attachait à ses vêtemens comme aux rochers de la route; mais elle ne sentait rien des choses extérieures, l'allégresse de son âme la soutenait, le sentier fuyait sous ses pas. Déjà la pente devenait moins raide, Marthe touchait au terme; tout à coup elle poussa un cri terrible : elle essaya de se retenir dans un effort suprême sur la pierre glissante, et disparut dans l'abîme ouvert sur la vallée.

VIII.

Ce furent les gémissemens du vieux Croquant qui le lendemain donnèrent l'alarme à la ferme, et ce fut lui aussi qui guida Jérôme et sa femme vers l'endroit où gisait le corps sanglant de Marthe, parmi des broussailles qui la cachaient aux regards. Bien qu'elle ne fût pas tombée d'une très grande hauteur et que sa chute sur une terre spongieuse eût été encore amortie par des touffes flexibles de prunelliers sauvages, on put tout d'abord la croire morte. Les émotions et la fatigue qui avaient précédé, le saisissement qu'elle avait dû ressentir, et plus que tout cela peut-être un séjour de plusieurs heures sur le sol détrempé où elle gisait au milieu d'une humidité pénétrante, avaient déterminé un évanouissement qui se prolongea longtemps encore après qu'elle eut été portée à la Mortaise et entourée des plus tendres soins. Un médecin appelé en toute hâte ne dissimula pas ses craintes, et conseilla de la faire transporter immédiatement à la ville, sa maladie nécessitant des soins assidus. Ce fut un triste convoi que celui qui ramena Marthe mourante dans le petit logis maternel, ce fut un triste jour pour la vieille Betsy que celui où elle reçut dans ses bras sa jeune maîtresse presque inanimée. Mme Daubert, avertie, accourut en toute hâte et lutta avec l'énergie qu'inspire le désespoir contre le mal qui, pendant de longues semaines, tortura son enfant. En proie à un délire presque continuel, Marthe confondait dans ses idées incohérentes les émo-

tions diverses qui avaient agité la dernière période de sa vie; pleurs et triomphe se confondaient dans son esprit troublé, le nom de Maurice ne quittait pas ses lèvres... Quelquefois elle chantait; sa voix mourante ébauchait un air, toujours le même, qui s'éteignait dans un gémissement. — C'est le torrent, le torrent, disait-elle en se dressant sur son lit et étendant les mains, comme si elle fendait des ondes invisibles... Le rêve qui avait entouré sa vie de tristes pressentimens la poursuivait encore dans la fièvre. Le mal se prolongeait opiniâtre, terrible, multipliant ses attaques, s'acharnant à la frêle créature; mais la jeunesse a d'incomparables résistances qui lassent parfois la mort même. Marthe triompha du délire et de la fièvre; un seul symptôme persista pourtant, et celui-là s'aggrava chaque jour.

Lorsque Marthe sortit lentement de l'insensibilité hébétée qu'amène l'accablement de la fièvre, on remarqua qu'elle semblait en lutte contre un insaisissable ennemi; ses mains tremblantes, qu'elle soulevait à peine, s'occupaient sans cesse à repousser l'invisible attaque. A mesure qu'elle reprenait peu à peu l'usage de ses sens, cette défense instinctive devenait plus marquée; elle se plaignait d'une obsession qu'elle ne savait comment définir. Tantôt il lui semblait que des essaims voltigeaient autour d'elle, que des nuées d'insectes ailés passaient et repassaient dans les rayons du soleil; chaque jour, leurs phalanges devenaient plus pressées, leurs tourbillons plus fatigans et plus rapides; puis ce furent de grandes ombres, des taches profondes et livides qui s'étendirent devant ses yeux, l'obsédèrent à toute heure, et finirent par obscurcir la clarté même du jour. Dès les premiers signes de ce mal, les médecins avaient compris le danger; le regard fixe et dilaté de Marthe ne leur laissait aucune illusion; l'amaurose se déclarait avec ses plus sinistres symptômes. Ils multiplièrent en vain leurs efforts, ils tentèrent inutilement toutes les expériences qu'autorise la science; le mal augmenta par degrés, et le jour s'éteignit enfin dans les beaux yeux de Marthe. On ne lui épargna non plus ni les remèdes ni les souffrances pour ajourner d'un peu l'affreuse révélation; mais il arriva un instant où la vérité s'offrit à elle dans toute son horreur. D'un éclair de la pensée, elle sonda l'étendue du désastre qui murait à jamais sa jeunesse dans d'éternelles ténèbres : les fleurs, la verdure, la pâleur des nuits étoilées, la lune blanche glissant sur l'azur des nuages, les reflets et les ombres de ses montagnes natales, toute la poésie de la terre, dont s'enchante l'œil humain, et jusqu'au visage de ceux qu'elle aimait, Marthe avait tout perdu. Son jeune cœur fléchit un instant sous le poids de cette infortune; elle se jeta sur le sein de sa mère avec un sanglot déchirant, et pleura toutes

les félicités disparues; il restait du moins encore des larmes dans ces yeux voués à une nuit sans fin. La douleur de la mère répondait à la sienne, leurs lèvres se rejoignaient dans un baiser convulsif sans qu'une parole d'espoir vînt desserrer leur étreinte.

Ce que dura cette première crise, nous ne pouvons le dire : Dieu seul sait compter de telles larmes, car il y a des douleurs qui échappent à la mesure du temps, comme elles échappent aussi à la parole humaine; une seule minute résume parfois tout ce qui se peut souffrir en ce monde.

Marthe pourtant triompha du désespoir par l'énergie de son âme, comme elle avait triomphé de la mort par la forte élasticité de la jeunesse. Ce fut elle qui consola sa mère; tout ce qu'il monta de sanglots étouffés au cœur de l'héroïque enfant, nul ne le vit et ne le sut jamais : elle-même s'efforça de l'ignorer, se refusant jusqu'au droit de s'attendrir volontairement dans la contemplation de son infortune; elle ne songea point à accuser Dieu ni les hommes ni elle-même; elle subit l'affliction avec simplicité, sans illusion et sans murmure.

Depuis le jour où elle se sentit ainsi frappée, Marthe ne prononça plus le nom de M. de Tresserves; il semblait que son amour se fût éteint avec la lumière qu'elle ne devait plus revoir. Mme Daubert imitait ce silence, et pourtant Maurice ne laissait point passer un seul jour sans monter à la rue des Moustiers; il avait pris sa part des angoisses de cette longue maladie, il avait assisté de loin à l'agonie de ces deux beaux yeux qu'il adorait. Bien qu'il eût plus d'une fois supplié qu'on l'admît près de Marthe, on n'avait pas osé le permettre. Quand le malheur de la pauvre enfant fut accompli, il ne demanda plus à la voir; le courage lui manquait, il redoutait le désespoir de Marthe, et plus encore peut-être l'altération irréparable de ce charmant visage.

Cependant Mme Daubert ne se lassait pas d'interroger la science, appelant auprès de Marthe tous les médecins dont elle entendait vanter l'habileté, et maudissant la médiocrité de ses ressources, qui privait son enfant de soins plus éclairés, de conseils plus illustres. La plupart de ceux qu'elle consultait secouaient la tête sans oser se prononcer; il y en avait néanmoins qui laissaient quelque espérance, et, si faible qu'elle fût, la pauvre mère s'y attachait avec passion. Marthe se prêtait à ces épreuves sans en rien attendre; la destinée s'était montrée trop impitoyable envers elle pour qu'elle pût encore compter sur sa clémence.

L'hiver s'écoulait, cruel et triste; on touchait à la fin de février; la neige couvrait la terre. M. de Tresserves était monté un matin à la rue des Moustiers, comme il le faisait chaque jour, pour prendre

des nouvelles; il allait s'éloigner quand une brusque inspiration le poussa et lui fit franchir le seuil; il écarta doucement la vieille Betsy et entra dans le parloir. Il n'y avait personne; un grand feu de charbon brûlait dans l'âtre; les oiseaux de Marthe sautillaient joyeusement sur les bâtons de leur cage, et la porte vitrée ouverte sur le jardin laissait voir la neige étincelante dans les allées, sur les plates-bandes et jusque sur les branches des moindres brindilles; les tilleuls dépouillés semblaient frissonner sous le pâle soleil. Maurice se rappela cette soirée ardente qu'il avait passée près de Marthe dans ces allées alors pleines d'ombre et de parfums. Hélas! qu'était devenue cette fraîche beauté, cette grâce sans rivale, cette jeunesse en fleur? Malgré lui, il se penchait au dehors et la cherchait entre les troncs nus des grands tilleuls, lorsqu'il l'aperçut au bout de la terrasse, s'avançant sans bruit sur la neige; elle était enveloppée dans les plis soyeux d'un burnous blanc qui encadrait sa tête pensive et amaigrie; elle marchait avec hésitation et une sorte de gaucherie qui n'était pas sans grâce, tendant en avant ses mains fluettes et transparentes. Ce que Maurice reconnut du premier regard, ce furent ses deux grands yeux, d'un bleu profond, agrandis encore et plus saisissans que jamais dans leur étrange fixité; ses cheveux, qu'on avait coupés pendant l'ardeur de la fièvre, se tordaient sur son front en boucles indisciplinées que semblait soulever d'elle-même la séve rajeunie; c'était bien toujours la Marthe qu'il aimait, sa démarche légère, la bouche souriante encore dans sa grâce enfantine, malgré la gravité nouvelle de son jeune visage. A mesure qu'elle avançait vers lui, il reculait doucement jusqu'au fond du parloir. Elle entra...:

Maurice comprimait de la main les battemens de son cœur, dont la violence le trahissait. Marthe s'arrêta. — Est-ce toi, mère? dit-elle en écoutant un peu; puis tout à coup elle cacha son visage dans ses mains. — Maurice! s'écria-t-elle.

En un instant il fut à ses côtés. — Vous me reconnaissez donc? dit-il. Pauvre Souci, je vous revois enfin!

Il se tut, tremblant d'avoir imprudemment réveillé sa douleur.

— Moi aussi je vous vois, reprit-elle doucement. Vous rappelez-vous ce dernier jour où nous nous sommes rencontrés sur la montagne? Le soleil couchant embrasait le ciel et éclairait d'une lueur rouge vos traits, que j'ai longtemps regardés; je ne pouvais me lasser de les contempler, et j'avais bien raison!... Tout est évanoui pour moi maintenant; mais je vous ai emporté dans mes yeux avec ce rayon du soleil couchant, et je vous vois ainsi à toute heure!

— Ma douce Marthe, vous avez donc pensé à moi quelquefois?

— Hélas! que puis-je faire, sinon de me souvenir? dit-elle.

Il s'agenouilla à ses pieds, et l'attirant vers lui : — Oui, souvenons-nous; rappelons-nous, mon amie, ce beau soir d'été où vous m'avez accueilli dans votre jardin, où j'osai, insensé et coupable que j'étais, vous arracher l'aveu d'un amour dont la pureté fit trembler mon audace. Il ne m'était pas permis de vous dire : Soyez ma femme, et je m'enfuis courbé sous le remords... Mais aujourd'hui, Marthe, nous pouvons nous aimer sans crime. Laissez-moi vous demander à genoux ce bonheur, dont je n'étais pas digne alors!

Marthe éclata en sanglots. — Non, non, dit-elle, c'est impossible... Comment pourrais-je maintenant vous rendre heureux?... Ah! s'il était vrai que la sentence ne fût pas irrévocable, si la guérison était possible encore!.. Pour la première fois je veux espérer!.. Attendons!...

— Non, ma bien-aimée, n'attachons pas la fortune de nos cœurs à de fragiles espoirs... Aimons-nous; que la vie nous trouve liés l'un à l'autre, soit qu'elle daigne enfin nous sourire, soit qu'elle nous accable. Appuyés l'un sur l'autre, nous serons heureux.

— Ah! ne me tentez pas; que serais-je pour vous, grand Dieu?

— Ce que tu seras, ma noble Marthe?... Tu seras mon âme, ma conscience, ma vertu... Que puis-je faire sans toi désormais?... Sais-tu où j'ai passé ces six longs mois qui viennent de s'écouler? Ici, près de toi, où je venais tremblant prier Dieu pour ta vie, sur cette route où j'emportais ta pensée, qui me suivait dans mon désert!... Tu m'appartiens! Chaque jour, à toute heure, dans le secret de mon désespoir, je t'ai disputée à la mort; j'ai fait violence au ciel pour te retenir près de moi; ne me quitte pas, tu m'appartiens!... Eh! n'est-ce pas moi qui t'ai révélé l'amour?... Ose donc dire que tu n'es pas à moi!

. . . .

Ce furent de tristes noces que les leurs, comme si, dans son bonheur même, Souci dût éprouver la fatalité de ce nom qu'une fantaisie douloureuse avait attaché à sa vie.

P. Albane.

LES

THÉORIES NOUVELLES

DU POÈME ÉPIQUE

I. *Histoire poétique de Charlemagne*, par M. Gaston Paris; Paris, Franck, 1865.
II. *Les Épopées françaises*, par M. Léon Gautier. Tome Ier; Paris, Palmé, 1865.

C'est un curieux spectacle que d'observer les changemens que la critique littéraire a subis en quelques années. Bien des gens sont surpris des procédés qu'elle emploie et fort scandalisés des conséquences auxquelles ces procédés la conduisent. Il est certain qu'elle se sert de méthodes et de principes nouveaux, que sa façon de juger les œuvres d'art n'est plus la même, qu'elle les blâme ou les loue pour des raisons différentes. On était surtout sensible autrefois au plaisir délicat de se retrouver soi-même dans les auteurs qu'on étudiait, et l'on faisait ressortir les qualités par lesquelles ils nous ressemblent; aujourd'hui on remarque davantage celles par où ils diffèrent de nous; on veut retrouver chez eux un tour d'esprit particulier, une façon originale de penser et de vivre. C'est toute une révolution dans la critique. Au lieu de nous attacher de préférence à l'expression des sentimens généraux qui conviennent à tous les pays et à tous les temps, et de mettre au-dessus des autres les écrivains chez qui ces sentimens sont le plus ordinaires, c'est-à-dire ceux des siècles lettrés et classiques, nous leur demandons plutôt d'avoir des passions qui leur soient propres, et de les exprimer

comme ils les sentent. De là le goût qu'on a pris pour ces époques reculées où les peuples, plus ignorans et plus isolés, étaient bien forcés d'être plus originaux. Les poètes que ces époques ont produits étaient autrefois traités de barbares, c'était l'habitude de se moquer d'eux; Voltaire les appelait des Welches et Horace des paysans. Depuis quelque temps, on s'est mis à les lire et à les admirer avec une ardeur qui inquiète beaucoup les amis d'Horace et de Voltaire.

Je ne suis pas de ceux que ces innovations épouvantent. En critique, comme en tout le reste, il est bon d'avoir, selon le mot de Saint-Simon, le nez tourné vers l'avenir. Je songe pourtant avec quelques regrets à d'importans avantages qu'avait la critique ancienne et que la critique nouvelle ne nous rendra pas. Elle faisait mieux entrer la littérature dans la vie. Les écrivains de l'antiquité, étudiés par leurs côtés les plus généraux, semblaient tout à fait se rapprocher de nous. On les commentait par ses impressions personnelles; on se servait de leurs vers pour exprimer ses sentimens; on se mettait en eux et on les mettait en soi. C'est ce qui explique l'ardeur d'affection dont Virgile et Horace, par exemple, ont été l'objet chez nous. Il ne faut pas espérer qu'on ait désormais avec eux des relations aussi familières. Comme nous insistons davantage sur ce qu'ils doivent à leur temps, que nous cherchons surtout à distinguer l'originalité de leur figure, chacune des études que nous faisons sur eux les éloigne de nous. A la distance où nous les plaçons, des rapports intimes deviennent bien difficiles. Un autre caractère de cette ancienne critique, c'est qu'à force de négliger ce qui chez les grands écrivains appartient à leur époque et aux caprices de leur génie personnel, en s'attachant dans leurs écrits à ce qui est le fond de l'humanité et se retrouve partout où il y a des hommes, on avait fini par imaginer comme un idéal de littérature abstraite qui pouvait convenir au monde entier. Cette union des peuples, chimère de quelques politiques généreux, s'était presque établie dans les lettres. Malgré tant de diversités d'intérêts ou de caractères, on se trouvait réuni par des admirations communes. En France, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie, toutes les personnes lettrées savaient par cœur les beaux morceaux des littératures classiques, et les interprétaient de la même façon. Heyne comme La Rue, Dacier et Bentley, d'Olivet et Middleton cherchaient dans Virgile, dans Horace, dans Cicéron, ces sentimens généraux qui sont vrais partout, et que ne change pas un degré du méridien; ils étaient donc assurés de se comprendre. Aujourd'hui, par la façon dont on étudie les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine, en faisant ressortir leur individualité originale,

en nous les montrant si opposés entre eux et si différens de nous, on nous a fait perdre ce terrain commun sur lequel nous aimions à nous rencontrer.

Mais, si la critique nouvelle n'a peut-être pas les mêmes avantages, elle en a d'autres et de plus grands : elle accorde moins à l'art et aux procédés; elle est plus large et plus vraie; elle aborde tous les siècles sans préjugé ni parti-pris; elle n'exige pas qu'ils se conforment aux mêmes règles, qu'ils rentrent dans le même type. Leur diversité est au contraire pour elle un charme de plus. Elle se livre à eux au lieu de vouloir les ramener à elle, et c'est le seul moyen de les comprendre. Je sais bien que, comme elle est plus complexe, plus compréhensive, elle est aussi devenue moins stable et plus remuante. En peu d'années elle a déjà changé plusieurs fois de tendance et de caractère. Quelques esprits chagrins s'en plaignent, il faut au contraire s'en féliciter : rien ne prouve mieux qu'elle est vivante. Nous assistons aujourd'hui à l'un de ces changemens. Il est visible que depuis quelque temps elle cherche à se renouveler en admettant de plus en plus chez elle un élément dont elle faisait jusqu'ici peu d'usage, la science. Tantôt elle essaie de s'approprier les méthodes des sciences exactes; elle prétend juger l'homme et ses productions comme on classe les plantes en botanique, comme on décompose les corps en chimie; tantôt elle cherche à profiter des merveilleuses découvertes de l'érudition et de la philologie. Cette dernière tentative est celle qui, jusqu'à présent, lui a le mieux réussi. Depuis un demi-siècle, on a retrouvé des littératures et des civilisations perdues. La critique n'est plus réduite à l'étude de l'antiquité grecque et latine, son champ d'observations s'est agrandi, une foule de faits qu'on ne connaissait pas ont été constatés. Des faits on a conclu aux lois. Les exemples qu'on avait sous les yeux ont amené à construire des théories, et l'on peut dire qu'il s'élabore en ce moment une poétique nouvelle qui n'échappera pas tout à fait aux défauts de l'ancienne, mais qui sera certainement plus sûre dans ses principes et plus large dans ses conséquences.

La partie de cette poétique qui semble le plus près d'être achevée est celle qui concerne le poème épique; c'est de ce côté surtout que les travaux de la critique ont été dirigés. Les théories récentes qu'on a formulées à ce sujet ne sont pas inconnues des lecteurs de la *Revue*, on leur en a déjà parlé à propos de l'*Iliade* et des *Nibelungen* (1); mais il y a d'autres épopées qui leur donnent

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er octobre 1866, l'article de M. Burnouf sur *Otfried Müller et les origines de la poésie hellénique*, et dans celle du 15 décembre celui de M. Réville sur *l'épopée des Nibelungen*.

une confirmation encore plus éclatante : ce sont les chansons de geste de la France du moyen âge. Si l'on en peut discuter le mérite littéraire, il n'est pas possible d'en contester l'importance : elles rendent les plus grands services à la critique et à l'histoire. Comme elles ont sur les autres poèmes épiques l'avantage d'être plus rapprochées de nous, elles nous livrent plus clairement le secret et les lois de leur formation. Elles ont de plus ce caractère particulier d'être nées dans une époque historique. Nous connaissons, au moins dans leurs grandes lignes, les faits sur lesquels elles reposent. Il nous est donc facile d'observer comment l'imagination populaire les a transfigurés. C'est un grand intérêt de voir naître la légende, de la suivre dans les traditions diverses où elle s'altère et grandit, jusqu'au moment où elle s'épanouit en épopée. Aussi trouvons-nous tout à fait légitime l'empressement des érudits, en France comme en Allemagne, à s'occuper de cette littérature épique. Elle est chez nous en ce moment l'objet de travaux sérieux. Tandis que M. Guessard continue avec courage la publication des textes, deux jeunes savans, MM. Gaston Paris et Léon Gautier, ont entrepris de l'étudier dans des livres qui ont été remarqués du public, et auxquels l'Académie des inscriptions vient de décerner ses récompenses les plus honorables.

Ces deux ouvrages, quoique animés du même esprit, ne se ressemblent guère par la façon dont le sujet est conçu et traité. M. Gaston Paris n'a pas prétendu l'embrasser dans son ensemble, il en a pris seulement une partie, peut-être la plus brillante. Il a voulu montrer quelles transformations la figure de Charlemagne a subies dans les traditions populaires. Il recueille dans nos épopées, quand elles existent, ou, si elles sont perdues, dans les traductions et les imitations étrangères, tous les exploits que l'admiration publique lui a si libéralement attribués. Il lui refait ainsi une sorte de vie légendaire qu'il oppose à sa vie réelle. C'est un sujet plus important qu'il ne le semble d'abord : si l'on aime à savoir où un grand écrivain a puisé les élémens de ses ouvrages et de quelle façon il les a combinés ensemble, n'est-il pas plus curieux encore de connaître comment procède un peuple entier, par quel travail secret et involontaire il agrandit sans cesse un héros qu'il aime, et lui crée une histoire fabuleuse en rapport avec le souvenir qu'il conserve de lui? M. Paris n'est pas moins intéressant quand il nous fait voir le succès qu'obtint notre épopée dans le monde entier. Au XIIIe siècle, toute l'Europe connaît nos chansons de geste. Elles se répandent en Allemagne, en Angleterre et dans les Pays-Bas; l'Espagne essaie de se les approprier; elles pénètrent avec le christianisme jusqu'en Norvége et en Islande, où les rois les font traduire comme un moyen de civiliser leurs peuples. En Italie, les jongleurs qui les

répètent ont tant de succès que la foule s'attroupe pour les entendre et que les magistrats de Bologne, ennemis des rassemblemens, leur défendent de stationner sur les places. Ainsi en plein moyen âge, dans ce temps que nous traitions de barbare et dont nous étions tentés de rougir, le monde avait les yeux sur nous, copiait nos poèmes et chantait nos héros. — Assurément la France du XVIIIe siéle, si dédaigneuse du passé, aurait été fort surprise d'apprendre que dans cette domination qu'elle était si fière d'exercer sur l'Europe elle avait été devancée par la France du XIIIe.

L'*Histoire poétique de Charlemagne* est franchement un livre d'érudition. M. Paris, qui l'annonce dans sa préface, semble craindre qu'on ne lui reproche d'avoir peu fait pour l'agrément. Je ne le crois pas. Les lecteurs qu'il mérite d'avoir et pour lesquels son livre est écrit demandent qu'on les instruise; ils n'ont pas besoin qu'on les amuse. Au contraire, s'ils sont tentés de se plaindre, ce sera plutôt de l'introduction, et ils trouveront que M. Paris y abandonne un peu sa méthode ordinaire, et qu'il quitte trop souvent le terrain solide des faits pour des affirmations hasardées. On y remarque un certain abus de formules vagues qui ne nuisent pas moins à l'écrivain qu'au savant. Son style s'alourdit, s'embarrasse, se hérisse de grands mots abstraits qui lui enlèvent la couleur et la vie. En même temps sa marche devient moins scientifique. Ces prétendues vérités générales ne sont jamais vraies qu'en partie; en les exprimant d'une façon absolue, sans faire de réserve, on soulève des doutes et l'on s'expose à des contradictions. Par exemple, est-il bien légitime de prétendre « que toute combinaison de nationalité est accompagnée d'un dégagement de poésie, comme toute combinaison chimique d'un dégagement de chaleur?» et M. Paris n'a-t-il pas établi plus loin que du mélange des races qui formèrent le peuple romain, il ne s'est rien dégagé du tout? Quand on se rappelle le caractère des Védas et de l'Edda, peut-on ériger en principe que « la première poésie des peuples est l'affirmation éclatante de leur nationalité? » Est-il permis de dire aussi intrépidement que « l'épopée n'appartient qu'aux peuples d'élite, » lorsqu'on va nous apprendre que des peuples qui ont conquis et gouverné le monde n'ont pas eu d'épopée? Suffit-il d'affirmer sans preuves « qu'elle est l'apanage exclusif des peuples âryens, » quand on sait que beaucoup de savans pensent le contraire, et que M. Steinthal, dont l'opinion a tant de poids, prétend la retrouver chez les Sémites et chez les Mongols? M. Paris a peut-être raison dans ses affirmations, nous pourrions les trouver vraies, s'il prenait la peine de les expliquer et s'il en donnait la raison. Son tort consiste à les énoncer comme des axiomes. Quelque sujet qu'on traite, il faut ne rien entamer ou tout dire. Quand on parle à un public

qu'on n'a pas besoin d'éblouir, on se doit de le convaincre. Heureusement M. Paris n'a pas persisté dans cette méthode fâcheuse, et le reste de son livre, dont l'érudition est si solide et si nette, proteste contre les obscurités de ce début trop ambitieux.

Il y a beaucoup à apprendre et par conséquent beaucoup à louer dans *les Épopées françaises* de M. Léon Gautier. L'auteur connaît et aime son sujet, il est sincère et convaincu, il rend volontiers justice à ses devanciers. Ce sont là des qualités rares, et qui m'auraient empêché de lui adresser quelques reproches que je crois mérités, si je n'avais pensé que, comme le premier volume de son ouvrage a seul paru, une critique franche pourrait lui faire éviter quelques fautes dans les suivans. J'avoue d'abord que je n'aime pas la façon dont le livre est écrit. M. Gautier nous apprend qu'il s'est préoccupé du style. On s'en aperçoit bien, et c'est un grand défaut : les effets sont cherchés, et l'effort s'y montre. Il est vrai que les artifices de style y sont employés avec une naïveté qui désarme. Quoique M. Gautier n'aime pas la rhétorique, et je suis loin de le lui reprocher, il en imite quelquefois les procédés les plus primitifs. Je suis bien forcé de lui dire, par exemple, que sa leçon d'un vieux trouvère à un jeune poète n'est qu'un discours français d'écolier. Si l'on ne savait pas que son admiration pour ces poèmes est sincère, on serait quelquefois tenté d'en douter à voir la manière dont il l'exprime. Il prend la peine de nous annoncer qu'il nous racontera la catastrophe de Roncevaux « en termes enthousiastes, en paroles ardentes, » qu'en parlant du poème d'*Aliscamps* il aura « ce frissonnement qui donne au style un éclat et une chaleur naturels. » Ce sont des procédés peu adroits. Il n'est pas mal de frissonner à l'occasion, mais il n'en faut pas prévenir d'avance le lecteur. Ce qui est plus grave, c'est que cet enthousiasme trouble quelquefois l'auteur et l'empêche d'être aussi précis qu'on le voudrait dans un ouvrage de ce genre. J'y cherche une définition claire et complète de l'épopée, et je ne la trouve pas. En revanche, on m'apprend qu'il n'y a rien de si épique que les saints : je veux le croire, bien que j'en sois un peu surpris pour quelques-uns d'entre eux; mais quand on me dit qu'ils sont épiques parce qu'ils ne sont pas vulgaires, je ne trouve pas la raison suffisante. A la fin de son livre, M. Gautier annonce en grosses lettres qu'il prouvera que la France est la plus épique des nations et que la *Chanson de Roland* vaut l'*Iliade*. Voilà une promesse qui me ravit, et mon amour-propre national se réjouit de l'idée que nous avons un Homère. Ce qui pourtant me tient en doute malgré moi, ce qui me fait hésiter à croire que M. Gautier réussisse aussi bien dans sa démonstration que je le voudrais, c'est qu'un des termes de la comparaison lui échappe. Il connaît mal l'antiquité; il est rare qu'il ne commette pas quelque erreur toutes les fois qu'il en parle. Je me

bornerai à relever celles que je trouve dans une seule page et presque dans un seul paragraphe. Il commence à la page 90 par nous apprendre, à notre grande surprise, que le mot cycle est moderne : on pensait généralement qu'il avait été employé par Horace, par les Alexandrins et même par Aristote. Notre étonnement redouble quand nous l'entendons dire à propos des cycles anciens : « J'en découvre un autour de ce grand type de l'humanité, de Prométhée qu'on enchaîne, et qu'un dieu délivrera. » C'est en effet une découverte et personne ne s'en était avisé jusqu'ici, pas même M. Welcker, qui a écrit un gros ouvrage sur ce sujet. Il ajoute : « Je ne parle pas du cycle national de la résistance aux Perses. » Il fait bien de n'en pas parler, à moins qu'il ne l'ait découvert aussi comme celui de Prométhée (1). Évidemment M. Gautier n'est pas là sur son terrain; il marche au hasard dans un pays qu'il ignore. C'est seulement lorsqu'il parle du moyen âge que ses informations sont sûres et que son livre redevient utile.

Je vais y puiser abondamment, aussi bien que dans l'*Histoire poétique de Charlemagne*, pour l'étude que je compte faire. Mon intention n'est pas de suivre les deux auteurs dans l'examen des points particuliers qu'ils traitent. Il faudrait être plus compétent que je ne le suis pour prétendre les juger. Je ne connais de cette ancienne poésie que ce qu'ils ont bien voulu m'en apprendre. Je me bornerai donc à la question générale de l'épopée; mon dessein est de chercher ce que nous enseignent les faits nouveaux qu'ils ont découverts et mis en lumière sur la formation et les lois de la poésie épique.

I.

Ils nous enseignent d'abord, à notre grande surprise, que la séparation des genres en littérature a des fondemens plus solides qu'on ne le croyait. On a souvent accusé les rhéteurs d'avoir élevé ces barrières dans le libre domaine de la poésie. C'est bien à tort, et, avant qu'aucun rhéteur ne songe à naître, il se trouve que ces genres existent, qu'ils ont déjà des caractères tranchés, et qu'ils se succèdent partout dans le même ordre. Il n'y a donc rien d'arbitraire dans ces divisions; elles n'ont pas vu le jour, comme on le pensait, dans un traité de critique; il n'est même pas exact de dire qu'elles reposent seulement sur des raisons de goût. Leur origine est

(1) Non-seulement M. Gautier ne me semble pas connaître assez l'antiquité dont il va parler, mais je ne trouve pas qu'il choisisse bien les gens qui pourraient le renseigner sur elle. A propos d'Homère, il cite avec admiration un jugement qui se termine par ces mots : « Homère est le poète de la constatation. » Cette belle phrase est tirée d'un ouvrage sur le style.

plus élevée. Chacun de ces genres est l'expression d'un état social particulier. Ils sont l'œuvre spontanée d'un peuple et représentent les divers caractères de son génie aux diverses phases de son existence.

Il est bien entendu qu'on ne parle ici que des genres littéraires à leur naissance. Plus tard, les sociétés polies et lettrées reprennent ces créations des époques primitives et les imitent dans tout ce qui ne choque pas leur délicatesse. La poésie épique n'est plus alors qu'une forme comme une autre que l'on choisit selon ses préférences et ses fantaisies; elle devient une œuvre personnelle où se joue l'inspiration libre du poète. Aussi n'est-ce pas sur les poèmes de cette sorte qu'il convient de juger l'épopée. Quand on a lu avec soin l'*Énéide* ou la *Jérusalem délivrée*, on ne peut se flatter de connaître que le génie de Virgile ou celui du Tasse. Si l'on veut se faire une idée du genre lui-même, il faut remonter jusqu'au temps où il s'impose à l'écrivain qui le subit sans le modifier; il faut l'étudier dans des œuvres où ses caractères essentiels ne sont pas obscurcis par l'individualité du poète.

Ces sortes d'épopées sont pour beaucoup de peuples les plus anciens monumens de leur histoire. Pourtant ce n'est pas par elles que les littératures commencent, comme on l'a quelquefois supposé. Des œuvres d'aussi longue haleine dépasseraient les forces d'un peuple naissant. Elles ont été partout précédées et préparées par des chants plus simples et plus courts; mais ces chants appartenaient-ils tout à fait à ce que nous appelons aujourd'hui la poésie lyrique? M. Gautier le pense. Dans un langage un peu trop figuré, il nous montre l'homme qui vient de naître « hors de lui, enivré, presque fou d'admiration, de reconnaissance et d'amour, levant au ciel ses beaux yeux, les promenant sur son nouvel empire et adressant ses hymnes et ses cantiques au Dieu créateur. » Je ne sais si les premiers hommes étaient aussi sensibles que le veut M. Gautier aux beautés de la nature. Admirer suppose une certaine culture de l'esprit; ce n'est pas du premier coup et de soi-même qu'on s'aperçoit de la grandeur d'un spectacle qu'on a toujours devant les yeux, et l'on peut dire, par exemple, que ce sont les voyageurs qui ont révélé la Suisse à ses habitans. En tout cas, cette poésie religieuse, si elle a jamais existé chez les peuples de l'Occident, est entièrement perdue, et il ne s'en est conservé aucun souvenir. Celle qui chez nous précéda l'épopée racontait les événemens contemporains ou rapprochés. C'était un récit, et par conséquent on peut dire qu'elle avait déjà le caractère épique; mais, comme on ne parle pas sans émotion des faits qu'on a vus et qui nous touchent, elle devait avoir aussi par momens des accens lyriques. Ces chants, d'une forme courte et vive, sont appelés ordinairement des canti-

lènes. C'est le nom qu'on leur donnait au moyen âge, et il convient de le leur laisser. Ils ont été en France et partout la préparation et la matière première de l'épopée.

Il est question de ces chants héroïques dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée;* mais la Grèce ne les avait pas conservés. Au-delà d'Homère, il n'y avait rien pour elle. L'Allemagne est plus riche, elle possède ses anciennes légendes sous leur forme primitive et sous leur forme épique. L'*Edda* contient les élémens des *Nibelungen*, et l'on peut comparer l'épopée avec les sagas d'où elle est sortie. Sans être tout à fait aussi heureux en France, nous avons au moins cet avantage sur la Grèce, que nous pouvons plus clairement constater l'existence de ces anciennes cantilènes et en retrouver même quelques débris. M. Gautier a suivi leur trace depuis l'époque où les Francs habitaient encore la Germanie jusqu'à la fin du x[e] siècle. Le premier qui en parle est Tacite. Il nous apprend que les Germains n'avait pas d'autre manière de conserver le souvenir du passé. « Ce sont leurs annales, » nous dit-il. Ce nom leur convient tout à fait, puisqu'on lit dans Jornandès qu'elles ressemblaient beaucoup à l'histoire, *pæne historico ritu.* Nos poèmes épiques tiennent d'elles ce caractère, et ils l'ont conservé. Au moment où par la diffusion de la race germanique en Europe, par sa conversion au christianisme et le changement de ses habitudes, elles couraient le risque de se perdre, Charlemagne les fit recueillir. C'est la gloire de ce grand esprit que la civilisation romaine, dont il était charmé, et la littérature latine, dont il sentait la beauté, ne l'aient pas rendu dédaigneux pour les vieilles chansons de son pays.

On pense bien que les Francs ne se contentèrent pas de répéter pendant six siècles les chants qu'ils avaient apportés avec eux de la Germanie. Quelque admiration et quelque respect qu'on leur suppose pour le passé, le présent devait les intéresser davantage, et il est naturel de croire que chaque événement qui ébranlait les imaginations populaires éveillait la poésie et se traduisait en cantilènes. Ils avaient commencé par célébrer Mannus et Tuiscon, fondateurs de leur race; nous savons qu'ils chantèrent ensuite Arminius, et l'on ne voit pas pourquoi les héros de l'invasion, ceux qui achevèrent de détruire l'empire romain, n'auraient pas obtenu le même honneur. Plus tard, quand il se furent établis sur le territoire des vaincus, leurs querelles, leurs rivalités donnèrent naissance à de nouveaux exploits qui sans doute firent naître aussi de nouvelles chansons. Malheureusement ces improvisations ne s'écrivaient pas. Le peuple les savait par cœur, mais les clercs les méprisaient, et ils n'ont point pris le soin de les recueillir. A peine daignent-ils y faire quelques allusions rapides. Ils nous disent, par exemple, qu'elles étaient composées en langue rustique, ce qui nous montre

à quel public elles s'adressaient, qu'on les répétait dans les assemblées des pauvres gens, dans les réunions des chevaliers, dans les veillées des fêtes religieuses, et l'on devine, à la façon dont ils en parlent, par quel succès elles y étaient accueillies; ils nous font comprendre aussi qu'elles se divisaient en deux classes différentes, celles qui célébraient les exploits guerriers et celles qui chantaient les saints. Par un hasard fort heureux, nous avons conservé un échantillon de chacun de ces deux genres : c'est, pour les chants guerriers, la cantilène qui fut composée à propos de la victoire de Saucourt, et, pour les chants religieux, celle de sainte Eulalie. Cette dernière est écrite en français; c'est un fait qu'il importe de remarquer. A mesure que les Francs oubliaient le tudesque et que de leur mélange avec les vaincus naissait un idiome nouveau, la chanson changea naturellement de langage, comme en passant le Rhin elle avait déjà changé de patrie. Elle dut traverser toutes les vicissitudes de la langue nouvelle qu'elle aida à se former et à se répandre, et le chemin qu'elles suivirent toutes les deux fut moins long qu'on ne le pense. M. Gaston Paris fait remarquer qu'entre les sermens de 842 et la cantilène de sainte Eulalie il s'est à peine écoulé un demi-siècle. Que de progrès accomplis dans un si court intervalle! Cette fin du IX[e] siècle, qui semble au premier abord si sombre et si vide, où l'histoire des rois est si pleine de misères et de hontes, est cependant une des époques les plus riches de notre vie nationale. C'est le moment où l'art, la langue et la nationalité française se constituent à la fois. Toutes ces grandes choses sont nées en dehors du pouvoir royal et à son insu, d'une sorte de fermentation populaire. Les historiens de ce temps nous racontent comment la royauté carlovingienne achevait de mourir; ils ne nous disent pas, ils n'ont pas vu sans doute quelle vie puissante animait les dernières couches de la société et les rendait fécondes. Notre littérature aussi profita de cette fécondité. C'est alors que, se dégageant des cantilènes héroïques, la poésie commence à s'élever jusqu'à l'épopée.

Pour savoir exactement comment se fit cette transformation, il faudrait posséder les dernières cantilènes et les premières épopées. Or je viens de dire que les cantilènes sont perdues, et quant à l'épopée naissante, les progrès rapides qu'elle a faits ont bien vite rejeté dans l'ombre ses débuts informes. Ceux devant qui on les chantait n'étaient pas des critiques curieux, occupés à noter les perfectionnemens d'un art qu'ils voyaient naître et grandir. C'étaient des gens naïfs, tout entiers à leur émotion présente, si ravis de la dernière chanson qu'ils venaient d'entendre qu'à chaque fois ils perdaient presque le souvenir de toutes les autres. Ainsi les poèmes anciens et imparfaits ont été successivement oubliés pour

les plus nouveaux. Ce sont les meilleurs, ceux dans lesquels le genre arrive à sa perfection et qu'aucun autre n'a effacés, qui se sont maintenus seuls dans la mémoire des peuples, et voilà pourquoi toutes les littératures qui possèdent une épopée commencent généralement par un chef-d'œuvre.

Il n'est pourtant pas vraisemblable qu'on débute jamais par la perfection. L'épopée n'a pas eu plus que le reste le privilége de l'atteindre du premier coup. Que d'essais et de tâtonnemens ont dû précéder l'*Iliade!* Qui pourrait dire que de modifications a subies le récit de la défaite de Roncevaux depuis le jour où les soldats de Charlemagne en répandirent la nouvelle jusqu'à celui où fut composée la *Chanson de Roland?* En l'absence de documens précis, on peut émettre quelques conjectures. Reconnaissons d'abord que le seul fait de passer de la cantilène au poème épique, de quelque façon que ce passage ait eu lieu, suppose chez un peuple un sentiment plus élevé de la poésie, et, si j'ose parler ainsi d'une époque aussi primitive, une sorte de culture intellectuelle. Quelque barbare qu'on imagine ce peuple, il faut bien lui accorder déjà des instincts littéraires. Son éducation s'est ébauchée dans ces cantilènes qu'il répète depuis des siècles, et le premier progrès de cette éducation est de lui faire entrevoir et souhaiter autre chose. Cette forme morcelée, cette haleine courte, cette timidité qui craint de s'écarter de l'histoire, ne le satisfont plus. Il demande une inspiration plus large et plus libre; du même coup il lui faut trouver un cadre plus ample où cette inspiration soit à l'aise, et un sujet plus étendu qui puisse suffire à la majesté du récit épique. Ce sujet, il l'emprunte à ses croyances religieuses ou à ses souvenirs nationaux; mais à quelque source qu'il le puise, il le change si bien qu'il peut passer pour l'avoir créé. On a, je crois, exagéré l'influence des grands événemens et des grands hommes sur la naissance de l'épopée; il semble à quelques critiques que sans Charlemagne la nôtre n'existerait pas. C'est aller trop loin, c'est oublier combien les faits se dénaturent en séjournant dans la tradition. Comme en définitive c'est là, et non dans l'histoire, que le poète va les chercher, qu'importent leurs proportions réelles, si l'imagination populaire a le pouvoir de les transfigurer, si elle peut faire des héros quand le passé ne les lui fournit pas tout formés? Les sujets naissent rarement épiques; ils le deviennent quand ils sont conservés par un peuple qui a dans l'esprit un certain idéal d'héroïsme, et l'on peut dire que la poésie est en lui plus qu'en eux.

Cela est si vrai que, quelle que soit la grandeur des événemens et des hommes, il sent toujours le besoin d'y ajouter. Certes il y a dans l'histoire peu de figures aussi saisissantes que celle de Charlemagne, et il semble qu'avec lui la réalité pouvait suffire. On ne

s'en est pourtant pas contenté. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Paris comment la légende s'empara de lui et ce qu'elle en fit. Il n'était pas mort qu'elle avait déjà commencé son œuvre. A mesure que la réalité s'éloignait, le peuple, selon son usage, s'empressait d'attribuer à son héros favori ce qu'il savait de tous les autres. C'est la manière habituelle dont les traditions populaires se rajeunissent partout de siècle en siècle : le fond du récit reste le même, il n'y a que les noms qui changent; on conserve les anciennes aventures en les rapportant à de nouveaux personnages. Ce travail se fait d'une façon très naturelle. Il n'y a rien qui s'oublie si vite et qui se perde si facilement que les noms propres; ils s'altèrent en passant d'une bouche à l'autre. Au contraire dans le même voyage les faits, s'enrichissant de tout ce que chacun y ajoute, prennent plus de saillie. Il arrive donc que les uns s'effacent tandis que les autres s'accusent, et au bout d'un certain temps il finit par y avoir un grand nombre de récits détachés de leur souche historique, ne sachant plus à qui s'appliquer et pour ainsi dire flottans dans l'air. Qu'il survienne un grand homme, et toutes ces légendes errantes iront se fixer sur lui (1). C'est ce qui arriva pour Charlemagne. Ses prédécesseurs furent dépouillés à son profit. Quoique son histoire n'eût guère besoin d'être embellie, on le gratifia des exploits de Charles Martel, de ceux de Dagobert, et même de ceux de Clovis; il hérita de toutes les gloires du passé. Plus tard, dans cet amas de légendes accumulées sans ordre autour de lui, il se fit comme un classement instinctif. Celles que la foule écoutait volontiers, plus souvent répétées, devinrent plus importantes. Les autres se groupèrent autour d'elles comme des incidens et des épisodes. Le caractère qu'avaient les principaux personnages dans les récits préférés leur fut attribué dans tous les autres. On les immobilisa dans certaines qualités comme dans certaines attitudes; il fallut que partout « Roland fût preux et Olivier fût sage. » Charlemagne aussi finit par prendre une physionomie uniforme, et l'on s'habitua à se le représenter de la même façon. Sa vigoureuse jeunesse, pendant laquelle il avait accompli ses plus grandes actions, fut oubliée. On ne se le figura plus que sous les traits d'un sage et robuste vieillard : « blanche est sa barbe, et tout son chef fleuri. » Tels étaient les héros et les aventures qu'après une longue période de formation les traditions populaires livraient à l'épopée.

De quelle manière parvint-on à tirer une épopée de ces traditions? C'est une question difficile à décider; on la résout d'ordinaire en Allemagne en appliquant à la naissance de nos poèmes épiques

(1) Cette habitude des traditions populaires de s'accumuler toutes autour du même événement et du même personnage explique comment il n'y a presque jamais chez les peuples primitifs qu'un sujet épique à la fois.

la célèbre hypothèse imaginée par Wolf pour l'*Iliade*. La plupart des savans de ce pays ne voient dans nos anciennes chansons de geste que des cantilènes juxtaposées; elles sont le produit d'un agencement plus ou moins habile, et non pas d'un travail créateur; il y a eu un arrangeur, il n'y a pas eu de poète. Cette hypothèse peut être vraie pour l'époque intermédiaire qui s'étend entre la fin des cantilènes et la naissance du poème épique. Il est bien possible qu'on ait essayé alors de grouper quelques-unes des chansons qui se rapportaient aux mêmes événemens et aux mêmes personnages. Comme ceux qui les chantaient devant la foule avaient le sentiment confus qu'elle souhaitait une poésie plus large, ils essayaient de la contenter de cette manière; mais allonger n'est pas agrandir. En réunissant des cantilènes dont chacune forme un ensemble isolé, qui ont leur commencement et leur fin, en formant ainsi des poèmes factices où l'inspiration s'arrête et recommence sans cesse, on ne donnait à ce besoin populaire qu'une satisfaction incomplète; c'était un acheminement vers l'épopée, ce n'était pas l'épopée encore. Pour qu'elle existe, il ne suffit pas qu'on mette l'une après l'autre des chansons qui contiennent des sujets divers, il faut que d'un seul sujet développé, élargi, on forme un poème unique. La réunion des cantilènes ne peut donc pas rendre raison toute seule de ce caractère nouveau de grandeur et d'unité que prend la poésie. Pour l'expliquer, on a recours à une nouvelle supposition. On accorde que les aèdes ou les jongleurs dénaturent et modifient les cantilènes, mais sans avoir conscience de leur ouvrage, par une inspiration qui leur vient des autres plus que d'eux-mêmes, grâce à une sorte de communication mystérieuse qui s'établit entre eux et leur auditoire, en cédant à ses désirs et à ses instincts qu'ils devinent. C'est donc ce travail collectif et anonyme, résultat d'une collaboration obscure entre celui qui chante et ceux qui l'écoutent, qui a donné naissance aux poèmes épiques que nous admirons, en sorte qu'on pourrait dire qu'ils appartiennent à tous et n'appartiennent à personne, ou, selon le mot de J. Grimm, que c'est une poésie qui se crée elle-même (1).

Il me semble que la façon dont nous avons conçu tout à l'heure l'origine de l'épopée n'est pas tout à fait favorable à cette hypothèse. Pour qu'on puisse imaginer ainsi des chanteurs qui n'ont ni conscience ni sentiment de leur ouvrage et créent des merveilles

(1) Cette hypothèse a été développée par M. Steinthal dans un cours sur le poème épique professé l'an dernier à l'université de Berlin. Du reste, l'opinion de Wolf ne règne pas sans contestation en Allemagne. Il ne faut pas oublier qu'il y a aujourd'hui toute une école qui soutient, avec beaucoup de talent et de vraisemblance, l'unité de composition des *Nibelungen*, et qui attaque vigoureusement le système de Lachmann et de Wolf.

sans le savoir, une foule qui leur prête ses passions et ses émotions et qui croit les recevoir d'eux, il faut supposer une époque tout à fait primitive, où la poésie est une jouissance encore nouvelle, à laquelle on se livre naïvement, sans essayer de l'analyser, et je vois en effet que les critiques qui veulent nous faire comprendre cette sorte de génération spontanée de chefs-d'œuvre nous parlent sans cesse de la façon dont les enfans écoutent les contes qu'on leur fait et les répètent. Les peuples qui entendirent chanter pour la première fois l'*Iliade* et la *Chanson de Roland* étaient-ils donc tout à fait des enfans? est-ce vraiment une poésie au berceau qui a produit ces beaux ouvrages? On vient de voir qu'il n'en est rien, que l'épopée avait été précédée par les cantilènes, qu'elle commence une nouvelle époque poétique, mais qu'elle en achève une autre. L'*Iliade* n'est pas le début d'une littérature. La science a peuplé l'espace vide qui s'étend derrière elle. Il faut donc nous garder d'en attribuer la formation à des procédés trop primitifs. C'est tout au plus à la naissance des cantilènes qu'il convient de les appliquer. Comme elles sont le plus souvent contemporaines des événemens qu'elles chantent, l'on peut dire qu'elles naissent d'une explosion d'enthousiasme populaire. Celui qui traduit cet enthousiasme dans une courte improvisation est si bien l'écho de l'émotion générale qu'il peut n'avoir pas la conscience de son travail personnel. Je vois que tous les peuples, même ceux qui ont le moins conservé le souvenir de leurs origines, se font une idée assez juste de leurs premiers poètes. « C'est le souffle divin, disent-ils, qui pénètre en eux et les force à chanter; ils ne sont pas responsables de leurs chants; ils subissent à regret une inspiration étrangère dont ils sont les instrumens aveugles et malheureux. » Mais cet état ne peut pas durer toujours. Il est impossible d'admettre que pendant des siècles le poète reste inconscient, toujours animé de l'émotion des autres sans réagir contre elle et s'affirmer, que, tandis qu'il compose des poèmes entiers et non plus de courtes chansons, il ne lui arrive jamais d'avoir le sentiment de son œuvre, de s'y retrouver et de s'y complaire. Cette opinion serait déjà difficile à soutenir, si l'on supposait que l'épopée est la forme la plus ancienne de la poésie; elle l'est bien davantage quand on pense qu'elle a été précédée par un long travail poétique pendant lequel l'esprit a dû se former, se mûrir et prendre quelque conscience des choses qu'il fait, qu'enfin elle correspond non pas tout à fait à l'enfance, mais à la jeunesse du genre humain.

Est-ce à dire qu'il ne reste plus rien de l'hypothèse de Wolf? Je crois au contraire que l'essentiel en demeure vrai. Il a montré qu'il ne fallait plus se représenter Homère comme Virgile ou le Tasse; ce n'était pas un poète au sens d'aujourd'hui, un homme de réflexion

et de travail solitaire, qui se concentre en lui, qui tire de son imagination les élémens de ses œuvres, qui les combine avec adresse et en calcule l'effet. Il les a reçus tout préparés de la tradition populaire. Ces récits qu'il nous a transmis existaient avant lui; ils avaient déjà une forme, ils s'inspiraient des poésies aimées de la foule; on les avait chantés en sa présence, et il avait participé à l'émotion de ceux qui les entendaient. L'impression des autres avait rendu la sienne plus vive, et il leur doit la plupart de ses qualités. Cette part de tous dans l'ouvrage d'un seul, on ne songeait pas à la faire avant Wolf; on ne peut plus l'omettre aujourd'hui, c'est ce qui reste vivant de son système. Quel que soit l'auteur qui, de tous ces matériaux entassés, a composé un poème épique, il faut le supposer recevant l'inspiration du passé par les traditions et les légendes, résumant toutes ces générations qui ont chanté les mêmes aventures en les embellissant, toujours en communication avec son public et tirant ses forces de lui, en sorte qu'on peut dire sans exagération qu'il est la voix d'un peuple; mais quand on aura diminué tant qu'on le voudra sa part dans cette œuvre, il faudra bien qu'on lui en laisse une, et comme après tout la composition et la forme lui appartiennent, et que, s'il reproduit les passions des autres, il faut qu'il les ressente plus vivement qu'eux pour être capable de les exprimer, cette part ne laissera pas d'être grande.

Il semble au premier abord que le système de Wolf s'applique mieux à la *Chanson de Roland* qu'aux poèmes homériques. Il est impossible d'imaginer une œuvre plus impersonnelle, et l'auteur y paraît moins encore que dans l'*Iliade*. L'art est complétement absent de ces récits de mêlées et de combats singuliers si étrangement semblables que le souvenir a grand'peine à les distinguer. Tout y marche si régulièrement et d'un pas si égal, on y trouve si peu de ces incidens qui surprennent, de cette variété et de ces adresses qui dans un récit trahissent un arrangeur, qu'on dirait vraiment que la bataille se raconte elle-même. Cependant il ne m'est pas possible de ne voir dans ce beau poème qu'une réunion de cantilènes. Quand on le lit d'un trait, l'unité y paraît plus frappante encore que dans les poèmes homériques. Comme l'inspiration y est moins riche et moins variée, il y a peu d'épisodes qu'on pourrait détacher (1). Le développement y est plus serré, out y marche au même but, on n'y découvre jamais de soudure;

(1) M. Léon Gautier croit trouver dans le récit de la mort d'Aude une cantilène isolée, et il est certain que ce passage est moins étroitement lié que tout le reste à l'ouvrage, et qu'on pourrait à la rigueur l'en séparer. Cependant il est question ailleurs de l'amour d'Aude et de Roland. Au vers 281, Olivier, mécontent de son ami, lui dit : « Par ma barbe, si je revois ma gentille sœur Aude, vous ne reposerez jamais entre ses bras. » Ces mots peuvent passer pour une sorte de préparation du récit de la mort d'Aude.

quoique le récit s'avance sans hâte, de cette allure tranquille qui caractérise l'épopée, il ne contient rien qu'on puisse retrancher sans dommage. Il ne s'arrête pas tout d'un coup comme celui de l'*Enéide*, quand la conclusion se devine et que le lecteur intelligent n'a pas de peine à l'imaginer; cette brusquerie dénote un art trop savant. Au contraire la fin est racontée avec les mêmes détails et du même ton que ce qui précède. Notre curiosité est entièrement satisfaite, on ne lui laisse rien à suppléer; mais cette fin est parfaitement liée au reste et le complète. Elle ne paraît longue qu'à des gens pressés comme nous le sommes, et dont l'imagination devance toujours le récit du poète. Tout se tient du premier vers jusqu'au dernier; on n'aperçoit aucun passage qui soit traité pour lui-même et dont on puisse dire qu'il a jamais eu une existence isolée. Ainsi, quoique l'auteur nous échappe et ne nous laisse nulle part le plaisir de le saisir dans son ouvrage, l'impossibilité où nous sommes de nous en passer quand nous lisons une œuvre si une et si complète nous force bien d'affirmer son existence.

Il est inutile que j'insiste sur ce beau poème, le chef-d'œuvre de la poésie épique du moyen âge : on en a parlé dans la *Revue* avec l'admiration qu'il mérite (1). Je veux dire seulement combien j'ai été frappé d'y trouver déjà, et à un si haut degré, le caractère et les tendances de l'esprit français. N'est-il pas remarquable que la première fois qu'il produit une œuvre digne de lui il soit tout à fait lui-même, et qu'il se révèle si clairement du premier coup? Ce n'est donc pas à la renaissance, à l'étude du latin et du grec, à la discipline du grand roi, à l'influence de quelque critique ou de quelque écrivain que notre littérature doit ses qualités. Nous les avons tirées de nous-mêmes; elles sont notre fonds et notre nature. N'accusons pas Boileau de nous avoir donné le goût de la raison, de la mesure, de la règle. On les trouve déjà dans ce vieux poème dont il ne soupçonnait pas l'existence, et ce n'est pas de l'école d'un rhéteur que le *Roland* les avait tirées. Tout y est simple, clair, régulier. On n'y rencontre aucun épisode inutile. Tout s'enchaîne, tout se suit dans des proportions justes. La grandeur n'y a rien de démesuré. Malgré tous les excès de leur héroïsme, les personnages restent vrais. Les événemens sont extraordinaires, jamais romanesques. Le merveilleux y est employé sobrement; il occupe à peine quelques vers. Le ton est partout celui de l'histoire, sans mélange de bizarrerie mythique ou légendaire. On voit bien que le peuple pour lequel il est composé n'est pas de ceux qu'on amuse avec des contes, qui veulent qu'on les étonne, qui ne sont sensi-

(1) Voyez l'éloquent article de M. Vitet sur la *Chanson de Roland* dans la *Revue* du 1er juin 1852.

bles qu'à l'extraordinaire et au surnaturel. Il a le sens et le goût de la vérité. Aussi est-il facile de prévoir à ce premier ouvrage quelle direction prendra sa littérature et quelles qualités lui seront le plus naturelles. On n'a pas de peine non plus à deviner celles qui lui seront moins familières, surtout si en lisant le *Roland* on vient à songer à l'*Iliade;* rien ne fait mieux apercevoir ce qui lui manque. Évidemment le fond du poème français est plus uniforme, plus monotone, plus pauvre d'incidens que celui de l'épopée grecque; l'invention y est timide et peu abondante. Le poète ne connaît qu'un seul sentiment, l'héroïsme militaire et chrétien. Hors du camp où les soldats sont réunis, du conseil où les chefs délibèrent, de la plaine où les armées se rencontrent, rien n'existe pour lui. Qu'il est loin de la merveilleuse variété d'Homère! Homère semble tout comprendre et tout aimer. Les spectacles les plus opposés charment son esprit; son âme est ouverte aux impressions les plus différentes. Il chante la guerre et la déteste, il se plaît au milieu de l'agitation et du repos; il dépeint avec le même plaisir les campagnes « troublées par la mêlée furieuse » et les campagnes tranquilles, « où le berger se réjouit dans son cœur en voyant ses brebis paître dans les pâturages. » En un moment il s'emporte et s'attendrit; il triomphe avec les vainqueurs et gémit avec les victimes. Il a des éclats de colère sauvage, quand les guerriers menacent de tuer les enfans dans le ventre de leur mère et de répandre la cervelle de leurs ennemis comme du vin; il a des accens tendres et touchans quand il songe que les générations des hommes passent comme les feuilles des arbres. Ses personnages n'ont certainement pas de ces caractères compliqués, pleins de nuances et de demi-teintes, comme les fait la civilisation; cependant il n'est pas possible de les confondre. Quoique leurs portraits physiques soient toujours un peu généraux, il sait trouver, quand il le faut, des traits qui les distinguent, comme par exemple lorsqu'il nous fait remarquer qu'Ulysse était plus majestueux debout et Ménélas assis. Il leur donne des passions opposées qui souvent luttent entre elles, et ces combats les rendent vivans. Dans le *Roland,* on ne trouve rien de semblable. Les personnages se ressemblent tous. Ce ne sont pas des individus différens, ce sont des degrés divers du même caractère. Leur cœur ne connaît ni combat ni partage; ils vont droit devant eux, sans hésiter, sans fléchir, attachés à une œuvre unique dont ils ne détournent pas les yeux. Ils sont moins des hommes que des vertus personnifiées. Ainsi, tandis que le génie grec cherche à reproduire la vie tout entière, de tous ses côtés, sous toutes ses faces, le génie français éprouve le besoin de tout concentrer. Il fait des unités plus serrées et quelquefois plus factices en réduisant le récit à un seul événement, l'homme à une seule passion. Voilà entre les deux

poèmes et plus tard entre les deux littératures une différence radicale. Il y en a d'autres qui ne sont pas moins frappantes. La langue du *Roland* est ferme et claire, mais peu colorée. La poésie de l'expression lui est étrangère. « Les vers, dit M. Paris, sans variété de coupe, sans enjambement, le plus souvent composés d'une phrase entière, avec ses verbes au présent et son allure tout d'une pièce que n'assouplissent pas les particules, se suivent et retentissent pareillement l'un après l'autre comme des barons pesamment armés. » N'y cherchez rien qui ressemble aux descriptions d'Homère. Le sentiment de la nature n'y est pas connu. Quelques paysages sont vigoureusement esquissés en quelques mots : « Hautes sont les montagnes et les vallées ténébreuses, les roches noires et les défilés sinistres! » Mais l'esquisse ne devient jamais un tableau, et toutes les esquisses se ressemblent. Ces imperfections tiennent moins au poète lui-même qu'au peuple pour lequel il chantait. Je ne les signale que parce qu'elles indiquent les tendances de son esprit et en marquent les limites. Ce qui rend pour moi le *Roland* si curieux, c'est qu'il est, comme l'*Iliade*, le premier ouvrage d'une grande littérature qui révèle d'avance ses principales aptitudes, et dès son premier pas laisse prévoir ses destinées.

Le *Roland* est le seul des poèmes de cette époque qui mérite entièrement le nom d'épopée. Les autres, même les plus beaux, ne sont que des remaniemens d'ouvrages antérieurs. On les a mis à la dernière mode, et ils ont beaucoup perdu à être ainsi rajeunis; c'est à peine s'ils conservent quelques traces de l'inspiration première. Plus on avance, plus ce caractère impersonnel qui distingue les poèmes primitifs s'efface; l'auteur se révèle de plus en plus, et d'une façon désagréable, par les efforts qu'il fait pour intéresser son public. La simplicité antique ne suffit plus; on est forcé d'ajouter sans cesse des incidens nouveaux. C'est un moyen plein de dangers : il rend peut-être un moment les auditeurs plus attentifs, mais aussi il ébranle leur confiance dans les faits qu'on leur raconte; comme ces faits s'écartent de la tradition, ils les prennent pour ce qu'ils sont, pour une invention de trouvère, et les écoutent en souriant. La nature du plaisir qu'ils trouvent à les entendre es changée; c'est un roman d'aventures qui les amuse, ce n'est plus une histoire du passé qui les émeut. En vain les auteurs, qui comprennent tout ce qu'ils perdent à ce changement, s'empressent-ils d'affirmer que leur histoire est vraie, qu'ils l'ont prise dans un vieux livre, « à Saint-Denys en France, où il y a un si beau moustier, et qu'un clerc l'a translatée du latin en roman; » ces affirmations peuvent bien tromper d'abord quelques esprits crédules, mais, comme tous les poètes les répètent et à propos des récits les plus

fabuleux, elles finissent par ne plus tromper personne. Encore leur pardonnerait-on leurs mensonges, s'ils n'avaient pas la manie de les insérer dans nos vieux poèmes. On les reprend alors pour les défigurer; on les délaie dans un déluge de vers médiocres; on les allonge d'épisodes extravagans (1). Il faut qu'à chaque siècle ils s'accommodent aux goûts nouveaux du public. Quand la rime a la vogue, on leur ôte vite leurs anciennes assonances pour les mettre en rimes; dès que l'alexandrin triomphe, on se hâte de l'introduire chez eux à la place de ce vers de dix syllabes qui était si vif et si aisé. On les refait, on les altère, on les gâte, sous prétexte de les rajeunir, jusqu'au jour où, pour dernier outrage, on s'avise de les traduire en prose. Et cependant ils ont la vie si dure que, même sous cette forme indigne d'eux, ils n'ont pas cessé d'être populaires dans nos campagnes.

M. Gautier nous a raconté avec beaucoup de détails l'histoire de cette décadence; c'est peut-être la meilleure partie de son livre. Après l'avoir lue, je suis moins surpris que lui et moins indigné de la renaissance. M. Gautier prouve lui-même qu'elle n'a rien détruit; la poésie qu'elle a remplacée était morte longtemps avant elle. Les littératures antiques se sont produites au milieu du vide et du désert, c'est pour cela qu'elles ont été accueillies avec tant d'enthousiasme. Cet enthousiasme, avec tous ses excès, était peut-être nécessaire pour rendre à la poésie la fécondité qu'elle avait perdue. Je ne sais pas si l'on a le droit de se plaindre qu'il ait été souvent aveugle et exclusif; on n'est créateur qu'à la condition d'avoir une foi absolue dans ce qu'on fait et d'abonder en ses idées, ce qui rend injuste pour tout le reste. Les siècles critiques, comme le nôtre, n'entrent si facilement dans l'esprit des autres siècles que parce qu'ils n'ont pas eux-mêmes une originalité bien marquée. Il est regrettable sans doute qu'on se soit enivré d'antiquité au point d'oublier aussi complétement le passé; mais comment croire avec M. Gautier que les poètes du XVI[e] siècle pouvaient revenir aux œuvres des trouvères du XII[e] ? L'esprit n'aime pas à repasser deux fois par les mêmes chemins. D'ailleurs Charlemagne et Roland, qui figuraient dans tant de mauvais ouvrages, ne réveillaient plus que des souvenirs de médiocrité et d'ennui. Les romans avaient décrédité les

(1) Un des exemples les plus curieux de cette extravagance est le prologue ajouté par un trouvère à la chanson d'Huon de Bordeaux. « Jamais, dit M. Gautier, imagination malade ne s'est livrée à un plus inexplicable délire. C'est là qu'on voit les Sarrasins attaquer Judas Maccabée, et, vaincus par lui, lui offrir en mariage la fille de leur roi. De cet étonnant mariage naît une fille nommée Brunehaut, que les fées protégent et qui devient un jour la mère de Jules César. Mais nous marchons de surprise en surprise : Jules César va faire son pèlerinage à la cour du bon roi Artus et y devient l'heureux époux de la fée Morgue, sœur du roi breton. Il en a deux fils, saint George et le nain Obéron, qui devait être un jour le puissant protecteur d'Huelin de Bordeaux. »

poèmes. Cette littérature ne doit donc accuser de sa mort qu'elle-même. Ce qui la rend si intéressante à étudier, c'est précisément qu'elle s'est développée toute seule, en dehors de toute influence étrangère, qu'elle ne doit qu'à elle sa grandeur, mais qu'aussi elle est responsable de sa chute, — qu'elle a jusqu'au bout accompli ses destinées par ses propres forces. Voilà pourquoi elle est si précieuse pour ceux qui veulent savoir comment naît et se forme l'épopée quand elle se produit naturellement chez un peuple. On a vu de quelle façon nos chansons de geste sont sorties des cantilènes pour tomber dans le roman d'aventures; comme en opérant cette évolution elles n'obéissaient qu'à la nature des choses, ce qu'on observe chez elles peut passer pour l'histoire du genre lui-même. Il a suffi d'ériger ces faits particuliers en lois générales pour formuler les théories nouvelles de l'épopée.

II.

Cette étude serait incomplète si je ne disais, avant de finir, quelle place les poèmes épiques nés en pleine civilisation comme l'*Énéide* occupent dans la nouvelle théorie. Cette place est fort petite; le plus souvent on les passe sous silence, ou si l'on daigne en parler, c'est pour les traiter rudement. Du reste les attaques qu'on a dirigées contre ces poèmes ne sont pas isolées : c'est une mêlée particulière dans une grande bataille. En réalité, le combat est engagé partout entre la poésie des époques primitives et celle des époques lettrées et classiques. Embrassons-le un moment dans toute son étendue avant de revenir à l'épopée.

Il n'y a rien assurément de plus légitime que l'admiration qu'on éprouve pour la poésie des peuples naissans. Elle est pleine de fraîcheur et de vérité. On est ravi d'y rencontrer une originalité qui s'ignore et ce goût de sauvage qui ne déplaît pas à des gens fatigués d'une civilisation raffinée. C'est la gloire la moins contestée de la critique actuelle de nous en avoir donné l'intelligence et l'amour. Elle nous a révélé des chefs-d'œuvre ignorés, elle a conquis et arraché à l'oubli des époques qu'on dédaignait d'étudier, elle a agrandi le domaine littéraire. Dans ce domaine, il est naturel que les contrées les plus récemment découvertes soient celles aussi qu'on aime le plus à parcourir. On est plus sûr d'y trouver des aspects nouveaux et de n'y pas marcher sur les pas de tout le monde. Que ceux qui s'y sont engagés les premiers soient revenus charmés du voyage, c'est ce que j'admets sans peine. Je comprends que cet éblouissement que leur cause un pays inconnu les ait rendus injustes pour toutes les autres époques littéraires, et je ne suis pas scandalisé de leur entendre dire qu'ils aiment mieux la *Chanson de*

Roland ou les *Nibelungen* que l'*Énéide*. C'est un goût particulier, comme celui des gens qui préfèrent la campagne à la ville, ou la province à Paris. On peut ne pas le partager, il est assez malaisé de le combattre. Le tort commence à prétendre que ce goût est le seul raisonnable, et c'est malheureusement un tort très commun : qui de nous résiste à la tentation d'ériger ses préférences en principes et de faire de ses fantaisies des lois absolues?

C'est par ce chemin qu'on est arrivé bien vite à de grandes exagérations. Quand on ressent une passion si violente pour la poésie primitive, on est amené malgré soi à penser qu'elle produit toujours des chefs-d'œuvre, ce qui n'est pas vrai. On était tenté de croire autrefois à l'infaillibilité des poétiques, et l'on avait tort: elles n'ont pas empêché de faire de bien mauvais ouvrages; mais il n'est pas sûr que ceux qui s'en passent en fassent toujours de bons. Les chants populaires ont une grande importance historique; ils peuvent n'avoir aucun mérite littéraire. Leur âge ne garantit pas leur qualité; il doit être permis de les trouver médiocres et de le dire, et l'on n'est pas criminel pour résister à ceux qui voudraient nous contraindre à les admirer sur l'étiquette. Une opinion plus accréditée encore, sans être beaucoup plus juste, est celle qui insinue que non-seulement les époques les plus reculées sont aussi les plus poétiques, mais que les nations ne rencontrent guère la poésie qu'à leur berceau : c'est aller bien loin. Pourquoi veut-on que celles qui possèdent dans leur jeunesse ce don précieux soient condamnées à le perdre quand elles atteignent leur âge mûr dans le plein épanouissement de leurs forces? est-on même forcé de croire qu'elles en soient fatalement privées quand elles touchent à leur déclin, qu'elles le savent et qu'elles en souffrent? La poésie peut également exister à toutes les phases de leur vie; son influence ne s'exerce pas de la même manière, mais elle peut être aussi puissante. Quand elle chante au soleil, dans les rues et dans les places, qu'elle rassemble, émeut et transporte un peuple entier en lui rappelant ses souvenirs nationaux, elle est grande sans doute; l'est-elle beaucoup moins lorsqu'elle va trouver chacun de nous dans le secret et la retraite, et qu'elle lui parle non pas de ses aïeux, mais de lui? Si le poète des époques primitives, porté par la foule et animé de ses passions, fait entendre des chants admirables, celui qui vit seul et n'est occupé qu'à écouter les plaintes de son âme blessée ne peut-il pas trouver des accens qui nous pénètrent? C'est le dernier que je saisis le mieux et qui me touche le plus. L'autre est trop loin de nous; il faut se faire trop naïf et trop jeune, s'oublier un moment et sortir de soi pour le comprendre. C'est un effort qui coûte et dont tout le monde n'est pas capable. La société qui créa le *Roland* nous est entièrement étrangère, nous n'avons rien de commun avec ces hommes de

fer « qui tranchent les poings, les côtes, les échines, et brisent les cuirasses jusqu'à la chair vive. » Leurs sentimens et leurs passions ne nous sont plus connus. C'est un monde différent. Y pénétrer est vraiment un travail d'érudit et d'archéologue. Au contraire nous connaissons très bien celui que dépeint la poésie des temps civilisés : c'est le nôtre. Comme elle parle de nous, il n'est pas surprenant que nous l'écoutions volontiers, et à la façon dont elle émeut notre cœur nous sentons bien qu'elle n'est pas seulement, comme on vient nous le dire, un jeu d'esprit et l'amusement de quelques lettrés.

Il est vrai qu'elle est artificielle. Si l'on entend par là que l'art y tient une certaine place, c'est un reproche qu'elle est bien forcée d'accepter; mais les poètes qui se passent tout à fait de l'art sont très rares. Si l'on en veut trouver qui ne s'en servent jamais, je crains bien qu'on ne soit obligé de remonter jusqu'à l'origine même des littératures. Encore arrive-t-il que, lorsqu'on étudie de près ces temps reculés, on s'aperçoit que les auteurs y sont moins primitifs, moins désintéressés du succès qu'on ne le suppose; ils ont aussi recours à des artifices et à des procédés qui ne diffèrent des nôtres que parce qu'ils sont plus naïfs et moins adroits. On regarde l'emploi des expressions toutes faites et des phrases de convention comme l'indice qu'une poésie est en décadence; il y en a pourtant aussi dans l'enfance des poésies. Les vers barbares qu'on trouve sur les tombeaux des Scipions ne se composent guère que de formules, et l'on a la preuve qu'elles étaient reproduites sur presque tous les monumens funéraires de ce temps. Il y a des formules dans le *Roland*, et quand je devrais attrister M. Gautier, qui admire si sincèrement cette expression de « douce France, » et la croit inspirée par un vif amour du pays, je suis bien obligé de lui dire que je ne la regarde que comme une épithète ordinaire et convenue. Ce qui prouve que le trouvère n'y attachait pas une grande importance, c'est qu'il la met dans la bouche de Marsile, le roi païen, comme dans celle de Charlemagne (1). Il y a des formules dans l'*Iliade*; ce sont toutes ces phrases immuables par lesquelles on nous apprend qu'on se lève ou qu'on s'assied, qu'on mange et qu'on boit, qu'on s'endort ou qu'on s'éveille. Je suis même tenté de croire que cette poésie primitive se pétrifie plus vite que les autres, que l'imitation servile, le procédé, la convention, s'y font de bonne heure une plus large place. Ce que nous savons des poèmes cycliques de la Grèce, ce que MM. Paris et Gautier nous apprennent des épopées du XIII[e] et du XIV[e] siècle me le fait penser. Les esprits étaient alors plus jeunes et plus inexpérimentés; ils avaient à la fois plus d'en-

(1) *Chanson de Roland*, v. 16. Je cite d'après l'édition de Génin. Je n'ai pas eu à ma disposition celle de M. Müller, qu'on dit meilleure.

thousiasme et moins de ressources. Les beaux ouvrages qu'ils entendaient chanter s'imposaient doublement à eux par l'admiration qu'ils excitaient et l'impossibilité où l'on était de faire autrement. Ils devenaient le cadre obligé dans lequel toute inspiration poétique devait se produire. Ceux qui cherchaient les mêmes succès suivaient naïvement la même route. Quand un caractère, quand un sentiment avait paru frapper le public, on s'empressait de le reproduire. Jamais le retour des mêmes incidens, la répétition des mêmes idées et des mêmes phrases n'ont été poussés plus loin. Ce fut un grand progrès quand on apprit à dissimuler ou à rajeunir ses emprunts, quand on mit dans ses imitations plus de variété, plus d'adresse, plus de goût, en un mot quand l'art remplaça l'artifice. Aussi les poètes qui s'en servirent les premiers furent-ils accueillis par des applaudissemens unanimes. Eux-mêmes se vantent comme d'une gloire de ce que quelques-uns leur reprochent aujourd'hui comme un crime. « Avant moi, dit fièrement Emnius, personne n'avait gravi la demeure des muses, personne ne se souciait du beau parler. » L'auteur de la *Chanson des Saxons* ne s'exprime pas autrement quand il se compare à ces jongleurs bâtards qui vont par les villages avec leur grosse vielle au fourreau dépenaillé. « De celui même d'entre eux qui en sait le plus, le dire est médiocre, car ils ne connaissent pas les riches vers nouveaux, ni la chanson rimée que Jehan Bodel a faite. » On voit bien à cet air de triomphe que ces poètes étaient sûrs que leurs innovations seraient bien reçues. Pourquoi en auraient-ils douté? L'art ne détrônait pas alors la nature, comme on l'a prétendu : il se substituait à des procédés plus apparens et plus maladroits; il n'y avait donc aucune raison de lui faire un mauvais accueil. En tout cas, il n'est plus possible aujourd'hui de s'en passer, et il faut prendre son parti de vivre avec lui. On est artificiel en s'en servant, on le serait bien plus encore, si l'on essayait d'y renoncer. Cette nécessité n'a rien qui me désespère. L'histoire littéraire m'apprend que l'art n'est pas incompatible avec une inspiration véritable, qu'il peut être un secours comme un obstacle, et qu'en somme les services qu'il rend l'emportent sur le mal qu'il peut faire. Je crois donc fermement que les temps où l'on est forcé de le subir peuvent être favorables à la poésie comme ceux où l'on ne le connaît pas, qu'il est bon sans doute d'aimer ce que Lucrèce appelle la jeunesse fleurie du monde, quand elle nous laisse des œuvres comme l'*Iliade* ou la *Chanson de Roland*, mais que ce n'est pas une raison de regarder comme déshérités de la muse ces siècles de civilisation brillante et sereine qu'ont illustrés Sophocle, Virgile et Racine, ou ces époques plus inégales, plus tourmentées qui ont produit Byron, Goethe et Musset.

De la question générale, arrivons enfin à l'épopée. On doit bien avouer d'abord que celle qui naît dans les siècles lettrés présente à l'égard des autres une infériorité nécessaire : elle se condamne ordinairement à les imiter, et avec quelque dextérité qu'elle accomplisse ce travail, il est naturel qu'il lui en reste un peu de gêne et d'embarras; mais elle n'imite pas toujours, elle fait aussi entrer dans son œuvre des élémens nouveaux. Il faut se demander ce qu'ils sont et si elle a raison de les accepter.

Depuis qu'on étudie avec plus de soin l'origine des littératures, on a fait une remarque curieuse, c'est que, dans les temps les plus reculés et avant toute culture savante, les principaux genres de poésie, — l'ode, l'épopée, le drame, — existent, au moins dans leur germe, chez presque tous les peuples. On ne fait guère plus que les perfectionner ou les gâter dans la suite. Il semble que l'esprit n'ait le don d'inventer des formes littéraires que dans les époques primitives. Il se sert dans son âge mûr de celles qu'il a trouvées dans sa jeunesse, et s'il témoigne si peu de scrupule à s'en servir, c'est qu'en réalité la forme est alors pour lui peu importante, et qu'il place l'intérêt ailleurs. La poésie cesse très vite d'être ce que nous l'avons vue dans les premières épopées, une œuvre complexe et anonyme animée des sentimens d'un peuple. Elle devient bientôt un travail tout personnel. Le poète se montre dans son ouvrage, non qu'il ait besoin de parler de lui et de se mettre en scène, c'est un abus qui n'est ordinaire qu'aux littératures en décadence; mais la manière seule dont il choisit et traite son sujet suffit pour le révéler. En le voyant éclairer d'une lumière plus vive certains personnages ou certains incidens, on devine qu'il a des préférences et ne laisse pas ses passions particulières se perdre dans les passions de tous. Il se regarde donc vivre et penser; il s'isole des autres, et, sachant qu'ils diffèrent de lui, il les observe comme il s'observe lui-même. Le plaisir qu'il trouve à cette étude est partagé par ceux qui le lisent. Dès lors elle devient le principal agrément de la poésie. Le cadre importe peu; on le prend tout fait, et personne ne s'en plaint. Les analyses de sentimens et de caractères qu'on y introduit et par lesquelles on le renouvelle sont la seule chose dont on se soucie. Tous les genres ont subi ce changement aussi bien que l'épopée. L'ode a bientôt cessé d'être le récit des événemens contemporains pour devenir l'expression d'une âme qui se chante elle-même. L'art dramatique n'avait encore produit que des ébauches informes dans ces temps primitifs, mais elles avaient le caractère de toute la poésie de cette époque : qu'on chante le dithyrambe autour de l'autel de Bacchus, ou qu'on représente la passion du Christ à la porte des églises, ce sont toujours les sentimens et les croyances de la foule qu'on se contente de reproduire. Aujourd'hui une pièce de

théâtre n'est plus qu'une conception particulière de l'auteur, l'œuvre de ses réflexions et de sa volonté. Cette révolution qui a transformé la poésie ne s'est donc pas bornée à l'épopée; elle a atteint tous les genres à la fois. Je sais bien qu'on met entre eux, et avec raison, quelque différence : on dit que tous n'étaient pas également propres à être ainsi modifiés, que l'ode et le drame pouvaient s'acclimater plus facilement dans un état social civilisé, qu'au contraire l'essence même de la poésie épique est d'être impersonnelle et spontanée, qu'elle n'existe plus quand elle devient l'œuvre volontaire et réfléchie d'un poète. S'il en est ainsi, la discussion n'est plus qu'une querelle de mots, et il est facile de la faire cesser. Ne donnez plus ce nom vénérable d'épopée qu'aux chefs-d'œuvre de la poésie primitive. Cherchez-en un autre pour ceux des époques lettrées. Établissez tant que vous voudrez que ce sont des œuvres différentes, vous ne prouverez pas que ce soient des œuvres médiocres. Virgile, le Tasse et Milton, de quelque façon qu'on désigne leurs ouvrages, seront toujours de grands poètes. « Vous refusez, disait Addison, d'appeler *le Paradis perdu* un poème épique, eh bien! nous l'appellerons un poème divin. »

Je voudrais rendre ces observations encore plus claires en prenant un exemple. Il y a un de ces poèmes dont le sort m'intéresse plus que celui des autres, et c'est précisément le plus maltraité. L'*Énéide* est le type et l'idéal de l'épopée savante; c'est elle aussi qui risque le plus de perdre aux théories nouvelles. En a-t-elle autant souffert qu'on pouvait le craindre? Je ne le crois pas. Il serait facile de faire voir que Virgile n'a pas été pris tout à fait au dépourvu par ces théories, et qu'il semble par moment les avoir pressenties. Il y avait en lui un critique profond en même temps qu'un grand poète. Personne n'eut de son temps une vue plus claire des conditions et de la nature du poème épique. Il n'a pas cru que ce fût un genre comme un autre, auquel toutes les époques étaient également favorables, et qu'il fût aussi aisé d'y réussir qu'il le paraissait aux faiseurs de poétiques. Celle de son ami Horace lui fournissait un petit recueil de recettes épiques qu'autour de lui on croyait suffisantes pour faire un bon ouvrage: il ne s'en est pas contenté. Sa façon d'imiter Homère, plus exacte, plus complète que ne l'exigeaient, que ne le souhaitaient peut-être beaucoup de ses contemporains, est celle d'un homme qui sent les difficultés de son entreprise et désespère d'y réussir par ses seules forces. Il a conscience assurément des embarras que lui causent le temps où il vit, l'indifférence railleuse des gens qui l'entourent, les timidités et les délicatesses de leur goût. Chaque fois qu'il se heurte à ces obstacles, il revient à son divin modèle et s'attache plus étroitement à lui. Je trouve un grand charme dans

cette imitation inquiète, passionnée, où la méfiance pour soi-même et son époque se mêle à l'admiration sans réserve d'un chef-d'œuvre. Je suis avec un intérêt étrange les efforts que fait cette nature personnelle, si impressionnée par les événemens et les hommes, pour s'oublier elle-même, pour se détacher de son temps, pour se faire contemporaine de ses héros. Je me demande par quelle merveille d'habileté il a su, avec des élémens si divers, empruntés à l'Italie et à la Grèce, au présent et au passé, à la cour d'Auguste et à celle d'Évandre, à l'imagination et à l'histoire, à la civilisation et à la barbarie, construire, suivant l'expression d'un critique allemand, dans les espaces vides et le demi-jour de la fantaisie ce monde mythique où séjournent et se meuvent ses personnages. Sa gloire n'est pas beaucoup diminuée pour moi quand on me montre combien il doit aux autres dans ces créations même qui semblent le plus lui appartenir. Je sais que l'invention et l'originalité ne sont pas tout à fait la même chose, et qu'il y a une façon d'imiter qui prouve qu'on n'est pas un esprit timide ou une nature indigente. Je me souviens, par exemple, que les gens du XVIe siècle ont vécu presque uniquement de l'antiquité, se contentant de l'interpréter et de la traduire, ce qui ne les a pas empêchés d'être les plus audacieux des novateurs et de changer le monde. Certes, si l'imitation était toujours un esclavage, ils n'auraient pas d'un travail servile tiré la liberté de penser. Je ne suis donc pas disposé à faire bon marché des imitations qu'on trouve dans l'*Énéide*. Elles sont l'œuvre d'un homme de génie qui se rapproche de son modèle à force de le comprendre et de l'aimer, et l'âme y a autant de part que l'esprit. Cependant, quelque estime qu'elles méritent, ce n'est pas là qu'on doit placer la véritable supériorité de Virgile. Sa machine épique est celle d'Homère, il s'en est fort bien servi, mais enfin elle ne lui appartient pas. Après avoir rendu hommage à l'art merveilleux qu'il a déployé pour se l'approprier, j'avoue qu'il a d'autres qualités qui me touchent davantage, et que chez lui le poète est bien plus grand encore que l'artiste.

Les critiques l'ont beaucoup loué d'avoir fait un poème national, et il n'ont pas eu tort. De son temps, la mode était aux épopées mythologiques; il avait donc quelque mérite à préférer l'histoire de Rome à celle d'Hercule ou de Diomède. Ce qui me frappe dans le choix de son sujet, c'est qu'il a voulu imiter les poètes primitifs, qu'il s'est laissé pénétrer par les émotions populaires, et qu'il a chanté ce qui faisait battre les cœurs autour de lui (1). On était

(1) Il ne faut pas s'exposer à mal dire ce qui a été très bien dit ailleurs. M. Sainte-Beuve, dans sa charmante *Étude sur Virgile*, a montré avec quel talent le poète s'était inspiré des sentimens de ses contemporains. C'est ce qui a rendu son œuvre

au lendemain d'Actium quand Virgile commença l'*Énéide*. Ce moment a laissé sur elle son empreinte. Quelque opinion qu'on ait d'Auguste, il faut bien reconnaître qu'il était alors adoré de l'Italie, qu'il n'avait pas seulement rassuré les intérêts, mais que par son habile conduite il avait gagné les cœurs. Aussi la nouvelle de sa victoire fut-elle saluée par une explosion de joie et de patriotisme. C'était la première fois que l'empire était réuni sous un seul maître. Mieux centralisé, il parut plus grand. Jamais son immensité n'avait autant frappé les regards que depuis que le pouvoir n'était plus éparpillé en tant de mains et qu'on voyait le monde aux genoux d'un homme. L'orgueil romain s'exalta à ce spectacle bien fait pour l'éblouir. Ce n'était pas seulement à Rome qu'on en était fier. En communiquant à tous les Italiens le droit de porter son nom, Rome leur avait fait part de sa gloire, et comme il y avait moins longtemps qu'ils en jouissaient, ils y étaient peut-être plus sensibles qu'elle. C'est dans cet élan de bonheur et de fierté dont tressaillit l'Italie que Virgile trouva son inspiration. Il n'était pas, comme Horace, un habitué des grandes villes, où l'usage du monde et le scepticisme des bonnes compagnies tempèrent les grands sentimens. Ce provincial, ce fils de paysans, élevé parmi les broussailles et les forêts, *venetus, rusticis parentibus natus, inter frutices et silvas educatus*, était resté plus longtemps en contact avec les classes inférieures, qui souffrent davantage des malheurs du pays et qui applaudissent de plus grand cœur à sa paix et à son unité. C'est sur ce patriotisme élargi, qui embrassait non plus une seule ville, mais toute l'Italie et par moment le monde entier, qu'il a fait reposer son poème. L'idée principale, quoi qu'on ait prétendu, en était nationale et populaire. Ne croyons pas les savans qui nous disent que cette histoire de l'arrivée d'Énée dans le Latium n'était qu'une fable étrangère, une importation récente des annalistes grecs, sans racines dans le pays, comme celle de Francus, fils d'Hector, chez nous. Niebuhr pense au contraire qu'elle était tout à fait d'origine italienne, et, si l'on ne veut pas aller jusque-là, il faudra bien qu'on admette, avec M. Preuner (1), qu'elle s'est greffée de bonne heure sur une tradition antique, et qu'il n'y a que les noms des personnages qui soient grecs. On sait avec quelle adresse, avec quel soin pieux Virgile a groupé autour de ce récit toutes les légendes locales qu'il avait pu recueillir. La critique an-

vivante, car, suivant la remarque de M. Sainte-Beuve, « avoir vécu une fois est la première condition pour vivre toujours. » Je renvoie à l'*Étude sur Virgile* tous ceux qui prétendent que l'*Énéide* est un poème de cabinet.

(1) Dans son excellent ouvrage intitulé *Hestia-Vesta*, Tübingen 1864. M. Preuner pense que la légende de Latinus a été le type de celle d'Énée.

cienne ne se trompait pas quand elle faisait de lui un savant et un archéologue. C'était son goût et sa passion de rassembler les souvenirs du passé pour les mettre dans son poème. Plus on étudie l'*Énéide* de près, plus on découvre avec surprise qu'il n'y a pas un incident, si futile, si insignifiant qu'il paraisse, que Virgile n'ait emprunté à l'histoire réelle ou mythique de son pays. Les critiques ont bien raison de dire qu'il n'a rien inventé : c'est un reproche qu'il mérite, mais il tenait à le mériter. Ce n'était pas, comme on l'a prétendu, stérilité d'imagination, c'était système et parti pris. La gloire d'Homère l'avait séduit; il voulait, comme lui, qu'un peuple se reconnût dans son ouvrage; en n'y admettant rien qui ne s'appuyât sur les souvenirs de tous, il espérait faire illusion à ses contemporains. Ce qu'il pouvait ajouter de son fond aurait détruit l'autorité du reste. Son poème, si personnel par les sentimens, ne l'est pas par les récits. S'ils n'ont pas toujours une couleur aussi poétique qu'on le voudrait, s'ils manquent un peu de variété, on peut presque dire qu'il n'en est pas responsable, et qu'il en faut accuser le génie même du peuple italien, qui n'avait pas su se créer d'autres légendes. Quant à lui, comme il a voulu écrire un poème qui fût national, il s'est fait la loi de n'employer que les matériaux qui lui étaient fournis par la tradition, et de n'y pas mêler des fantaisies de poète. Je ne regarde donc pas la sobriété de ses inventions comme une preuve de la pauvreté de son génie; j'y vois plutôt une sorte d'intuition confuse de la nature véritable de l'épopée et la plus noble ambition qui puisse tenter la poésie.

Qu'on ne vienne donc pas insinuer que l'*Énéide* est « une épopée de salon, une œuvre de bel esprit faite pour quelques beaux esprits. » C'est la bien mal connaître que de la confondre avec la *Thébaïde* de Stace et les *Métamorphoses* d'Ovide. Virgile n'était pas de ces dédaigneux, comme Horace, qui font profession de n'écrire que pour quelques personnes. Le public auquel il s'adressait était plus étendu, et, quoiqu'à cette distance il ne soit pas toujours facile de savoir jusqu'à quelle profondeur un ouvrage a pénétré dans la société de son temps, on peut affirmer que ce public a répondu à son appel. L'*Énéide* a été populaire, non pas sans doute au même sens que l'*Iliade*; elle est d'une époque où les lettrés se séparent de ceux qui ne le sont pas; le poète, quelque effort qu'il fasse, ne peut plus espérer plaire à tout le monde à la fois. Il lui faut choisir ses lecteurs. Virgile a subi cette nécessité comme les autres : il n'a pas écrit pour tous, et cela suffit à le distinguer d'Homère. Seulement je crois qu'alors la classe des gens capables d'apprécier ses vers s'étendait plus loin qu'aujourd'hui. C'était un des bons côtés de l'esclavage, qui en avait si peu. Comme on se déchargeait des soins

matériels de la vie sur les esclaves, le reste, c'est-à-dire aux yeux des anciens la société tout entière, était plus libre de se livrer aux travaux de l'intelligence. On a la preuve de l'impression que l'*Énéide* a produite sur des gens qui n'étaient pas des beaux esprits. Aux catacombes sur les plus pauvres tombeaux, à Pompéi parmi ces *graffiti* que crayonnaient sur les murailles les flâneurs de la place publique, les coureurs de spectacles, les habitués de cabaret, on retrouve des vers de Virgile. Il est aussi le seul des poètes de ce temps auquel on ait créé de bonne heure une histoire légendaire, et l'on sait bien que ce n'est pas ordinairement dans les salons et chez les gens distingués que naissent les légendes. Cette célébrité qu'il obtint parmi ceux même qui semblaient le moins capables de le goûter s'explique par le caractère de son poème. De tous les sentimens, le patriotisme est le plus accessible à la foule et demande le moins de culture d'esprit pour être compris; c'est le seul dans lequel les lettrés et les ignorans, si profondément séparés aux époques civilisées, peuvent encore quelquefois se réunir, et qui fait battre tous les cœurs ensemble. En s'appuyant sur lui, Virgile était certain d'émouvoir, d'entraîner, sinon tout le monde, au moins le plus grand nombre, et il se replaçait ainsi de quelque manière dans les conditions de l'épopée primitive.

On sait pourtant qu'il ne se flattait pas d'avoir réussi dans son œuvre. « C'est une si grande affaire, écrivait-il tristement à Auguste, qu'il me semble que j'avais perdu le sens quand je l'ai commencée. » S'il ne ressentit jamais ces joies dont s'abreuve la médiocrité satisfaite, s'il ordonnait en mourant de détruire son poème, ce n'est pas qu'il songeât uniquement à quelques vers inachevés ou à quelques détails imparfaits. La cause de son désespoir était plus profonde. Je suppose que, tandis que des amis imprudens saluaient en lui un rival d'Homère, il mesurait la distance qui le séparait de son modèle, et qu'il comprenait que tout son travail ne parviendrait pas à la combler. Il n'était pas possible, à l'époque d'Auguste, de produire une œuvre qui s'adressât à tous sans exception, qui fût aussi complétement populaire, et par conséquent aussi vivante que l'*Iliade*. Ni le poète, malgré ses efforts, ni ses lecteurs, malgré leur bonne volonté, ne pouvaient plus se faire tout à fait les contemporains de la guerre de Troie. C'étaient des causes d'infériorité qui désolaient Virgile, et dont il sentait bien qu'il ne triompherait pas; mais où il se relève, où il est l'égal des plus grands, où il ne craint plus la comparaison de personne, c'est quand il est franchement lui-même, quand il se livre tout à fait à son génie et à son temps. Cet élément personnel, étranger à la poésie primitive, et qu'il a largement introduit dans son ouvrage, en fait aujourd'hui

le charme principal. Les Allemands lui reprochent beaucoup sa *subjectivité*, c'est elle qui chez nous lui donne le plus d'amis. Nous nous gardons bien, en lisant la mort d'Euryale ou celle de Lausus, de lui faire un crime de n'avoir pas su retenir un cri de douleur. Que nous importe, quand il nous émeut, qu'il s'écarte des traditions antiques? Ce qui nous attache à lui, c'est que précisément par sa connaissance profonde des misères de la vie, par ce tour de rêverie et de tristesse qu'il donne à ses vers, par sa préférence pour les héros modestes et malheureux, par ses aspirations vers une morale plus pure et une religion meilleure, par un certain sentiment d'humanité généreuse, il est le premier des poètes modernes. Aucune théorie ne pourra lui enlever cette gloire. Il faut donc, quand on veut le juger équitablement, faire trois parts différentes dans son œuvre. On y trouve tout ensemble une forme épique imitée d'Homère, des traditions nationales où revit tout le passé de l'Italie, et des élans d'émotion qui trahissent la personnalité du poète. Ces trois élémens ont une importance inégale. L'ancienne critique avait le tort de ne pas les distinguer; on ne peut plus aujourd'hui les confondre. Les travaux récens sur l'épopée nous font un devoir de séparer, dans l'*Énéide*, la partie vraiment vivante et originale de celle qui l'est moins. Si quelques endroits de l'ouvrage peuvent y perdre, l'auteur en somme y gagnera, et l'admiration qu'il inspire, en devenant plus éclairée, deviendra plus solide. Quant à l'œuvre elle-même, je comprends qu'on signale le caractère nouveau qu'elle tire de la combinaison de ces élémens divers, et qu'on ne la confonde plus tout à fait avec les poèmes épiques primitifs. Si l'on va jusqu'à dire que l'épopée proprement dite ne peut pas la contenir, il faut plaindre sincèrement l'épopée qui se prive d'un tel chef-d'œuvre et se résigner à l'appeler d'un autre nom; mais, je le répète, de quelque façon qu'on la désigne, on ne lui fera pas perdre la place que l'estime de dix-huit siècles lui a donnée.

Les théories nouvelles n'ont été encore appliquées chez nous qu'avec une certaine réserve. On s'est contenté de mettre Virgile hors de l'épopée; encore a-t-on fait précéder cette exécution de toute sorte de formules de politesse. On va bien plus loin en Allemagne, où l'on est moins asservi aux traditions, et on le jette sans façon hors la poésie. Il ne suffit même plus en ce moment de proscrire des auteurs isolés, on efface d'un trait de plume des littératures entières. La nôtre surtout et celle des Romains sont trop régulières, trop timides, trop artificielles pour des gens épris des poésies primitives et des génies spontanés. « Les Italiens, dit M. Mommsen, n'éprouvent pas la passion du cœur; ils n'ont ni les aspirations sur-

humaines vers l'idéal, ni l'imagination qui prête à la chose sans vie les attributs de l'humanité; ils n'ont point, en un mot, le feu sacré de la poésie. » Les voilà jugés, ils n'iront jamais au-delà de la « facilité improvisatrice. » C'est en vain qu'ils réclament avec Dante et Lucrèce, qui paraissent pourtant des poètes assez profonds et assez sérieux. M. Mommsen les condamne à chanter toujours des *canzonette* et à danser éternellement la *tarentelle*. L'art vrai, intime, leur est interdit; il ne leur a pas été donné de voyager « dans les champs de l'idéal. » La France n'est pas mieux traitée; M. Mommsen, qui est bon patriote, ne lui pardonne pas la domination qu'à deux reprises, au moyen âge et au XVIII[e] siècle, elle a exercée sur son pays. Il ne peut pas comprendre « que des nations dotées du génie de l'art, comme les Anglais et les Allemands, n'aient pas dédaigné de recourir aux tristes pis aller de la culture française. » Et pour qui donc réserve-t-il cette gloire de la poésie qu'il nous refuse? Il a le mérite au moins de nous le dire avec franchise : « Il n'a été donné qu'aux Grecs et aux Germains de s'abreuver aux sources jaillissantes des vers et à la coupe d'or des muses. » Que le reste du monde en prenne son parti, il ne peut espérer que de « faibles gouttes » de la liqueur sacrée. Le moyen âge n'est pas plus favorisé que le XVII[e] siècle et la *Chanson de Roland* que le *Cid*. L'arrêt est sans exception, et les malheureuses nations latines, à tous les momens de leur existence, dans leur virile jeunesse aussi bien que dans leur brillante maturité, sont condamnées à être stériles. Je ne crois pas que ces opinions réussissent en France comme en Allemagne. Sans parler de l'intérêt personnel que nous avons à ne pas les accueillir avec le même engouement, la disposition des esprits est différente chez nous. Nos voisins sont grands faiseurs de systèmes, et ils ont ceci de particulier, qu'après les avoir créés ils y croient fermement, qu'ils les poussent jusqu'à leurs dernières conséquences, et que l'extravagance des conclusions ne leur démontre pas la fausseté du principe. Nous sommes des logiciens moins impitoyables, nous pensons que les théories sont faites pour expliquer les chefs-d'œuvre; si le chef-d'œuvre ne peut pas rentrer dans la théorie, nous jugeons qu'elle est mauvaise, et je crois que nous n'avons pas tort. La plus sotte duperie dans le jugement qu'on porte sur un poète, c'est de ne pas vouloir écouter l'émotion personnelle qui ne trompe guère, de prononcer d'après des systèmes qui changent et de se faire la victime volontaire de règles et de définitions dont on est l'auteur. C'est tout à fait ainsi que procédaient les critiques de l'ancien temps, les Batteux, les Lebossu, dont on s'est tant moqué, et l'on ne s'aperçoit pas qu'on imite ceux qu'on a renversés. On croit, comme eux, que le beau ne peut

avoir qu'une forme; on se crée aussi un idéal étroit, et l'on proscrit rigoureusement toutes les œuvres qui s'en écartent; on use contre Virgile et Racine des façons de raisonner dont ils se servaient contre Homère et Shakspeare, et après une lutte entreprise pour donner plus de liberté et d'étendue à la critique on se contente de remplacer une orthodoxie littéraire par une autre. C'est bien la peine, en vérité, de faire des révolutions !

Gardons-nous d'adopter ces théories systématiques et exclusives; prenons la poésie de toutes mains, et tâchons d'en jouir, quand nous la rencontrons, sans lui demander son origine. Faisons-nous, autant que nous le pourrons, un goût large et flexible, capable de comprendre les poètes de tous les pays et de tous les temps, aussi bien ceux des époques civilisées que ceux des époques primitives. C'est seulement à ces conditions que ce grand mouvement de la critique contemporaine produira tous ses fruits; le résultat de tant de patientes études serait trop mince, si elles ne devaient aboutir qu'à créer des priviléges pour certaines races et à nous enfermer étroitement dans certaines formes littéraires. Applaudissons aux efforts des savans qui nous font connaître de beaux ouvrages dont le souvenir s'était perdu : ils réparent une longue injustice, ils augmentent nos plaisirs, ils enrichissent notre littérature; mais ne les écoutons pas, s'ils prétendent diminuer la gloire des œuvres que tous les siècles ont admirées au profit de celles qu'ils ont découvertes. Suivons d'un œil curieux les admirables travaux des philologues qui, par la comparaison des langues, nous font remonter à l'origine même des croyances et de la civilisation des peuples; mais ne les laissons pas dire qu'en dehors d'eux il n'y a rien, et que désormais dans la critique des œuvres d'art la science remplacera le sentiment : comme s'il n'y avait pas chez un grand poète une partie éternellement vivante qui produit son effet toute seule, qui va chercher le cœur, comme disait Boileau, et le remue sans qu'on ait absolument besoin de savoir à quelle formation elle appartient, et si elle nous vient du chinois ou du sanscrit! On aura beau faire, on ne nous prouvera pas que la seule façon de juger la poésie, même celle des époques reculées, soit de s'armer de systèmes ou de se hérisser de science. A ceux qui le prétendent, je réponds avec Molière : « Ne nous embarrassons pas de ces chicanes, et laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles. »

GASTON BOISSIER.

LES

PRÉCURSEURS ITALIENS

II.

MASSIMO D'AZEGLIO.

I. *I Miei Ricordi*, di Massimo d'Azeglio, 2 vol.; Florence, Barbera, éditeur, 1867. — II. *L'Italie de 1847 à 1865, correspondance politique de Massimo d'Azeglio*, avec une introduction par M. Eugène Rendu; 1 vol. in-8°. Didier, 1866. — III. *Commemorazione di Massimo d'Azeglio*, discorso di Giuseppe Massari; Bari, 1866, etc.

Les hommes font les révolutions, les révolutions dévorent les hommes, et avant même d'être achevées elles ont épuisé la génération dont elles sont l'ouvrage. Tandis que les événemens se déroulent sans trêve, ils s'en vont un à un, jour par jour, tous ces héros de l'esprit ou de l'action, ces guides de la veille qui le lendemain semblent se perdre dans un mouvement dont ils ont été la force ou le génie, la prudence ou l'audace. L'un disparaît avant d'avoir vu poindre l'aube du jour que son âme a pressenti; un autre est frappé dans l'éclat des premières victoires sans avoir touché le but sur lequel son regard mourant reste fixé. S'ils ne sont pas tous à la gloire, ils furent tous à la peine, et cette transformation qui s'accomplit est le couronnement de leurs espérances, le prix de leurs vaillans efforts, la réalisation d'une pensée dont ils ont été les porte-drapeaux. La cause triomphe, les hommes restent en chemin; la légion des initiateurs se disperse au vent de la mort. L'Italie existe aujourd'hui; ceux qui l'ont faite, qui l'ont conduite d'étape en étape, qui ont souffert et pensé, voulu et agi pour elle,

qui ont su tirer parti même des fautes et renouer patiemment une œuvre dix fois interrompue, ceux-là ne sont plus déjà ou disparaissent d'heure en heure; ils ont fait leur journée, et jusque dans la mort où ils se rejoignent ils gardent ce je ne sais quoi des générations qui ont porté en elles une grande destinée; ils prennent aussitôt je ne sais quel air de figures historiques. C'est la dynastie presque éteinte des vrais et légitimes fondateurs de l'indépendance italienne.

Un jour, en 1857, lorsque cette indépendance qui s'achève aujourd'hui n'avait d'autre refuge libre que le petit Piémont, un homme, seul avec lui-même, après avoir réglé ses affaires, écrivait d'une main ferme, — d'une main qui avait tenu l'épée, — cette belle page, sorte de testament religieux et politique, qui n'est pas seulement l'expression d'une volonté dernière, qui est comme le programme rétrospectif de toute une vie. « Premièrement je prie mon seigneur Dieu de recevoir mon âme immortelle, de lui accorder le pardon et de la conduire au lieu pour lequel elle a été créée et tenue sur cette terre. Il sait que tous les jours de ma vie je l'ai prié dans la sincérité de mon cœur, que j'ai eu toujours pour assuré qu'aimer la justice, la vérité, le sacrifice de soi-même, était la meilleure manière de l'adorer et de le servir. — Je le prie pour cette malheureuse patrie à laquelle j'ai porté tant d'amour, afin qu'il lui accorde d'être libre et maîtresse d'elle-même. — Je rappelle aux Italiens que *tel est leur droit*, et j'ai la certitude que, si je n'ai pas été jugé digne de voir le jour saint et béni de leur pleine indépendance, ce jour se lèvera infailliblement. Que les survivans d'alors n'oublient pas ceux qui ont contribué à le préparer; j'espère qu'ils voudront bien me faire une place parmi ceux-ci, car si je n'ai pas su ou si je n'ai pas pu travailler efficacement à l'œuvre, j'y ai travaillé, Dieu le sait, autant que tout autre avec bonne volonté. — Je rappelle encore aux Italiens que l'indépendance d'un peuple est la conséquence de l'indépendance des caractères. Qui est esclave des passions municipales ou des passions de secte ne peut se plaindre d'être esclave de l'étranger. Le jour de la concorde, du sacrifice de toute rivalité, de toute haine, de tout intérêt privé, sera la veille du jour de l'indépendance... — Je n'ai jamais haï personne, et jamais, autant que je me souvienne, je n'ai voulu offenser personne; si involontairement cela m'est arrivé, j'espère qu'on me le pardonnera, et si au contraire quelqu'un croit avoir besoin de mon pardon, je le lui donne plein et entier. Ainsi que Dieu nous ait tous en miséricorde! que ma mémoire reste dans le cœur des honnêtes gens et des vrais Italiens. Ce sera le plus grand honneur qu'on puisse me rendre et que je sache imaginer. »

Celui qui écrivait cette page était justement un de ces hommes qui sont déjà des ancêtres pour l'Italie nouvelle; c'était Massimo Taparelli d'Azeglio qui s'éteignait doucement à Turin il y a un an à peine, après avoir vu luire dans sa splendeur ce jour qui en 1857 lui semblait encore lointain. Cette indépendance dont il parlait, il l'avait servie en effet d'un cœur chaud, d'un esprit alerte et ingénieux, d'une raison indépendante et vive; il l'avait servie surtout par le caractère, par une virile et séduisante droiture devenue l'originalité de ce chevalier patriote, de ce gentilhomme libéral qui avait été tout ce qu'on peut être, soldat par tradition de famille d'abord, puis par occasion au jour du péril, artiste par instinct et par goût, romancier par inspiration nationale, polémiste quand il le fallait, diplomate au besoin, président du conseil par dévouement plus que par ambition, et qui à travers toutes ses métamorphoses, dans toutes les situations, était toujours resté un homme bien né, sans reproche et sans peur.

Turin a perdu sa couronne, elle a gardé ses saints; je veux dire que sur ses places et sur ses promenades, aujourd'hui un peu solitaires, elle garde religieusement les statues de ceux qui ont été les premiers ouvriers de l'indépendance, qui représentent pour elle l'alliance de l'esprit piémontais et de l'esprit italien : le roi Charles-Albert au visage soucieux et énigmatique, Balbo aux traits dantesques, Gioberti à l'extérieur tout moderne de bourgeois philosophe. Il y a un homme qui est la personnification plus fidèle encore peut-être de cette alliance dans sa lune de miel, c'est d'Azeglio; il l'avait réalisée en lui-même, dans sa nature à la fois exquise et forte, gracieuse et sensée, opiniâtre et facile. Né en Piémont, il avait gardé la sève de son petit pays subalpin; mais en même temps il était le plus Italien de tous les Piémontais. Il avait toujours vécu à Florence, à Rome, à Milan ou à Gênes plus qu'à Turin. Il était devenu sans effort, non-seulement par l'impulsion d'un sentiment national agrandi et excité au feu des luttes contemporaines, mais encore par goût, par habitude, le citoyen de cette Italie dont il avait été l'hôte familier avant d'être un de ses guides, et c'est à lui qu'on pourrait appliquer ce mot qu'il inscrivait au frontispice de quelques pages émues et touchantes sur Collegno : *une vie italienne!* — une vie qui se déroule entre le roman et l'histoire, entre l'imagination et la politique, ou plutôt une vie qui s'ennoblit et s'épure en passant par toutes ces phases d'une adolescence un peu agitée, d'une jeunesse volontairement asservie au travail, d'une maturité dévouée à la patrie commune, jusqu'au jour où elle va se confondre dans la résurrection d'un peuple. Cette vie embrasse toute une époque.

Massimo Taparelli d'Azeglio était né à Turin le 24 octobre 1798. C'était le quatrième fils d'une famille qui, par une particularité bizarre, était venue autrefois de Bretagne, « et c'est peut-être pour cela, remarque-t-il avec bonne humeur, que tous dans notre maison nous avons la tête un peu dure. » L'un des frères est mort jeune, officier d'artillerie; un autre était le marquis Roberto d'Azeglio, sénateur, mort il y a peu d'années; le troisième est devenu le père Taparelli, jésuite, directeur de la *Civilta cattolica* à Rome. Ils avaient tous grandi dans un de ces foyers d'autrefois où se perpétuaient les traditions, et c'est d'Azeglio lui-même qui, au souvenir de ce foyer de famille, dit dans les aimables mémoires qu'il a laissés : « Lorsqu'en ouvrant les yeux à la lumière et les lèvres au premier souffle on s'est trouvé placé dans une atmosphère d'honnêteté, de loyauté, le caractère en reste tellement imprégné, que malgré toutes les erreurs et les escapades il garde toujours par instinct le sens du devoir et de l'honneur. » Son père, le marquis César d'Azeglio, était un des types de cette vieille noblesse piémontaise, simple, fidèle, peu brillante, attachée à ses mœurs et à ses croyances, dure pour elle-même parce qu'elle était accoutumée à toutes les peines, pauvre parce qu'au premier appel elle était toujours prête à livrer sa fortune avec sa vie « pour son pays et pour sa maison de Savoie. » Le marquis César d'Azeglio avait jeté quatre cent mille francs dans les guerres de la révolution. Pris dans un combat et conduit en France, où il était un instant réduit à vivre presque d'aumônes, il n'avait accepté la liberté que lorsqu'on la lui avait rendue sans l'humiliante condition de ne plus servir son pays. Il disait quelquefois d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux : « Quand un Piémontais a les jambes et les bras rompus et deux estocades à travers le corps, alors et pas avant il peut dire : Vraiment, oui, je ne me sens pas trop bien. »

C'était un homme sévère, mais en même temps d'une bonté délicate, humain de cœur, attentif pour les siens. Ardent ennemi de tout ce qui était révolutionnaire, absolutiste par tradition et par fidélité, il ne manquait ni de lumières, ni de culture d'esprit, ni de sagacité. Un jour, bien plus tard, il écrivait à un de ses fils : « Que l'Europe tout entière et l'Italie elle-même tendent aux constitutions, cela peut être vrai, la réalisation a beaucoup de probabilités; le temps dira si elles sont fondées et le plus ou moins de bien qui en résultera pour ceux qui vivront alors... Si le Piémont devenait constitutionnel, comment cela arriverait-il? Par rebellion ? Je ne sais par quelles épreuves on passerait, mais je sais bien quelle serait ma conduite. Certainement je m'opposerais aux rebelles de tout ce que j'aurais d'intelligence, de vigueur et de crédit... Si cela se faisait par l'initiative du

roi, que ce fût l'effet de la persuasion ou de la crainte d'un plus grand mal, je me rangerais à la volonté royale, et, le nouveau système une fois établi, j'en serais le plus tenace défenseur. » C'est là peut-être d'un mot l'explication la plus claire du rôle invariable de cette noblesse piémontaise, fidèle à la maison de Savoie sans la devancer, la suivant dans ses bonnes fortunes comme dans ses malheurs, prête à se faire avec elle libérale et italienne, fût-ce en regrettant un peu le vieux temps, et marchant aujourd'hui au signal de Charles-Albert ou de Victor-Emmanuel, comme elle marchait autrefois au signal d'Emmanuel-Philibert ou de Victor-Amédée.

Les événemens vont si vite de notre temps et la face des choses a si brusquement, si complétement changé, qu'on a de la peine à se faire une idée de cette vie d'autrefois, de ce qu'était cette Italie du lendemain de la révolution française, lorsque tout ce qu'il y avait de Piémontais fidèles était obligé de s'enfuir devant un reflux de la conquête. Massimo d'Azeglio va maintenant prendre sa place parmi les grands Italiens qui se reposent à Santa-Croce; il y a soixante-sept ans, il allait pour la première fois à Florence, enfant à peine né, dans les bagages d'une famille qui s'exilait. « Florence, terre d'exil! » N'est-ce point un blasphème de se servir de ce mot? semble-t-il dire aujourd'hui dans ses mémoires. C'était pourtant vrai, le marquis César d'Azeglio se considérait comme exilé, et dans son cabinet, vis-à-vis de sa table de travail, il avait placé une vue de Turin au bas de laquelle était écrit le mot : *fuit!* Le Piémont a toujours inspiré de ces fidélités touchantes, de ces robustes attachemens, proportionnés à tout ce que coûtait son indépendance incessamment disputée, et qui étaient faits pour devenir le germe d'un sentiment plus large de la patrie commune. Florence réunissait à cette époque une assez nombreuse émigration piémontaise, les Balbo, les Perrone, les Delborgo, les Prié, tous ceux qui ne voulaient ni rester à Turin sous les maîtres étrangers ni renier la cause des princes de Savoie, en ce moment relégués dans l'île de Sardaigne. C'est dans ce demi-exil, entre une mère intelligente et tendre, dont les émotions avaient brisé l'organisation délicate, et un père aux principes sévères, que Massimo d'Azeglio recevait les premières impressions de la vie.

Il aima toujours Florence depuis, il y revenait sans cesse, et qui sait si l'homme mûr ne se souvenait pas encore, sans le savoir, quand l'un des premiers il désignait la ville de l'Arno comme la capitale de l'Italie? Pour un si petit personnage, il eut d'abord vraiment d'illustres connaissances : c'était le favori à tête blonde de cet autre exilé volontaire qui s'appelait Alfieri et de son amie la comtesse d'Albany. On se réunissait souvent et familièrement

dans la maison d'Albany, qui était comme une cour à Florence. « Si je ferme les yeux, dit l'auteur des *Ricordi*, je vois encore comme si c'était maintenant le chemin en face des fenêtres, et auprès des fenêtres, assise, la comtesse d'Albany avec son vêtement habituel à la Marie-Antoinette; je vois sur les murs deux tableaux de Fabre, l'un représentant l'ombre de Samuel avec la pythonisse et Saül, l'autre un sujet pris des fouilles de Pompéi... Je vois mon père en conversation politique avec M. Lagensverd, ministre de Suède, avec Carletti, avec Libri; je vois des deux côtés les deux grands canapés sous les tableaux... » Un de ses premiers souvenirs était celui d'une scène où il se voyait nu sur les genoux de sa mère, posant devant un peintre pour un enfant Jésus et tenu en respect par un homme de haute taille, « tout vêtu de noir, de visage pâle, avec des yeux clairs, les sourcils froncés, les cheveux tendant au roux et rejetés derrière les tempes et le front. » Le peintre était Fabre. Le tableau est, à ce qu'il paraît, dans une église de Montpellier. L'*homme noir* était Victor Alfieri, à qui l'auteur des *Ricordi* rend l'hommage de dire qu'il avait trouvé l'*Italie métastasienne*, qu'il la laissa *alfiérienne*, en d'autres termes qu'il l'avait trouvée amollie et efféminée, qu'il la laissa virile, qu'il a été le premier initiateur de l'idée moderne de l'*Italie-nation*. Le marquis César d'Azeglio, qui dans ses loisirs d'exil s'occupait d'études littéraires et qui fit même un journal, vivait familièrement avec son compatriote Alfieri, dont il n'était pas facile d'être l'ami. Ils s'entendaient très bien en politique, tant qu'il ne s'agissait que des Français qui étaient à Turin, de l'envahisseur étranger; ils ne s'entendaient plus sur les choses religieuses, et au grand chagrin du marquis d'Azeglio Alfieri mourut un jour pendant qu'un père des écoles pies qu'on avait appelé était à la recherche d'une permission spéciale de l'évêque pour administrer le grand et hautain rebelle. Alfieri n'inspirait pas moins du respect à tout ce monde piémontais qui était allé camper à Florence dans l'attente des événemens.

Jusque-là, le Piémont n'avait été qu'envahi, conquis et occupé; il fut bientôt annexé à la France en attendant que la Toscane elle-même devînt française, et aux yeux de Napoléon, le tout-puissant héritier de la révolution, l'exil volontaire était une protestation, un acte de dissidence qu'il ne souffrait pas. Rien n'est plus facile aujourd'hui que de voir et de reconnaître ce que l'Italie a gagné au passage de la domination impériale; on ne voit plus, on ne peut plus voir les minutieuses et intimes vexations par lesquelles cette domination s'imposait, les froissemens qu'elle infligeait à des âmes sincères à qui elle ne laissait pas même le choix d'une retraite, le

choix d'une école ou d'une carrière pour des enfans. Voici par exemple une famille vivant à Florence dans une obscure et heureuse tranquillité; voici un homme qui, « après avoir vu tomber ce qu'il aimait le plus au monde, l'indépendance et la dignité de son pays, espère au moins rester ignoré dans son refuge toscan. » La main de Napoléon ne l'atteignait pas moins de toute façon. Il était défendu aux Piémontais, devenus les Français de Turin, d'envoyer leurs enfans dans des maisons d'éducation à l'étranger, et le marquis d'Azeglio, qui avait mis trois de ses fils au collége Tolomei à Sienne, fut obligé de les retirer, car Sienne était l'étranger. Tous les Piémontais émigrés eurent l'ordre de rentrer dans leur pays et de venir porter leur serment de fidélité au nouveau maître. Ce fut la plus cruelle épreuve pour le marquis d'Azeglio, qui se sentait lié par un autre serment. Il écrivit à son pauvre roi Victor-Emmanuel, en lui offrant d'aller le rejoindre en Sardaigne et de rester le compagnon de ses malheurs; mais Victor-Emmanuel lui répondit en l'engageant doucement à se soumettre, ajoutant qu'il n'était pas sûr « d'avoir du pain pour lui-même et pour ses serviteurs. » Le marquis d'Azeglio reprit tristement avec les siens la route de Turin, où il se renferma dans l'obscurité, vivant entre quelques amis, observant strictement, en homme d'honneur, le serment qu'il avait prêté par nécessité, mais au fond irréconciliable adversaire. Ce n'est pas tout : laissez passer quelques années; un jour arrive par le préfet de Turin, A. Lameth, un ordre de Napoléon prenant au marquis d'Azeglio deux de ses fils. L'un, celui qui devait être jésuite et qui faisait déjà ses études ecclésiastiques, était désigné pour l'école militaire; l'autre, celui qui a été sénateur depuis, était enrôlé comme auditeur au conseil d'état avec la fleur de la jeunesse piémontaise d'alors, César Balbo, Prié, Guasco, un des Collegno. Le marquis d'Azeglio n'avait été nullement consulté, et il reçut comme un coup de foudre cette *faveur* à laquelle il ne pouvait échapper. Tout au plus réussit-il à obtenir un sursis d'une année pour celui de ses fils dont on faisait un soldat malgré lui. Massimo était trop jeune encore pour avoir un rôle; c'était un écolier d'une humeur libre et vive, qu'un précepteur ecclésiastique avait déjà de la peine à contenir; mais, comme il le dit, il voyait la tristesse qui était dans la maison : il sentait l'oppression en voyant son père la ressentir.

Et voilà comment le jour où éclataient les sinistres bulletins de la campagne de Russie, la domination napoléonienne en déclin rencontrait dans certaines parties de l'Italie, dans le Piémont surtout, la réaction de tous les sentimens qu'elle avait comprimés ou offensés! Voilà comment le jour où la déroute définitive s'annonçait

par le mouvement effaré des employés, par les marches confuses des troupes regagnant la France, par tous ces signes d'un pouvoir qui tombe, Turin fut dans la joie! Le Piémont redevenait indépendant, et c'était assez. On oubliait ce que le régime français avait eu de bienfaisant; on ne se souvenait, selon le mot d'Azeglio, que de « l'insolence militaire et de la hauteur administrative, » dont on sentait encore le poids, dont on avait hâte d'être délivré.

Au milieu de toutes les restaurations de 1814 et de 1815, cette petite restauration piémontaise, à vrai dire, avait un caractère particulier de cordialité et de bonhomie. On y mettait de la bonne volonté, et le jour de la rentrée du roi ressemblait à une fête de famille en province. C'était une exhumation de tout ce qui se cachait depuis quinze ans, sentimens et uniformes. « Je me trouvais sur la place Château, raconte d'Azeglio, et j'ai bien présent le groupe du roi avec son état-major. Vêtus à la mode ancienne avec la queue et certains chapeaux à la Frédéric II, ils faisaient tous ensemble des figures assez bouffonnes, mais qui nous semblaient très belles et selon l'étiquette... » Le pauvre roi n'avait ni voiture ni chevaux en rentrant à Turin. Le marquis d'Azeglio fut obligé de lui prêter un vieux carrosse de gala qui datait de son mariage, et c'est dans cet équipage que le bon roi Victor-Emmanuel parcourait la ville, montrant à la portière son visage de *babby*, distribuant des sourires. « Qui n'a pas vu Turin ce jour-là, dit l'auteur des *Ricordi*, ne sait pas ce que c'est que l'allégresse d'un peuple portée jusqu'au délire. » Ce fut pour Massimo d'Azeglio le signal d'une sorte de majorité prématurée, d'émancipation soudaine. Étudiant la veille, il entrait le lendemain dans la carrière en suivant d'abord son père, envoyé comme ambassadeur à Rome auprès du pape Pie VII, puis en prenant l'uniforme d'officier dans le régiment de Royal-Piémont cavalerie. Cet officier doublé d'un diplomate avait dix-huit ans, de la bonne humeur, une nature ardente, une intelligence souple et hardie, un incroyable besoin de vivre, le diable au corps, comme il dit, — et ne demandait pas mieux que de faire son chemin.

Il y a des hommes qui n'ont jamais su être jeunes, et c'est leur malheur; il y a des hommes qui veulent l'être toujours, et c'est leur ridicule. Massimo d'Azeglio, qui a su si naturellement s'élever au rôle de patriote quand l'heure est venue, avait tout bonnement commencé par le commencement. Adolescent à peine dans ces années qui suivaient 1815, voyant tout lui sourire, il dépensait sa jeunesse sans compter. Il était de toutes les fêtes et de tous les plaisirs, il remplissait la ville du bruit de ses équipées, et plus d'une fois le soir, après avoir fait son service à la Vénerie, où il

était en garnison, il partait pour Turin, d'où il ne revenait qu'aprè une nuit passée dans une compagnie « que la grâce moderne, dit-il, appelle poliment le *demi-monde*, mais que nous, plus primitifs, nous appelions autrement. » Une des plus plaisantes histoires de ce temps est celle qu'il raconte. Il avait comploté avec quelques-uns de ses camarades un voyage à Milan. Malheureusement ni les uns ni les autres n'avaient d'argent, — et c'était la grave question sur laquelle le jeune officier de Royal-Piémont méditait un soir dans sa chambre, lorsque ses regards s'arrêtaient tout à coup sur deux tableaux, deux portraits pendus aux murs. L'un de ces portraits était celui d'un des ancêtres de la famille, beau cavalier du XVIIe siècle, le comte de Lagnasco, qui était allé chercher fortune en Allemagne et à la cour du roi de Pologne; l'autre représentait une femme aux cheveux à la Sévigné, à la robe ouverte et décolletée. C'était une Wallenstein, de la race même du fameux Wallenstein, qui s'était éprise du comte de Lagnasco et l'avait épousé. Les deux portraits, richement encadrés, étaient de Rigault. Massimo, en regardant la belle tête de son aïeul qui lui souriait et semblait l'encourager, eut une idée soudaine et lumineuse avec laquelle il s'endormit, et le lendemain, au jour naissant, il roulait dans une petite voiture sur la route de Milan avec deux compagnons, — plus le comte et la comtesse de Lagnasco, qui étaient du voyage. Ce que devinrent les ancêtres, un brocanteur de Milan le sut. Par malheur on le sut aussi à Turin, où l'aventure fit d'abord scandale; puis on finit par rire de l'équipée, tant l'idée semblait excentrique, et cela s'appela le *voyage avec les ancêtres* ou le *voyage de famille*. Celui qui allait ainsi mettre gaîment ses aïeux en gage à Milan ne se doutait pas qu'avant un demi-siècle il serait gouverneur de la Lombardie au nom d'un prince de Savoie qui n'était pas né encore.

Avec ces impatiences de vivre et ces gaîtés de jeune homme, Massimo d'Azeglio était au fond une de ces natures bien douées qui ne sont pas faites pour s'émousser dans les plaisirs vulgaires, qui se forment et mûrissent vite. Il tenait de sa mère la bonne grâce, il avait reçu de son père une droiture instinctive, le sens du devoir et de l'honneur. Son intelligence était vive; les événemens se multipliaient et trouvaient en lui une âme franche, un esprit ouvert. L'éducation du jeune officier fut rapide. Comme tout le monde à Turin, il avait eu l'enthousiasme du premier moment de la restauration, il avait vu avec joie disparaître le régime français et renaître l'indépendance piémontaise; mais, sans être un grand politique, avec la vivacité de la jeunesse, il ne tardait pas à être choqué de tout ce qu'il y avait de mesquin et de puéril dans cette restau-

ration qui semblait n'avoir d'autre pensée que d'effacer quinze ans d'histoire, dans cette exhumation de vieilles choses, de vieux bonshommes et d'un bigotisme suranné. « Mon enthousiasme du jour où sur la place Château je vis paraître le roi, dit-il, s'était infiniment refroidi, et ma sympathie pour tout ce système avait disparu entièrement. » Une chose surtout dans cette restauration froissait ses instincts d'équité naturelle. Lorsqu'il se voyait, lui officier imberbe, à côté de vieux soldats qui venaient de Moscou ou qui avaient bruni au soleil de l'Andalousie, et qui, pour rentrer dans l'armée piémontaise, avaient été obligés de perdre un grade, il était mal à l'aise, et il se sentait humilié lorsqu'il voyait ces vieilles moustaches commandées par des majors et des colonels qui ne savaient pas manœuvrer trois hommes, qui étaient réduits à réciter les commandemens militaires un papier à la main. Il avait le sentiment d'une injustice sociale et d'un ridicule. « La conséquence pour moi, dit-il, fut que je conçus une haine profonde pour la noblesse que je voyais au premier rang dans le gouvernement.. » Il se désespérait naïvement d'être noble. De là à l'aversion raisonnée de tout privilége et au sentiment de l'égalité civile il n'y a qu'un pas.

Ce n'est pas tout : même au milieu des plaisirs auxquels il se livrait avec tout l'emportement de la jeunesse, Massimo d'Azeglio était tourmenté de je ne sais quelle vague inquiétude, de ce désir secret de s'élever qui est le signe des cœurs bien nés, et plus d'une fois, tout en aimant son métier de soldat, il se demandait, puisqu'on ne voulait plus faire la guerre, si c'était une vie de passer la bagatelle de trente ans à voir panser et étriller des chevaux. Il était lié à cette époque avec le professeur Giorgio Bidone, qui lui avait donné des leçons de physique, et avait gardé pour lui une vive affection. Bidone était un esprit ferme, élevé, qui avait des éclairs d'ironie socratique. Il savait la vie que menait son jeune ami; il ne faisait rien pour le brusquer, mais il ne négligeait aucune occasion de lui faire sentir l'aiguillon. Quelquefois, en passant avec lui devant un café, il lui montrait les vieux habitués à l'œil éteint, et il lui disait d'un ton caustique : « Voilà comme vous serez dans cinquante ans en suivant la route où vous êtes; voyez! » D'autres fois il cherchait à le réveiller en lui citant des exemples tout opposés. « Allons! lui disait-il, la Providence vous a donné une bonne tête. Du courage! décidez-vous à faire quelque chose! » Et quand Massimo d'Azeglio, également attiré par la poésie et par la peinture, demandait : « Que faut-il faire? » Bidone répondait en souriant : « Faites toujours, faites quelque chose;... » Bidone, par sa parole austère et vive, souvent caustique, par ce que d'Azeglio appelle la science de la gymnastique morale, avait l'art de mordre, pour ainsi

dire, sur cette nature généreuse et facile, toujours flottante entre les mauvaises compagnies qui l'enveloppaient et les enseignemens de son maître qui l'attiraient en lui montrant une vie supérieure de l'intelligence et de l'âme. »

Le résultat fut que, rompant un jour brusquement avec toutes ses folies de jeunesse, Massimo d'Azeglio s'enferma chez lui, se levant à l'aube, travaillant, lisant, dessinant et peignant surtout, mais sans direction, avec impétuosité. C'était le nouvel homme qui commençait. Massimo d'Azeglio était déjà passé du régiment de Royal-Piémont dans un régiment provincial de la brigade de la Reine, où il n'avait que quatre mois de service tous les ans et où il avait Santa-Rosa pour capitaine. Ce ne fut qu'après un voyage à Rome, où ses goûts n'avaient fait que s'affermir, qu'il finit par se détacher de tout service militaire pour se consacrer complétement à la peinture, et il entrait dans cette carrière nouvelle en homme sérieux, résolu, qui comprenait qu'on pouvait servir son pays de bien des manières, qui n'en était plus à ressentir ces frémissemens douloureux de patriotisme dont il parle dans ses mémoires : « Je ne puis dire quelle rougeur me faisait monter au visage l'état politique de l'Italie d'alors. Il me semblait en être coupable et porter cette honte gravée sur le front... Un jour, je me souviens, une Anglaise me parlait de patrie, je lui répondis le fiel dans le cœur : Est-ce que les Italiens ont une patrie par hasard? Elle me regarda avec surprise, et ma mère m'en fit des reproches. Je n'expliquai pas davantage ma pensée, j'éprouvais trop de douleur... » Décidément l'officier de Royal-Piémont avait fait du chemin, et Bidone pouvait être content.

Si d'Azeglio eût été encore dans l'armée, qu'eût-il fait au moment où éclatait cette échauffourée de 1821 qui faisait flotter pendant quelques jours à Turin le drapeau de l'Italie? Arrivé à un âge plus mûr, il blâmait cette tentative, il blâmait la révolution, non ceux qui l'avaient faite; il la blâmait, non parce qu'elle était illégitime, mais parce qu'elle était un imprévoyant défi jeté à toute une situation européenne et parce qu'elle était une sédition militaire. Officier de l'armée, avec sa jeunesse, avec son libéralisme de cœur et d'esprit, il eût suivi sans doute par chevalerie ou par entraînement tous ces cœurs généreux dont il était le parent ou l'ami, les Santa-Rosa, les Collegno, les Lisio, et de fait un de ses frères y fut compromis. Ce qui le sauva, ce fut d'avoir quitté déjà l'uniforme, d'avoir pris du service dans cette autre armée des volontaires de l'esprit et de l'art, de n'être plus même à Turin au moment de la révolution. Il était déjà parti pour Rome, où il était revenu pour se consacrer définitivement à la peinture, pour y vivre en artiste la-

borieux et indépendant. Cette résolution semble bien simple aujourd'hui. A cette époque, c'était une fantaisie révolutionnaire, un vrai scandale dans la société aristocratique de Turin, dans cette société aux traditions surannées, aux mœurs immobiles et aux idées plus immobiles encore. Un gentilhomme infidèle à sa caste, quittant l'armée pour se faire peintre, vendant peut-être ses tableaux, gagnant sa vie! Tout ce qu'on pouvait dire de moins, c'est que les Taparelli, de père en fils, avaient eu toujours la réputation d'avoir quelque chose dans le cerveau, et que la dernière génération surpassait toutes les autres. L'auteur des *Ricordi* a tracé avec sa saveur piémontaise la comédie de cet ébahissement de la société turinoise qui ne l'avait point arrêté.

Quand je dis que d'Azeglio était un volontaire, je ne veux pas dire un amateur; il embrassait au contraire son métier dans tout ce qu'il a de sérieux, de difficile, de pénible même. Fixé à Rome, il passait son temps à prendre des leçons d'un vieux maître flamand, à suivre les ateliers, à faire des études d'anatomie, à copier la nature romaine, sans oublier l'histoire et la littérature. La pension que lui faisait son père était modique du reste, et il était bien obligé d'y suppléer, de se suffire à lui-même. Cela ne lui déplaisait pas. Dans ses idées nouvelles, vivre de son travail était un acte de virilité, un autre genre de noblesse propre à l'homme moderne, le complément de son émancipation, et il est curieux de saisir l'impression de ce jeune homme le premier jour où il reçoit le prix d'un de ses ouvrages. On sent encore le gentilhomme. Il hésite d'abord, « tant il est difficile, remarque-t-il, de se défaire des préjugés, » et il s'impose pour châtiment de recevoir l'argent de la main à la main, le regard fixé sur celui qui doit le lui remettre. « Je raisonnai ainsi, dit-il : si un acte est honteux, il ne faut le faire d'aucune façon; s'il ne l'est pas, il serait humiliant de l'accomplir comme si on en devait rougir... Donc je pris bravement mon argent; mais je ne suis pas sûr d'avoir exécuté le programme de point en point et de n'avoir pas baissé un peu les yeux au moment décisif. Le fait est que pour un artiste comme pour un écrivain c'est une grande émotion la première fois qu'il se voit devant une petite poignée d'or, et qu'il peut se dire que cet or, il l'a gagné avec son travail et avec ses mains... A la satisfaction de l'amour-propre vient s'en joindre une autre plus digne, celle de se voir plus indépendant, de sentir qu'on a en soi-même le moyen de se suffire sans avoir besoin de plier devant qui que ce soit. » Et il ajoutait : « Le sentiment de l'indépendance, il faut l'avoir pour soi-même d'abord; celui de l'indépendance pour la nation en sera la conséquence nécessaire. »

Donc Massimo d'Azeglio était artiste et menait la vie d'artiste sans

fausse honte, sans forfanterie, simplement, gaîment aussi. Il passa près de dix ans à Rome, faisant à peine quelques voyages à Turin ou à Naples, se mêlant à la vie romaine la plus intime; étonnez-vous qu'il l'ait connue! Par goût il l'aimait, par l'esprit il la pénétrait et la jugeait. Pendant l'hiver, il restait à Rome. Il aurait pu facilement renouer les relations formées pendant son premier voyage au temps de l'ambassade de son père; il ne le voulait pas et il ne le pouvait pas avec sa vie nouvelle et ses petites ressources. Il ne voyait guère que le cardinal di Gregorio, bonhomme plus honnête que libéral qui était un ami de son père, et le cardinal Morozzo, qui était son parrain, mais qui restait le plus souvent dans son diocèse de Novare. Massimo d'Azeglio se bornait à des relations plus modestes par goût, par indépendance, et pour mieux voir. C'était alors la Rome de Pie VII et de Consalvi, avant Léon XII et Grégoire XVI, la Rome de la restauration retrouvant une sorte d'éclat après avoir été un instant un simple chef-lieu de préfecture française, réunissant des étrangers, des écrivains, des artistes, Canova, Thorwaldsen, Camuccini, Landi. Pie VII était assurément une nature douce et bienveillante; Consalvi était un esprit éclairé qui avait le désir de raviver le lustre du pontificat. Par malheur, l'un et l'autre, le pape suivant le ministre, n'avaient trouvé qu'un moyen ingénieux de gouvernement : c'était de continuer l'empire en l'habillant d'une robe rouge ou noire. C'était, selon le mot de l'auteur des *Ricordi*, Napoléon habillé en jésuite, « la lance d'Achille aux mains de Thersyte, » le despotisme sans les réformes civiles, sans l'ordre administratif et judiciaire, sans l'égalité des classes.

A travers l'éclat factice et superficiel de cette restauration conduite par un ministre de ton supérieur, Massimo d'Azeglio, tout jeune qu'il fût, démêlait d'un regard fin la vérité essentielle et invariable de la vie romaine; il voyait un clergé omnipotent, mondain et libre, un peuple à l'allure mâle et fière, mais dépravé par l'ignorance et l'orgueil de l'oisiveté, une aristocratie fille du népotisme, effacée, sans ressort et sans ambition, tenue « entre le marteau et l'enclume, » c'est-à-dire entre le clergé en haut et le peuple en bas, » une bourgeoisie le plus souvent besoigneuse, sans garanties, réduite à se jeter sur les petits emplois ou sur les métiers anonymes, — tout un ensemble enfin original, pittoresque de vétusté peut-être, mais fonctionnant, vivant dans la stagnation, la duplicité et la ruse. Il observait ce monde dont la poésie était le carnaval ou la fête de l'*Infiorata* ou la manière de faire l'amour.

Une chose le frappait principalement, c'était ce mélange de spirituel et de temporel qui se retrouvait partout, et il en cite un exemple tragique. Dans ce temps de despotisme à outrance et de

conspirations secrètes, la police romaine avait mis la main sur quelques conspirateurs dont l'un était le docteur Montanari, beau type de Romagnol, brun, de haute taille, vigoureux, d'esprit hardi et passionné. Les conspirateurs une fois pris, comme on avait joué du poignard, l'affaire était claire. Il y avait deux condamnés à mort. Ils furent conduits sur la place du Peuple, mis en chapelle pendant tout un jour; aucun d'eux ne voulut se confesser. Des prêtres, des cardinaux même accoururent pour les engager à recevoir les sacremens. Tout fut inutile. On les exécuta. « Selon la foi catholique, dit d'Azeglio, quelles conséquences devait avoir une semblable fin? Et d'un autre côté, si ce jour-là leur cœur restait fermé au sentiment religieux, qui vous dit qu'il ne se serait pas ouvert un jour plus tard? Dieu aurait accordé le temps à ces malheureux, il n'était pas dans ses desseins de précipiter ces âmes dans le lieu où le dogme catholique n'admet aucune espérance de pardon. Et c'était le pape qui, corrigeant la divine clémence, les jetait inexorablement dans l'abîme des réprouvés! » Voilà le conflit poignant de l'autorité temporelle et de l'autorité religieuse réunies: l'une entraîne l'autre à de redoutables inconséquences. L'auteur des *Ricordi*, à la vérité, voyait à Rome bien d'autres choses moins faites pour assombrir sa verve.

Pendant l'été, d'Azeglio allait à la campagne; il alternait entre tous les environs de Rome. Une saison il allait à Castel Sant 'Elia, une autre fois à Rocca di Papa ou à Genzano, près du lac Nemi, ou à Marino. Et ce n'était pas en touriste raffiné qu'il faisait ces excursions; il allait s'établir parmi les habitans, vivait de leur vie, se mêlait à leurs fêtes, tout en travaillant, en prenant des vues de la campagne romaine. Il dessinait ces paysages qu'il reproduit avec la plume, comme celui de Rocca di Papa, ce nid de soldats posé par Alexandre VI au sommet d'une montagne qu'on voit de la porte de Saint-Jean-de-Latran. Il avait sous les yeux le Latium tout entier, au loin la coupole de Saint-Pierre se dessinant dans les vapeurs du soir, les montagnes de Viterbe, de l'Ombrie et de la Sabine, Gennaro, Tivoli, les tours de Grota-Ferratta, et dans l'intervalle la *vaste et insalubre région* dont parle Alfieri, la campagne romaine, « cette vaste tombe où gît ensevelie l'ancienne puissance romaine. » C'est devant ces spectacles que d'Azeglio, en s'exerçant comme peintre, se formait un jugement sur les choses et sur les hommes. Il avait gagné certainement à ces familières villégiatures, à ces fréquens séjours dans la campagne romaine, de connaître mieux que tout autre ces populations originales, de saisir leur esprit, leur caractère, leurs passions, leurs vices, et il leur a pris des types qui sont passés plus tard dans ses romans, comme toutes

ces grandes vues sont passées dans ses paysages. Je ne cherche pas si d'Azeglio a été un grand peintre; c'était à coup sûr un artiste habile et ingénieux, ayant le sens du beau, un goût du naturel et du vrai bien différent du réalisme contemporain, et les tableaux qu'il a multipliés se sont répandus dans toute l'Italie. Une partie de ses ouvrages était exposée l'an dernier à Turin.

C'était du reste le trait distinctif de Massimo d'Azeglio d'être l'esprit le moins spécial du monde. Il avait sans effort le goût de tous les arts, et sous ce rapport il ressemblait à ces vieux artistes italiens qui tenaient le pinceau ou la plume et même quelquefois l'épée. Il était peintre comme il était musicien, comme il devenait écrivain, et c'est même par la peinture qu'il arrivait au roman. Un jour, voulant faire un tableau où il pût reproduire quelque épisode de la vie nationale, il choisit le défi de Barletta, ce combat singulier d'autrefois entre Italiens et Français; il avait déjà fait à demi son tableau lorsqu'il se mit tout à coup à songer que « pour mettre le feu dans le corps aux Italiens, » comme il le disait, il serait mieux de raconter cet épisode que de le peindre. Ce fut l'origine du roman d'*Ettore Fieramosca* qui répandait bientôt son nom dans toute l'Italie; mais alors il n'était plus à Rome, d'où il était parti sous le coup d'un de ces mécomptes de cœur qui deviennent quelquefois une comédie et qui changent tous les projets; il était à Milan. C'est à peine s'il avait passé quelque temps à Turin dans cet intervalle où la révolution de 1830 venait exciter les esprits au-delà des Alpes, et où la petite ville piémontaise restait plus que jamais, avec son absolutisme étroit, ses mœurs ternes et sa vie stagnante, sous les influences jésuitiques. Massimo d'Azeglio avait passé sept ou huit ans à Rome; il passa douze années à Milan, fixé, établi, marié même, ayant sa maison et ses intérêts. A Rome, il avait eu sous les yeux le gouvernement des prêtres; à Milan, il avait les Allemands. Ce n'était pas de quoi séduire. Certes cette vie milanaise se ressentait de la domination étrangère. La jeunesse d'alors, quand elle ne s'affiliait pas aux sectes secrètes, se laissait trop aller à son enthousiasme pour les danseuses, et s'endormait trop aisément dans une énervante oisiveté favorisée par l'Autriche; mais on respirait malgré tout mieux qu'à Turin, on pouvait même parler, pourvu qu'on ne parlât pas trop fort. Les autorités autrichiennes elles-mêmes, qui n'étaient pas fâchées « de se faire un bon lit dans une ville sympathique, riche, grasse et joyeuse, » savaient au besoin émousser et amortir quelquefois les ordres qui arrivaient de Vienne. Et puis Milan était un des foyers littéraires de l'Italie. Elle se souvenait d'avoir eu Parini, Foscolo, Monti, Porta, Verri; elle avait encore Manzoni, dont d'Azeglio devint le gendre, Torti, Litta, l'histo-

rien des *familles illustres* de l'Italie, Tommaso Grossi, l'auteur de *Marco Visconti*, le poète-notaire, bon et caustique, dont la raillerie avait toujours l'air de cacher une pensée sérieuse, et qui disait, non peut-être sans amertume : « Sûrement, pour qui a de l'argent à dépenser, les lettres sont un beau divertissement; mais je crois, moi, cher Massimo, que nous sommes nés cinquante ans trop tôt... »

C'est dans cette vie nouvelle, différente de celle de Rome, que d'Azeglio mûrissait, multipliant ses relations et se faisant aimer de tous ceux qui le connaissaient, travaillant toujours à ses tableaux, qui agrandissaient sa renommée, et publiant successivement *Ettore Fieramosca*, *Niccolo de' Lappi*, cet autre tableau de l'histoire nationale, cet épisode pris en pleine vie florentine. Ces romans étaient écrits d'un style net, rapide, chaleureux, et laissaient voir la pensée de l'auteur, qui était d'agir sur les esprits, de réveiller les sentimens virils. Le difficile était d'échapper à la censure. D'Azeglio eut affaire à deux censeurs. Le premier, pour *Ettore Fieramosca*, était l'abbé Bellisomi, « bon chrétien, sans malice, gros, pesant, un vrai trésor pour un censeur! » D'Azeglio fit si bien, il l'entoura de tant de prévenances, s'informant de sa santé, causant avec sa servante, que le bonhomme finit par donner l'autorisation sans y regarder de trop près, et quelques mois plus tard il était destitué, tandis que le livre courait l'Italie. Le second censeur, pour *Niccolo de' Lappi*, était l'abbé Mauro Colonetti, homme lettré, sérieux et classique, qui reçut l'écrivain sans affectation, sans embarras, en lui faisant des complimens sur son premier roman. Quand d'Azeglio revint pour chercher son manuscrit, Colonetti le lui remit en lui disant d'un air satisfait que l'ouvrage était trop beau pour qu'il osât y toucher, qu'il avait seulement noté quelques phrases dont il demandait l'explication pour n'être pas pris en faute sans le savoir; puis, se mettant à l'aise, il ajouta : « *Caro mio*, nous sommes ici jugés comme... comme vous savez, et nous sommes ainsi jugés à tort. Certainement, si j'avais voulu faire du zèle, j'aurais trouvé, sans dépasser les cinquante premières pages, de quoi défendre la publication de *Niccolo de' Lappi;* mais je crois qu'on peut faire son devoir sans montrer un zèle nuisible à autrui. Je suis Italien. S'il m'était prouvé que la Lombardie serait mieux sans les Autrichiens, je saurais quel serait mon devoir. Cela ne m'est pas encore prouvé. Je vois même que ce gouvernement-ci est le meilleur qu'il y ait en Italie. Essayez de publier votre manuscrit hors d'ici, et vous m'en direz des nouvelles. » Le fait est que les deux romans de d'Azeglio, plus heureux avec cette censure autrichienne qu'ils ne l'eussent été avec toute autre, eurent un prodigieux retentissement en Italie, et faisaient de l'auteur un personnage d'autant plus populaire que

l'opinion voyait dans l'écrivain comme dans le peintre le patriote, dans le tableau de la *Bataille de Legnano* comme dans *Niccolo de' Lappi* la pensée nationale. Massimo d'Azeglio avait le goût de tous les arts, ai-je dit; j'ajoute que pour lui les arts n'étaient point le but, ils n'étaient que le moyen. Peinture et roman n'étaient que la manifestation variée et complexe d'une activité généreuse, d'une originalité morale supérieure et attachante.

Ce qu'il y avait de rare en effet chez l'auteur de *Niccolo de' Lappi*, ce n'était ni le peintre ni le romancier, c'était l'homme. Massimo d'Azeglio a été de notre temps en Italie un type du galant homme dans ses actions comme dans ses écrits, dans sa vie publique comme dans sa vie privée : vrai galant homme et sincère avant tout; libéral sans déclamation, patriote sans forfanterie, dévoué jusqu'à l'abnégation, jamais jusqu'à la bassesse; aisé et simple en tout, alliant une familiarité douce et cordiale à un sentiment de dignité native, sensé avec distinction et enjouement, intrépide avec bonne grâce et sans bruit, ayant vu assez de choses pour être un peu sceptique, et gardant une foi assez vive pour se passionner sous une apparence de calme. Son extérieur même semblait refléter cette nature complexe, séduisante et bien trempée. Dans sa haute taille, qui à la fin s'était un peu courbée, mais qui était restée toujours élégante, il avait encore la tenue et l'allure d'un officier. Son visage long et maigre, surmonté d'un front découvert, avait une noblesse bienveillante et fine. Son regard vif et pénétrant se voilait parfois sans cesser d'être loyal et franc. Dans les manières, dans le ton, dans le geste, il avait une courtoisie simple et avenante, sans effort comme sans exubérance, et dans les derniers temps il avait pris quelque chose de la grâce un peu indolente de l'homme lassé, mais non vaincu. Massimo d'Azeglio avait surtout deux traits qui distinguent le galant homme : il avait la haine de la force et la haine du mensonge.

L'adoration de la force, — de la force égoïste et conquérante, bien entendu, — lui semblait le plus étrange abaissement de la race humaine, et, comme pour donner plus de relief à sa pensée par un rapprochement inattendu, il prétendait ne pas comprendre comment les hommes de ce temps déifiaient encore Napoléon, qui avait fait périr une génération, qui avait jeté le deuil dans tant de familles, et savaient à peine le nom du bienfaiteur obscur qui, en découvrant la vaccine, avait sauvé des millions d'hommes. A ses yeux, « dix Austerlitz et vingt Wagram ne suffisaient pas à racheter un acte de violence ou le mépris d'un droit. » Toutes les grandeurs du monde étaient trop payées d'une injustice ou de la douleur d'un peuple. — La haine du mensonge n'était pas moins

dans sa loyale nature. La fausseté, l'hypocrisie, lui étaient antipathiques. Il assurait même gaîment qu'il ne pourrait pas être infidèle à une femme sans le lui dire, parce que l'infidélité avouée n'est plus une tromperie. Massimo d'Azeglio n'admettait pas que la fraude pût servir, ou même, quand elle avait une apparence d'utilité, qu'on pût l'employer. Il avait pour la vérité ce beau culte de ceux qui sont nés avec un instinct droit et juste, et il a pu sans jactance dire de lui-même : « Depuis une quarantaine d'années, je crois avoir été un des hommes de l'Europe qui ont dit le moins de mensonges, y compris le temps où j'ai été ministre et diplomate, métiers où plus que dans les autres il est important de n'en pas dire, bien qu'on croie précisément le contraire. » C'est ce qui explique aussi la religion de d'Azeglio, religion d'honnête homme sincère avec lui-même, de galant homme qui avait vu beaucoup de choses, qui avait longtemps vécu à Rome, et qui avait fini par en arriver à cette conclusion, à laquelle il revenait toujours dans ses disputes affectueusement vives avec son frère le jésuite, le père Taparelli : « on ne croit pas ce qu'on veut, on croit ce qu'on peut. » Chrétien et même catholique d'âme et de cœur, d'instinct, d'imagination, d'Azeglio l'était certainement comme la plupart des Italiens; il ne croyait plus au gouvernement temporel, il ne croyait pas à une action sérieuse, efficace de l'église sans une profonde réforme morale dont il crut un instant voir l'aurore dans les premiers temps du règne de Pie IX.

La politique chez d'Azeglio était l'émanation du caractère; elle s'identifiait avec l'homme. Massimo d'Azeglio a été certainement un des Italiens de ce temps qui ont aimé avec le plus de vivacité, avec le plus de sincérité et de désintéressement l'Italie et la liberté; mais en même temps c'était le moins conspirateur des hommes. Il n'admettait que la conspiration au grand jour. Sa loyauté naturelle répugnait aux sociétés secrètes, aux sectes, dont il ne fut jamais. L'habitude des combinaisons occultes, selon lui, avilissait un peuple et conduisait à ces insurrections périodiques qui ne faisaient que raviver et exaspérer l'oppression sans la vaincre. Dans sa pensée, la seule politique pour l'Italie était premièrement de s'affirmer sans cesse par l'affranchissement intérieur de l'âme et de l'esprit, par la résistance passive, par la force morale. « La résistance passive, dit-il, n'offre pas les accidens animés, splendides, passionnés, des agressions révolutionnaires. Elle ne sera jamais choisie par la partie jeune de la société, surtout chez nos races méridionales, parce qu'elle exige une trempe inflexible, parce qu'elle suppose des caractères; mais qu'on dise vrai : quelle est la chose la plus difficile, — assaillir une redoute, une barricade, passer à travers les balles et les

baïonnettes, au milieu des cris, de la fumée et du fracas, — ou bien rester dix ans, cinq ans, une année seulement dans une prison où l'esprit s'alanguit dans la tristesse du silence, de la solitude et de l'oubli, où le corps se débilite faute d'air et de mouvement, où l'ennui est si intense qu'un oiseau, un brin d'herbe deviennent des trésors pour le pauvre prisonnier? Qu'on voie la différence entre la peine qu'on encourt pour avoir assailli un gouvernement — même illégal et tyrannique — et celle qui vous frappe lorsque votre seul crime est de ne pas vouloir renier votre propre droit, ni vous faire complice de la violation de ce droit. Dans le premier cas, il y a toujours quelqu'un qui vous taxe d'imprudence et de folie... Dans le second cas, l'intérêt, la pitié, l'honneur, tout est pour la victime; l'indignation, l'infamie, toutes pour le bourreau. Que disait la vieille politique de nos pères? Ne pas faire de martyrs : c'est donc la preuve qu'à un gouvernement injuste le martyre nuit plus que la révolte! »

C'est pourquoi d'Azeglio considérait comme la nécessité première pour l'Italie de refaire sa trempe morale; il demandait aux Italiens du caractère. Après cela, l'idéal définitif de d'Azeglio n'était point évidemment la douceur martyrisée et résignée d'un Silvio Pellico. Il comptait bien voir le jour où l'Italie aurait à se lever pour livrer son dernier combat; mais ce combat, il ne le croyait possible et efficace que par les armes du soldat, par les forces organisées du pays, et c'est pourquoi encore il s'attachait dans ses romans à rallumer les sentimens virils, à évoquer de préférence les souvenirs militaires de la vie nationale, la mémoire d'un Ferruccio. C'est ce phénomène curieux d'un caractère droit et bien trempé perçant sous des talens multiples qui faisait à d'Azeglio une popularité croissante, popularité d'autant plus réelle qu'il était peut-être l'homme personnellement le plus connu dans toutes les parties de la péninsule à la fois, — à Florence comme à Rome, comme à Milan. De là cette autorité qu'il prenait le jour où se posait pour le libéralisme italien la question de la politique à suivre entre des échauffourées toujours renaissantes, toujours avortées, et un système nouveau d'action régulière, ostensible. Massimo d'Azeglio eut bientôt une preuve singulière de cette influence qu'il commençait à exercer sans le savoir.

Il était à Rome en 1843, dans la pleine maturité de l'âge, « sentant, selon son expression, le besoin d'une grande occupation d'intelligence et de cœur. » L'Italie commençait à s'agiter de nouveau. La Romagne était toujours en fermentation. Le pape Grégoire XVI, déjà déclinant, pouvait mourir d'un instant à l'autre, et sa mort, en allant retentir à Bologne, pouvait devenir le signal d'une explo-

sion nouvelle. — Quelques libéraux romains jetèrent les yeux sur d'Azeglio et le pressèrent de se rendre dans les Légations, en lui offrant tous les moyens d'intelligence dans le pays. — C'était un homme nouveau, indépendant, étranger à toute secte, qui inspirait de la confiance et plaisait par ses talens. Sa présence pourrait exercer une influence heureuse. — Sans se dissimuler ce que cette mission avait de grave et de délicat, d'Azeglio l'accepta. Il se rendit dans les Légations, visita une fois de plus la Toscane, voyageant en artiste, voyant tout le monde. Partout il s'efforçait d'inculquer ces idées, — que l'Italie avait assez des tentatives aventureuses qui n'aboutissaient qu'à faire des victimes nouvelles, qu'elle devait recourir désormais à l'agitation pacifique, — qu'elle ne pouvait aspirer à son indépendance qu'à la faveur de deux choses, une grande occasion naissant en Europe et une force organisée, que cette force ne se trouvait qu'à Turin, où était Charles-Albert, sur lequel on pouvait dire tout ce qu'on voudrait, mais qui était en définitive le seul prince disposant d'une armée, intéressé à l'affranchissement de l'Italie, puisqu'il servirait son ambition. D'Azeglio ne réussit pas assez pour empêcher l'insurrection de Rimini, qui éclatait deux semaines après son passage; mais il réussit assez pour ramener à ses idées beaucoup d'hommes sur lesquels il avait pris de l'influence par la contagion de sa loyauté et de son esprit. Cela fait, il partit pour Turin, où il demanda une audience à Charles-Albert, et ici se passa une scène curieuse, presque dramatique, qui a certainement sa place dans l'histoire de l'indépendance italienne.

Le roi le reçut par un jour d'hiver, à six heures du matin, selon son habitude. Il était debout auprès d'une fenêtre avec son air mystérieux, mais cette fois nullement décourageant. Il y avait comme une fascination secrète dans son regard énigmatique, dans sa personne élégante et sévère. D'Azeglio lui raconta ce qu'il venait de voir, l'état des choses, l'exaspération des esprits, l'impossibilité de la situation faite à l'Italie et particulièrement à la Romagne, le danger des insurrections, si on n'y portait remède; il lui exposa les idées qu'il s'était efforcé de répandre, sans lui dissimuler les relations qu'il gardait dans le pays, et il ajouta en finissant : « Maintenant votre majesté me dira si elle approuve ou désapprouve ce que j'ai dit et ce que j'ai fait. » Le roi, après avoir écouté avec une attention silencieuse et visiblement sympathique, répondit d'un ton tranquille et résolu : « Faites savoir à ces messieurs de se tenir en repos, de ne pas bouger, puisque le moment n'est pas venu, mais d'être bien certains que, l'occasion se présentant, *ma vie, la vie de mes fils, mes forces, mes trésors, mon armée, tout sera dépensé pour la cause italienne.* » D'Azeglio, qui ne s'attendait pas à

une déclaration si nette, fut abasourdi, et il reprit en répétant à dessein la phrase du roi : « Ainsi je *ferai savoir à ces messieurs...* » Le roi fit un signe de tête comme pour assurer qu'il avait été bien compris; puis il se leva, mit les mains sur les épaules de d'Azeglio, et il l'embrassa. « Cet embrassement, ajoute d'Azeglio, avait en soi quelque chose d'étudié, de froid, presque de funèbre, qui me glaça, et une voix intérieure, le terrible *ne te fie pas*, s'éleva dans mon cœur : terrible fatalité pour les astucieux de profession d'être suspects même quand ils disent la vérité! Et il l'avait dite, le pauvre homme, le fait l'a bien prouvé. Qui m'aurait dit, à moi, tandis que nous étions assis dans cette embrasure de fenêtre, sur ces deux escabeaux dorés recouverts de soie verte et blanche, que lorsqu'il offrait par mon intermédiaire aux Italiens ses armes, ses trésors et sa vie, j'étais injuste de ne pas être intimement et subitement convaincu,... qu'à moi, comme premier ministre de son fils, était réservé le triste devoir de le faire ensevelir dans le tombeau royal de Superga? » Pendant cette conversation, le roi avait dit : « Il serait bon maintenant d'écrire quelque chose. » D'Azeglio y avait bien pensé; il alla s'enfermer dans la villa de Balbo, son cousin, à Rubatto, et en quelques jours il écrivit les *Ultimi casi di Romagna*, ce petit livre qui allait remuer l'Italie, qui était tout un programme de politique nationale, et faisait de l'auteur l'homme d'action du mouvement nouveau. Sa position était singulière en ce moment. Il ne pouvait après cela reprendre de si tôt le chemin de Rome; il pouvait encore moins revenir à Milan; à Turin même, par une de ces habitudes de réserve extérieure d'où Charles-Albert ne croyait pas devoir sortir, la censure lui refusait l'autorisation d'imprimer un livre que le roi avait presque inspiré; à Florence, où il était allé chercher un imprimeur, le ministère toscan l'expulsait pour sa popularité. Il se trouvait banni, lui ou son livre, de tous les états; il restait le citoyen de l'Italie! D'Azeglio a eu deux beaux jours dans sa vie, celui-ci est le premier.

Arracher l'Italie à l'ombre des conspirations pour l'amener sur le terrain nouveau d'une agitation morale et pacifique, l'unir dans une même pensée de progrès intérieur et de nationalité, donner à ses aspirations d'indépendance une sorte d'authenticité avouée et reconnue, c'était là le service que d'Azeglio avait rendu, non avec le talent d'historien ou de philosophe d'un Balbo ou d'un Gioberti, mais avec la vivacité entraînante d'un esprit juste allant droit au nœud d'une situation. Lorsqu'il parcourait la Romagne, excitant les tièdes, contenant les impatiens, disant à tous de se préparer en attendant l'occasion, il ne se doutait pas lui-même, il l'avoue, que cette occasion était si près de naître, qu'elle allait

avoir pour prologue l'avénement d'un pape transformé par l'opinion en initiateur, et que tout cela allait passer comme un rêve. Ce mouvement, il l'avait préparé; il le servit du conseil et de l'épée au jour de l'action, il en sauva l'honneur et la dernière espérance dans le naufrage. Ramené à Rome aux premiers temps du règne de Pie IX, il campait là en quelque sorte au centre de cette Italie frémissante de 1847. C'est de Rome que partait le signal, le reste l'inquiétait peu; il ne donnait pas trois mois aux autres princes italiens « pour se mettre au pas. » Le Piémont l'inquiétait encore moins avec sa lenteur à se mettre en mouvement. « Je pense, dit-il, que c'est affaire de calcul et de préparation. Le roi veut prendre son moment, et une fois lancé il ne reculera pas. » L'essentiel pour lui était donc Rome, où un pape séduit, entraîné, poussé, prenant pour une initiative ce qui lui était imposé chaque jour par les événemens, se faisait l'inaugurateur d'une politique nouvelle dont il ne soupçonnait pas lui-même la portée.

Sans être Romain, comme Italien, Massimo d'Azeglio devenait un conseil pour tous, un guide qui portait le drapeau, et qui commençait par le *programme pour l'opinion nationale* cette série de brochures fines, chaleureuses, sensées, où se retrouve tout le sel de la révolution italienne. Les libéraux de Rome voyaient en lui un chef; le pape lui-même le voyait avec plaisir. Il y a deux traits que je veux noter. D'Azeglio ne se dissimulait pas ce qu'il y avait de confus, d'exubérant, d'un peu étourdissant quelquefois dans cette agitation dont s'enivrait l'Italie, et il ne ménageait à ses compatriotes ni la sévérité ni les conseils; mais en même temps, par une généreuse susceptibilité, il défendait ce mouvement contre les politiques du dehors qui ne voyaient que le ridicule et tournaient tout en raillerie. Il écrivait à ses amis de France : « Si on voyait un homme qu'on aurait roué de coups, affaibli et garrotté pour le voler, et qui, réussissant à recouvrer l'usage d'un bras, tenterait quelque chose pour sa délivrance, il y aurait sans doute de la gaucherie dans ses efforts; mais serait-ce drôle, et des gens de cœur pourraient-ils s'en amuser? Au reste, considérant que la race humaine n'est pas généreuse, ce sera à nous de faire en sorte qu'on nous prenne au sérieux, — et patience! » Autre trait : d'Azeglio fut évidemment de ceux qui eurent l'illusion de Pie IX, d'une papauté rajeunie et transformée. Il faut s'entendre cependant; ce n'était pas chez lui une illusion sans conditions. « Si Pie IX veut, dit-il dès ce moment dans sa *correspondance*, s'il consent à être ce que l'opinion fait de lui, la papauté est définitivement la force dirigeante... S'il s'y refuse, je ne sais ce qui arrivera... La Providence n'offre pas deux fois une occasion telle que celle-ci... » En d'autres termes,

la papauté temporelle, soit; — mais une papauté se transformant, prenant l'initiative du progrès, cessant d'être le gouvernement des prêtres pour rester une souveraineté nominale, un grand pouvoir moral, sinon non. C'était là à peu près, selon lui, ce qui se débattait à Rome et en Italie. Et ce qu'il voyait surtout à travers ce mouvement grandissant, ce qui lui apparaissait mieux encore lorsque les Autrichiens impatientés violaient le territoire pontifical en entrant à Ferrare, c'était la guerre. La crise semblait se rapprocher de jour en jour, et il partait pour la Romagne afin « de se mettre à portée de ce qui pouvait arriver, » selon son expression. « Je m'égosille à prêcher qu'on se prépare, écrivait-il, car tôt ou tard la partie doit être jouée... Je me suis arrêté à Pesaro, où j'attends le dénoûment. Si les choses avaient tourné autrement et que les Autrichiens se fussent avancés, je suis convaincu que le terrain aurait été disputé... Quant à moi, j'ai mis de côté dans cette occasion mon éternel sermon sur la modération, et je prêchais tout le contraire... »

Ce n'était pourtant ni du pape ni de l'Autriche que venait le signal de la guerre; il partait de Paris, où éclatait la révolution de février, de Milan, où l'insurrection des cinq jours répondait à la révolution de France, de Turin, qui s'ébranlait dans la commotion universelle pour se porter au secours des Lombards, — et ce jour-là, après avoir lancé comme un cri de guerre les pages émouvantes des *Lutti di Lombardia*, d'Azeglio se retrouvait soldat. Il était soldat à sa manière, à ses frais, pour avoir le droit de combattre, et pour avoir aussi, comme il le disait, « voix au chapitre. » Il avait je ne sais quel grade d'adjudant-général dans l'armée pontificale, conduite par le général Durando jusqu'en Vénétie, tandis que de leur côté les Piémontais arrivaient d'un trait sur le Mincio. Singulière armée que cette armée pontificale de 1848! C'est d'Azeglio lui-même qui, dans une lettre écrite au bivouac, la peint dans sa marche avec son *carroccio* portant un autel, et son *gonfalone* aux couleurs de l'église avec *viva Pio nono* d'un côté, et de l'autre *Dio lo vuole!* « Notre armée, écrit-il, a vraiment l'air d'une croisade. Outre la ligne, qui est très bien, nous avons une armée de volontaires et de paysans avec costumes de fantaisie, lances, fourches et toute sorte d'instrumens dont on a fait des armes, de plus des prêtres, des moines qui, au reste, pourraient bien ne pas porter tous ces pistolets et ces poignards; mais le moyen de le leur faire comprendre? Enfin tout ceci ne manque pas de couleur locale. » La position de cette armée était au moins étrange : elle faisait de Pie IX un Alexandre III malgré lui, en l'engageant dans une guerre qu'il désavouait. Si elle combinait ses opérations avec celles de l'armée pié-

montaise sur le Mincio et sur l'Adige, les tacticiens des clubs accusaient les chefs d'être vendus à Charles-Albert; si elle s'enfonçait dans la Vénétie, on se plaignait au camp piémontais qu'elle ne servît à rien. Le fait est que, placée dans une situation fausse, avec ses marches et ses contre-marches, elle fit peu de chose. Elle n'eut qu'un moment brillant à Vicence, où elle se défendit trois fois avec succès dans une ville ouverte, et où, attaquée une dernière fois par quarante-cinq mille hommes, elle ne céda le terrain qu'après douze heures de combat, avec une capitulation qui lui laissait les honneurs de la guerre. C'est là, à la défense du Monte-Berico, que d'Azeglio était blessé d'un coup de feu qui lui fracassait le genou. Je serais tenté de croire que ce vaillant homme recevait cette blessure avec plaisir, tant il trouvait naturel de se dévouer, tant cela lui semblait peu pour une si belle cause, et il était à coup sûr plus heureux d'avoir trempé d'un peu de son sang la terre italienne que tous ceux qui criaient sans combattre. Et cependant il traînait sa blessure pendant près d'un an, faute de pouvoir jamais se résigner au repos.

Une pensée avait surtout obsédé Massimo d'Azeglio depuis le premier jour : faire la guerre d'abord, concentrer tout ce qu'on avait de forces dans la lutte de l'indépendance; la politique ne viendrait qu'après. C'est tout le contraire qui arrivait. La guerre, il ne la voyait pas finie, et il ne se sentait pas encore découragé malgré les défaites qui commençaient. C'était la politique qui le préoccupait. Retiré à la villa Almanzi, auprès de Florence, souffrant cruellement de sa blessure, il souffrait encore plus en voyant de jour en jour les divisions éclater, les passions s'envenimer, l'anarchie submerger l'Italie sous le nom de parti démocratique, et, frémissant d'impatience, retrouvant toute sa verve, il revenait à la polémique, lançant dans un journal de Florence des articles rapides, pleins de raillerie et de feu, celui notamment où il disait ce mot qui courut l'Italie : « Les procédés des rois se disant *nos pères* m'avaient fait désirer d'être orphelin, les faits et gestes des révolutionnaires se disant *nos frères* me font désirer d'être fils unique. »

Aussi hardi contre les faux patriotes et les démagogues qu'il l'avait été contre l'absolutisme, il tenait tête à l'orage révolutionnaire au risque de passer à son tour pour *codino*, selon le mot appliqué à tout ce qui était conservateur. Il écrivait coup sur coup les *Timori e esperanze* et la *Lettre aux électeurs de Strambino*, où il disait avec une fierté virile : « Vous vous en prenez de nos désastres aux gouvernemens, aux ministres, aux souverains... Vous ne voulez pas comprendre que chez un peuple comme le nôtre il ne s'agit pas de changer les formes, mais de nous changer, nous, — de nous régénérer

nous-mêmes, de secouer notre inertie, de nous arracher à la fange des lâches habitudes, de cesser d'être à la fois des vantards et des incapables, de devenir une nation, vive Dieu! qui ait des mérites et des vertus, au lieu d'être une race abaissée, avilie, objet de la risée des forts! Ayez au moins le courage d'entendre ces paroles, Italiens, j'ai bien le courage de les dire! » D'Azeglio combattait avec plus de courage que de confiance. Si dans cet intervalle de l'été de 1848 à la bataille de Novare où tout allait en s'aggravant, s'il y eut un instant où il crut que tout pouvait être réparé, ce fut quand Gioberti, devenu premier ministre à Turin, conçut la pensée d'aller à Florence, même à Rome si c'était possible, de faire de l'armée piémontaise la gardienne d'un ordre restauré et maintenu dans les limites d'une liberté constitutionnelle. Cette idée avait séduit d'Azeglio, et un moment il suivit même un petit corps avec lequel le général La Marmora manœuvrait du côté de Sarzana. L'illusion dura le temps que Gioberti mit à tomber du pouvoir, le temps que les ministres démocratiques ses successeurs mirent à pousser l'armée piémontaise à Novare, — et alors, retenu encore par sa blessure à la Spezzia, il écrivait ces paroles où il semblait ensevelir les émotions généreuses et les espérances d'une année : « Vous le savez, à cette heure tout est fini!... Avoir travaillé toute sa vie dans une seule pensée sans espérer jamais qu'une occasion se présentât, la voir arriver surpassant toute prévoyance raisonnable, et puis sentir tout cet édifice s'écrouler en un jour! Après de pareils coups, on ne garde plus que les apparences de la vie; l'âme et le cœur sont morts. Je ne verrai plus ma pauvre chère patrie délivrée du joug. Que la volonté de Dieu soit faite!... Je suis à la Spezzia tâchant de me rétablir : ma blessure est toujours ouverte. Je ne vois plus rien à faire pour le moment. Il faut rouler jusqu'au fond de l'abîme pour voir où l'on s'arrêtera et pour se reconnaître. *Alors nous recommencerons;* mais ce n'est pas moi qui cueillerai le fruit. Souvenons-nous que l'amour de la patrie est sacrifice et non jouissance! »

Massimo d'Azeglio, sous le coup étourdissant de Novare, crut évidemment tout perdu : il ne tenait plus qu'à une chose, c'est qu'on sût que l'armée s'était bien battue; pour le reste, il fallait épuiser jusqu'au bout l'amertume de la défaite avant de retrouver « un nouveau point de départ. » Il touchait cependant, sans le savoir, au second de ces deux beaux jours de sa vie dont je parlais. Il faut se rappeler où en étaient l'Italie et le Piémont à ce lendemain de Novare. L'Autriche restait partout victorieuse au-delà des Alpes, et l'air de réaction qui soufflait en Europe n'était pas propre à la retenir. Le Piémont succombait d'épuisement avec un trésor à sec et

une armée ulcérée, à demi désorganisée. La paix avec l'Autriche n'était point encore signée. On se voyait obligé de réduire par la force Gênes insurgée. Le parlement de Turin, où dominait le parti révolutionnaire, s'agitait dans le vide. Un ministère tel quel, formé en toute hâte avec un honnête conservateur, M. de Launay, pour président, n'était fait ni pour en imposer ni pour désarmer les défiances. L'incertitude était partout. A quoi tint en ce moment la destinée du régime constitutionnel à Turin? A ceci tout simplement, à l'apparition d'un ministère formé par Massimo d'Azeglio, que le roi Victor-Emmanuel allait chercher à la Spezzia. A roi galant homme galant homme ministre, c'est l'histoire de cette heure délicate et décisive. Par son passé, par son caractère, par un libéralisme aussi ferme que modéré, par le patriotisme qui avait fait sa popularité et qu'on le savait homme à ne point abdiquer, par cette blessure même dont il souffrait encore, d'Azeglio était une garantie pour tous.

Trois mois auparavant, il avait refusé la présidence du conseil du roi Charles-Albert, qui l'avait appelé auprès de lui, parce que s'il croyait que la guerre était pour le moment une désastreuse aventure, il ne se sentait pas le courage de faire la paix avant le combat et *de la signer*. Après Novare, tout avait changé. Le devoir lui apparaissait avec une netteté redoutable. D'Azeglio vit devant lui une situation ruinée où tous les subterfuges, toutes les habiletés, encore plus toutes les jactances étaient inutiles, où la loyauté seule pouvait trancher le nœud. Il vit, il sentit qu'accepter une paix douloureuse était une inexorable nécessité, mais en même temps que le maintien du régime constitutionnel était pour le Piémont la seule manière d'assurer son indépendance, de garder l'honneur vis-à-vis de l'Autriche en réservant l'avenir de l'Italie, — et il accepta ce marché du patriotisme vaincu, faire la paix en gardant la liberté à Turin. — Rien n'était plus simple, direz-vous. — Ceux qui parlent ainsi sont justement ceux qui ont trouvé depuis que rien n'était plus facile que de faire l'Italie. Il était bien plus facile de laisser l'Italie telle qu'elle était, et il était plus facile encore en 1849 de laisser sombrer le régime constitutionnel à Turin. C'était même le moyen de faire une paix matériellement plus avantageuse avec l'Autriche. Les partis extrêmes, de leur côté, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour pousser à cette extrémité par une absurde résistance à la nécessité, et le pays ne se serait point levé à coup sûr pour défendre le *statut*. Il fallut par deux fois dissoudre le parlement, qui revenait toujours le même parce que le scrutin était déserté des électeurs, et qui refusait toujours de ratifier la paix. La dernière fois il fallut une sorte de coup d'état qui s'est appelé la

proclamation de Moncalieri, qui valut à Victor-Emmanuel d'être appelé un Charles X, et à son premier ministre d'être appelé un Polignac; il fallut que d'Azeglio mît le roi en avant et lui fît tenir ce langage : « Si les électeurs me refusent leur concours, ce n'est pas sur moi que retombera la responsabilité de l'avenir. Ce n'est pas à moi qu'ils auront à s'en prendre, c'est à eux-mêmes. » C'est la première fois dans l'histoire, je pense, qu'on voit un coup d'état accompli sans nulle violence, par l'autorité de la persuasion, et pour sauver la liberté... Le pays comprit, la paix fut signée, le *statut* resta intact, et d'Azeglio put garder le pouvoir qu'il appelait le devoir.

C'était le ministère d'un galant homme, ai-je dit, un ministère de loyauté, d'honnêteté et de réparation; ce ministère dura trois ans, et il n'eut pas toujours la vie facile, puisqu'il eut à tenir tête à toute cette agitation religieuse née d'une simple loi sur l'abolition des privilèges ecclésiastiques, et qu'il eut aussi à traverser la crise des réactions européennes de 1852. D'Azeglio eut à l'occasion de ces événemens et d'une loi sur la presse qu'il avait été obligé de présenter par prudence un mot qui le peint. « Je suppose, disait-il devant la chambre, que tous tant que nous sommes nous eussions à traverser ces régions où vivent les bêtes féroces; je suppose que nous dussions passer près d'un antre où dormirait un lion, et que l'un de nos guides nous dît : Ne parlez pas, ne faites pas de bruit, afin qu'il ne se réveille pas. Si à quelqu'un de nous il plaisait de chanter ou de faire du bruit, je crois que nous tous d'accord nous lui mettrions la main sur la bouche et nous lui dirions : S'il te plaît d'être dévoré, nous ne voulons pas l'être. Je vais encore faire une supposition : il se pourrait que malgré toute la prudence, toutes les précautions possibles, le lion se réveillât et s'élançât sur nous; alors, si nous sommes des hommes, il faut combattre..! » Massimo d'Azeglio était de ce petit nombre d'hommes qui n'ont rien de factice : sa politique, c'était sa personne; ce qu'il était dans la vie ou dans l'opposition, si l'on veut, il l'était au pouvoir, simple, facile, libéral, désintéressé, refusant de garder pour lui les droits de chancellerie qu'il pouvait recevoir pour la signature de la paix, et laissant les journaux dire qu'il était vendu à l'Autriche, n'arrêtant la presse que là où elle pouvait compromettre le pays.

Un jour, un homme de plus d'esprit que de sens, grand révolutionnaire d'imagination, Angelo Brofferio, qui est mort, lui aussi, l'an dernier, allait le trouver pour lui demander de laisser revenir à Turin un émigré sicilien, journaliste fougueux, dont le ministre de l'intérieur avait ordonné l'expulsion. D'Azeglio restait assez froid, ne voulant pas désavouer son collègue. « Je comprends, dit Broffe-

rio; vous lui en voulez, c'est un de ceux qui ont dit le plus de mal de vous.—Oh! alors, répondit d'Azeglio, c'est une autre question, je me sens tout porté à aider ce brave Sicilien de fantaisie si féconde. Je ne puis pourtant pas, pour le seul plaisir de lire ses injures, faire révoquer un ordre. — Ce n'est pas nécessaire, reprit Brofferio à voix basse; il est ici, chez moi, caché! — Et maintenant, ajouta Brofferio d'un air de triomphe, je défie Massimo d'Azeglio de faire de cette confidence un mauvais usage. » Voilà l'opinion que ses adversaires avaient de lui. Sans avoir ni hauteur ni morgue, d'Azeglio portait au pouvoir une certaine vivacité de point d'honneur. Un ministre de France, faisant la chasse aux émigrés, lui avait adressé un jour une communication où il lui disait à peu près qu'il suffisait de ne pas valoir grand' chose pour avoir sa protection et celle du gouvernement piémontais. D'Azeglio lui envoya ses témoins, dont l'un était le général de La Marmora, et le billet fut retiré. Au milieu des occupations du pouvoir, cet étrange président du conseil restait d'ailleurs volontiers écrivain et peintre, et quelquefois Victor-Emmanuel arrivait jusqu'à son petit cabinet du ministère des affaires étrangères en disant : « Peut-on voir le peintre? » Victor-Emmanuel aimait ce premier ministre artiste et gentilhomme, patriote et libéral.

Deux hommes ont relevé le Piémont depuis 1848 et ont préparé ses destinées nouvelles, d'Azeglio et Cavour, l'un en maintenant la liberté dans un moment où tout chancelait, l'autre en se servant de la liberté pour remettre en marche la politique piémontaise. Lorsque peu après son entrée au pouvoir d'Azeglio proposait dans un conseil d'appeler au ministère du commerce le comte de Cavour, dont il était l'ami et qui s'était déjà signalé avec éclat dans le parlement comme dans la presse, le roi dit en souriant : « Je le veux bien, mais rappelez-vous qu'il vous prendra tous vos portefeuilles. » D'Azeglio n'était pas homme à s'effrayer beaucoup de perdre un portefeuille. Ce que disait le roi ne se réalisait pas moins. L'antagonisme commençait à poindre ou plutôt à devenir public à l'occasion de la loi sur la presse en 1852. Cavour, ne prenant conseil que de lui-même, saisissait le prétexte d'un discours de M. Ménabréa, aujourd'hui général, alors colonel du génie, député de la Savoie et l'un des orateurs les plus éminens de la fraction conservatrice de la chambre, pour rompre ouvertement avec la droite, sur laquelle s'était appuyée jusque-là la politique ministérielle, et pour nouer avec la gauche cette alliance qui dans l'histoire parlementaire du Piémont s'est appelée *connubio;* il croyait le moment venu de faire un pas, et il le faisait avec une audacieuse dextérité. D'Azeglio, sans céder à aucune velléité de réaction, ne croyait nullement à cette

nécessité de s'avancer vers la gauche, de changer ce qu'il appelait la dynamique du ministère. De là des conflits intimes qui se dénouaient une première fois par la retraite de Cavour. Ce n'était pas une solution, puisque le cabinet, avec Cavour de moins, se trouvait affaibli, diminué, également menacé par l'hostilité ou par le dangereux appui d'un homme qui déjà commençait à exercer une autorité souveraine sur le parlement. D'Azeglio le sentit, et cette fois, après une courte expérience, c'est lui qui se retirait, laissant la place à son heureux et impatient émule. Cavour montait au pouvoir pour huit ans, sauf une interruption de quelques mois après la paix de Villafranca, et ces huit ans ont fait l'Italie.

Au fond, cet antagonisme de deux hommes qui avaient le même but, les mêmes instincts libéraux, les mêmes aspirations patriotiques, cet antagonisme avait sa logique secrète, et tenait moins à une lutte vulgaire d'ambitions qu'à la différence des caractères, aussi bien qu'au progrès naturel des choses. A la lumière des événemens, rien ne semble plus simple aujourd'hui. D'Azeglio avait été l'homme d'une situation, il n'était pas l'homme de toutes les situations. Il y avait dans sa nature plus d'élévation et de finesse que de facultés pratiques; le goût de l'influence morale était plus puissant chez lui que la passion du gouvernement, et s'il avait été le plus séduisant, le plus efficace des premiers ministres dans un moment où la droiture était tout, il n'avait pas la vanité de se donner pour un politique complet ou pour un administrateur habile. C'est lui-même qui le dit avec ingénuité dans sa correspondance. « Outre que je ne suis pas dévoré d'ambition, je n'en puis plus physiquement, et les affaires eussent fini par en souffrir. J'ai à me reprocher, je vous le dis franchement, de n'avoir pas mis assez d'activité dans les dernières affaires de Rome. On a fait quelques sottises qu'une action plus minutieuse de ma part aurait sans doute prévenues. »

D'Azeglio avait la dignité du pouvoir dans le libéralisme et le patriotisme, il n'en avait ni la dévorante activité ni les âpres ambitions. Et puis, sans avoir moins de foi aux destinées italiennes, il ressentait peut-être par momens une certaine lassitude, à laquelle les souffrances de sa blessure n'étaient point étrangères. Il avait fait tout ce qu'une inspiration honnête et une courageuse sérénité pouvaient faire; ce n'était pas l'homme aux desseins compliqués, à l'esprit fertile en expédiens, aux initiations soudaines et hardies dans une situation nouvelle. Cavour était au contraire, à cette époque, le génie de l'action dans son épanouissement, s'appliquant à tout, également apte à tout, — aux finances, aux travaux publics, à la marine, à la direction de la politique extérieure. — Il

avait à peine le portefeuille du commerce qu'il mettait déjà la main sur les finances, et par cette double action il transformait tout le système économique du pays. Il était le chef réel du cabinet avant de l'être de nom, et il y avait deux ans à peine qu'il était président du conseil lui-même, que déjà il méditait toutes ces combinaisons qui faisaient entrer le Piémont dans la guerre d'Orient, qui le conduisaient aux retentissantes délibérations du congrès de Paris au sujet de l'Italie. Cavour avait la passion des affaires jointe à la passion d'un grand dessein auquel toutes ses conceptions se coordonnaient, combinaisons intérieures, travaux de la marine à la Spezzia, chemins de fer, alliances commerciales. Cavour n'avait pas un instinct plus libéral et plus italien que d'Azeglio ; mais en homme pratique il cherchait sans cesse les moyens d'arriver au but, et il se servait de tout, il saisissait toutes les occasions pour faire un pas de plus. La force de d'Azeglio était dans le sentiment; la force de Cavour était dans l'intelligence. Je me souviens d'avoir entendu un Italien dire spirituellement un mot profond sous un air de paradoxe. « Ce que Cavour a fait, disait-il, d'Azeglio n'aurait jamais pu le faire. D'Azeglio nous connaissait trop; Cavour a réussi parce qu'il ne nous connaissait pas ou qu'il nous connaissait moins; rien ne l'a arrêté. »

Et voilà comment cet antagonisme, qui naissait un jour entre deux hommes engagés dans la même voie, se dénouait, non au profit d'une ambition ni au détriment d'une autre ambition, mais en réalité dans l'intérêt de l'Italie, et ce jour-là d'Azeglio écrivait : « J'avais accepté le gouvernail quand il était démontré que j'y pouvais manœuvrer avec plus de profit qu'un autre pour le pays. J'ai eu le bonheur de le tirer d'un bien mauvais pas et de nous sortir des écueils sans trop d'avaries. Maintenant le navire est radoubé, et j'ose dire que ses voiles pourront flotter au vent. Je quitte mon banc de quart : à un autre! — Cet autre que vous connaissez est d'une activité diabolique et fort dispos de corps comme d'esprit. Et puis cela lui fait tant de plaisir!... » D'Azeglio mettait une parfaite bonne grâce à s'effacer devant son jeune et heureux rival, qui à son tour prenait le gouvernail en maître, et plus d'une fois même il lui vint en aide dans ces années de féconde élaboration de toute une politique. Il l'appuyait surtout dans l'affaire de la participation du Piémont à la guerre d'Orient, et il accompagnait le roi à cette époque dans ses voyages à Paris et à Londres. « La présence de d'Azeglio, disait Cavour, prouvera à l'Europe que nous ne sommes pas tout à fait infectés du venin révolutionnaire. » Et lui-même, entrant dans le jeu, il disait gaiement à Paris : « Je suis ici comme un paratonnerre. »

Cependant d'Azeglio avait été un peu froissé, il y a lieu de le croire, et ce froissement secret, il le portait dans la vie modeste où il rentrait, refusant tout ce qui aurait pu lui donner de l'aisance, reprenant au besoin le pinceau pour se suffire. D'Azeglio n'approuvait pas en tout d'ailleurs la politique de Cavour : il trouvait que Cavour allait trop vite et qu'il surmenait un peu le Piémont, il s'effrayait surtout de ce mouvement d'accélération imprimé à la politique piémontaise au lendemain de 1856; mais, le moment venu où cette politique semblait toucher à la crise suprême, il ne discutait plus, il offrait ses services et son dévouement. Un des Italiens qui ont le mieux connu ces deux hommes, M. Giuseppe Massari, raconte qu'un matin de février 1859 Cavour recevait de Gênes une lettre dont il reconnut aussitôt l'écriture : il l'ouvrit d'un air d'impatience et de doute; il la lut rapidement, et ses yeux se remplirent de larmes. C'était Massimo d'Azeglio qui lui écrivait et qui, après lui avoir rappelé leurs dissentimens, ajoutait : » Maintenant ce n'est plus le moment de discuter ta politique; c'est le moment de la faire triompher, de réunir tous les efforts pour la faire réussir... » Et il se mettait à la disposition de Cavour. « Ainsi, disait-il, me voilà enrôlé et *cavourien!* J'ignore à quoi je puis être bon et j'attends. » Il n'attendit pas longtemps.

Cette politique après tout, elle n'était que la conséquence, un peu précipitée peut-être, mais invincible, de cette autre résolution prise un jour à Turin, dix ans auparavant, de maintenir le Piémont dans une ligne d'invariable fidélité à la cause italienne et au libéralisme. Elle n'était que l'application de ce mot : *nous recommencerons!* Cavour la faisait triompher. C'était d'Azeglio lui-même qui l'avait préparée, et il n'était pas dans sa nature d'attendre que le péril fût passé pour se rallier au drapeau qu'il voyait engagé. Que pouvait-il? comme il le disait. Il fut d'abord envoyé à Rome sous prétexte de porter le collier de l'Annonciade au prince de Galles, et en réalité pour s'entendre avec les libéraux romains. Il eut aussi une mission à remplir à Paris et à Londres, au moment où se multipliaient de toutes parts les négociations pour empêcher la guerre. Ce fut lui qui, la guerre une fois ouverte, fut envoyé le premier à Bologne le jour où la Romagne se séparait du saint-siége. « J'ai la Romagne à conduire, écrivait-il; comme vous voyez, on me fait là un fameux lot! Je n'ai jamais reculé devant les difficultés. Ainsi va pour la Romagne! » Après la guerre, ce fut lui qui alla un des premiers à Milan, où il eut pendant quelques mois de 1860 le poste de gouverneur de la Lombardie. En réalité, le rôle de d'Azeglio, à dater de ce moment, est moins celui d'un acteur que celui d'un conseil, d'un homme considérable employé aux mé-

diations volontaires, consulté, écouté et souvent dépassé, d'un esprit indépendant et toujours sincère qui ne craint pas d'exprimer ses opinions. Il est certain qu'avec sa nature d'Azeglio a pu se trouver par instans un peu dépaysé dans cette confusion violente d'où est sortie l'Italie nouvelle, et pour tout dire il a ressenti plus mécompte, plus d'une blessure. Jusqu'à la paix de Villafranca, il crut à la possibilité d'une fédération; il croyait peu à l'unité, qu'il appelait « le premier de ses désirs et la dernière de ses espérances. » Pour lui comme pour tant d'autres Italiens, c'est de Villafranca qu'est née l'unité. « Je vois poindre à l'horizon, écrivait-il immédiatement, des complications qui seront la suite de la paix subitement conclue. Ce qui a été dit et fait jusqu'à ce jour pour l'organisation de l'Italie, les événemens et la force des choses vont rayer tout cela. » Et ici commençaient pour lui les perplexités et les doutes à mesure que l'œuvre se déroulait au milieu de toutes les péripéties.

L'âme libérale et droite de d'Azeglio s'effrayait des procédés sommaires, des arrestations des évêques, des alliances révolutionnaires qu'imposait l'unité, de ce qu'il appelait « les yeux doux faits au mazzinisme, » et tout compte fait, dans cette phase nouvelle des affaires d'Italie, ses doutes, ses dissentimens, ont porté sur deux points essentiels, Naples et Rome. Il faut bien s'entendre cependant. Oui, évidemment l'annexion des provinces napolitaines déconcertait d'Azeglio. Naples lui semblait « une meule que l'Italie s'était attachée au cou. » La guerre même qu'on était obligé de faire au brigandage lui apparaissait comme le signe d'erreurs manifestes commises au-delà du Tronto; mais lorsqu'il parlait ainsi, ce n'était pas qu'il mît en doute le droit de l'Italie : il croyait tout au plus à de la précipitation, à des impatiences violentes tournant contre le but même qu'on se proposait. En définitive, c'était l'homme qui écrivait dès 1849 : « Quoique je sois modéré, *codino*, etc., je suis au fond et serai toujours du parti qui sauvera l'Italie. Si les exaltés y parviennent, va pour les exaltés ! » C'était l'homme qui disait au bruit des annexions de 1860 : « Il n'est plus question aujourd'hui du Piémont, de la Toscane, des états romains, de Naples; il s'agit de l'Italie, et je dis comme conclusion : Quand on a foulé aux pieds une nation pendant des siècles, quand rois, gouvernemens, peuples voisins, soit par ruse, soit à main armée, se sont réunis contre elle pour l'exploiter à leur profit, pour la diviser, la partager, la vendre, la torturer, l'anéantir, peut-on s'attendre qu'au jour de son réveil elle respectera les lois, les pactes, les traités qu'on a faits sans la consulter et pour la rayer du nombre des nations? » C'était l'homme enfin qui à la moindre menace du dehors écrivait :

« Si un congrès européen entreprenait de *défaire* l'Italie, qui se chargerait de l'exécution de l'arrêt? car il y aurait de Turin à Messine un grand parti, celui qu'on appellerait alors le parti de la dignité nationale, qui s'élèverait pour la défense de l'unité, *armata manu*, et, vous le pensez bien, j'en serais!... » C'est dans ces limites que d'Azeglio prenait ses libertés d'opinion dans les affaires de Naples.

Il en était un peu de même dans la question de Rome. Oui, évidemment, sur ce point encore, d'Azeglio avait été le premier très opposé à la proclamation de Rome comme capitale de l'Italie. Était-ce sentiment traditionnel, vieille affection pour Pie IX, qu'il avait aimé autrefois, prévoyance politique? Tout cela se réunissait peut-être. Rome lui apparaissait comme une ville à part, d'un caractère exceptionnel, universelle par nature et par destination, qui ne pouvait être absorbée comme une ville ordinaire de Toscane ou du Napolitain. L'intérêt catholique lui semblait tenir une assez grande place dans le monde pour qu'on lui laissât la dignité et l'inviolabilité d'un asile mis au-dessus des tempêtes de la politique. Ici pourtant comme dans les affaires de Naples il ne faut pas se méprendre sur la nature de ses opinions : ce n'était point qu'il eût le plus léger doute sur la légitimité des annexions des provinces pontificales, qu'il admît la possibilité d'une reconstitution artificielle d'un état de l'église plus ou moins étendu, plus ou moins restreint, — qu'il considérât comme un fait normal et durable le pouvoir temporel. Nul ne condamnait plus que lui le gouvernement des prêtres, nul n'avait mis en relief d'une façon plus saisissante ce que le mélange du spirituel et du temporel avait de funeste pour la religion comme pour la politique. Ce gouvernement, il ne le croyait possible ni dans les provinces qui s'étaient détachées, ni à Rome même, où la papauté devait rester affranchie désormais de toutes les responsabilités politiques, qui devait devenir une grande ville libre, neutre pour la dignité du pontificat, rattachée par tous les liens de la nationalité à l'Italie. C'est sous l'empire de ces sentimens complexes que l'un des premiers, au moment même où on acclamait Rome à Turin, il désignait Florence comme la vraie capitale de l'Italie. Proclamer Rome capitale, c'était à ses yeux déplacer doublement la question : d'abord c'était détourner les esprits du point essentiel et douloureux, — de Venise, sans laquelle la nationalité italienne restait inachevée et toujours menacée; c'était de plus susciter contre l'Italie toutes les susceptibilités, tous les ombrages du sentiment catholique. Florence conciliait tout, sans exclure d'ailleurs une solution libérale de la question romaine. Sous ce rapport, la convention du 15 septembre 1864 donnait évidemment raison à d'Azeglio, et le calme de l'opinion en Italie a

prouvé qu'il n'avait point entièrement tort lorsqu'il croyait voir quelque chose de factice dans le mouvement qui prenait Rome pour but immédiat et exclusif. La convention du 15 septembre, avec toutes ses inévitables conséquences, devait donc plaire à d'Azeglio, puisqu'il l'avait d'avance ébauchée; mais ici encore, en approuvant cette convention qu'on allait lui communiquer à la campagne, il trouvait qu'elle n'avait pas été bien faite, qu'on n'avait rien « prévu ni rien préparé, » et les scènes sanglantes de Turin lui donnaient raison. Il trouvait surtout pénible, humiliant que le changement de capitale, le choix de Florence, fût le résultat d'une condition imposée par la France. Il aurait voulu que la parole de l'Italie pût suffire, et que les hommes d'état italiens fussent en état de tenir cette parole. C'était tout l'homme.

Au milieu de ces émotions, l'esprit de d'Azeglio n'avait rien perdu de sa vivacité, et son âme ne s'était point refroidie; mais ses forces diminuaient. Son organisation était atteinte d'un mal qui s'aggravait chaque jour. Il avait acheté depuis quelques années, aux bords du lac Majeur, une petite villa adossée à la montagne et surplombant le lac, entourée de cactus et de lauriers-roses, d'où il voyait la rive autrichienne. Il allait souvent se réfugier dans son aimable retraite, où il retrouvait le calme que donne le spectacle d'une gracieuse nature. Lorsqu'il avait acquis cette petite propriété en 1858, il écrivait : « J'ai pris ma retraite en face de l'ennemi. En regardant ce rivage, je frémis, mais je me tais, ne voulant pas troubler par des récriminations puériles un silence qui me semble la condition de ma dignité personnelle comme de la dignité de mon pays. Je ne verrai pas cette rive redevenir italienne!... » Moins de deux ans après, les deux rives étaient italiennes. C'est à Cannero que dans les dernières années il s'amusait à écrire ses mémoires sans détourner d'ailleurs son regard de tout ce qui agitait l'Italie, et sans cesser de s'intéresser à tout; c'est de là qu'il lançait son dernier opuscule, une *lettre aux électeurs*, au moment où s'ouvrait le scrutin pour le renouvellement de la chambre en 1865. Il était encore à Cannero à la fin de l'année, réduit à prendre mille précautions pour sa santé déclinante, lorsqu'il était saisi tout à coup d'un refroidissement. Il eut à peine le temps de se rendre à Turin; son visage était déjà altéré, la mort semblait errer sur ses lèvres. Aucun soin ne put arrêter les progrès de la maladie. Une des dernières visites qu'il reçut fut celle du prince de Carignan, dont il était l'ami. Son regard se ranima en voyant le prince: il le remercia et lui rappela qu'il avait été un des plus fidèles et des plus affectionnés serviteurs de la maison de Savoie. Peu de jours après il s'éteignait, non sans avoir passé par une lente et douloureuse agonie,

et en expirant, comme Cavour, il murmurait encore le nom de l'Italie. Il mourait avec la pensée qui avait été l'inspiration et l'honneur de sa vie.

Massimo d'Azeglio s'éteignait quelques mois à peine avant que Venise ne fût affranchie à son tour. C'était le dernier mot de cette longue guerre d'indépendance que l'Italie soutient depuis des siècles, mais surtout depuis cinquante ans, et où ce galant homme a servi en volontaire fidèle et dévoué, travaillant quand on ne pouvait combattre, combattant quand l'heure était venue, sincère avec ses amis comme avec ses ennemis, gardant toujours le sens exquis de la justice et de la vérité. — Il se rangeait lui-même volontiers dans ce groupe où il plaçait Collegno et un petit nombre d'hommes de sa génération. De tous les Italiens contemporains, les uns, comme soldats, même comme hommes d'état, ont eu dans l'action un rôle plus éclatant; les autres, comme écrivains, ont eu plus d'invention ou de science. Ce qui a fait l'originalité de d'Azeglio, c'est la supériorité morale de sa nature; ce qui a fait son autorité, c'est le caractère, c'est la virile fierté de l'esprit, c'est ce courage de son opinion qu'il a eu dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et qui n'est pas commun au-delà des Alpes. On pourrait même dire que c'est ce qui manque le plus aujourd'hui dans la vie publique de l'Italie, tant il y a souvent de différence entre ce que pensent les hommes, ce qu'ils disent tout bas et ce qu'ils disent tout haut. L'esprit, l'imagination, la passion, la finesse, sont partout; le courage d'avoir une opinion et de la soutenir, même au risque de l'impopularité, c'est là ce qui est rare. C'était une pensée familière de d'Azeglio que les nations longtemps opprimées ne se rachètent que par le caractère; c'est aussi par le caractère qu'elles se conservent, qu'elles s'affermissent dans leur indépendance. Par ce spectacle d'une vie droite où l'inspiration du bien domine toujours, où toujours l'honnêteté a le dernier mot, d'Azeglio sert encore et plus que jamais l'Italie, après l'avoir servie lorsqu'elle ne pouvait pas même entrevoir le terme de ses incessantes et douloureuses revendications.

CHARLES DE MAZADE.

LES

VENTS ET LA PLUIE

I. *Sailing directions*, par M. Maury. — II. *Guide du Marin*, par M. Piddington, traduit par M. Chardonneau. — III. *La Loi des Tempêtes*, par M. Dove. — IV. *The Weather Book*, par l'amiral Fitz-Roy. — V. *Les Mouvemens de l'atmosphère et des mers*, par M. Marié Davy. VI. *Thèse de Physique*, par M. Sonrel. — VII. *Bulletin de l'Observatoire impérial*. — VIII. *Atlas des orages de l'année 1865*, rédigé par l'Observatoire impérial.

On disait à Thalès que la sagesse ne sert à rien qu'à rendre les sages misérables. Il se piqua d'honneur, et comme il avait prévu que les olives devaient être abondantes, il loua tous les pressoirs longtemps avant la récolte : quand elle fut venue, il en tira tout l'argent qu'il voulut. Thalès, à ce qu'il paraît, savait prévoir le temps : c'est une recette aujourd'hui perdue, et l'on se ruinerait en louant des pressoirs aussi sûrement qu'à jouer à la bourse. Il y a bien, à la vérité, de temps en temps des illuminés ou des charlatans qui se prétendent initiés aux secrets de l'atmosphère, comme il y a des dupes qui les croient; mais tout cela est vain. Personne n'a jamais su, personne aujourd'hui ne sait prédire le temps; j'ajouterais volontiers que personne ne le saura jamais. C'est une conviction que je voudrais faire partager aux lecteurs de la *Revue* en leur offrant un tableau fidèle des opérations régulières qui s'accomplissent dans l'air, et qui distribuent dans les divers climats la chaleur, le vent et la pluie.

I.

Par-dessus les continens et les mers, la terre est enveloppée d'un manteau uniforme et léger qui la préserve du froid, et dans l'é-

paisseur duquel s'accomplissent les phénomènes dont nous avons à parler. C'est l'atmosphère, qui est composée d'un fluide parfaitement transparent : l'air. Contrairement à ce que pense le vulgaire, l'air est pesant, comme on le prouve en équilibrant sous une balance un ballon vide et en remarquant qu'il baisse aussitôt qu'un robinet ouvert laisse arriver le fluide. L'air se dilate par la chaleur et devient plus léger, car les montgolfières s'élèvent lorsqu'elles sont gonflées d'air chaud; — il est compressible, c'est-à-dire que son volume diminue autant qu'on le veut quand on le presse suffisamment; enfin il est élastique, et reprend son volume primitif quand on supprime la pression qu'on lui avait fait subir.

De ces trois propriétés découlent les conditions de l'équilibre et du mouvement de l'atmosphère. Il est d'abord évident que les couches supérieures, celles qui confinent à l'espace indéfini, sont extrêmement dilatées, mais que leur poids, si petit qu'il puisse être, appuie sur les tranches qui sont au-dessous, et que celles-ci augmentent progressivement de densité à mesure qu'elles s'approchent de la terre. Au niveau du sol, toutes pèsent sur les objets et font subir à chaque surface une pression considérable : c'est la pression atmosphérique. On sait mesurer cette pression depuis l'invention du baromètre. Dans sa plus grande simplicité, cet instrument se compose d'un tube de verre vide plongé dans un bain de mercure. L'air appuyant sur ce bain fait monter le mercure dans le tube jusqu'à ce que le poids soulevé fasse équilibre à la pression atmosphérique. En moyenne, le mercure monte à 760 millimètres; il baisse quand la pression de l'air diminue; il monte quand elle augmente.

Nous sommes donc plongés dans une mer gazeuse, comme les poissons dans une mer liquide : elle pèse autant qu'une couche de 760 millimètres de mercure, ou de 10 mètres d'eau; mais, comme elle est beaucoup moins dense que l'eau ou le mercure, elle s'élève beaucoup plus haut. On trouve de l'air sur les montagnes, on en trouve à toutes les hauteurs qu'on a pu atteindre en ballon; mais on en trouve de moins en moins, et la pression décroît de plus en plus. A 13 lieues, cette pression serait sensiblement nulle, parce qu'il n'y aurait presque plus d'air au-dessus. Néanmoins il faut bien avouer qu'on ne sait pas au juste où et comment finit l'atmosphère; comme les bolides deviennent lumineux à 30 ou 40 lieues au-dessus de nos têtes, il faut croire que l'air s'étend au moins jusque-là.

Il ne nous importe pas de savoir de quels élémens l'air est composé; la seule chose que je veuille rappeler est qu'il contient toujours de l'eau, et ce point doit être étudié avec détail, car c'est la

cause de tous les météores aqueux. Quand vous placez de l'eau dans une assiette, à l'air libre, vous la voyez diminuer et disparaître peu à peu. Elle se change en vapeur, en un gaz aussi incolore et aussi transparent que l'air auquel elle se mêle sans qu'on en soupçonne la présence, et comme cette transformation se produit continuellement à la surface de toutes les mers, de tous les lacs, de tous les fleuves et de tous les sols quand ils ont été mouillés par la pluie, il est certain que chaque litre d'air atmosphérique contient un poids déterminé de vapeur d'eau. Ce poids varie suivant les cas, mais ne peut jamais dépasser une limite fixe; cette limite est de :

5 , 9 , 18 , 33 , 58 centigrammes

à des températures

0 , 10 , 20 , 30 , 40 degrés.

Ces nombres nous apprennent que l'air peut recéler beaucoup de vapeur à 40 degrés, très peu à zéro, beaucoup vers l'équateur, très peu vers les pôles ou pendant l'hiver. Quand il contient tout ce qu'il peut recevoir de vapeur d'eau, on dit qu'il est *saturé;* généralement il ne l'est pas. S'il est très loin du point de saturation, on dit qu'il est sec, — lorsqu'il en est très près, qu'il est humide, et on voit clairement qu'en chauffant jusqu'à 40 degrés un air saturé à zéro, il deviendra sec, tandis qu'en refroidissant jusqu'à zéro un air qui est sec à 40 degrés, il pourra devenir très humide; il pourra même être saturé.

Si on le refroidit encore, il sera plus que saturé; une partie de sa vapeur redeviendra de l'eau à l'état liquide, et c'est là l'origine de tous les météores aqueux. Si l'herbe des champs se refroidit, elle condense la vapeur à sa surface en gouttelettes de rosée; si c'est l'air d'une vallée, l'eau se réunit en vésicules trop petites pour tomber, assez nombreuses pour obscurcir l'air : c'est un brouillard. Ce phénomène se produit-il dans les couches élevées de l'atmosphère, le brouillard, sans changer de nature, prend un autre nom, celui de nuage, et quand on le voit de loin dans les hauteurs transparentes de l'air, les rayons du soleil lui donnent un éclat vif et doré qu'il partage avec les neiges élevées ou les voiles lointaines. Enfin quand la condensation s'exagère, les gouttelettes grossissent, et par degrés le brouillard se change en pluie.

En comprimant l'air, on le diminue en volume et on produit le même effet qu'en le refroidissant. Prenons comme exemple 2 litres de ce gaz à 20 degrés contenant chacun 15 centigrammes de vapeur, ils ne seront point saturés; mais si en les comprimant on les réduit à 1 litre, ce litre contiendra la totalité de la vapeur ou 30 centigrammes, et aura dépassé la saturation. En résumé, la compres-

sion et le froid ensemble ou séparément amèneront la pluie; le réchauffement et la dilatation produiront l'effet contraire. Quand l'air se refroidit tout en se dilatant, comme cela arrive quand il s'élève, il éprouve deux actions opposées, et suivant que l'une ou l'autre domine, on voit la pluie tomber ou le brouillard se dissiper.

Une des causes les plus fréquentes de pluie est le mélange de deux vents, l'un chaud, l'autre froid, qui ne sont saturés ni l'un ni l'autre, mais qui tous deux sont près de l'être. Le plus chaud se refroidit et par là devient sursaturé, le plus froid s'échauffe et se dessèche; mais le premier effet l'emporte toujours sur le second, ce qui amène la pluie. Prenons un exemple : l'un des vents est à zéro et contient 4 centigrammes de vapeur, l'autre à 40 degrés avec 50 centigrammes d'eau. Mêlés en volumes égaux, ils sont à 20 degrés et renferment une moyenne de 27 centigrammes par litre. Or à cette température ils n'en peuvent recéler que 18; il y en a 9 de trop. Chaque litre d'air versera donc 9 centigrammes ou 90 millimètres cubes de pluie, de quoi remplir la moitié d'une capsule de fusil.

Voilà toute la physique de ce grand phénomène, elle ne mérite pas de nous occuper plus longtemps, mais la question mécanique est plus complexe.

En général c'est le mouvement de l'air qui amène la pluie ou le beau temps. Si elle était immobile et comme attachée au sol, l'atmosphère serait toujours saturée sur la mer, où il pleuvrait à chaque refroidissement; elle serait toujours sèche au-dessus des continens, qui ignoreraient la pluie. Le vent fait le métier de porteur d'eau, il va la puiser aux contrées chaudes pour la rapporter sur les pays tempérés, et, quand il l'a distribuée, il recommence son voyage. Pour savoir les lois de la pluie, il faut découvrir celles des grands déplacemens de l'air; les deux questions sont connexes. On ne peut donc point se contenter, comme l'ancienne météorologie, d'observer en certains lieux, isolément et sans ensemble; il faut couvrir le monde d'observateurs, noter à chaque jour et en tous lieux l'état du globe, puis concentrer tous les résultats entre des mains uniques chargées de les classer, de les réunir et d'en dégager, s'il y en a une, la loi qui dirige les vents et fait tomber la pluie. Les hommes conçoivent aisément d'aussi beaux projets, mais ils sont longtemps avant de s'entendre pour les réaliser.

C'est Lavoisier qui paraît en avoir eu la première idée, c'est Brandes qui la mit à exécution à l'occasion d'une baisse extraordinaire du baromètre survenue la veille de Noël en 1821. Il demanda et obtint communication de toutes les observations faites à cette

époque, ce qui lui permit de reconstruire le phénomène. De 1835 à 1841, M. Quetelet se fit à Bruxelles le centre d'une association de météorologistes qui s'étaient donné un programme commun, et enfin la Russie se couvrit d'observatoires officiels; mais, pour que cette idée prît son développement, il fallait qu'elle s'incarnât dans un homme assez heureux pour en assurer le succès. Cet homme fut M. Maury.

Lieutenant dans la marine des États-Unis, M. Maury n'obéissait pas seulement à l'instinct d'une curiosité spéculative; il avait un projet plus cher à la nation américaine, celui de diminuer la durée des voyages en conseillant aux marins des routes raisonnées. Voici comment il procéda : il réunit tous les renseignemens météorologiques qu'il put se procurer dans les journaux de bord ou les récits de voyages; puis, sur une mappemonde, dans chaque carré tracé par les parallèles et les méridiens, il marqua toutes les directions de vent qui y avaient été observées; il fit servir à ce travail plus d'un million d'observations, et la carte ainsi annotée faisait connaître dans son ensemble la direction dominante des courans marins et aériens. Elle montrait que, pour aller d'un pays à un autre, il fallait choisir un tracé conforme à cette direction, et revenir non point par le même chemin où l'on aurait rencontré des vents contraires, mais par d'autres voies choisies de manière à les trouver favorables. Pendant longtemps, les marins résistèrent aux conseils de M. Maury. Enfin l'un d'eux, le capitaine Jackson, commandant du *Wright*, se résolut à faire une tentative, et, parti de Baltimore le 9 février 1848, il coupait la ligne au bout de vingt-quatre jours, au lieu de quarante et un qu'exigeait ordinairement ce trajet. Toutes les résistances tombèrent devant un succès aussi éclatant, et qui fut suivi de tant d'autres. Bientôt le gouvernement des États-Unis proposait aux nations maritimes la réunion d'un congrès dans lequel les savans et les marins devaient arrêter un plan d'observations uniformes. Ce congrès eut lieu à Bruxelles en août 1853. C'est une date mémorable dans l'histoire de la météorologie, puisque désormais tous les navires sont un observatoire, et que leurs livres de bord permettent de reconstituer après coup, pour en chercher les lois, les divers mouvemens qui agitent l'atmosphère. C'est ainsi qu'ont été obtenues les notions que nous allons maintenant développer.

II.

Il n'y a pas de mécanisme plus simple, et il n'y en a pas de mieux réussi que celui qui règle la circulation générale de l'air

atmosphérique. Je le ferai comprendre aisément par quelques exemples familiers. En même temps qu'il brûle le bois dans nos foyers, l'air s'échauffe, devient plus léger et s'élève dans la cheminée; il ne s'arrête même pas quand il en sort, car nous voyons, si le temps est calme, la fumée continuer sa route ascendante. Ce mouvement fait dans le foyer un vide partiel, aussitôt comblé par l'air froid de l'appartement, qui prend le même chemin. La circulation entretient la combustion, la combustion la chaleur, et la chaleur la circulation. Si alors vous mettez la main aux fissures et aux joints des portes, vous sentez un vent froid qui ramène dans la chambre l'air qu'enlève incessamment la cheminée. Étudiez de même la série des phénomènes qui se perpétuent dans une lampe. Elle lance par sa cheminée de verre un courant rapide et très chaud qui va s'étaler sous le plafond, assez chaud pour brûler la main, assez rapide pour agiter et même éteindre une bougie qu'on y place; mais, en montant continuellement, ce courant appelle sans cesse l'air de l'appartement à travers une petite galerie découpée à jour qu'on a eu soin de placer au-dessous du verre. De ces exemples, on peut tirer une règle, une loi physique : toutes les fois que l'air est échauffé en un endroit, il s'y élève et appelle pour le remplacer celui des parties voisines.

On voit sans difficulté que tout refroidissement fera l'inverse. Quand nos appartemens sont bien chauds et les vitres bien gelées, l'air qui les touche se refroidit, devient plus lourd, et, glissant le long des carreaux, s'étale sur le parquet. Aussitôt la couche de gaz échauffée qui était sous le plafond se précipite pour continuer le courant et gagne le sommet des fenêtres en filtrant à travers le haut des rideaux; elle y laisse comme preuve de son passage la poussière qu'elle contenait. Réunissons maintenant ces deux effets du chaud et du froid. Un poêle chauffé est au milieu d'une serre, il appelle l'air autour de lui et le lance en haut; mais les vitres le refroidissent, le font descendre, et il revient au poêle par le parquet. Deux causes distinctes ont concouru à produire et à perpétuer une double circulation, un double courant : l'un chaud, élevé, fuyant la source calorifique, l'autre froid et rampant qui y retourne.

On me pardonnera ces longs détails sur un fait aussi simple en considération de l'application que j'en vais faire maintenant à l'atmosphère tout entière. Le globe terrestre est très inégalement échauffé par le soleil : les pôles ne le sont point du tout, les contrées tempérées le sont d'autant plus que leur latitude est moindre, et il y a une zone qui reçoit plus de chaleur que toutes les autres, celle où les rayons du soleil tombent d'aplomb. Elle peut être assimilée à un foyer qui ferait le tour de la terre et qui serait entretenu par

le soleil. C'est là que l'air est le plus chaud, c'est là aussi qu'il est le plus léger, et c'est là qu'il s'élève, comme il le fait dans nos cheminées, enveloppant le globe d'un anneau de gaz ascendant : c'est l'anneau ou la zone d'aspiration; c'est la cheminée d'appel de l'atmosphère.

Elle entraîne les couches d'air qui bordent l'équateur. Mises en mouvement, celles-ci, à leur tour, attirent l'air des latitudes plus élevées, et l'appel, se transmettant de proche en proche, engendre dans les couches inférieures de l'air un mouvement d'ensemble qui les transporte du nord et du sud vers l'équateur. Ce sont les deux courans polaires.

Pendant ce temps, l'immense masse d'air qui s'est élevée dans l'anneau d'aspiration doit rester un moment indécise aux limites dernières des hauteurs atmosphériques et s'étaler comme la nuée qui domine les cratères volcaniques, pour de là s'avancer en deux nappes fuyant l'équateur, se refroidissant dans leur route, descendant vers les contrées polaires, et rejoignant la terre pour y changer de direction. Ces deux transports des masses supérieures sont les courans équatoriaux.

Entrons dans le détail de cette circulation. Il ne faut pas croire que l'immense quantité d'air qui s'est élevée à l'équateur vienne tout entière se concentrer au-dessus des pôles pour se précipiter ensuite en tombant dans une sorte d'entonnoir étroit. Si les choses se passaient ainsi, l'énorme masse de gaz y prendrait une vitesse prodigieuse, elle imprimerait par sa chute à la terre et aux mers polaires une désastreuse impulsion. Rien de cela n'arrive. Le courant supérieur en effet va se concentrant de l'équateur aux pôles comme les méridiens qu'on trace sur une sphère. Son lit se rétrécit, il devient plus lourd et laisse échapper de haut en bas des filets dérivés qui rallient le courant polaire. Par là il se règle et conserve à chaque latitude une intensité égale. Le courant inférieur au contraire, qui s'étale en rayonnant des pôles vers l'équateur, se ralentirait dans un lit qui devient à chaque instant plus large, s'il ne recevait pour le ranimer *les dérivations descendantes* que lui fournit le courant supérieur. Ce sont ces dérivations qui, se multipliant ou se ralentissant, se portant au nord ou au midi, dans un point ou dans un autre, rétablissent l'équilibre à chaque instant troublé de l'atmosphère; ce sont elles aussi que nous verrons changer la direction des vents et apporter la pluie. Cette théorie nous montre en résumé que la terre doit être enveloppée de deux grands fleuves aériens, le supérieur partant de l'équateur, l'inférieur qui y retourne, le premier se concentrant vers les pôles, le second divergeant à mesure qu'il s'en éloigne, tous deux se mêlant dans leur

trajet par des dérivations descendantes, comme on voit dans une rivière le courant direct et les remous se rejoindre en tourbillonnant dans l'espace qui les sépare.

Il ne suffit point d'avoir fait une théorie, il faut qu'elle soit conforme aux phénomènes. On rencontre en effet dans les deux hémisphères, à partir du 35e degré de latitude, des vents continus, les vents alizés, venant des zones tempérées et se rencontrant vers l'équateur le long d'un grand cercle où règnent les calmes équatoriaux. Ce sont les courans rampans inférieurs, les courans polaires; mais ils ne soufflent point directement des pôles à l'équateur dans la direction des méridiens : ils viennent du nord-est dans l'hémisphère boréal et du sud-est dans l'hémisphère austral, comme si une cause inconnue les avait chassés à l'ouest.

III.

Suivant le célèbre Halley, cette cause est le mouvement de rotation de la terre. L'explication qu'il en a donnée demande un peu d'attention; elle exige d'abord l'intelligence d'une vérité mécanique que j'exposerai avec quelque détail.

Lorsqu'un cavalier est lancé au galop, tout le monde comprend qu'il partage la vitesse de son cheval sans faire aucun effort. Emportés dans un wagon par un train qui fait 15 lieues à l'heure, nous possédons sans nous en apercevoir une vitesse énorme, et qui est à peu près celle que nous aurions en tombant d'un second étage. Enfin la terre tourne en 24 heures et nous tournons avec elle. Pendant que nous pensons être immobiles à Paris, nous sommes enlevés comme le cavalier par son cheval, comme le voyageur par son wagon; la seule différence est que nous le sommes plus rapidement et que nous faisons 250 lieues en chaque heure de temps. L'air aussi est emporté, car, s'il demeurait immobile pendant que nous marchons, il nous fouetterait au visage. Nous croyant en repos, nous penserions qu'il marche en sens opposé, de l'est à l'ouest, avec cette vitesse de 250 lieues. Ce serait un vent cinq fois plus fort que celui des plus désastreux ouragans, et capable d'emporter les animaux, les arbres, les montagnes et les mers.

Ce point établi, admettez que le cheval s'arrête; vous verrez le cavalier passer par-dessus, à moins d'une grande habileté et de beaucoup d'efforts. Supposez que le voyageur veuille descendre du wagon; il sera lancé en avant avec la vitesse que possède le train, et il se tuera en tombant. Enfin, si la terre venait à s'arrêter, tous les objets qui la couvrent continueraient de marcher de l'ouest à l'est, et sembleraient lancés avec la vitesse de 250 lieues qu'ils

avaient. La mécanique résume ces faits dans cet énoncé commun : « tout objet qui possède une vitesse dans un sens la garde, lors même que les objets voisins la perdraient, et il la conserve indéfiniment, à moins que des résistances étrangères ne viennent la détruire. »

Faisons tout de suite l'application de ce principe; imaginons un ballon s'élevant de très peu au-dessus de Paris dans un air calme. Il possède au départ la vitesse qui emporte la terre vers l'est; il la conserve, et il demeure invariablement au-dessus du point de départ, faisant comme Paris un tour en 24 heures. Si le mouvement de la terre venait à se ralentir, le ballon dépasserait la terre, il irait vers l'est, vers Strasbourg. Si au contraire la vitesse du sol croissait, l'aéronaute resterait en arrière, comme s'il reculait vers l'ouest, dans la direction de Brest.

Or, si les différens points du globe font tous un tour en 24 heures, ils font des tours très inégaux. Le pôle nord ne fait que pirouetter sur lui-même; à 80 degrés de latitude, un objet décrit un cercle très petit avec une vitesse de 70 lieues; cette vitesse augmente à mesure qu'on s'éloigne du pôle : elle est de 250 lieues à Paris, de 370 à Mexico et de 400 à l'équateur. Pour voir la terre se ralentir, il suffit d'aller vers le nord; alors le ballon incline à l'est, il se fraie un chemin entre le nord et l'est, c'est-à-dire au nord-est. Pour que la terre accélère son mouvement, il faut se diriger vers le sud. Dans ce cas, le ballon recule à l'ouest et marche au sud-ouest. Partant de Paris, il passe à Bordeaux, à Lisbonne, aux Açores et au Mexique. Ce qui arriverait à ce ballon imaginaire arrive réellement à l'air atmosphérique, et nous sommes amenés à énoncer avec Halley cette loi fondamentale : le courant polaire tend à obliquer vers l'ouest et souffle du nord-est, le courant équatorial dévie vers l'est et souffle du sud-ouest.

Mais si elle explique comment les alizés des deux hémisphères sont entraînés vers l'ouest, la théorie d'Halley exige que, dans notre hémisphère, le courant équatorial ou contre-alizé souffle du sud-ouest dans les étages supérieurs de l'air. Un événement curieux et bien fortuit en a donné la première démonstration. Le 1er mai 1812, un volcan de l'île Saint-Vincent, le Morne-Garou, après de formidables détonations, commença de lancer une quantité considérable de cendres. A ce moment, l'alizé était dans toute sa force, et comme il venait du nord-est, il devait chasser les cendres dans l'ouest, ce qui arriva en effet. Les Barbades, qui sont à 100 milles dans l'est du volcan, ne devaient point en recevoir, puisqu'elles sont dans une direction exactement opposée à celle du vent. Néanmoins le ciel se couvrit à l'est de ces îles, l'obscurité devint si complète

que l'on ne pouvait plus distinguer les fenêtres des appartemens, et il tomba de si grandes quantités de cendres que les arbres et les toitures pliaient sous ce fardeau. Évidemment elles étaient apportées par un vent supérieur, par le contre-alizé du sud-ouest. Pareil fait se renouvela au 20 janvier 1835, à l'époque d'une éruption considérable du volcan de Coseguina, situé dans le lac de Nicaragua, qui envoya des cendres dans une direction contraire aux alizés, jusqu'à la Jamaïque, à une distance de 1,000 milles. Léopold de Buch nous fournit un renseignement plus précis en nous apprenant que les voyageurs qui gravissent le pic de Ténériffe commencent l'ascension au milieu des alizés du nord-est, qu'ils traversent ensuite une région calme, et rencontrent enfin un vent du sud-ouest si considérable qu'ils ont peine à y résister : c'est le contre-alizé, et comme il ne commence à se faire sentir qu'à 2,500 mètres, c'est à cette hauteur environ que se fait la séparation des deux grands fleuves aériens qui transportent l'air en deux sens opposés.

Cependant à peine a-t-on accepté et démontré cette théorie que le calcul s'en empare et nous conduit à une absurdité. Considérons le courant polaire partant d'un point situé sous le 80e degré de latitude. Il a vers l'est, à son départ, la vitesse de 70 lieues. Arrivé au-dessus de Paris, qui fait 250 lieues à l'heure, il retarde et court vers l'ouest avec une vitesse relative, égale à la différence entre 250 et 70, ou à 180 lieues. A Mexico, cette différence serait 300, à l'équateur 330 lieues, ce qui est plus que la vitesse du son. Inversement le courant équatorial prendrait vers l'est une vitesse relative de 30 lieues à Mexico, de 150 à Paris et de 300 au Spitzberg, vitesse dix fois aussi grande que celle des ouragans, qui serait capable de renverser les montagnes, de crever l'enveloppe solide de la terre, et d'enflammer par le frottement les objets combustibles.

Non-seulement il ne se produit rien de pareil, mais on peut même remarquer qu'à l'exception des contrées alizéennes l'air est généralement calme, que les vents, s'ils surviennent, sont très modérés, et qu'ils soufflent alternativement dans les diverses directions. Il faut donc absolument qu'une action compensatrice vienne à chaque instant modérer les vitesses désastreuses que le mouvement terrestre et le soleil imprimeraient fatalement à l'atmosphère.

Ce qui rétablit le calme, ce sont les dérivations descendantes du courant équatorial supérieur. En effet, chacun des filets de ce vent descendant est animé, comme le courant dont il se sépare, d'une vitesse vers le nord-est, et puisque le courant polaire auquel il se mêle en possède une autre vers le sud-ouest, les deux vitesses se retranchent et tendent à se compenser. Sous la zone torride, au voisinage de l'anneau d'aspiration, ces dérivations n'existent pas,

et les alizés courent franchement au sud-ouest. Sous le 35e degré, la compensation des vitesses paraît être complète, car d'après les tables de Maury les vents y soufflent localement et indifféremment de tous les rumbs. Aux latitudes plus élevées, les dérivations deviennent plus nombreuses et se mêlent en plus grande proportion au courant polaire; elles lui impriment alors une déviation dans le sens de leur propre vitesse, et le font généralement souffler du nord-ouest, de l'ouest ou même du sud-ouest.

Ce qui est digne d'attention, c'est que l'équilibre atmosphérique tend à se rétablir de lui-même lorsqu'un accident vient le troubler. Si par exemple le baromètre baisse en un lieu, les dérivations descendantes y affluent pour rétablir la pression normale; elles dévient le courant polaire; le vent tourne à l'ouest, et il est humide. Si au contraire le baromètre monte, ces dérivations cessent, le courant polaire reprend sa tendance à souffler du nord-est, et il est sec. On voit que dans cette théorie la succession des phénomènes est la suivante : ce sont les variations de la pression qui font augmenter ou diminuer les dérivations descendantes; celles-ci font tourner le vent à l'ouest ou à l'est, et le rendent humide ou sec, chaud ou froid. Le but est de rétablir l'équilibre de l'air; la pluie en sera la conséquence accidentelle.

Pour achever le tableau des mouvemens généraux de l'atmosphère, il nous reste à montrer qu'elle éprouve, parallèlement à l'équateur, un déplacement latéral qui semble destiné à mêler intimement l'air des continens et celui des mers. Partons, je suppose, de l'île de Madère, et suivons dans sa marche une molécule d'air. Elle est d'abord entraînée par l'alizé vers le sud-ouest, jusqu'à l'anneau d'aspiration. Là elle s'élève, non pas verticalement, mais obliquement, à cause de sa vitesse acquise, comme si elle gravissait, de l'est à l'ouest, une rampe inclinée. Par-là elle arrive au-dessus de l'Amérique du Sud, où elle commence, dans les hauteurs du courant équatorial, son retour vers le nord. Peu à peu elle incline vers l'est, traverse obliquement l'Atlantique, et aborde les côtes de l'Europe à une latitude plus ou moins élevée. Elle se mêle alors aux dérivations descendantes et rejoint le courant polaire. Celui-ci marche communément vers le sud-est, et il va rejoindre les zones alizéennes, non point à Madère, au lieu de départ, mais beaucoup plus loin dans l'est, vers le centre de l'Asie. La molécule d'air que nous avons suivie dans ce trajet a donc couru vers l'ouest, dans la zone torride, pour rétrograder, dans la zone tempérée, beaucoup plus loin vers l'est; elle n'a pas seulement été entraînée du sud au nord et du nord au sud, elle a subi un transport latéral à travers les continens et sur toutes les mers.

Cette circulation transversale amène les poussières de l'Afrique jusqu'aux Açores et même en Amérique; elle maintient constante la composition de l'atmosphère, et surtout elle brasse l'air sec des continens avec l'air humide de la mer, afin de distribuer la pluie d'une manière à peu près égale sur tous les points du monde.

IV.

Nous venons de suivre les vents dans leurs pérégrinations à la surface du globe et dans les hauteurs atmosphériques. Occupons-nous de savoir maintenant où et comment ils prennent la vapeur d'eau et la chaleur pour les transporter sur les continens, pour arroser et réchauffer la terre.

Dans les contrées alizéennes, le courant polaire, descendu du nord-est, rafraîchit continuellement l'air; mais il s'échauffe peu à peu et devient sec : alors toute pluie cesse, tout nuage disparaît, le ciel est clair, et le temps continuellement beau. Invariables dans leurs directions, les vents conduisent toujours les vaisseaux dans la même route, et la navigation devient si facile que les marins espagnols avaient nommé Lac-des-Dames la mer où ils avaient rencontré d'abord le vent alizé. Partout où il souffle, le baromètre cesse d'éprouver des variations irrégulières, puisqu'il n'y a pas de variations atmosphériques; mais il indique le seul changement qui se fasse dans ces heureuses contrées, celui du jour et de la nuit, montant et baissant deux fois pendant vingt-quatre heures, comme les aiguilles d'une montre en parcourent deux fois le cadran.

A mesure qu'ils s'échauffent et se dessèchent, les vents alizés enlèvent à la mer et entraînent avec eux une quantité progressivement plus grande de vapeur; ils lui enlèvent en même temps de la chaleur. La physique, en effet, nous enseigne que l'eau ne peut passer à l'état gazeux sans un emprunt considérable de chaleur. Mettez de l'eau à zéro sur un fourneau ardent, chauffez-la jusqu'à la faire bouillir, et continuez le feu jusqu'à la vaporiser tout entière; vous trouverez que pour la faire bouillir il faut un certain temps, que pour la vaporiser il en faut cinq fois plus, et vous conclurez que l'eau dépense cinq fois autant de chaleur pour être vaporisée que pour être échauffée de zéro à 100 degrés. Ainsi les vents alizés, en rasant la surface de la mer, font à la fois une grande provision de vapeur et une grande provision de chaleur. Ils arrivent ensuite des deux hémisphères, très-chauds et presque saturés, pour se rencontrer sur l'anneau d'aspiration, où ils s'élèvent obliquement de l'est vers l'ouest, et où ils vont produire des phénomènes qu'il est facile de prévoir.

On s'imagine à Paris que la zone équatoriale est le pays de l'éternel beau temps; il n'y a pas d'erreur plus grande. Au moment où les deux courans se rencontrent, les vents cessent : c'est la zone des calmes équatoriaux. Entraîné de bas en haut, l'air fait une sorte de vide au-dessus du baromètre, qui baisse : c'est la zone des faibles pressions. En montant, il se dilate et se refroidit; alors il pleut, et comme c'est le lieu le plus chaud de la terre, et que l'air y contient le plus de vapeurs, on y recueille jusqu'à 4 mètres d'eau par année. C'est la zone des plus grandes pluies, des orages les plus formidables; c'est le *cloud-ring* des Anglais et le *pot-au-noir* de nos marins. A l'ennui d'une pareille saison s'ajoute encore l'accablement d'une humidité chaude. Le thermomètre atteint 40 ou 45 degrés, l'évaporation est nulle, les matières organiques y entrent en décomposition rapide et engendrent ces miasmes inconnus, ces fièvres de toute sorte et mortelles qui déciment les Européens; mais si elles sont nuisibles aux animaux, ces conditions de chaleur et d'humidité sont au contraire celles que réclament particulièrement les plantes, et l'on retrouve en ces climats la flore surabondante et hardie qui semble avoir, pour la même raison, caractérisé l'époque où se formait la houille.

Or la zone de l'échauffement maximum se déplace en même temps que le soleil, et avec elle la mauvaise saison. Pendant l'été, elle envahit le Mexique et les Antilles, couvre l'Inde tout entière et la Cochinchine. Pendant l'hiver, elle passe au-dessus de l'Ile-Bourbon, aux Marquises et au nord de l'Australie; deux fois par an, aux équinoxes, elle traverse l'équateur. A son approche, les vents tombent, quelques nuages se montrent au sud; le ciel se charge lentement de vapeurs, de brumes et d'électricité. Un premier orage éclate vers deux heures; il y en a deux le lendemain, puis ils durent toute la journée et même toute la nuit. Tel est l'été au Mexique.

Mais aussitôt que le *cloud-ring* abandonne la contrée, les zones alizéennes l'envahissent, le beau temps devient aussi continu que les pluies avaient été incessantes, et les feuilles se dessèchent. On voit que dans la zone torride tout est réglé par une force unique, la chaleur solaire, et que tout y montre la précision des phénomènes astronomiques. A peine avons-nous passé les tropiques que nous entrons dans les climats variables. La circulation générale y est affaiblie par l'éloignement de l'anneau d'aspiration; les dérivations descendantes ramènent à la surface du sol l'air du courant équatorial, et nous allons voir qu'elles y ramènent la chaleur et l'eau qu'avaient puisées les vents alizés.

Considérons par la pensée un litre de cet air qui s'élève dans l'anneau d'aspiration : il est très chaud et presque saturé. Tout d'a-

bord il se dilate, par cela même il se refroidit; mais il se réchauffe aussitôt parce qu'une partie de la vapeur repasse à l'état de pluie et lui rend la chaleur qu'elle avait empruntée pour se former. Il continue sa route ascendante, prend un volume de plus en plus grand et une température qui décroît progressivement; mais il entraîne avec lui toute la portion de vapeur qui n'a point été condensée, et il entraîne aussi toute la chaleur qu'il contenait : seulement chaleur et vapeur sont disséminées dans un plus grand espace.

C'est dans cet état que l'air est lancé dans le courant équatorial. Pendant le trajet, il est possible qu'il perde de sa chaleur par le rayonnement à travers les espaces célestes, il est certain qu'il en reçoit du soleil et aussi de la terre. On ne sait si la compensation s'établit ou non, s'il y a perte ou gain final; toujours est-il qu'il reste très froid tant qu'il est dans les hauteurs. Aussitôt qu'il s'abaisse dans les dérivations descendantes, il subit des pressions qui sont de plus en plus considérables, il diminue progressivement en volume, et après avoir occupé un immense espace il redevient un litre d'air comme au départ. Dans ces transformations inverses, il s'est réchauffé jusqu'à sa température première; il a ramené toute la vapeur et toute la chaleur qu'avait puisées le vent alizé, sauf les pertes qui ont été faites en route.

Admettons que le baromètre vienne à baisser dans un point des contrées tempérées, les dérivations descendantes y deviendront abondantes, le vent soufflera de l'ouest; il sera réchauffé, il sera humide, et il y aura probabilité de pluie. Or quand la pluie tombe, c'est que la vapeur disparaît; elle fait un vide que les dérivations comblent, où elles ramènent l'eau, et où la pluie s'engendre d'elle-même. S'il arrive au contraire que la pression soit très considérable en un lieu, les dérivations cesseront, le courant polaire soufflera du nord-est; il sera froid, mais il se réchauffera en marchant : le temps sera beau. Tout le monde a vérifié l'exactitude de ces règles générales.

V.

Rien n'est mieux connu, rien n'est mieux ordonné que ce mécanisme général du vent et de la pluie, et il est probable qu'il amènerait dans les contrées tempérées la même fixité climatérique que dans les zones torrides, si la terre était uniformément couverte par les eaux; mais il n'y a rien de plus irrégulier que la distribution des continens et des mers, et cette irrégularité doit rejaillir sur les conditions de la pluie. J'en vais montrer les principaux effets. Il est d'abord évident que les deux hémisphères sont loin d'être

symétriques; pendant que le nôtre est composé presque en entier de terres, celui du sud semble exclusivement recouvert par les eaux. L'irrégularité est surtout sensible au-dessous du continent indien; elle y produit un grand déplacement du *cloud-ring*. Pendant l'été, il remonte au nord de l'Indoustan, parce que c'est le continent qui s'échauffe le plus, et il emmène avec lui des pluies diluviennes qui s'élèvent, à Cherra-Ponjée, jusqu'à 15 mètres par année; il entraîne aussi sur la mer des Indes l'alizé du sud-est. En hiver, les conditions sont renversées : c'est le continent qui est refroidi; l'anneau d'aspiration descend au-dessous de l'équateur, et la mer des Indes essuie l'alizé supérieur venant du nord-est. A chaque équinoxe, cette mer voit ainsi se succéder deux vents très distincts, très réguliers, que l'on nomme moussons, et qui étaient connus de toute antiquité. A la rigueur, les moussons se montrent sur toutes les mers équatoriales, dans l'étendue de la zone parcourue par le *cloud-ring;* mais c'est dans la mer des Indes que cette zone est la plus grande.

En Afrique, l'anneau d'aspiration reste à peu près fixe; il y est compris entre le 5e et le 15e degré de latitude nord; il y verse ces torrens de pluie qui durent toute l'année, et que mentionnent les récits de Baker. Au-delà de cette ligne, dans l'immense pays compris entre l'Atlas et le Sénégal, règne éternellement l'alizé du nord. Desséché par son passage sur des crêtes élevées, s'échauffant de plus en plus pendant sa course vers le sud, il enlève à la terre toute trace d'humidité et aux plantes toute source de vie. Tout cet espace, une ancienne mer que le vent semble avoir pompée, montre encore aujourd'hui le lit desséché et vierge de l'océan qui l'occupait autrefois et dont il a gardé la salure. Les mêmes causes continuent fatalement le désert à travers l'Égypte, qui n'est qu'une oasis, l'Arabie et la Mongolie jusqu'aux plateaux du Thibet.

Les déserts occuperaient sur la terre une étendue bien plus grande encore, si l'atmosphère de la zone torride n'était transportée de l'est à l'ouest, comme nous l'avons précédemment expliqué. Il en résulte que le *cloud-ring* porte dans le même sens sur les continens d'Afrique et d'Amérique l'air saturé d'eau qui vient de la mer des Indes ou de l'Atlantique, et que ce sont les îles et les côtes orientales de ces grands continens, — les Indes, les côtes de Mozambique et de Zanzibar, les Antilles, le Brésil et la Colombie, — qui reçoivent le plus de pluie. « Quand nous visitâmes, dit Dampier, la petite île de la Gorgonie sur la côte de la Nouvelle-Grenade, il pleuvait tellement dans nos calebasses qu'elles restaient toujours pleines, quelle que fût la rapidité avec laquelle nous buvions; plusieurs de nos hommes jurèrent qu'il était impossible de boire au-

tant d'eau qu'il en tombait. » A mesure qu'il s'éloigne vers les Cordillères, le *cloud-ring* perd de sa provision d'eau, il laisse le reste sur ces montagnes, et derrière leurs remparts ainsi qu'à l'ouest du Mexique il ne pleut jamais. Les hautes montagnes du Thibet produisent le même effet dans l'Asie, et c'est pour cela que commence avec le désert de Gobi la suite ininterrompue des pays éternellement desséchés dont le Sahara est le dernier.

Le contraire a lieu dans nos pays tempérés d'Europe. L'atmosphère y est transportée de l'ouest vers l'est, et ce sont les côtes occidentales qui reçoivent le plus d'eau. Une condition spéciale augmente encore la quantité de pluie qui y tombe : c'est la température élevée du nord de l'Atlantique, température entretenue par des circonstances qui méritent d'être expliquées.

Échauffées et rendues moins denses à l'équateur, les eaux de l'Atlantique y forment une sorte de bourrelet; refroidies et alourdies aux pôles, elles s'y abaissent, et un double courant équatorial et polaire tend à s'y former. C'est le mouvement de l'air qui en va déterminer la direction. On ne peut nier l'effet des vents sur la mer; ils la rident et y découpent des vagues qu'ils chassent devant eux, augmentant ou diminuant les hauteurs des marées suivant qu'ils concordent avec la marche du flot, ou bien qu'ils s'y opposent. Or, puisqu'au nord et au midi de l'anneau d'aspiration les vents alizés soufflent en convergeant du nord et du sud vers l'ouest, ils combinent leurs efforts pour entraîner dans la direction de l'Amérique les eaux les plus chaudes de l'Atlantique; elles commencent leur mouvement au sud du Cap-Vert, et le continuent avec une vitesse croissante jusqu'au cap San-Roque.

En cet endroit, la côte américaine offre une configuration remarquable : avançant graduellement du nord et du sud, elle pousse dans l'est une pointe avancée qui partage naturellement le courant en deux rameaux, l'un dirigé vers le cap Horn et que nous ne suivrons pas, l'autre qu'on nomme le *gulf-stream*, et qui monte vers le nord. Il absorbe la rivière des Amazones, hésite un instant devant les petites Antilles où il détache une branche ascendante, pendant que le gros du mouvement s'enfonce dans le golfe du Mexique, dont il suit toutes les sinuosités. Il passe devant la Nouvelle-Orléans, et, se serrant entre Cuba et la Floride, franchit la passe de Bahama en tournant brusquement au nord. C'est là qu'il est le plus étroit, le plus rapide, semblable à une majestueuse rivière, au Mississipi ou à l'Amazone. Ses eaux sont bleues comme celles des lacs des montagnes, plus salées que dans le reste de l'Océan par suite de l'évaporation qu'elles ont subie, et, ce qui nous importe surtout, elles ont une température de 26 à 30 degrés qui diminue avec la profondeur, mais reste encore égale à 20 degrés à 900 mètres.

Ici le *gulf-stream* rallie la branche qui a tourné brusquement à l'est des Antilles; il s'étale, diminue de profondeur sans se refroidir beaucoup, et, laissant entre lui et l'Amérique un courant descendant d'eau froide, il atteint Terre-Neuve et court franchement à l'est. Alors il se ralentit, s'épanouissant sur une immense étendue, se divisant dans tous les sens, comme si, arrivé à la limite de son immense voyage, il n'avait plus qu'à distribuer la chaleur qu'il amène avec lui. Une branche pénètre dans le détroit de Davis, longeant les glaciers de ces mers découpées, d'où elle arrache les *icebergs,* quelle entraîne en longs convois vers le nord. Le tronc principal contourne la Norvége et s'élance dans les eaux circompolaires pour entretenir peut-être la chaleur de cette mer libre qui baigne le pôle, et dont on a tant parlé. Enfin il revient par de nombreux filets le long des côtes de France et d'Espagne, et probablement aussi dans des profondeurs inaccessibles.

Les mêmes choses se répètent dans le Grand-Océan; c'est encore un courant parti des côtes occidentales du Mexique, se brisant contre l'Australie, s'insinuant entre les grandes îles de l'Inde comme dans les Antilles et remontant au-dessous de la presqu'île de Malacca, le long des côtes de Chine et du Japon, jusqu'au détroit de Behring, où il apporte les bois flottés recueillis dans sa course : c'est le *kurvo-sivo,* la *rivière noire;* elle redescend le long des côtes de la Californie.

On comprend maintenant dans quelles conditions les vents dominans de l'ouest abordent en hiver les côtes refroidies de l'Europe. Réchauffés et mouillés à la fois par les dérivations descendantes et par leur contact avec les eaux de la mer, ils entretiennent cette température humide et moyenne qui caractérise le climat de l'Islande, des îles britanniques et surtout de la verte Irlande, cette émeraude de l'Océan. Ils arrosent les côtes de l'Europe, et dans les endroits où le continent se relève en hautes montagnes, l'air, déjà saturé, se refroidit en gravissant les pentes et y verse autant de pluie que dans les zones torrides. A Bergen, au pied des alpes scandinaves, et à Coïmbre, à l'origine des sierras espagnoles, il tombe jusqu'à 4 mètres d'eau.

En appliquant ces principes à la France, il est facile de prévoir comment la pluie y est distribuée. Brest reçoit le premier choc de tous les vents de mer, de tous les vents de pluie : ils se dessèchent en s'avançant dans l'intérieur du pays, qui est moins mouillé; mais ils s'élèvent et se sursaturent en Auvergne, dans les Cévennes, les Vosges et le Jura. Les Alpes ont une influence prédominante, tous les courans s'y refroidissent et y versent de l'eau. Quand il pénètre dans la Méditerranée, le vent du nord-ouest se resserre entre les

Pyrénées, qu'il prend en écharpe, et les Alpes maritimes, où il pleut souvent. Une fois dans le golfe du Lion, il se dilate, envoie un remous sur le fond de l'Adriatique, au-dessous du Tyrol, dans cet amphithéâtre de montagnes dont Venise est le centre, et qui est abrité des vents du nord. C'est le lieu le plus pluvieux de l'Europe. Toutes les chaînes de montagnes ont leur influence. L'Oural arrête les vents d'ouest, et c'est de là que part le courant polaire, chaud en été, froid en hiver, qui nous apporte le beau temps. Les vents du nord, arrêtés par le massif des Alpes, s'engouffrent dans la vallée du Rhône, vents rapides et desséchans : c'est le mistral; ou bien ils débouchent par la Mer-Noire et passent sur Constantinople : ce sont les vents étésiens. Enfin l'Afrique échauffée provoque un alizé méditerranéen qui abrége le voyage quand on y va et qui l'allonge quand on en revient. Tous ces exemples prouvent que, si la pluie se prépare au loin dans les mers équatoriales, ce sont les accidens locaux qui en déterminent la chute, et les configurations locales qui occasionnent l'irrégularité de sa distribution. C'est une question de géographie physique, c'est presque une question de cadastre.

VI.

Si toutes ces perturbations ne venaient troubler la belle ordonnance des courans généraux, si chaque année ramenait aux mêmes momens les mêmes saisons, il serait raisonnable d'étudier l'influence que peut avoir la lune, puisqu'elle serait la seule cause des troubles atmosphériques. Quoique faible, cette influence est incontestable; elle n'a jamais été niée en principe, pas plus qu'elle n'a été constatée en fait. Peut-être même ne serait-il pas absurde de rechercher aussi l'action des matières cosmiques. Tout agit dans la nature : le coup de pied que nous donnons à la terre en ébranle la masse entière, et les étoiles filantes en font bien autant. Mais c'est montrer une bien grande innocence que de prêter la moindre attention à la lune ou aux bolides en présence des irrégularités que nous venons de mentionner, en présence surtout d'accidens fréquens et quelquefois épouvantables, venus de rien comme les avalanches et comme elles finissant par des désastres : ce sont les ouragans ou les typhons, dont je vais maintenant parler. Voici le récit authentique des ravages occasionnés par celui qui fut le plus terrible de tous et qu'on a nommé le *grand ouragan*.

Il vint du sud-est le 8 octobre 1780 à travers les petites Antilles. Il y coula la flotte de l'amiral Rodney et arracha les toits de tous les édifices. Le 10, il avait atteint les Barbades, où l'amiral

Hatham perdit six vaisseaux. A Sainte-Lucie, six mille personnes furent écrasées sous les décombres ; les hommes et les animaux étaient soulevés de terre et jetés au loin ; la mer fut pompée et retomba en pluie saumâtre ; elle s'éleva si haut qu'elle démolit le fort et lança un navire sur l'hôpital militaire, qui fut enfoncé sous son poids ; elle fut tellement ébranlée qu'elle arracha et rejeta la couche de corail qui forme le fond de la baie. A la Martinique, le fléau rencontra cinquante vaisseaux français portant six mille hommes de troupes et escortés de deux frégates ; six bâtimens à peine échappèrent, les autres « disparurent, » suivant l'expression du rapport officiel. Neuf mille personnes périrent à la Martinique, mille à Saint-Pierre; où pas une maison ne resta debout. A Port-Royal, la cathédrale, sept églises, mille maisons furent enlevées, et six cents malades écrasés dans l'hôpital. Continuant sa course, l'ouragan passa à Puerto-Rico ; le 15 octobre, il atteignait l'île de Mona, puis, se dirigeant vers le nord-est, il gagna les Bermudes, et finit par se perdre dans l'Océan en continuant les mêmes scènes de désastre. Partout où il passait, les éclairs étaient incessans, la foudre éclatait dans toutes les directions, ou tombait en boule sur le sol. Le bruit était tel qu'on n'entendait point la chute des édifices, et l'amiral Rodney affirme qu'un tremblement de terre, conséquence de l'énorme pression exercée sur le sol, passa comme inaperçu. La pluie était lancée horizontalement, si abondante que l'air en était obscurci, et si rapide que le sang jaillissait sous ses coups. A peine ces désordres étaient-ils terminés que les malheureux survivans sortirent de leurs abris pour mesurer l'étendue des désastres. La mer était couverte d'épaves et de cadavres ; on ne voyait que des plaines ravagées, des arbres arrachés, et ceux qui restèrent debout se virent dépouillés comme en hiver ; tous les travaux des hommes étaient anéantis, et la famine attendait ceux qu'avaient épargnés ces épouvantables désordres.

Pour le physicien, ces épouvantables désordres constituent les phénomènes les plus simples, les mieux réglés, les mieux expliqués : ce sont purement et simplement des tourbillons de vent ; on les a nommés *cyclones* pour rappeler la nature de leur mouvement.

Les tourbillons ont occupé les philosophes aussi bien que les savans. Après l'importance que leur avait donnée Descartes, on fit des expériences pour les réaliser, ce qui n'était pas difficile. Salmon, de l'ancienne Académie des sciences, se contentait, pour les produire, de faire tourner le bout de sa canne dans l'eau d'un baquet. L'eau prenait alors et gardait pendant longtemps un mouvement tournant ; le niveau baissait au centre et prenait la forme d'un entonnoir ; il montait à la circonférence. Daniel Bernouilli,

dans son hydrodynamique, traita cette question, dont s'était déjà occupé Huyghens, et il prouva que la force centrifuge faisait une sorte de vide au centre et rejetait l'eau à la circonférence. L'expérience et le calcul n'ont rien laissé à désirer sur ce point. Je n'y insisterai pas, je me contenterai de citer un exemple qui est à la portée de tout le monde. En regardant couler la Seine du sommet d'un pont, quand on est tourné vers le nord, on voit le courant marcher à droite, et plus loin, vis-à-vis des piliers, il y a des remous à peu près immobiles. Or entre ce courant et ces remous on voit se former des tourbillons avec un creux central où l'eau s'engouffre, autour duquel elle pirouette, tout en descendant au fil de la rivière. On remarquera que le mouvement est inverse de celui des aiguilles d'une montre, ce que l'on explique aisément.

Ce qui se passe à la surface des eaux se produit aussi dans les gaz. Sénèque parle déjà de tourbillons que détermine dans l'air la rencontre de vents opposés, tourbillons que nous voyons souvent se former par des rafales de vent qui soulèvent la poussière, quelquefois les chapeaux, et qui courent en tournoyant dans la plaine : ce sont de petits cyclones. Les trombes offrent un caractère analogue; mais elles sont accompagnées de circonstances singulières et peu expliquées.

Pour nous familiariser avec ce sujet, nous pouvons encore citer les ventilateurs : ce sont des instrumens composés d'une roue à palettes qui tourne rapidement dans une boîte dont le couvercle est percé d'un trou central. Quand on fait tourner la roue, il se fait un vide partiel au centre, l'air extérieur entre dans le trou du couvercle, tourbillonne dans la boîte, se condense sur le contour par l'effet de la force centrifuge et s'échappe par des conduits disposés convenablement. Ces divers mouvemens se résument ainsi : 1° il faut une force pour commencer et continuer le mouvement; 2° quand il se produit, il se fait un vide partiel au centre, et la pression augmente de ce centre à la circonférence. Nous allons rechercher d'abord si les ouragans réalisent ce déplacement rotatoire, et ensuite quelle est la force à laquelle il faut l'attribuer.

C'est M. Dove qui le premier reconnut en Europe que les ouragans sont des cyclones. J'ai raconté comment Brandes avait, en 1821, recueilli les observations qui avaient été faites en Europe au sujet d'un ouragan considérable, et comment, après coup, il avait essayé de reconstruire le phénomène. Brandes s'était trompé dans ses conclusions. M. Dove discuta de nouveau ces observations en 1838; elles lui apprirent que le 26 décembre 1821 la pression barométrique était à Brest plus faible que partout ailleurs, qu'elle augmentait à mesure qu'on s'en éloignait, et que les vents tour-

naient autour de ce centre en sens inverse des aiguilles d'une montre. Ce phénomène se déplaça progressivement, le centre de dépression marchant en ligne droite vers la Suède, et les vents continuant à pirouetter autour de lui : c'était donc un cyclone avec ses deux caractères essentiels, un vide au centre et une rotation de l'air dans un sens déterminé.

Pendant que M. Dove arrivait à ces résultats, un constructeur de navires, M. Redfield, était amené en Amérique, par les besoins de son industrie, à s'occuper des choses de la mer, et, en discutant les récits des marins, à reconnaître que les tempêtes sont toujours produites par des mouvemens giratoires dans un sens constant, toujours contraire à celui des aiguilles d'une montre dans notre hémisphère, toujours conforme à ce mouvement dans l'hémisphère sud, et qu'il y a toujours au centre une baisse barométrique considérable. Quelques années plus tard, le major-général Reid publia sur le même sujet un grand ouvrage où les particularités du phénomène étaient approfondies. Voici quels ont été les résultats de ces recherches.

Les cyclones de l'Atlantique prennent naissance sur les deux bords de l'anneau d'aspiration, et dans les deux hémisphères suivent des routes absolument symétriques et parfaitement régulières. Partis de l'équateur, ils marchent par exemple au nord-ouest vers les Antilles, s'inclinent progressivement au nord, puis au nord-est, longent et quelquefois entament la côte orientale de l'Amérique et sont ramenés diagonalement vers l'Europe. Les récits des voyageurs ne nous apprennent rien de certain sur la formation de ces météores. Quelques-uns nous les montrent comme apparaissant de loin, à de grandes hauteurs, sous l'aspect d'une tache argentée qui descend peu à peu vers l'horizon avec un mouvement graduel, mais visible; en approchant, elle s'entoure d'un anneau noir qui s'étend dans toutes directions. Ces descriptions ont plutôt l'air d'un tableau de roman que d'un récit sérieux.

A leur naissance, les cyclones ont peu d'étendue. A mesure qu'ils s'éloignent vers le nord, ils s'agrandissent et prennent un diamètre qui varie de 60 à 500 lieues. La vitesse de progression du centre ne dépasse pas 10 ou 15 lieues, celle du vent tournant peut en atteindre 50; elle suffit pour produire les effets que nous avons décrits, car elle équivaut à un poids de plus de 60 livres sur chaque pied carré. Quelquefois le centre du tourbillon est relativement immobile, et le vent ne commence que sur une circonférence de 4 ou 5 kilomètres de rayon. Quand le cyclone est petit au contraire, ce centre tourbillonnant est le point le plus dangereux pour les navires. Toujours la rotation se fait dans le même sens, toujours la

pression baisse de l'extérieur au centre, où elle peut diminuer jusqu'à 660 millimètres.

Une particularité digne d'attention est que la rive droite du courant cyclonique est très agitée, tandis que la rive gauche est à peu près inoffensive. Celle-ci est le bord maniable, celle-là la limite dangereuse. Cela s'explique, car dans la première la vitesse de rotation est diminuée de celle de translation, puisqu'elles sont opposées; dans le bord dangereux au contraire, les deux vitesses sont de même sens et ajoutent leurs effets. On aura une idée nette des phénomènes cycloniques en lisant les récits suivans que j'ai un peu abrégés. Voici d'abord celui du capitaine Bridet, commandant de la corvette l'*Églée*, dans le canal de Mozambique.

« Le 1er avril 1858, le vent prit par rafales du sud-est au sud-sud-est, accompagné d'une pluie diluvienne. A six heures du matin, le baromètre marquait 758 millimètres; vers midi, il continuait à baisser, et le vent à augmenter sans changer de direction; nous vîmes bien que nous étions dans la ligne de progression du centre d'un ouragan des tropiques, et nous prîmes nos précautions en conséquence... Toute la journée, le vent augmenta et le baromètre baissa; à six heures, il était à 748, à onze heures à 742 millimètres. Tout à coup un calme subit succède aux rafales, au moment où elles semblaient augmenter de violence. Nous passons sans transition des craintes les plus vives à la sécurité la plus complète; le temps s'embellit, la pluie cesse.

« Autour de nous flottent les débris appartenant aux nombreux bateaux arabes qui sont déjà naufragés. A quelque distance, une masse noire va à la dérive; c'est une goëlette portugaise qui a chaviré. Le calme était si complet qu'on pouvait tenir sur le pont une bougie allumée. Le baromètre se maintenait à 740 millimètres. Nous passions par le centre de l'ouragan.

« A une heure en effet, les premières rafales du vent contraire nord-ouest tombaient à bord comme un coup de foudre... Nous sommes chassés à la côte, le navire monte sur la plage et se couche sur un lit de sable. Nous sommes sauvés... Le baromètre remonte peu à peu, les vents s'apaisent, et l'ouragan s'éloigne au sud. Le spectacle est navrant; de tous les navires mouillés dans la baie trois seuls ont résisté, le reste a péri, etc. »

Écoutons maintenant le récit de M. le lieutenant de vaisseau Noël, commandant le *Dupleix*. L'ouragan vient du sud-est; sa rotation est inverse du mouvement des aiguilles d'une montre.

« Le 14 septembre, à quelques lieues de Kinsin, une grosse houle du sud-est et une baisse lente, mais continue, du baromètre annonçaient l'approche du mauvais temps. Le 15, à deux heures du

matin, le baromètre est à 751, le vent souffle par rafales violentes du nord-est; à huit heures, le baromètre est à 745, la houle monstrueuse et le nord-est en coup de vent. Il n'y avait plus à en douter, un cyclone se dirigeait sur nous avec une effrayante rapidité. Le nord-est fixe, augmentant de force au fur et à mesure que le baromètre baissait, m'indiquait clairement que nous étions sur la ligne de translation du centre de ce météore, qui courait au nord-ouest, et de plus que nous étions fatalement destinés à recevoir ce centre. A midi, le baromètre est à 730, à trois heures à 725; le nord-est est épouvantable, la mer à faire frémir. De cinq et demie à sept heures, le baromètre est à 714. Nous sommes soumis à la plus effrayante tempête qui se puisse imaginer. Quant au vent, ce sont non plus des rafales, mais des rugissemens. Vers six heures et demie, nous sommes le jouet d'un affreux tourbillon qui soulève tout sur le pont et fait tournoyer les objets en les élevant jusqu'aux barres d'artimon. Les mâts et les vergues plient comme des joncs. Heureusement personne n'est emporté; mais nous n'avions pas de trop de toutes nos forces pour nous empêcher de l'être.

« Encore quelques instans, et le centre allait être sur nous. Vu l'état du temps, rien ne pouvait sauver le navire d'une destruction complète. C'est alors que nous engageons et menaçons de chavirer. Dans ce moment suprême et plein d'horreur, j'ordonnai de lancer la machine et de mettre la barre au vent... Une demi-heure après, le vent saute progressivement du nord-est au nord-ouest, le centre venait de passer sur notre arrière. Immédiatement le baromètre commence son mouvement de hausse. A neuf heures, il est à 722, à onze heures à 740; à deux heures du matin, tout était terminé. »

Presque tous les météorologistes ayant donné une explication des cyclones, ce ne sera pas une grande témérité que de proposer la mienne. Je suppose que nous soyons en un point de l'hémisphère nord, et qu'une grande chute de pluie s'y produise tout à coup. Comme en se condensant la vapeur fait une place vide, la pression diminue subitement, et les dérivations descendantes arrivent en abondance au sud-ouest de l'endroit où il pleut; elles y produisent leur effet accoutumé de faire tourner aussitôt le vent vers l'ouest en sens inverse des aiguilles d'une montre. A partir de ce moment, les courans équatoriaux et polaires sont agrafés et valsent ensemble en se mêlant; la force centrifuge ajoute son effet, et la diminution de pression augmente au centre. Cependant ce tourbillon ne durerait pas, si une force continue ne venait l'entretenir; cette force est celle qui l'a commencé. En se mêlant, les deux vents produisent de la pluie; celle-ci continue le vide, les dérivations continuent d'y affluer et de perpétuer la rotation des vents. Comme c'est à la par-

tie sud qu'arrivent les dérivations, c'est là que la pluie, les périls et le vent sont le plus considérables, c'est le bord dangereux, tandis que le côté nord est relativement inoffensif. Pendant l'action, deux quantités d'air se sont mêlées; elles venaient, l'une du courant supérieur, l'autre du courant polaire avec leurs vitesses propres; après leur réunion, elles n'ont plus qu'un mouvement commun qui fait marcher lentement le phénomène, et celui-ci promène toujours dans le même sens et presque dans la même route sa désastreuse régularité.

VII.

C'est en 1831 que M. Redfield publiait ses idées sur les cyclones, et c'est en 1838 que M. Dove les confirmait en Allemagne. Depuis cette époque, la question parut faire un pas en arrière. De 1835 à 1841, M. Quetelet, réunissant des observations insuffisantes, crut pouvoir affirmer que de grandes ondes atmosphériques, les unes hautes, les autres basses, se succédaient et se poursuivaient sans cesse de l'Atlantique à l'Oural. Ces interprétations étaient généralement adoptées, lorsque se produisit en 1854 un fait qui eut beaucoup de retentissement. Une tempête formidable avait ravagé la Mer-Noire pendant la guerre de Crimée, et, sous l'inspiration du maréchal Vaillant, M. Le Verrier, comme autrefois Brandes, avait demandé à tous les météorologistes la communication des observations qu'ils avaient faites à cette époque. J'ai rapporté tout au long cet événement dans la *Revue* et montré comment M. Le Verrier, sans se préoccuper des travaux de MM. Redfield et Dove, avait expliqué la tempête de Balaclava par une série d'ondes successives. C'était une erreur : cette tempête était un cyclone bien caractérisé.

Cette erreur n'a aucune importance; mais l'enquête eut un grand effet moral. Elle apprenait aux savans et aux marins qu'une tempête met dix jours pour traverser l'Europe, que rien ne serait plus facile que d'avertir les marins et les cultivateurs de son arrivée, et de parer aux désastres qu'elle apporte en les annonçant. Sous la pression de l'opinion publique, la Société royale de Londres proposa un plan d'organisation météorologique, et le parlement s'empressa de voter un subside annuel de 80,000 francs pour créer auprès du *board of trade* un bureau spécial. Un homme de savoir, marin expérimenté et météorologiste habile, l'amiral Fitz-Roy, fut chargé d'organiser ce nouveau service. Dès 1861, il avait imaginé et mis en pratique un système d'avertissemens qui annonçaient à tous les ports la probabilité des temps favorables ou dangereux. Je n'ai pas à exposer ni à juger les bases de ces prévisions; ce que je

veux faire ressortir, c'est que cette institution a été la première en date, et qu'elle n'eut qu'un but d'utilité pratique. Nous entrâmes dans cette voie en France un peu plus tard, vers la fin de 1863. L'Observatoire fut mis en relation, par la télégraphie électrique, avec cinquante-neuf stations disséminées sur le monde entier, qui lui envoient tous les jours le résumé d'observations faites à 8 heures du matin. A midi, ces observations sont reçues et classées. Jusque-là tout est commun dans les deux services français et anglais; mais à l'Observatoire on fit davantage et on fit mieux. M. Le Verrier eut une idée sur laquelle je ne puis trop insister, parce qu'elle devait avoir une influence de premier ordre sur la météorologie : c'était d'enregistrer sur une carte muette, par des signes conventionnels, les observations prises à 8 heures du matin, de façon que cette carte résume dans un tableau synoptique l'état de l'Europe entière à l'heure indiquée — absolument comme on verrait ce continent, si on pouvait le regarder du haut des espaces célestes. Ces cartes sont publiées chaque jour; c'est un journal accessible à tous, qui a peu d'abonnés tout en méritant d'en avoir beaucoup. Cet important service fut confié à un homme habile, M. Marié Davy, qui s'en acquitta avec talent et ne tarda pas à faire dans cette matière, jusque-là si embrouillée, une découverte capitale.

Pour étendre les ressources de ce service, on demanda le concours de la marine, qui le fournit avec empressement; mais, comme elle ne pouvait envoyer par le télégraphe ses observations faites à la mer, on fut obligé de publier après coup des cartes quotidiennes plus générales : elles résument les divers événemens météorologiques qui ont agité le monde pendant les diverses journées des années passées. C'est M. Sonrel qui a été chargé de ce travail, et bientôt l'année 1865 sera dépouillée en entier.

Cela ne suffisait pas encore. Les orages sont des phénomènes locaux qui devaient être localement étudiés. Une heureuse entente entre le directeur de l'Observatoire et le ministre de l'instruction publique fit intervenir tous les établissemens d'instruction, même les écoles normales. On créa des comités départementaux, on étendit sur le monde un large réseau, sur la France un filet à mailles serrées, qui devaient fournir les élémens pour reconstruire, soit les grands mouvemens qui embrassent la terre entière, soit les petits météores qui n'intéressent que notre pays. On sait ce que la science y a gagné.

Au premier regard qu'on jette sur ces documens réunis, sur cette carte qui les reproduit, on ne peut qu'être frappé de l'innombrable variété des faits qui se produisent au même moment sur les divers points de la terre, et de même qu'on ne voit sur un fleuve que

rides, remous, courans, repos, mouvemens de toute sorte, — de même on ne voit dans l'atmosphère que des évolutions locales. Pour en trouver l'ensemble à un jour donné, M. Marié chercha d'abord les points où la pression est égale à 760 millimètres. Ils se suivent, de l'un à l'autre, le long d'une ligne courbe et irrégulière que l'on marque sur la carte, et qui réunit les lieux où l'atmosphère a la même hauteur. D'un côté de cette ligne s'en trouvent d'autres qui relient les points où cette hauteur s'élève, et où la pression varie de 765 à 770... millimètres. De l'autre côté se tracent les lignes où elle diminue, pour devenir 755, 750..... millimètres. En les dessinant, on a partagé l'atmosphère en bandes de même niveau, ce qui permet de distinguer les hauts plateaux, les grandes pentes et les vallées profondes.

M. Marié vit tout d'abord qu'en général il y a une contrée où existe un creux, un entonnoir, un lieu de pression minimum, comme on en voit au centre des cyclones. Il examina la direction des vents qui soufflaient autour de cette dépression : elle était variable, mais tournait dans des circonférences concentriques, en sens opposé à celui des aiguilles d'une montre. Ces vents n'étaient point égaux dans tous les points, ils étaient faibles au nord de la dépression, considérables au sud; les premiers étaient secs, les derniers amenaient de la pluie; les choses se passaient comme au bord maniable et au bord dangereux des cyclones. Le lendemain, tout était changé en chaque lieu, mais le phénomène général était resté le même et n'avait fait que se transporter vers l'ouest, avec une vitesse de dix à quinze lieues à l'heure. Le mouvement continuait les jours suivans et finissait par se perdre dans l'extrême Orient.

Les mêmes phénomènes se reproduisent invariablement depuis 1863. A peine une bourrasque est passée qu'une autre lui succède; il n'y a de différence entre elles que l'intensité, et aussi la route que suivent les centres. Les uns atteignent le nord de la Suède, le plus grand nombre suit la Baltique, quelques-uns traversent la France, et d'autres s'échappent sur la Méditerranée à travers le grand couloir qui est compris entre les Pyrénées et les Alpes, et qui débouche sur le golfe du Lion.

D'où viennent-ils? Il y en a qui ont pris naissance à l'équateur, qui ont parcouru la route ordinaire des cyclones à travers l'Atlantique, et dont on a suivi la trace jusqu'en Asie; d'autres ont été signalés vers les Açores et montent moins haut dans le nord; quelques-uns peut-être ont pris naissance au *gulf-stream*. Quand ils passent au sud de Paris, nous sommes sur la rive inoffensive et nous avons du beau temps; s'ils traversent la Belgique ou la Baltique, nous subissons les effets du bord dangereux : la pluie, les orages et

les vents. Telle est la découverte de M. Marié Davy, telle a été la conséquence du système d'observations simultanées et de cartes synoptiques.

Il y en a encore une autre d'une plus grande importance, c'est la possibilité de prévenir les marins dans les ports. Quand on voit arriver un centre de dépression sur l'ouest de l'Angleterre et que les vents tournent autour de ce point dans le sens ordinaire, on peut être assuré qu'un cyclone arrive. Si la baisse barométrique est faible et les vents modérés, c'est une bourrasque inoffensive; mais quand la baisse et les vents dépassent la limite ordinaire, il faut se hâter, c'est une tempête. La forme des courbes barométriques montre aisément sa direction probable, et on peut à coup sûr annoncer, soit à la Baltique, soit aux côtes de l'Océan, soit aux ports de la Méditerranée, ce qu'il faut craindre des dangers imminens. On sait quels services ont déjà rendus ces prévisions du temps, les seules possibles, les seules auxquelles on doive croire.

VIII.

Quels sont maintenant les résultats qu'a recueillis le petit réseau, celui des observateurs cantonaux chargés de surveiller les orages? Commencée en 1865, l'association fonctionna immédiatement sous la surveillance des préfets. Les observations cantonales furent résumées par des commissions départementales, le travail des départemens fut concentré à l'observatoire par M. Fron, la marche de tous les orages de l'année a été dessinée dans un atlas qui vient d'être publié par le ministère de l'instruction publique. On voit que la centralisation a du bon.

On peut dire que cet atlas nous en a plus appris pendant une année sur la marche des orages que tous les siècles antérieurs. Jusque-là on n'avait expliqué que les grands phénomènes électriques de ces météores, on s'en était occupé à la manière des physiciens, non au point de vue de la météorologie. On ne savait rien des routes qu'ils suivent, parce que l'observation seule pouvait les faire connaître, et que les observateurs avaient jusqu'alors manqué. L'atlas représente tous les orages de l'année depuis le 7 mai, où le premier apparut, jusqu'au 28 novembre, où le dernier se montra. On a figuré chacun d'eux en traçant sur la carte la ligne des points qu'il occupait aux diverses heures de la journée. Ces lignes montrent aussitôt quelle a été dans chaque contrée l'étendue de l'orage et la vitesse avec laquelle il s'est transporté; on a indiqué en outre, par des signes convenus, toutes les circonstances qui ont signalé sa marche, la direction des vents, la grêle, la pluie, etc.

En général les orages nous arrivent tout formés de l'océan, et ils continuent leur route à travers nos contrées dans la direction du nord-est. Au 14 mai par exemple, on voit l'un de ces phénomènes aborder la Normandie; il s'étend à quatre heures du soir sur une ligne verticale depuis Saint-Lô jusqu'à Nantes, et il s'avance régulièrement et parallèlement à sa direction première; à neuf heures, il est sur le méridien de Paris, d'Amiens à Bourges. A minuit, il passe sur la Marne et les Ardennes. Le 15, à trois heures du matin, il vient mourir sur les Vosges : il a parcouru toute la France de l'ouest à l'est en douze heures, faisant environ 13 lieues à l'heure. Il y en a qui ont une très petite largeur de 4 à 5 lieues; beaucoup naissent sur le plateau central, aux puys d'Auvergne, et remontent au nord-est. Au 9 mai, on vit un orage entrer en France par Bordeaux à huit heures et demie du matin, rencontrer à midi les montagnes de la Corrèze et de la Haute-Vienne et se partager en deux branches, l'une qui monte vers le nord jusqu'à la Belgique, où elle arrive à une heure du matin, l'autre qui suit les vallées de la Garonne, du Tarn et de l'Aveyron, se dirigeant vers la Méditerranée. Il faut voir dans l'atlas les particularités de chacun de ces météores; ce qu'on peut dire de général, c'est que ce sont des phénomènes restreints, plus restreints que les cyclones, se propageant comme eux et à peu près avec la même vitesse, mais sans aucune diminution de pression, sans rotation des vents, et caractérisés par un abondant développement d'électricité.

L'opinion de MM. Marié Davy et Fron est que les orages accompagnent toujours l'arrivée sur nos côtes d'un mouvement tournant étendu et peu rapide. C'est une opinion qui a besoin d'être confirmée. Ce qui est certain, c'est que les orages se forment pendant les journées chaudes et calmes de l'été, et que leur imminence paraît proportionnée à l'intensité de cette chaleur. Quand ces conditions se rencontrent, l'atmosphère me paraît être en équilibre instable. Comme le baromètre est élevé, il n'y a point de dérivations descendantes; l'air inférieur tend à monter parce qu'il est très chaud, le supérieur à descendre, puisqu'il est froid, tous deux à prendre la situation opposée à celle qu'ils occupent. Si en un lieu donné l'air inférieur s'échauffe d'une quantité exagérée, il crève la couche supérieure, qui redescend par la trouée et qui amène avec elle la pluie et l'électricité dont elle est chargée. Une fois commencé, l'orage continue, car la pluie fait un vide, les courans descendans se succèdent, recommencent la pluie, ramènent la foudre, et le phénomène se transporte vers le nord-est avec la vitesse que les dérivations descendantes impriment dans cette direction aux deux quantités d'air inférieur et supérieur qui se sont mêlées.

Tels sont en résumé les grands mouvemens et les grands accidens de l'air. Si un observateur élevé dans un ballon au-delà des limites de l'atmosphère pouvait les suivre à chaque instant dans leur ensemble, s'il pouvait assister à la formation et à la condensation des vapeurs, il verrait les alizés rafraîchir les mers torrides et y faire provision de chaleur et de vapeur. Autour de la terre, et formant une ceinture analogue à l'anneau de Saturne, il verrait la zone des calmes équatoriaux arroser les contrées de la zone torride et donner naissance à deux courans opposés qui, dans les hauteurs extrêmes de l'air, s'élancent vers les deux pôles pendant que de ces pôles partent des courans contraires et rampans; il verrait le mouvement terrestre troubler l'équilibre de l'air, les dérivations descendantes le rétablir et transporter vers les contrées tempérées la chaleur et l'eau qu'elles ont prises à la zone alizéenne. Enfin des cyclones ou des bourrasques monteraient de l'équateur aux pôles, décrivant des courbes parfaitement régulières, et se succéderaient sans relâche. A la vérité, s'il y apporte une scrupuleuse attention, il remarquera que ces cyclones passent tantôt en Suède, tantôt au midi de la France, le plus souvent sur le milieu des îles britanniques, que la distribution de l'eau n'est pas toujours absolument égale en un même lieu; il ne verra dans ces irrégularités qu'un moyen d'établir une exacte balance entre les diverses contrées par un mécanisme assez parfait pour corriger ses excès et réparer ses accidens. Mais les habitans de la terre ne sont pas placés au même point de vue que cet observateur indifférent. L'homme est une créature chétive et frileuse, qui a faim et soif, qui attend sa misère ou son bien-être des variations atmosphériques. Pleut-il, il a froid; fait-il beau, il se plaint de la chaleur. Si l'été est humide, ses fruits avortent et sa vendange est nulle. Le moindre accident qui ne compte pas dans la nature, un orage, un cyclone, peut devenir un malheur public. Indifférentes à nos besoins, les lois immuables du monde continuent leur œuvre éternelle et régulière.

Le Dieu poursuivant sa carrière
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

J. JAMIN.

ÉTUDES

SUR

LES TRAVAUX PUBLICS

LE CHAUFFAGE ET LA VENTILATION.

I. *Études sur la Ventilation,* par M. le général Morin. — II. *Traité de la Chaleur considérée dans ses applications,* par M. E. Péclet.

Quiconque vit au bord de la mer éprouve au souffle de la brise marine un sentiment de bien-être indéfinissable. Il en est de même lorsqu'au sommet d'une montagne on aspire à pleins poumons l'air pur des hauteurs, que les chimistes reconnaissent dépourvu des infiniment petits débris organiques, des germes de putréfaction et d'empoisonnement qui flottent dans les couches inférieures. L'impression bienfaisante que le corps humain reçoit dans une atmosphère salubre est portée au plus haut point, si la température est clémente, ni chaude ni froide. L'homme se sent vivre alors plus abondamment. Les êtres souffrans et débiles éprouvent dans ces conditions un soulagement passager, comme si un sang nouveau était infusé dans leurs veines. Que l'on se transporte de là dans l'un des logemens sombres et malsains d'une grande ville où l'air est fétide et suffit à peine à la respiration, on appréciera quelle influence le milieu ambiant exerce sur la santé, et l'on comprendra la juste importance qu'il convient d'attacher à la salubrité des habita-

tions. Chauffer et ventiler en hiver, ventiler et rafraîchir en été, ce sont là les deux opérations qui contribuent le plus à les assainir. Elles sont d'une égale nécessité, et ne vont guère l'une sans l'autre, bien qu'au premier coup d'œil on n'en distingue peut-être pas l'intime connexité.

Les questions de la ventilation et du chauffage paraissent très simples et même tant soit peu rebattues. Ce n'est cependant qu'en ces derniers temps que les architectes leur ont accordé l'attention qu'elles méritent dans la construction des habitations particulières et surtout des édifices publics. Comme tout ce qui tient au bien-être et au comfortable, il y a cinquante ans à peine que ces questions sont étudiées. Il n'importe guère à ceux qui vivent à la campagne, la moitié du temps en plein air, de trouver en rentrant chez eux quelques degrés de plus ou de moins au thermomètre; mais ceux qui mènent une vie sédentaire veulent être abrités au logis contre la rigueur du froid. L'air empesté des réunions nombreuses a paru plus désagréable à mesure que l'on apprenait qu'il était plus malfaisant. Les médecins ont réclamé pour leurs malades une atmosphère pure, après avoir reconnu que les déplorables épidémies qui déciment la population des hôpitaux n'ont le plus souvent d'autre cause que les miasmes délétères qui se transmettent d'un malade à l'autre. Les philanthropes ont plaidé la cause des prisonniers, assez punis déjà par la privation de leur liberté, sans qu'on les condamne encore à vivre en un milieu pestilentiel. Après avoir commencé par améliorer le chauffage des appartemens privés, ce qui était facile, les architectes et les ingénieurs ont combiné d'immenses appareils qui chauffent et ventilent à la fois les grands établissemens, tels que les hôpitaux, les théâtres, les tribunaux, les prisons, en un mot tous les lieux où les hommes se réunissent en grand nombre.

Il faut dire d'abord pourquoi le chauffage et la ventilation marchent de pair, si bien que l'une est le plus souvent la conséquence de l'autre. L'atmosphère au sein de laquelle nous vivons est, on le sait, un fluide d'une mobilité merveilleuse, que la moindre pression suffit à mettre en mouvement. Cet air passe par les plus petits interstices, entre dans nos appartemens ou en sort avec une égale facilité. De toutes les causes qui tendent à le déplacer, la plus puissante est la variation de la température; en s'échauffant, l'air devient plus léger et acquiert un mouvement de bas en haut; en se refroidissant, il devient plus lourd et commence à descendre. Si donc un foyer de chaleur, tel qu'une lampe ou un brasier de charbon allumé, se trouve au milieu d'une pièce, l'air forme une colonne ascendante au-dessus de ce foyer, va frapper le plafond,

glisse à la surface et redescend contre les parois de la pièce en se refroidissant à ce contact, pour revenir enfin prendre sa place au-dessous de la source de chaleur. Si nul obstacle ne s'oppose à ce mouvement, voilà tout l'air d'une chambre mis en branle par l'action d'un seul foyer de chaleur. Les physiciens vérifient ce phénomène au moyen de petits ballons pleins de gaz et alourdis juste au point de se tenir en équilibre dans l'air d'une pièce close. Renfermés dans une chambre au centre de laquelle est un poêle, ces ballons obéissent à tous les souffles. On les voit s'élever au-dessus du poêle, suivre les murs et revenir à leur point de départ. Dans cette expérience, le circuit se ferme sur lui-même; il n'y a que déplacement. Lorsque le foyer de chaleur est une cheminée, le résultat est tout autre parce que le fluide en mouvement vient s'engouffrer dans le tuyau de fumée et s'échappe au dehors; mais cette évacuation est compensée par une introduction d'air frais qui s'insinue par les fissures des portes et des fenêtres. Cette fois il y a réellement ventilation, et même en général ventilation très active, puisque l'on estime qu'une cheminée de dimension ordinaire, modérément chauffée, enlève de 1,000 à 1,200 mètres cubes d'air par heure. En réalité, le renouvellement est trop rapide, ce qui contribue à refroidir l'appartement, et il n'est pas efficace à proportion, parce que des courans directs s'établissent entre les ouvertures et la cheminée, en laissant sur leur passage une impression de froid, tandis que certaines parties de la chambre conservent à l'état stagnant les émanations des personnes qui y séjournent.

Il n'était peut-être pas inutile de rappeler ces principes élémentaires, qui sont l'origine de tout système de ventilation. A moins que la vitesse de l'air ne soit bien considérable, on ne s'aperçoit guère qu'il est agité, ce fluide qui nous enveloppe de toutes parts étant invisible; mais si l'on se souvient que l'air est infiniment plus mobile que l'eau, et que d'autre part on fasse attention aux remous, aux tourbillons, aux girations que produit une rivière quand quelque obstacle, tel qu'une écluse ou un pont, en entrave le libre cours, on aura une idée affaiblie de l'agitation qu'éprouvent autour de nous les flots inaperçus de l'atmosphère. Ce que l'on considère moins encore dans les usages ordinaires de la vie, c'est la prodigieuse quantité d'air pur qu'un seul individu transforme en gaz délétère. L'homme vicie l'atmosphère par la respiration pulmonaire et par la transpiration cutanée, et en outre par des émanations méphitiques, insensibles le plus souvent chez une personne isolée, mais très perceptibles dans les assemblées. L'acide carbonique et la vapeur d'eau, résidus de l'action vitale, ainsi que les matières organiques que ces gaz entraînent avec eux, corrompent l'air intérieur des

appartemens. Les appareils d'éclairage produisent le même effet : la flamme d'une bougie dégage autant d'acide carbonique qu'une personne adulte. L'expérience a prouvé au surplus que l'aération, pour être bonne, doit être surabondante. Dans les premiers temps que l'on construisait des appareils de ventilation artificielle, on estimait qu'une pièce était saine lorsqu'elle fournissait 10 mètres cubes d'air pur par heure à chacune des personnes qui l'habitaient. Plus tard les hygiénistes exigèrent 20 mètres cubes par heure pour les hôpitaux. Aujourd'hui ce chiffre est bien dépassé. D'après les expériences les plus récentes, il faut de 40 à 50 mètres cubes d'air pur pour un individu adulte en l'état de santé, 60 ou 80 pour les malades et les ouvriers des ateliers insalubres, 100 et même 150 pour les salles d'hôpitaux en temps d'épidémie. Il est nécessaire d'ajouter à ces chiffres 6 mètres cubes pour une bougie et 20 ou 25 mètres pour chacune des lampes allumées dans l'endroit que l'on habite. Ce n'est qu'à la condition de renouveler et d'agiter sans cesse l'atmosphère que l'on corrige toute odeur désagréable et tout genre d'infection dans les lieux habités. Il n'est pas difficile de s'assurer, par un calcul bien simple, que nos logis sont toujours si exigus qu'une seule personne ne pourrait y rester renfermée sans inconvénient pendant plusieurs heures consécutives, si les ouvertures en étaient hermétiquement closes, circonstance qui du reste ne se réalise jamais.

On vient de voir quelle énorme quantité d'air il faut mettre en mouvement pour ventiler une habitation d'une façon convenable. Il serait assez embarrassant d'évaluer avec la même précision la température à laquelle il est utile d'élever l'air intérieur de nos appartemens. Cela dépend surtout du tempérament des individus. On est à peu près unanime à reconnaître que l'homme qui ne se livre pas à un travail manuel éprouve l'impression du froid au-dessous de 15 degrés du thermomètre centigrade. Au reste, l'impression que la chaleur artificielle produit sur le corps humain dépend surtout du mode de chauffage. Devant une cheminée qui détermine un appel d'air abondant, on supporte, sans en éprouver d'incommodité, une température plus élevée qu'au voisinage d'un foyer, tel qu'un poêle, dont la puissance d'aérage est très limitée. Il a été reconnu que dans une enceinte bien ventilée, — certains théâtres sont dans ce cas, — une température de 22 à 23 degrés n'est pas incommode ni nuisible à la santé.

Or à Paris et dans toute la zone environnante il y a sept mois de l'année où la température du dehors est inférieure à 15 degrés, et pendant lesquels il est par conséquent nécessaire de recourir à un chauffage factice. Le thermomètre marque en moyenne 6°, 4 durant

ces sept mois; il n'est pas rare qu'il descende au-dessous de zéro. Ceci donne la mesure de l'excédant de chaleur qu'il est indispensable de demander à un combustible quelconque. Les pièces que nous habitons se refroidissent par les parois des murs que la chaleur traverse, avec lenteur il est vrai, mais d'une façon permanente, par les vitres des fenêtres, qui produisent un effet bien plus sensible que les parois, par les mille petits orifices qu'il est impossible de fermer exactement, par l'ouverture des portes. Maintenir une température agréable à l'intérieur en dépit du froid qui sévit au dehors, assurer en même temps un renouvellement d'air favorable à la santé, tel est le problème qui se pose chaque hiver et que chacun résout chez soi plus ou moins heureusement.

Les peuplades sauvages qui occupent les régions froides de notre planète ne connaissent pas d'autre méthode de chauffage que d'allumer au milieu de leurs huttes un grand feu dont la fumée s'échappe par un orifice ménagé dans la toiture. Ce fut aussi, dit-on, le système des Romains, qui habitaient d'ailleurs un climat tempéré, où l'échauffement artificiel des demeures est rarement nécessaire. Les maisons d'Herculanum et de Pompéi ne recèlent aucune trace de cheminée. Il est probable que les personnes riches faisaient alors usage de brasiers, c'est-à-dire de vases métalliques très larges dans lesquels on brûle à découvert un combustible, tel que le charbon de bois, qui ne donne pas de fumée; mais, comme les produits de la combustion se dégagent alors dans l'appartement et deviendraient dangereux pour la santé, ce procédé ne convient que dans des pièces vastes, élevées et parfaitement aérées. En conduisant le feu avec lenteur et en ayant soin de renouveler le combustible par dessous, il est possible d'éviter la formation de l'oxyde de carbone, gaz délétère dont une minime fraction suffit pour empoisonner. Les brasiers sont encore usités en Espagne et dans certaines provinces de l'Amérique du Sud. Les Arabes sous la tente n'ont pas d'autre moyen de combattre le froid, souvent rigoureux dans leurs montagnes.

Les architectes romains avaient encore imaginé d'échauffer les palais par des fours placés au-dessous du rez-de-chaussée, et dont la chaleur se propageait dans la masse des bâtimens. Ensuite on s'avisa de pratiquer des tuyaux dans les murs, afin de porter aux étages supérieurs la chaleur de ces fours. Ce fut là sans doute l'origine des tuyaux de fumée. Plusieurs siècles s'écoulèrent encore avant qu'il fût question de cheminées, car le premier document écrit où cette invention soit mentionnée est une inscription découverte à Venise, et qui constate qu'en 1367 un tremblement de terre renversa un fort grand nombre de cheminées. Toutefois le mot se

trouve en quelques écrits du XIIIe siècle. Il n'est pas inutile d'observer que les premiers ramoneurs qui parurent en France étaient originaires de la Savoie, et que les Piémontais ont conservé jusqu'à ce jour comme une sorte de monopole l'exercice du métier de fumiste, ce qui semblerait indiquer que les cheminées ont été inventées dans ces pays de montagnes, où les hivers sont plus rudes que dans les plaines de l'Italie. Autrefois dans les villes, et même encore aujourd'hui dans les campagnes, les foyers étaient d'une largeur et d'une hauteur excessives, ce qui avait pour principal inconvénient d'activer la ventilation outre-mesure. Rumford imagina d'en perfectionner la construction en réduisant les dimensions au strict nécessaire. Franklin sut indiquer avec beaucoup de sagacité les causes qui font fumer les cheminées et les moyens de remédier à ce défaut. Les savans illustres n'ont donc pas dédaigné le sujet qui nous occupe ici, et y ont introduit par leurs études des améliorations considérables. Un peu plus tard, Lhomond inventa le tablier mobile qui permet de clore en partie l'orifice de la cheminée; mais le perfectionnement le plus notable fut l'introduction en arrière du foyer de tuyaux métalliques qui prennent l'air froid à l'extérieur, et le versent dans l'appartement après l'avoir échauffé à la chaleur perdue du combustible. A la ventilation irrégulière qui d'habitude se fait, non sans inconvéniens, par les fissures des portes et des fenêtres, se substitue, grâce à ce système, un courant d'air tiède qui purifie l'atmosphère de la pièce tout en contribuant à élever la température. Bien d'autres perfectionnemens sont présentés de temps à autre par des inventeurs qui prétendent arriver à des résultats merveilleux. Le sujet est épuisé depuis longtemps. Les inventions récentes ne sont en général que de vieilles idées accommodées au goût du jour. Quelque disposition qu'on lui donne, la cheminée reste un appareil d'une inefficacité notoire. Sous la forme la plus parfaite, elle ne rend en effet utile que 6 ou 12 pour 100 de la chaleur produite par la combustion. Il n'est guère dans l'industrie de machine si médiocre.

Aussi est-ce une idée généralement admise que l'on ne se chauffe bien qu'avec des poêles; mais les poêles, soit en faïence, soit en métal, ont l'inconvénient sérieux de ne pas produire une ventilation suffisante. Chaque kilogramme de bois qui brûle dans une cheminée, même d'une ouverture très restreinte, fait passer dans le tuyau 100 mètres cubes d'air pour le moins, et cette grande masse enlevée à l'appartement est remplacée par de l'air pur venant du dehors. Avec un poêle, le volume d'air se réduit plus ou moins strictement à ce qui est indispensable pour la combustion, c'est-à-dire 6 ou 8 mètres cubes environ. Si l'on veut bien rapprocher ces chiffres de

ceux qui ont été assignés plus haut à la ventilation normale, on constatera sans peine que, dans une pièce chauffée par un poêle, l'air est loin d'être renouvelé aussi fréquemment que l'hygiène l'exigerait. Ces appareils ont encore le défaut de dessécher l'atmosphère, parce qu'ils produisent en général beaucoup de chaleur, et que l'air en s'échauffant devient susceptible d'absorber une plus grande quantité de vapeur d'eau. Quoique renfermant tout autant d'humidité, il paraît en réalité plus sec. On remédie à ce défaut en disposant auprès du foyer un vase d'eau qui fournit une ample évaporation. Les hygiénistes ont cru reconnaître aussi que les poêles en métal exercent une action nuisible à la santé lorsqu'ils sont portés au rouge, ce qui arrive fréquemment pour peu que le feu soit actif. L'air contient des corpuscules microscopiques, comme on peut le vérifier en regardant un rayon de soleil; ces corpuscules, qui sont d'origine organique, se brûlent au contact des surfaces rouges en donnant naissance à une odeur caractéristique. On a même pensé que la fonte échauffée (c'est le métal le plus employé dans les appareils de chauffage) dégage une partie du carbone qu'elle contient, d'où il résulte une minime quantité d'oxyde de carbone bien suffisante pour rendre l'air malsain.

On a fait disparaître en partie ces inconvéniens par une amélioration analogue à celle qui fut introduite dans la construction des cheminées. Un tuyau dont l'orifice est au dehors aspire l'air extérieur, l'échauffe en le faisant circuler autour du foyer, et le verse dans la pièce à une température convenable. Le poêle prend alors le nom de calorifère; mais, pour que le système soit efficace, il est indispensable que rien ne gêne la circulation, que l'air pur soit appelé par des orifices de largeur convenable, et que l'air vicié ait une issue. Ces conditions sont rarement réunies à un degré suffisant dans les appareils d'usage habituel. Comme type du chauffage salubre, on peut citer l'association d'un calorifère et d'une cheminée dans la même pièce. Le premier donne la chaleur, et la seconde effectue la ventilation. La combinaison n'est pas économique peut-être, mais l'on doit se rappeler que la ventilation mérite d'être payée, car elle est l'un des élémens importans de la salubrité. Il est incontestable que les poêles, tels qu'ils sont, rendent encore d'immenses services, surtout dans les pays du nord, où la température de l'hiver est très rigoureuse. Ce sont en ces contrées de véritables édifices en brique, recouverts de faïence. On y allume du feu le matin pendant deux ou trois heures, puis on en ferme avec soin toutes les issues. Cette grande masse se refroidit lentement et maintient une température de 16 à 17 degrés à l'intérieur des maisons pendant les vingt-quatre heures, lors même que le

thermomètre descend au dehors à 15 ou 20 degrés au-dessous de zéro.

En somme, tant qu'il ne s'agit que des habitations particulières, la question du chauffage est aisément résolue par des moyens usuels, et le problème de la ventilation n'a qu'une importance secondaire, car nos appartemens, même les plus exigus, laissent à chaque individu un cube d'air considérable. Chacun est maître de prendre chez soi, sans grande dépense, la quantité d'air et le degré de chaleur qui conviennent à son tempérament. Il n'en est plus de même lorsque l'architecte s'occupe de chauffer et d'aérer les vastes salles de réunion que la foule encombre. Remplacer par de l'air pur l'atmosphère lourde et épaisse de ces enceintes, faire disparaître les odeurs méphitiques qu'engendre une nombreuse agglomération de personnes, échauffer en hiver, rafraîchir en été, ce sont des problèmes difficiles qui constituent aujourd'hui une science trop peu connue. Les besoins auxquels il faut donner satisfaction sont au surplus si variés que la même solution ne saurait être appliquée partout. Tantôt en effet il s'agit d'un hôpital, où la ventilation doit être surabondante et la température uniforme en toute saison; tantôt c'est une prison cellulaire, où le renouvellement de l'air est chose importante, un théâtre ou une salle de concerts qu'il est indispensable d'échauffer pendant deux ou trois heures seulement avant l'arrivée du public, et qu'il faut au contraire ventiler à profusion, souvent même rafraîchir lorsque l'assistance est nombreuse, ou bien encore une gare de chemin de fer dont certaines parties, les salles d'attente, n'exigent qu'une température de 10 à 12 degrés, tandis qu'en d'autres pièces, les bureaux par exemple, le thermomètre ne doit pas descendre au-dessous de 17 ou 18 degrés.

Toutes ces difficultés ont été vaincues. Les appareils destinés aux établissemens publics ont cela de particulier que l'on en ressent les effets sans presque rien voir de ce qui les constitue. Ce qu'il y a d'apparent ne consiste qu'en des bouches de chaleur, des plaques en fonte percées de trous au niveau du sol, ou, comme cela se voit surtout dans les gares de chemin de fer, de grandes caisses à jour à l'intérieur desquelles se tordent d'énormes tuyaux. Les organes essentiels du système, relégués dans une cave, sont comme une petite usine qui fabrique l'air chaud et le distribue à toutes les parties de l'édifice à proportion des besoins de chaque étage. Les appareils que l'on emploie le plus souvent appartiennent à trois types différens : d'abord ceux à air chaud, qui ne se distinguent en rien, si ce n'est par les dimensions, des calorifères propres à l'usage des habitations particulières, puis les appareils à circulation d'eau chaude, en grande faveur depuis quelques années. Ceux-ci se com-

posent d'une chaudière d'où partent d'innombrables petits tuyaux; par les uns, l'eau s'en va bouillante, et par les autres elle revient refroidie, ayant abandonné sa chaleur en route dans les pièces qu'elle a traversées. On comparerait volontiers ce système à la circulation du sang dans le corps humain : la chaudière est le cœur, les tuyaux de départ jouent le rôle des artères, et ceux de retour fonctionnent comme les veines. Enfin les appareils à circulation de vapeur, qui constituent un troisième type, ont même disposition que les précédens, à cela près que c'est de la vapeur et non de l'eau qui circule à l'intérieur. Quant à la ventilation, on a fini par reconnaître que les moyens d'y pourvoir doivent être indépendans des appareils qui produisent le chauffage. Dans les maisons de capacité moyenne, où l'on est logé à l'aise, l'ouverture des portes et des fenêtres en été, un système rationnel de chauffage en hiver, suffisent à ventiler d'une façon efficace. Il n'en est pas de même dans les grands établissemens publics, où chaque assistant ne dispose que d'une place étroite; c'est alors qu'on fait usage d'appareils spéciaux. Parfois le renouvellement de l'air est produit par aspiration, au moyen d'une haute cheminée au bas de laquelle un foyer est allumé; c'est ce qui existe dans les mines de temps immémorial. Parfois on procède par insufflation, c'est-à-dire au moyen d'une machine soufflante qui refoule l'air dans les pièces qu'il s'agit d'aérer. On peut assimiler la ventilation du premier système à l'effet qu'une pompe aspirante produit dans un réservoir d'eau, et celle du second à l'effet d'une pompe foulante. Dans l'un et l'autre cas, la manœuvre n'est efficace qu'autant que rien ne gêne les mouvemens du fluide et qu'en particulier les orifices d'entrée et de sortie ont un diamètre suffisant.

La préférence accordée tour à tour à chacun de ces systèmes tient le plus souvent à des circonstances locales, parfois à l'incertitude où sont les constructeurs sur la véritable valeur de chacun d'eux. En réalité, chaque appareil réunit certains avantages et certains défauts qui lui sont propres. Les calorifères à air chaud coûtent moins cher en frais d'établissement et d'entretien; ils sont également d'une construction moins compliquée. Il en résulte qu'ils sont préférables, s'il s'agit de chauffer et de ventiler un édifice de capacité médiocre; mais on reproche à ces appareils de fournir de l'air à une température trop élevée, à 60°, 80° et même quelquefois à 100°, ce qui rend le voisinage des bouches de chaleur intolérable. Cet excès de température dans le courant d'air qui arrive n'est pas seulement gênant, il est aussi insalubre. Il paraît certain en effet que l'air fortement échauffé au contact de surfaces métalliques acquiert des propriétés toxiques. Tout le monde sait quelle différence il y a entre le chauffage par des poêles en faïence et le

chauffage par des poêles en fonte ou en tôle; outre ces défauts, auxquels on remédie plus ou moins, les calorifères à air chaud ont un autre inconvénient plus grave au point de vue industriel : c'est que la chaleur qu'ils fournissent ne peut être transportée à distance. Si les bâtimens que l'on se propose d'échauffer ont une grande étendue, il y faut multiplier le nombre des appareils. Ainsi pour un hôpital de 40 mètres de long, — c'est la longueur de l'un des pavillons de l'hôpital Beaujon, — trois calorifères à air chaud sont nécessaires, tandis qu'un seul appareil à circulation d'eau chaude suffit à chauffer d'immenses édifices.

Le chauffage à la vapeur, en raison des chances d'explosion qu'il fait courir, ne conviendrait guère à une habitation particulière, bien que de jour en jour on se familiarise davantage avec le redoutable engin nécessaire pour le produire. Au contraire dans les ateliers où déjà la vapeur sert à des usages industriels, comme force motrice par exemple, il est tout naturel de l'employer aussi pour le chauffage. La vapeur produite par une chaudière circule sans difficulté dans le réseau de tuyaux qu'on lui présente, et en se condensant en eau par le contact des surfaces froides elle abandonne une quantité de chaleur considérable. Ce système fut fort en vogue il y a trente ans; il est un peu dédaigné aujourd'hui. On peut citer notamment, parmi les applications qui en ont été faites, le chauffage de la Bourse de Paris, établi en 1828, qui s'opère au moyen de quatre chaudières placées à l'angle sud-est du soubassement de l'édifice; les tuyaux et les caisses en fonte à travers lesquels la vapeur circule sont cachés dans le sol, au-dessous de plaques à jour par lesquelles la chaleur se répand dans la grande salle et dans les galeries. Il y a quelques années, un ingénieur voulut appliquer le même système au chauffage des wagons de chemins de fer pendant la marche des trains; la vapeur était fournie par la locomotive. L'essai n'a pas réussi, paraît-il. Au reste le chauffage par circulation d'eau chaude conviendrait mieux à ce cas spécial.

Vers la fin du siècle dernier, un sieur Bonnemain prit un brevet d'invention pour des appareils de chauffage à l'eau bouillante; mais, de même que beaucoup d'autres inventions industrielles, celle-ci ne devait pas être mise en pratique avant que les progrès de la physique en eussent démontré l'efficacité. Ce mode de chauffage est aujourd'hui bien connu, car les réservoirs d'eau chaude dont on se sert pour les voyages et qu'on trouve dans les wagons de chemin de fer en sont une application. Ce qui en fait l'avantage, c'est que l'eau est susceptible d'absorber une grande quantité de chaleur, par conséquent elle ne se refroidit qu'avec lenteur. Pour les serres, par exemple, où l'on ne peut veiller toute la nuit à l'en-

tretien du feu, pour les hôpitaux, où la température doit être maintenue du soir au matin à un degré modéré, et où le chauffage de nuit serait une sujétion pénible et coûteuse, des réservoirs d'eau chaude d'une capacité considérable suffisent à combattre un refroidissement trop sensible dans la saison la plus rigoureuse. Il faut remarquer encore que c'est un chauffage doux, tempéré et salubre. L'eau qui bout dans une chaudière ouverte ne dépassant pas la température de 100 degrés, les tuyaux dans lesquels elle circule ne donnent plus que 50 ou 60 degrés à une certaine distance du foyer. Il n'y a pas sur leur parcours de surface métallique chauffée au rouge ni de courans d'air brûlans, ce qui est un grave inconvénient des appareils à air chaud. Par compensation, on peut reprocher à ce système d'exiger un long réseau de tuyaux de conduite qu'il est difficile de loger dans les murs et les planchers de l'édifice, à moins que l'architecte n'en ait ménagé la place au moment de la construction. Il y a encore à craindre qu'il ne se produise des fissures par où l'eau chaude inonderait les maisons. Après tout, ces défauts ne sont pas sans remède. Les nombreuses applications que le chauffage à l'eau chaude a reçues depuis quelques années prouvent jusqu'à l'évidence que le système est bon. Quand on voit d'immenses bâtimens, tels que ceux de la prison Mazas, chauffés par un seul foyer, on est forcé de convenir que les appareils de ce genre sont bien puissans, et qu'au fond ils simplifient d'une façon incontestable la construction et le service intérieur des vastes établissemens.

Voilà les principes essentiels sur lesquels sont basés les grands appareils de chauffage, — et par suite de la corrélation intime qui existe, ainsi qu'on l'a vu, entre le chauffage et la ventilation, ces appareils sont toujours disposés de telle sorte que l'air qu'ils fournissent soit puisé au dehors. Ce sont des courans d'air pur et chaud qu'ils font circuler à l'intérieur des appartemens. Il reste maintenant à voir comment ils varient d'un édifice à l'autre, suivant la disposition des lieux et les besoins des personnes qui les habitent.

Les églises contiennent en général une masse d'air si considérable, grâce à l'élévation des voûtes, qu'il est inutile de les ventiler, si ce n'est par certaines journées où l'affluence des fidèles est plus considérable que d'habitude. Encore suffit-il pour ces circonstances exceptionnelles de ménager quelques ouvertures dans les vitraux qui laissent pénétrer la lumière. L'immense capacité des nefs en eût rendu le chauffage très difficile, pour ne pas dire impossible, avant que l'on ne connût les puissans appareils dont il vient d'être question. Il y a en effet bien des causes de refroidissement : d'abord la surface très étendue des fenêtres à travers lesquelles la chaleur se perd, même quand elles sont bien closes,

ce qui est au reste très rare, — l'ouverture presque permanente des portes, — les nombreux orifices pratiqués dans les voûtes pour suspendre les lustres et les ornemens. Le chauffage y est toutefois d'une grande utilité non-seulement pour le bien-être des assistans, mais aussi pour la conservation des objets d'art que l'humidité détériore. Presque tous les édifices consacrés au culte sont aujourd'hui chauffés à Paris, et il en est de même en beaucoup de villes de province. Le plus souvent le chauffage est opéré au moyen d'un appareil à circulation d'eau chaude. Quelques indications sur le prix de revient ne paraîtront peut-être pas superflues. A l'église de la Madeleine, à Paris, la dépense s'élève à 15 francs par jour, et l'entrepreneur qui a construit l'appareil s'est engagé moyennant cette somme à maintenir une température de 12 degrés 1/2 dans l'église et de 18 degrés dans quelques pièces souterraines. Au reste il y a ceci de particulier dans ces immenses édifices, que le refroidissement ne s'y opère qu'avec une extrême lenteur. Ainsi dans l'église Saint-Roch, quand les murs ont été amenés à une température convenable par un chauffage prolongé, on peut interrompre la marche de l'appareil pendant cinq ou six jours sans que l'abaissement du thermomètre dépasse 1 degré; l'ouverture même des portes pendant plusieurs heures consécutives ne produit pas un refroidissement sensible. Ces effets sont dus à l'énorme épaisseur des murailles, qui se transforment en réservoirs de chaleur d'une très grande capacité. Il faut remarquer d'ailleurs que la température intérieure des églises ne doit jamais être bien élevée, surtout durant la saison rigoureuse, parce qu'on y arrive chaudement vêtu et qu'on y fait un séjour peu prolongé. Une chaleur excessive incommoderait les assistans plus qu'elle ne leur serait agréable.

Au contraire, dans les salles d'assemblée où l'on reste assis pendant plusieurs heures, dans les amphithéâtres et surtout dans les chambres législatives, la température doit être assez élevée pour combattre pendant la durée de longues séances la moindre impression de froid, c'est-à-dire que le thermomètre doit marquer au moins 18 degrés. Il est encore plus nécessaire qu'une ventilation abondante renouvelle incessamment l'air vicié par la respiration. Il est même utile qu'en été l'air qui y est introduit soit rafraîchi, si faire se peut, au-dessous de la température extérieure. Ce triple problème est bien difficile à résoudre, paraît-il, car on ne saurait citer une grande salle d'assemblée législative où la solution en soit tout à fait satisfaisante. Au palais du sénat, par exemple, les orifices d'accès par lesquels l'air pur s'introduit sont disposés d'une façon si gênante qu'ils ont dû être presque tous supprimés, si bien qu'il n'y a pour ainsi dire plus de ventilation. L'inconvénient n'est

pas bien grave ici, parce que la salle est immense par rapport au nombre des membres de l'assemblée; il le serait, si l'assistance était considérable. La disposition la plus heureuse est, dit-on, celle qui a été établie, au prix de dépenses excessives, à la chambre des communes d'Angleterre, où le nombre des personnes présentes s'élève quelquefois à 800. L'édifice, qui mesure 22 mètres de long sur 14 de large, est divisé sur la hauteur en deux parties par un plancher en fonte à claire-voie. L'étage supérieur est la salle des séances. L'étage du dessous contient une véritable fabrique d'air respirable. En été, on fait passer l'air à travers un rideau de pluie artificielle qui le rafraîchit. En hiver, de puissans calorifères lui donnent une température convenable, puis il s'élève et arrive dans la salle par les orifices du plafond, que recouvre un tapis. Chaque maille du tissu laisse passer un petit filet d'air pur, et l'on a évité ainsi les courans trop énergiques qui, trop chauds ou trop frais, incommoderaient les personnes placées près des orifices. Néanmoins ce mode d'introduction a produit un autre inconvénient; on se plaint que ces petits courans soulèvent un nuage très sensible de poussière, surtout lorsque l'on marche. Au sommet de la salle, de nombreux becs de gaz déterminent un courant d'évacuation pour l'air vicié; ces becs de gaz sont toujours allumés, car les séances ont lieu la nuit, comme on sait. De plus une haute cheminée où l'on entretient un foyer auxiliaire active l'appel et contribue à débarrasser la salle de tous les gaz méphitiques qui résultent d'une si nombreuse réunion. Le système est simple, on le voit, et complet : s'il n'est pas irréprochable, au moins donne-t-il des résultats satisfaisans; mais des salles de réunion d'une destination plus modeste ne sauraient être aérées au prix de dispositions si coûteuses.

Les palais de justice présentent dans les diverses parties dont ils se composent des difficultés de plus d'un genre. D'une part on y rencontre de vastes salles des pas perdus qui se ventilent toutes seules, mais qu'on ne réussit pas toujours à échauffer au degré voulu. Auprès de ces immenses galeries se trouvent des chambres de capacité moyenne où la foule se coudoie, en sorte que le chauffage s'y effectue sans peine, tandis que la ventilation y doit être d'une activité extrême. Les appareils connus ne sont peut-être pas assez puissans pour purifier de tels lieux de réunion; du moins on s'aperçoit trop souvent que les effets qu'ils produisent ne sont pas proportionnés au mal qu'ils sont destinés à combattre.

Pendant longtemps, on ne s'est préoccupé en aucune façon de la salubrité des prisons. Au dire de certaines personnes, la mauvaise nourriture, le manque d'air respirable, l'odeur infecte des lieux de

détention, étaient une juste aggravation de la peine que le condamné devait subir. N'est-ce pas un contre-sens, disait-on, de placer les hommes que la loi frappe d'un châtiment en de meilleures conditions sanitaires que l'ouvrier honnête dans sa mansarde ou dans son atelier? Ces préjugés barbares ont fait place à des idées plus humaines : la privation de la liberté et la sévérité de la discipline, telles sont aujourd'hui les bases de la répression. Hors de là, tout ce qui contribue à améliorer l'état sanitaire d'une prison est considéré comme un devoir social. La ventilation et le chauffage sont dans ce cas. Il n'y a peut-être pas beaucoup d'intérêt à s'en occuper dans les maisons de détention où les prisonniers vivent et travaillent dans de grandes salles communes. C'est au contraire une question vitale dans les prisons cellulaires, où chaque détenu est réduit à l'espace le plus strictement nécessaire. Aussi, avant même que la construction de la prison Mazas ne fût terminée, on étudiait les moyens de renouveler l'air dans les cellules qui la composent. Une commission de savans et d'architectes qui avait été chargée d'examiner les projets proposés par divers inventeurs fit à cette occasion de curieuses expériences. L'un de ses membres, M. Leblanc, chimiste distingué, se laissa renfermer, pour y faire des essais sur sa propre personne, dans une cellule de la Conciergerie dont la porte et les fenêtres avaient été calfeutrées avec soin. L'air pur y arrivait d'un côté par un orifice dont l'ouverture pouvait varier, et l'air vicié était appelé au dehors d'un autre côté. Pour que l'expérience fût complète, on avait disposé dans un coin de la chambre le siége d'aisance dont les cellules de la prison Mazas devaient être pourvues. Il fut alors constaté qu'avec 6 mètres d'air pur par heure l'atmosphère de la cellule devenait bientôt infecte; avec un renouvellement de 10 mètres cubes, l'air ne manifestait au contraire aucune odeur désagréable, et l'observateur, après une détention prolongée, n'y éprouvait ni gêne ni dégoût. On s'assura même par une analyse chimique que les quantités d'acide carbonique et de vapeur d'eau contenues dans l'enceinte ne s'éloignaient pas des proportions habituelles. La commission se crut donc autorisée à conclure qu'il suffirait de donner aux détenus un volume d'air de 10 mètres cubes par heure; mais ce chiffre fut plus que doublé par la suite, car on reconnut que certaines organisations maladives ne sauraient se contenter du volume d'air qui suffit à l'individu en bonne santé. Dans l'état actuel, chacune des 1,200 cellules de la prison Mazas reçoit 25 mètres cubes d'air frais par heure. L'air de ventilation est chauffé en hiver au contact de tuyaux à eau chaude, si bien que la température de jour n'est jamais inférieure à 15 degrés centigrades. L'air expulsé descend par les tuyaux qui servent à l'écoulement des déjections. Toute cette installation est l'œuvre

d'un constructeur habile, M. Grouvelle. Non-seulement l'atmosphère est toujours pure et saine, mais de plus le courant est assez énergique pour s'opposer aux émanations du tuyau de descente. Lorsqu'on passe auprès de ces immenses et sombres bâtimens, on se doute peu que la haute cheminée placée au centre déverse par vingt-quatre heures plus de 700,000 mètres cubes d'air infect et corrompu, nuage invisible qui suffirait à rendre insalubre tout un quartier de Paris. Les vents se chargent de dissiper bien vite cette nuée pestilentielle. Les habitans des grandes villes ne devraient jamais se plaindre du vent, ni souhaiter une atmosphère tranquille, car le vent les débarrasse de miasmes redoutables, germe et cause de la plupart des épidémies.

Si l'hygiène trouve un secours efficace dans l'action des ventilateurs artificiels, c'est surtout à l'intérieur des hôpitaux qu'il est utile de mettre en pratique l'usage de ces utiles appareils. L'atmosphère d'un hôpital doit être aussi pure que possible, le principe est évident; mais les avis paraissent partagés quant aux moyens d'assurer à ces établissemens un aérage convenable. On crut un moment que les malades pourraient être entassés impunément dans une salle, pourvu qu'un large cube d'air fût fourni à chaque lit. Sans même pousser trop loin l'application de ce raisonnement, on se laissait entraîner à subordonner les conditions hygiéniques aux facilités de la surveillance et du service intérieur. Les maîtres de la science médicale ont été d'accord pour reconnaître que la ventilation artificielle ne saurait suppléer au défaut d'aération naturelle. Les hôpitaux modernes, malgré leur belle apparence et le luxe d'appareils perfectionnés qui y rendent la circulation de l'air plus active, ont donné une mortalité plus considérable, surtout pour les opérations graves, que des établissemens plus anciens et moins bien pourvus d'appareils ingénieux. Il est évident d'abord que la pureté de l'atmosphère extérieure, réservoir commun où puisent toutes les parties de l'édifice, est la condition première d'une bonne hygiène; mais, cette considération écartée, il a encore été donné pour certain que la ventilation artificielle n'a qu'une influence secondaire sur la salubrité d'un hôpital. Disséminer les malades en plusieurs pièces de dimension moyenne plutôt que de les réunir dans une grande salle, classer les individus d'après la nature de leurs maladies, isoler ceux qui sont atteints d'affections contagieuses, prodiguer à tous l'air pur par l'ouverture des fenêtres en temps opportun et donner à chaque lit un large espace superficiel, voilà les prescriptions nouvelles des médecins les plus autorisés. Rien ne supplée à l'insuffisance ou au défaut de l'aération naturelle, tel est le dernier mot des hygiénistes.

Hâtons-nous de dire que cette conclusion trop sévère ne paraît

être que le résultat d'un malentendu. Les hôpitaux où les appareils de ventilation artificielle se sont montrés impuissans à combattre les affections épidémiques étaient-ils ventilés avec l'activité voulue? Là est toute la question. Grâce à un petit instrument dont tout le monde sait lire les indications, grâce au thermomètre, chacun peut vérifier à tout instant et avec une exactitude convenable quelle est la température d'une salle. Qui dira au contraire ce qu'il y entre d'air pur et ce qu'il en sort d'air vicié? L'instrument qui donnerait à ce sujet des indications précises, c'est l'anémomètre; mais la construction en est compliquée et l'observation n'en est pas facile, si bien que l'on se contente le plus souvent de vérifier la marche des appareils de ventilation quelques jours après qu'ils sont établis, et on les abondonne ensuite aux soins d'un manœuvre. M. le général Morin, par des expériences récentes qu'il vient de communiquer à l'Institut, a prouvé que les appareils installés dans les hôpitaux de Paris ne marchent pas avec la régularité qu'on en pourrait exiger, faute de moyen de contrôle. Ce savant a fait voir que des salles de malades auxquelles on avait prétendu distribuer 60 mètres cubes d'air pur par heure et par lit n'en recevaient pas en réalité la moitié à certains instans du jour. Il est permis de croire que de nouvelles études amèneront, avant qu'il soit longtemps, d'importantes améliorations dans cette branche du service hospitalier. Il est sage d'en attendre les résultats avant de se prononcer sur les effets que la ventilation artificielle exerce sur le traitement des malades.

Quoique dédaignés un moment par les hommes qui ont le plus d'autorité en matière d'hygiène, les procédés de ventilation artificielle ne sont pas cependant exclus des hôpitaux, mais ils y ont été ramenés à un rôle plus modeste et encore utile. Ils sont un auxiliaire indispensable pendant la nuit et pendant la saison rigoureuse, alors que l'ouverture permanente des fenêtres serait un danger pour les malades. Ils se combinent d'ailleurs avec les appareils de chauffage pour en accroître l'efficacité. En France, il n'y a pas plus de vingt ans que l'on a commencé à ventiler et chauffer d'une façon régulière les grands hôpitaux. Les administrations hospitalières se préoccupaient depuis longtemps des moyens de renouveler, dans les salles de malades, l'air incessamment vicié par les émanations insalubres. Un constructeur de mérite, M. Léon Duvoir-Leblanc, mettant à profit les essais qui avaient été tentés à la Bourse et au conseil d'état, entreprit en 1846 d'assainir l'un des pavillons de l'hôpital Beaujon par un système de chauffage à circulation d'eau chaude. Le succès ne fut pas complet, et cependant les médecins chargés du service constatèrent une amélioration réelle dans la salubrité de ce pavillon. Un peu plus tard, l'hôpital Necker fut doté des mêmes

appareils. La création du vaste hôpital Lariboisière était une importante occasion de procéder à des essais plus étendus; mais, pour rendre l'expérience plus concluante, la question fut mise au concours. Les idées étaient alors si peu fixées sur les exigences de l'hygiène en fait de ventilation que le programme imposait aux concurrens la condition de fournir seulement 20 mètres cubes d'air frais par heure et par lit. Une quantité trois fois plus considérable paraît à peine suffisante aujourd'hui. Deux systèmes différens furent admis pour l'hôpital Lariboisière, de façon que l'on put en comparer la valeur respective dans des conditions à peu près identiques. Trois des pavillons qui renferment les salles de malades furent chauffés et ventilés par l'eau chaude au moyen d'appareils construits par M. Léon Duvoir-Leblanc. Les trois autres pavillons furent chauffés à la vapeur, et le renouvellement de l'air y fut opéré au moyen de machines soufflantes inventées par MM. Thomas et Laurens. La juxtaposition des deux systèmes dans un même établissement n'a pas, comme on l'espérait, donné des résultats concluans sur l'efficacité relative de chacun d'eux. Les calorifères à circulation d'eau chaude paraissent être ceux qui conviennent le mieux dans un hôpital, car ils donnent une chaleur douce, permanente, et la température n'en varie pas trop facilement, en sorte que le feu peut être interrompu chaque nuit pendant quelques heures sans que la température s'abaisse trop. Cependant des appareils à air chaud ont été installés dans les hôpitaux militaires de Vincennes et du Gros-Caillou, et un système nouveau, dû à un médecin belge, le docteur van Hecke, a été mis à l'essai, sans résultat bien satisfaisant, à l'asile impérial du Vésinet.

Ce n'est pas en France seulement que l'on s'est préoccupé d'améliorer par un chauffage rationnel l'état hygiénique des établissemens hospitaliers. A Saint-Pétersbourg, on a construit depuis peu de temps une maison d'accouchement de 130 lits qui est pourvue de calorifères établis d'après les données les plus récentes de la science. La ventilation y est de 50 mètres cubes par heure et par lit, ce qui est peut-être insuffisant. Sous le climat très rigoureux de la Russie, le problème du chauffage présente des difficultés plus sérieuses qu'en France, car l'écart entre la température intérieure des salles et celle de l'extérieur s'élève parfois à 50° centigrades. Sans admettre que la ventilation artificielle soit, comme on l'a prétendu à tort, un remède d'une efficacité absolue contre l'infection des salles de malades, c'est au moins une cause énergique de salubrité. Il serait impardonnable maintenant à une administration municipale d'édifier un hôpital où le renouvellement et le chauffage de l'air ne seraient pas assurés, d'autant plus que la dépense que cette amé-

lioration occasionne est bien faible, si le gros œuvre du bâtiment est disposé en conséquence. Au dire d'un ingénieur expérimenté en cette matière, M. le général Morin, la dépense d'établissement n'excéderait guère 200 francs par lit; mais, s'il s'agit de bâtimens déjà construits, les frais d'installation s'élèvent, on le comprend, dans une proportion énorme. C'est ce qui explique les dépenses considérables que l'administration de l'assistance publique a dû faire dans les hôpitaux de Paris pour y introduire ces précieux perfectionnemens.

Les Romains, habitués à la vie en plein air que le climat tempéré de leur pays rendait douce et salutaire, n'eurent pas à s'occuper de la ventilation. Leurs théâtres, construits à ciel ouvert, n'étaient fréquentés qu'au milieu du jour, et dans les circonstances exceptionnelles où le grand nombre de spectateurs rendait la température incommode on y remédiait plus où moins complétement par de fréquens arrosages ou par une légère pluie artificielle. Nos salles de spectacles sont en de tout autres conditions. Hiver comme été, il n'est pas rare qu'un thermomètre placé dans les galeries supérieures y marque 28 ou 30 degrés, parfois même davantage. La chaleur n'y est pas la seule cause de malaise. L'altération de l'air résultant des fonctions vitales de tant d'individus agglomérés, les produits de la combustion que dégagent les appareils d'éclairage, la fumée de la poudre que l'on brûle pendant certains spectacles, bien des causes diverses concourent à vicier l'atmosphère, de manière que les spectateurs éprouvent au bout de quelques heures un vague sentiment de gêne et d'oppression. Un savant dont le nom est attaché à la solution de nombreux problèmes d'hygiène, M. Darcet, avait proposé des dispositions ingénieuses propres à atténuer ces inconvéniens. Ayant remarqué que le lustre suspendu au centre de la coupole est un vaste foyer de chaleur, il imagina d'utiliser cette chaleur, jusqu'alors incommode, au profit de la ventilation. Il suffisait de surmonter le lustre d'une large cheminée par où se ferait l'évacuation de l'air vicié; mais dans les salles où des orifices d'entrée pour l'air pur n'ont pas été ménagés en nombre et avec une surface convenables dans la partie occupée par le public, cet appel ne détermine qu'un courant d'air dirigé de la scène vers la salle lorsque le rideau est levé, et sans profit pour le bien-être des spectateurs, ou bien il en résulte des rentrées d'air gênantes par les portes des loges et des galeries. Darcet fit établir, dans les théâtres qu'il essaya d'assainir, un calorifère à vapeur placé autant que possible dans un bâtiment voisin, afin d'éviter les chances d'incendie ou d'accident. Ce mode de chauffage est peut-être celui qui convient le mieux à un lieu de réunion, car il permet de ne chauffer

que durant quelques heures avant l'arrivée du public, et ne retient pas, comme les calorifères à eau chaude, une masse de chaleur qui est perdue à la fin de la représentation. Il faut ensuite conduire l'air chaud dans les vestibules, les escaliers et les couloirs, même à l'intérieur de la salle, par des tuyaux dont les orifices doivent être disposés de façon que le courant qui en sort n'incommode pas les personnes placées dans le voisinage. La disposition la plus heureuse consiste à faire entrer l'air pur par les bancs du parterre, par le fond des loges et surtout par des orifices pratiqués dans le plafond qui sépare chaque étage de loges de l'étage supérieur. Tels sont les principes, très rationnels d'ailleurs, que Darcet avait posés. Par malheur, à l'époque où il traita cette question, le volume d'air nécessaire à une bonne ventilation était évalué à un chiffre beaucoup trop faible. Les orifices et tuyaux d'arrivée de l'air pur avaient des dimensions trop restreintes, et l'appel exercé par le lustre était souvent insuffisant. Lorsqu'il eut appliqué ses théories sur la ventilation aux deux salles du Vaudeville et de l'Opéra, l'effet produit fut insignifiant. On se dit que le système ne valait rien, et l'on s'abstint de le faire fonctionner. La question resta en suspens jusqu'en 1861; à cette époque, de nouveaux théâtres d'un aspect monumental ayant été construits à Paris, une commission de savans, de médecins et d'architectes, sous la présidence de M. Dumas, membre de l'Institut, fut chargée d'étudier les moyens d'y assurer une bonne et suffisante ventilation.

Cette commission, convaincue qu'il n'y avait qu'à mettre en pratique les principes posés par Darcet, sauf à en améliorer l'application conformément à l'expérience acquise, dressa un programme pour la construction des appareils de chauffage et de ventilation des nouveaux théâtres. La température intérieure de la salle, des vestibules et des escaliers, de la scène et des foyers ou loges d'artistes, ne devait pas, suivant la commission, descendre en hiver au-dessous de 15 degrés. La ventilation devait s'effectuer à raison de 50 mètres cubes par heure et par spectateur, chiffre un peu faible peut-être au point de vue de l'hygiène, mais qu'il paraissait difficile de dépasser dans la pratique. Le chauffage devait être opéré par un calorifère à air chaud qui seconderait aussi au besoin la ventilation, l'appel exercé par le lustre étant souvent trop faible. Enfin tous les appareils d'éclairage, surmontés autant que possible d'une petite cheminée auxiliaire, devaient concourir à l'évacuation de l'air vicié. Ces améliorations, qu'il eût été facile d'appliquer à des théâtres alors en construction, ne furent pas toutes exécutées; on reprochait au projet de la commission d'exiger un surcroît de dépenses. Toutefois ce qui en fut adopté produisit des

effets salutaires incontestables, et pour l'une de ces salles, celle du Théâtre-Lyrique, des observations thermométriques, continuées avec persévérance pendant un mois d'hiver, firent reconnaître que la température restait toute la soirée entre 20 et 23 degrés à l'orchestre et au balcon, ce qui est une température très convenable lorsque la ventilation ne fait pas défaut, et que chaque spectateur recevait près de 40 mètres cubes d'air par heure. Dans les autres théâtres de Paris, même les plus spacieux, il n'est pas rare que le thermomètre marque 28 ou 29 degrés, tandis que le volume d'air pur introduit est au plus de 10 mètres cubes par spectateur. En comparant ces chiffres avec ceux qui précèdent, on aura la mesure de ce que des appareils perfectionnés peuvent faire pour la salubrité d'une salle de spectacle. Par malheur, les appareils de chauffage et de ventilation coûtent cher en frais de premier établissement; ils coûtent encore par la consommation insolite de gaz et de charbon qu'ils exigent, et enfin ils demandent l'attention soutenue, non d'un savant, mais d'un praticien qui sache proportionner l'activité des mouvemens de l'air à la température extérieure ou intérieure, au nombre des spectateurs, à la durée des représentations. Faute de soins assidus, les appareils deviennent bien vite inutiles. On cesse de les faire fonctionner, et les tuyaux d'arrivée d'air s'obstruent ou restent clos par incurie. Dans les théâtres et dans d'autres salles de réunions nombreuses, il est arrivé plus d'une fois que l'on a perdu par négligence le bénéfice d'appareils établis au prix d'une dépense considérable.

Les procédés appliqués à l'assainissement des églises, des prisons, des hôpitaux et des théâtres s'appliquent tout aussi bien, on le comprend, aux autres lieux d'habitation. Les écoles et les maisons d'éducation en peuvent faire leur profit. Les ingénieurs militaires demandent à l'industrie récente de la ventilation les moyens d'améliorer l'état sanitaire des casernes. Certains ateliers, rendus insalubres par la nature des opérations qui s'y exécutent, deviennent suffisamment sains par l'emploi de ventilateurs mécaniques; telles sont les affineries d'or et d'argent, les aiguiseries et en général toutes les industries qui se livrent à des opérations chimiques. Une bonne ventilation combinée avec un chauffage rationnel ne serait pas moins utile dans un grand nombre de petits ateliers que dans les usines. C'est ainsi que la plupart des ouvriers en métaux conservent auprès d'eux un brasier de charbon de bois dont les gaz méphitiques pourraient être à peu de frais dirigés vers une cheminée d'appel. Darcet, qui consacra une partie de sa vie à l'amélioration des ateliers insalubres, avait appliqué les mêmes idées à l'assainissement des salles de dissection. Enfin les hommes ne

sont pas les seules créatures qui éprouvent le besoin d'une aération énergique. Certains éleveurs pensent que le séjour des animaux de l'espèce bovine dans une étable ventilée d'une façon imparfaite contribue à l'engraissement et à la production du lait; mais les bêtes de travail ne sont maintenues en état de vigueur et de santé qu'autant que l'air et l'espace leur sont largement octroyés. Un savant vétérinaire, M. Renault, a signalé l'influence fâcheuse que l'exiguïté des écuries exerce sur les chevaux de l'armée, et les inconvéniens qu'il a signalés ont été le point de départ de réformes utiles.

Plutôt que de suivre jusque dans leurs plus modestes applications les principes de la science moderne du chauffage et de la ventilation, peut-être aimera-t-on mieux connaître ce que les pays étrangers ont accompli dans le même sens. Sur ce sujet, de même qu'en tout ce qui touche au bien-être intérieur, c'est en Angleterre que l'on trouvera les progrès les plus sensibles. Le docteur Reid, auteur d'un traité de ventilation publié en 1844, paraît être l'un des premiers qui se soient occupés des effets si variés de la circulation de l'air. Ce savant, qui professait la chimie à Édimbourg, avait installé dans diverses maisons des systèmes de ventilation par appel, auxquels il attribuait une importance peut-être exagérée. L'un des exemples qu'il en cite est au moins curieux. Il avait appliqué ses idées sur l'assainissement à la salle à manger d'un des clubs d'Édimbourg. Le compte-rendu du premier dîner qui y fut donné mérite bien d'être reproduit. « Pendant tout le temps du repas, dit le docteur, les convives ne firent aucune remarque spéciale; mais le maître d'hôtel, qui connaissait bien leurs habitudes, fit remarquer aux commissaires que l'on avait consommé trois fois plus de vin que ne le faisait d'ordinaire la même société dans la même salle éclairée au gaz et non ventilée. Il ajouta qu'il avait été surpris de voir des convives qui ne buvaient d'habitude que deux petits verres de vin en consommer sans hésiter plus d'une demi-bouteille, que d'autres dont l'usage était de boire une demi-bouteille en avaient pris une et demie, et qu'en définitive à la fin du repas il avait été obligé de faire chercher beaucoup plus de voitures pour reconduire les convives chez eux. » Le docteur Reid cite encore à l'appui du même fait que dans certaines manufactures, où les procédés de ventilation avaient été installés, les ouvriers acquirent un tel appétit que le salaire habituel ne suffisait plus à payer leur nourriture. Ceci n'est pas invraisemblable, sauf l'exagération propre à tout inventeur, car la ventilation, en facilitant les fonctions vitales, doit accélérer le travail de l'estomac. Elle exerce aussi sans contredit une influence favorable sur les fonctions de l'intelligence.

Faire servir les appareils d'éclairage à la ventilation des appartemens, c'est une idée juste qui a un double avantage. Outre qu'on ajoute ainsi à la salubrité des habitations, ce perfectionnement permet d'y introduire le gaz, mode d'éclairage si commode à bien des égards, et qui n'a d'autre défaut que l'odeur et le dépôt noirâtre qui accompagnent les produits de la combustion. Ces inconvéniens disparaissent d'ailleurs dès que la flamme est surmontée d'une petite cheminée d'appel qui donne issue à l'air vicié de l'appartement. Les restaurans, les magasins et les cafés qui emploient un grand nombre de becs de gaz trouveraient là un moyen d'assainissement d'une efficacité certaine. Si l'on trouve en Angleterre ces principes appliqués dans quelques maisons particulières, cependant c'est plutôt dans les édifices publics qu'il convient de chercher des modèles à suivre, entre autres dans les bâtimens affectés au casernement de l'armée, qui furent, il y a moins de dix ans, l'objet de mesures d'assainissement bien combinées. En 1857, l'opinion publique s'inquiéta de la mortalité excessive qui frappait les soldats de l'armée anglaise cantonnés à l'intérieur du royaume-uni. La statistique indiquait 17,5 décès annuels sur 1,000 hommes, tandis que la population mâle du même âge ne fournissait, prise en masse, que 9,2 décès. M. le général Morin établit, d'après des documens authentiques, que dans l'armée française la mortalité s'élève à 11,9 décès par 1,000 hommes et par année en temps de paix. Il était donc naturel que l'on se préoccupât en Angleterre d'améliorer le régime sanitaire des casernes. Le ministre de la guerre, lord Panmure, institua une commission pour examiner et améliorer, autant qu'il serait jugé nécessaire, les casernes et les hôpitaux militaires du royaume. Par un remarquable exemple de simplification administrative, cette commission était autorisée à ordonner l'exécution immédiate de tous les travaux dont la nécessité lui serait démontrée, et dont la dépense ne dépasserait pas la somme relativement considérable de 2,500 livres sterl. par chaque caserne ou hôpital. Le rapport constata que le plus grand nombre des casernes occupées par les soldats laissaient à désirer au point de vue de l'aération. Les Anglais manifestent une préférence très marquée pour le chauffage à foyer découvert, c'est-à-dire qu'ils préfèrent en toute circonstance les cheminées aux poêles. Le bas prix du combustible minéral dans leur pays fait que le côté économique de la question y a moins d'importance qu'en France. Il semblerait alors que leurs habitations, chauffées par des cheminées, sont très bien ventilées et par conséquent très saines; mais après examen on a reconnu qu'il n'en était pas ainsi. Lorsqu'une pièce est habitée d'une façon permanente par plusieurs individus,

ce qui est le cas des chambres des casernes, l'appel d'air qu'exerce le tuyau de fumée ne profite qu'aux personnes placées entre la porte et la cheminée. L'air reste stagnant dans les autres parties de l'appartement, et par conséquent se vicie en peu de temps. Le premier soin de la commission anglaise fut de faire établir dans chaque chambre des ventilateurs automatiques placés de telle sorte que l'air fût toujours en mouvement dans toute l'étendue de la pièce. Des améliorations de détail furent introduites aussi dans la construction des cheminées, tant pour en accroître l'effet calorifique que pour les faire concourir à la ventilation avec plus d'énergie; mais en somme la commission, après avoir modifié autant qu'il dépendait d'elle l'état sanitaire des locaux consacrés à l'habitation du soldat, déclarait franchement que tout système de ventilation exige une surveillance continuelle, et que, faute d'un entretien convenable, les appareils qu'elle avait pris soin d'installer n'auraient plus bientôt aucune utilité.

Ainsi, l'on en arrive toujours à cette conclusion, que tout homme qui veut vivre dans un milieu salubre doit veiller lui-même à l'aérage des pièces qu'il habite. D'après ce qui précède, on aura compris que la question est sans importance pour ceux qui ont le bonheur d'occuper un vaste appartement. Ces privilégiés de la fortune sont en nombre bien restreint dans nos grandes villes. Quiconque est confiné une partie du jour dans une pièce étroite ou pratique plus ou moins la vie commune ne saurait avoir un souci plus grave pour sa santé que de s'assurer en toute saison une suffisante quantité d'air pur. C'est un besoin qu'il est bien facile aujourd'hui de satisfaire dans tous les lieux publics, grâce aux recherches et aux études de quelques savans. Il est assez démontré que le chauffage, loin de vicier l'atmosphère, comme cela arrive trop souvent, doit concourir avec énergie à en rendre la salubrité plus complète. Peu à peu le public deviendra sans doute plus exigeant sous ce rapport, et ne tolérera plus dans les théâtres et les salles de réunion l'air impur et méphitique dont il supporte aujourd'hui, sans trop s'en rendre compte, l'influence pernicieuse.

S'il a beaucoup été question dans cette étude des procédés propres à réchauffer en hiver l'atmosphère qui nous entoure, nous n'avons pu rien dire de ce qu'il y aurait à faire pour abaisser en été la température souvent excessive qui règne à l'intérieur des habitations de l'homme. C'est qu'en réalité l'homme est mieux armé contre le froid que contre le chaud, et puis on ne lutte avec avantage que contre un ennemi dont on a souvent à repousser les attaques. Sous la latitude du pays que nous habitons, l'hiver sévit pendant sept mois de l'année; l'été n'a de chaleurs importunes que

pendant quelques jours à peine. Personne n'ignore que les peuples du midi savent mal se défendre contre les températures rigoureuses, mais que par compensation leurs demeures sont disposées d'une façon souvent ingénieuse pour tempérer les rayons brûlans du soleil. Il serait facile, si le besoin s'en faisait sentir, d'introduire dans nos maisons et dans nos mœurs des procédés analogues. La ventilation est encore contre cet autre fléau le vrai remède : comme l'homme de la fable, elle souffle le chaud et le froid; encore est-elle souvent impuissante. Les autres moyens que la physique suggère, l'évaporation de l'eau, la fonte de la glace, sont trop coûteux ou trop difficiles à mettre en usage. C'est une question qui mériterait de préoccuper les inventeurs, car celui qui découvrirait un réfrigérant simple et efficace, aussi facile à mettre en action qu'un calorifère en hiver, rendrait à tout le monde et surtout aux méridionaux un service signalé.

Les progrès récens de l'industrie du chauffage et de la ventilation démontrent une fois de plus le caractère essentiellement utile de la science moderne. Traduire les recherches théoriques en résultats favorables au bien-être et à l'hygiène des populations est la préoccupation constante de notre époque. Quelque sujet que l'on aborde, on est forcé de reconnaître au temps présent une avance considérable sur le siècle passé. Cet heureux résultat nous laisse parfois quelques regrets. Dans nos appartemens, maintenus en hiver à une température douce et clémente par des appareils perfectionnés, on se prend à regretter la haute et vaste cheminée des anciens temps, dont le feu clair et le manteau hospitalier avaient bien des charmes; mais la houille se substitue au bois, comme la vapeur motrice au bras de l'homme, la photographie au dessin, et les cultures artificielles aux produits spontanés de la nature. Ceux même qui gémissent le plus des inventions modernes ne sont pas les derniers à en profiter.

H. Blerzy.

LES

RUSSES DANS L'ASIE CENTRALE

LEURS CONQUÊTES SUR LES RIVES DU SYR ET DE L'AMOU-DARIA.

I. *L'Invalide Russe*, 1865-66. — II. *The Russians in Central Asia*, by capitaine Valikhanof. Veniukof and other russian travellers, translated from the russian by John and Robert Michell, 1 vol. in-8°; London 1865. — III. *Proceedings of the Royal Geographical Society of London*, vol. X, 1866.

I.

Au sud de la Sibérie, par-delà les mers Caspienne et d'Aral, s'étend une immense région désignée sous le nom assez vague d'Asie centrale, et qui, malgré les progrès de la science géographique, est encore aujourd'hui très incomplétement connue. C'est pour cela peut-être que l'opinion publique, dans notre pays du moins, ne s'est pas beaucoup émue en apprenant que la Russie étendait de jour en jour sa puissance sur ces lointaines contrées. Qu'importe en effet que des hordes nomades, des steppes inféconds reconnaissent la domination de l'empire russe? De pareilles conquêtes ne sauraient ni enrichir son trésor ni augmenter ses armées; à force d'accroître démesurément son territoire, la Russie ne fait que s'affaiblir en rompant l'unité de son action, comme nous voyons la vie s'étioler dans un corps qui prend un accroissement anormal. Il y aurait toutefois une dangereuse illusion à trop s'endormir sur ces raisons de sécurité ou d'indifférence; ce serait méconnaître la vitalité, la puissance d'assimilation dont la Russie a donné de nombreuses preuves; ce serait surtout montrer une ignorance profonde des res-

sources et de l'importance de l'Asie centrale au point de vue commercial et politique. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, mieux renseigné à ce sujet, avait, dès le règne de Pierre le Grand, fait de ce pays l'objet de sa persévérante ambition; mais, trop habile pour annoncer à l'avance ses desseins, il les enveloppa d'un secret profond et ne les révéla que quand l'orage sourdement amassé fut près d'éclater.

Dès 1841 cependant, quelques signes précurseurs avaient éveillé l'attention des esprits pénétrans, et un homme d'un jugement sûr, M. E. Thouvenel, depuis ministre des affaires étrangères et mort si prématurément, signalait dans la *Revue* (1) les projets de la Russie en reprochant aux nations occidentales « de ne pas s'inquiéter assez des graves intérêts de leur avenir, » mis en péril par l'extension de cette puissance. Son appel ne fut pas entendu. L'Angleterre même, qui avait tant de raisons pour ne pas laisser une nation rivale s'établir aux portes de l'Inde, ferma les yeux sur le danger dont sa marine et son commerce paraissaient menacés. Depuis une année seulement, depuis que le gouvernement russe, recueillant le fruit de ses patiens efforts, s'est emparé de villes importantes, de provinces entières, la presse anglaise a commencé de prendre l'alarme. Le public en Angleterre ayant compris que les intérêts britanniques étaient compromis, le jour ne pouvait manquer de se faire bientôt sur cette grave question : une foule de documens recueillis en Russie même par MM. John et Robert Michell ont porté la lumière dans les esprits, et leurs travaux, ainsi que d'autres publications riches en renseignemens non moins authentiques, nous permettent de suivre dans ses moindres détails la marche d'abord embarrassée et obscure, puis victorieuse et rapide de l'empire moscovite.

Quel est ce pays dont la conquête est depuis longtemps poursuivie avec tant d'ardeur par le cabinet de Saint-Pétersbourg? Le nom d'Asie centrale, Tartarie ou Turkestan, ne désigne pas seulement la steppe située au sud de la Sibérie; il comprend encore des états riches et peuplés, baignés par deux fleuves, le Syr-Daria et l'Amou-Daria, qui, prenant leur source près des frontières de Chine, traversent la contrée de l'est à l'ouest, et viennent se jeter dans la mer d'Aral après avoir répandu sur tout leur parcours l'abondance et la vie. Ces puissans cours d'eau reçoivent le tribut d'une foule d'affluens que leur envoient les versans du Pamir, vaste plateau qui relie les montagnes du Ciel à l'Himalaya. L'importance d'une semblable situation est facile à comprendre. Dans l'antiquité, le commerce de

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1841.

l'Asie entière se faisait par l'Amou-Daria, qui se prolongeait alors jusqu'à la mer Caspienne. Plus tard, le fleuve s'étant détourné de son lit, et les peuples fanatiques du Turkestan ayant fermé leur pays aux étrangers, il fallut chercher une autre voie pour amener en Occident les richesses de la Chine et de l'Inde. Les vaisseaux remplacèrent les caravanes, et, grâce à sa puissante marine, l'Angleterre réussit à concentrer dans ses mains la plus grande partie du négoce de l'Orient; mais dès la fin du xvii[e] siècle l'empire russe, placé au seuil de l'Europe et de l'Asie, songea sérieusement à devenir le principal entrepôt du commerce des deux continens, et depuis lors cette pensée n'a cessé d'être une des règles constantes de sa politique. Pour cela, il lui faut posséder d'abord le Syr-Daria et l'Amou-Daria, puis faire reprendre au dernier de ces fleuves son ancien cours, afin de le relier au Volga et de former ainsi une voie de communication longue de neuf cents lieues, dont l'une des extrémités toucherait à Saint-Pétersbourg et l'autre à l'Hindou-Kouch. Ce gigantesque dessein ne paraît pas d'une exécution impossible; on parle de construire un canal qui déverserait les eaux du Syr dans l'Amou-Daria, et formerait de la sorte une masse capable de se frayer un passage vers la mer Caspienne.

Toutefois les obstacles de la nature ne sont pas les seuls ni peut-être les plus grands que la Russie ait à vaincre pour réaliser le rêve de Pierre le Grand. Les trois états ou khanats situés au sud de la steppe des Kirghiz sont habités par des peuples qu'un reste de civilisation, joint au plus fougueux fanatisme musulman, rend capables d'opposer une résistance sérieuse à l'invasion européenne. La Boukharie surtout, qui occupe le cœur même du Turkestan, et qui compte avec orgueil au nombre de ses villes l'ancienne capitale de Timour, la célèbre Samarcande, se distingue par son énergie guerrière et sa supériorité intellectuelle. Traversé par l'Amou-Daria, ce pays jouit encore aujourd'hui d'une certaine prospérité commerciale; Chinois, Persans, Tartares, Kirghiz, se rendent en foule dans ses bazars, où sont réunis les plus fins tissus de coton, les plus belles étoffes de soie, — en un mot les meilleurs produits de la fabrication turcomane. Plus fameuse encore par son zèle religieux, la ville de Boukhara, que l'on pourrait nommer la Rome de l'islam, étend au loin sa suprématie morale; son souverain prend le titre d'*emour-el-moumenin* ou chef des croyans; ses prêtres ou mollahs sont regardés comme les interprètes les plus éclairés de la foi mahométane, et de tous les points de l'Asie une multitude de fidèles animés d'une piété fervente affluent vers les tombeaux de ses saints. Aussi, bien qu'elle reconnaisse l'autorité spirituelle du sultan de Constantinople, Boukhara ne s'y soumet pas aveuglément, elle reproche même avec

amertume à ce prince de s'être laissé corrompre par la pernicieuse influence des Européens. Ces ardentes convictions religieuses sont une force avec laquelle la Russie devra compter; dès aujourd'hui, pour diminuer l'opposition qu'elle prévoit, elle se déclare en Asie la protectrice de l'islamisme, fonde des mosquées dans la steppe et enseigne le Coran aux Kirghiz; enfin, loin de se piquer de prosélytisme chrétien, elle fait de la propagande musulmane. Si la moralité d'une telle conduite est au moins douteuse, et si en agissant de la sorte la Russie sert médiocrement les intérêts de la civilisation, qu'elle se vante de représenter en Asie, il faut reconnaître que cette politique n'est pas dépourvue d'habileté, et qu'elle facilite singulièrement l'œuvre de la conquête.

Au sud-ouest de la Boukharie, un pays non moins favorisé de la nature s'étend le long du cours inférieur de l'Amou-Daria et des plages méridionales de l'Aral; c'est le khanat de Khiva, sorte d'oasis qu'entourent de tous côtés des déserts de sable. On y trouve de grandes villes, des villages populeux, de riantes campagnes auxquelles une irrigation intelligente fait produire de riches récoltes. Le commerce n'y a pas pris moins d'extension que l'agriculture; outre ses fruits, qui sont recherchés en Perse, en Turquie et jusqu'en Chine, le Khiva exporte une grande quantité d'objets manufacturés. La ville d'Ourdjendj est renommée pour ses *tchapani*, robes taillées dans une étoffe en laine ou en soie de deux couleurs; Tach-Haus fabrique d'excellens tissus, et la capitale du khanat, des bronzes élégans. Malheureusement les impôts excessifs qui frappent les produits du sol et ceux de l'industrie découragent l'agriculteur et le commerçant; la richesse et l'industrie du pays sont taries au profit d'un despotisme avide. D'un autre côté, les déprédations incessantes des nomades qui infestent les déserts environnans apportent de fréquens obstacles à l'échange des marchandises avec les pays voisins, échange déjà grandement entravé par l'insuffisance et la difficulté des communications.

Des relations commerciales et diplomatiques existent depuis plusieurs siècles entre Saint-Pétersbourg et Khiva; mais ces rapports, interrompus par des hostilités continuelles, avaient créé plus d'inimitié que de sympathie entre les deux gouvernemens, et l'on devait croire que la Russie porterait ses premiers coups de ce côté. Dans l'année 1839 en effet, tandis que lord Auckland envahissait le Caboul, l'empereur Nicolas, qui craignait que l'Angleterre ne marchât de là sur le Turkestan et ne s'emparât de la proie qu'il convoitait, donna l'ordre au général Perowski de diriger une expédition contre Khiva. Les motifs allégués étaient nombreux : le khan avait poussé à la révolte les Kirghiz tributaires du tsar, il

avait lancé des bandes de pillards sur les caravanes et réduit en esclavage plusieurs centaines de sujets russes; mais la considération qui dominait toutes les autres, c'était le désir d'empêcher la Grande-Bretagne de s'établir dans l'Asie centrale. Perowski échoua cependant; une partie de ses troupes périt dans les déserts qui entourent la mer d'Aral, le reste regagna Orenbourg à grand'peine, et Khiva garda son indépendance.

Instruit par ce revers, le cabinet de Saint-Pétersbourg résolut de diriger ses attaques sur un point plus vulnérable de la Tartarie, le khanat de Kokand, où nous verrons bientôt le succès couronner ses efforts. Cet état, situé au nord-est de la Boukharie et au sud de la grande steppe des Kirghiz, arrosé par les eaux du Syr-Daria, n'était pas d'une possession moins désirable que Khiva. Son vaste territoire doit aux montagnes qui l'abritent, aux rivières qui le sillonnent, une fertilité dont un gouvernement meilleur pourrait tirer de précieuses ressources; mais des dissensions intestines fomentées sous main par les Russes, des guerres continuelles avec les khanats voisins désolent et appauvrissent le pays. La population n'a rien de l'esprit belliqueux qui caractérise les Boukhares; quelques centaines d'hommes ont plus d'une fois suffi pour prendre de grandes villes, telles que Tachkend, Kokand, Chemkend, et les habitans, qui tirent leurs principales richesses du commerce de transit entre la Chine et Orenbourg, verraient avec moins de répugnance que les autres indigènes la civilisation européenne s'implanter au milieu d'eux, s'ils pouvaient jouir à ce prix d'une paix moins précaire et développer en sécurité leur industrie.

Enfin, à l'extrémité orientale du Turkestan, se trouve une contrée sur laquelle l'Europe possédait jusqu'ici bien peu d'informations précises. Depuis Marco-Polo et le jésuite Goez, un seul voyageur avait osé s'aventurer dans ces régions inhospitalières : c'est l'infortuné Adolphe Schlagintweit, qui paya de sa vie son audacieuse entreprise. Cet exemple ne découragea pas le zèle des explorateurs, et grâce aux travaux d'un officier russe, M. Valikhanof, nous possédons maintenant de précieuses données sur l'histoire et la situation politique de la Tartarie chinoise. A vrai dire, le choix de l'agent chargé par le gouvernement de Saint-Pétersbourg d'étudier un pays que convoite peut-être déjà sa prévoyante ambition était bien propre à préparer le succès de l'entreprise. M. Valikhanof, fils d'un sultan kirghiz et né dans la steppe, parlant la langue, connaissant tous les usages des populations de l'Asie centrale, a pu tout observer sans craindre d'être pris pour un émissaire des Européens. Comme la Tartarie orientale est aujourd'hui limitrophe des nouvelles possessions russes, nous ne croyons pas sortir de

notre sujet en donnant une rapide esquisse de l'état de cette contrée. Fort pauvre quant aux productions du sol, elle se compose en grande partie de plaines arides et sablonneuses au milieu desquelles s'élèvent plusieurs villes qui, en dépit de l'oppression chinoise, sont encore des centres commerciaux importans. La principale cité, Kachgar, occupe relativement à l'Asie centrale la même position que Kiakhta pour la Sibérie, Canton et Chang-Haï pour les nations européennes. Des routes assez bien entretenues, sur lesquelles sont échelonnées des *urtengs* ou stations, relient entre elles les différentes localités; les voyageurs isolés et les petites caravanes y trouvent des vivres et des fourrages; enfin des postes télégraphiques y sont établis pour transmettre les nouvelles en cas de guerre ou d'insurrection. Bien que la Tartarie chinoise passe pour appartenir depuis des siècles au Céleste-Empire, il n'y a guère plus de quatre-vingts ans qu'elle lui a été réellement incorporée; mais des différences profondes de race, de coutumes et de croyances séparent les deux peuples. Les Turcomans orientaux, sectateurs fougueux de Mahomet, ne se soumettent qu'en frémissant aux disciples de Confucius, et la cour de Pékin n'a jamais pu asseoir solidement sa domination en ce pays. Des rébellions fréquentes rendent par intervalles un pouvoir éphémère aux anciens chefs, les *hodjas*, soi-disant descendans du prophète; mais les Chinois ne tardent pas à reprendre les villes insurgées, et ces conflits amènent à leur suite des exécutions sanguinaires, le premier soin du parti victorieux étant toujours de mettre ses ennemis à mort. Au commencement de l'année dernière, une nouvelle révolte éclata dans les villes de Kachgar et d'Yarkend, et il ne paraît pas que jusqu'à ce jour les troupes du Céleste-Empire soient parvenues à y rétablir l'autorité des mandarins. Toutefois les habitans ne se sont dérobés au joug des autorités chinoises que pour passer sous un autre. Chassés de leur pays par l'invasion russe, les Kokandiens ont envahi la Tartarie orientale, que ses divisions intestines ont livrée sans défense à cette irruption imprévue.

Tel est le vaste champ de bataille où se joue peut-être à l'heure qu'il est l'avenir de l'Asie, et où les Russes ont accompli depuis quelques années un progrès presque continu; c'est ce mouvement trop peu observé dont nous nous proposons de présenter au lecteur les phases les plus importantes et les derniers résultats.

II.

Fidèle au rôle que lui assigne son heureuse situation entre les deux continens, l'empire moscovite travaille avec un succès inégal, mais avec une suite qu'on ne peut, quoi qu'on fasse, s'empê-

cher d'admirer, à s'étendre simultanément en Europe et en Asie. La conquête du Caucase, l'annihilation graduelle de la Turquie, montrent que la politique de Pierre le Grand survit dans ses successeurs. Moins entravée au Turkestan, la marche de la Russie a été plus rapide et plus sûre. Elle a commencé par reculer les limites de son territoire du nord au sud du désert qui sépare la Sibérie de l'Iaxarte, incorporant ainsi à ses états trois millions de Kirghiz sur lesquels sa domination avait été jusqu'alors purement nominale; mais un gouvernement régulier ne pouvait, disait-elle, avoir pour frontières une steppe habitée par des tribus errantes; il lui fallait avancer dans l'intérêt même de l'ordre et de la civilisation. Trois forteresses furent érigées en 1848, celles de Karabutak et d'Oural sur la rivière Irghiz, et celle d'Orenbourg sur le Turgaï; ces importans ouvrages avaient une double destination : ils devaient permettre d'exercer une surveillance efficace sur les hordes nomades, et ils formaient les anneaux d'une chaîne qui rattacherait plus tard les anciennes limites russes à la ligne toujours convoitée du Syr-Daria. En effet, la même année vit s'élever à l'embouchure de l'Aralsk le fort auquel on a donné le même nom. Si spécieux que fût le motif mis en avant pour justifier ces envahissemens, il ne pouvait cependant tromper personne. Il était aisé de comprendre que l'occupation de la vallée de l'Iaxarte parût au gouvernement de Saint-Pétersbourg une mesure nécessaire pour affermir et développer sa prépondérance dans l'Asie centrale; mais le sud de la grande steppe ne formait pas une frontière plus facile à défendre que le nord, et quant aux intérêts de l'ordre, du commerce, de l'humanité, c'est un manteau dont l'ambition ne manque jamais de se couvrir.

L'oppression que les *Ozbegs* (1) du Kokand exerçaient à cette époque sur les Kirghiz riverains du Syr-Daria fournit à l'intervention russe un prétexte opportun. Ils avaient construit le long du fleuve une ligne de forteresses d'où ils rançonnaient les caravanes et prélevaient sur la population agricole des impôts exorbitans. Au mépris des lois musulmanes, qui fixent à un quarantième la taxe sur les bestiaux, ils soumettaient chaque *kibitka* ou tente à une redevance annuelle de six moutons; en outre ils s'emparaient du tiers des récoltes, imposaient aux habitans de fréquentes corvées, et, en cas de guerre ou d'incursion, les obligeaient à un service indéfini dans les armées du khan. Ces exactions, accompagnées de violences odieuses, causaient une irritation profonde. Un grand nombre de Kirghiz abandonnèrent leurs champs et se

(1) On donne le nom d'Ozbegs à certaines tribus de la famille turque qui dominent dans les trois khanats de Khiva, de Boukhara et de Kokand.

dispersèrent dans les steppes, où ils reprirent la vie nomade. D'autres cherchèrent du secours auprès des Khiviens, qui, jaloux de l'extension du Kokand, avaient établi plusieurs forts sur la rive gauche du Kuvan-Daria, l'un des principaux affluens méridionaux de l'Iaxarte; mais ils reconnurent bientôt qu'ils avaient trouvé là un oppresseur au lieu d'un allié. En proie à deux maîtres également avides, le pays eut alors plus à souffrir que jamais : aussi la Russie, quand elle apparut, fut-elle regardée comme une libératrice. Les deux khanats ne pouvaient cependant manquer de prendre l'alarme en voyant une puissance rivale et redoutable s'établir à l'embouchure du Syr-Daria. Sans en venir à une guerre déclarée, ils harcelèrent les troupes russes par de continuelles escarmouches, en même temps qu'ils accablaient les Kirghiz de nouvelles vexations pour les punir d'avoir prêté leur concours aux Européens. Ces incursions ne furent d'abord que faiblement repoussées, la garnison d'Aralsk n'étant pas assez nombreuse pour songer à prendre l'offensive. En effet, bien qu'elle se reliât au gouvernement d'Orenbourg par les forteresses récemment construites dans la steppe, la difficulté des communications l'empêchait de recevoir des renforts suffisans pour réprimer l'audace des ennemis. Au sud de l'Irghiz et à l'est de la mer d'Aral, c'est-à-dire sur la route même que les détachemens devaient suivre pour se rendre aux rives du Syr-Daria, s'étend le Karakoum, aride désert dont le sol, tantôt couvert d'une couche saline, tantôt formé de sables noirs et friables que parsèment d'innombrables monticules, présente de grands obstacles aux caravanes. Cependant, comme toutes les marchandises transportées en Europe doivent prendre cette route, des puits ont été creusés de distance en distance dans la partie la plus praticable de la steppe, et de petits convois peuvent y trouver les ravitaillemens nécessaires.

Malgré leur inaction apparente, les Russes faisaient de vastes préparatifs; des approvisionnemens considérables se concentraient à Orenbourg, et la mer d'Aral recevait trois bâtimens à voiles, bientôt suivis de deux *steamers* en fer qu'il fallut envoyer pièce à pièce de la Suède, où ils avaient été fabriqués, à Saint-Pétersbourg, puis à Samara et enfin au fort d'Aralsk. Ce n'était pas tout d'avoir transporté au prix de peines infinies ces navires à l'embouchure du Syr-Daria; l'absence de combustible présentait pour la navigation à vapeur des difficultés qui auraient paru insurmontables à une volonté moins persévérante que celle de l'empereur Nicolas. On fit venir des rives du Don d'énormes quantités d'anthracite qui, rendu sur place, ne coûtait pas moins de 300 francs la tonne. Enfin, au mois de mai 1852, toutes les mesures étant prises et les armemens complétés, le général Perowski résolut de mettre à exécution le

projet depuis longtemps conçu d'établir une ligne de forteresses le long du Syr-Daria. Ce n'était point là, disait-il, agrandir le territoire de l'empire, car les Kirghiz, sujets du tsar, campaient déjà sur la rive droite du fleuve. Il n'est pas douteux néanmoins que la marche des troupes européennes ne dût être considérée par les Ozbegs du Kokand comme une invasion; les Khiviens eux-mêmes, quoique moins directement menacés, sentaient le danger de ce voisinage. « C'en est fait de nous, s'écriaient-ils, si les Russes boivent les eaux du Syr-Daria! »

Le principal fort turcoman, Ak-Mesdjed, était situé à cent lieues environ d'Aralsk; une division de cinq cents hommes, commandés par un officier aussi habile que brave, fut envoyée pour reconnaître la place et intimer aux Kokandiens l'ordre d'abandonner une position qu'ils avaient injustement enlevée aux Kirghiz. Averti de l'approche des Russes, l'ennemi avait détruit les digues du fleuve pour inonder la campagne aux environs de la forteresse. Cet obstacle ne déconcerta pas les troupes : plongées dans l'eau jusqu'à la ceinture, elles arrivèrent devant Ak-Mesdjed, dont elles renversèrent les ouvrages avancés sans rencontrer de résistance sérieuse. Il leur fallut pourtant se retirer après ce premier avantage; les Kokandiens, qui attendaient du renfort, refusaient de se rendre, et l'on n'avait ni pièces de gros calibre ni échelles pour tenter l'assaut. Après avoir rasé trois forts de moindre importance construits sur le cours inférieur du fleuve, les Russes regagnèrent Aralsk, plus confians que jamais dans le succès définitif de leur entreprise.

L'année suivante, le général Perowski envoya d'Orenbourg par détachemens successifs un corps expéditionnaire considérable avec douze pièces de canon, deux mille chevaux et un nombre égal de chameaux et de bœufs chargés des approvisionnemens nécessaires pour la traversée du Karakoum. Afin que rien ne vînt troubler la marche des troupes, ordre avait été donné aux sultans nomades de balayer la steppe et d'en éloigner toutes les bandes de maraudeurs. Les Kirghiz eux-mêmes devaient éviter de camper le long de la route pour ne pas diminuer les ressources déjà si précaires qu'offrent les rares herbages de ces plaines de sable et de sel. Malgré la chaleur et la fatigue, auxquelles se joignirent les tourmens de la soif, les Russes arrivèrent sans trop de pertes à Aralsk, d'où ils furent dirigés vers la fin de juin sur Ak-Mesdjed. Les Kokandiens de leur côté avaient mis le temps à profit pour se fortifier; le rempart extérieur, qui aurait facilité l'approche des assaillans, avait été démoli; un fossé large et profond entourait la citadelle; les murs, construits en terre, offraient aux boulets une couche molle, épaisse de 7 mètres, dans laquelle ils s'enfonçaient sans causer aucun mal, et leur hauteur ne permettait pas de

tenter l'escalade avant d'avoir pratiqué une brèche. Il fallut donc faire en règle le siége de la place. Toutefois le général Perowski essaya d'intimider les Ozbegs par de formidables décharges d'artillerie, puis il leur envoya un message pour les sommer de capituler. « Ak-Mesdjed est déjà en mon pouvoir, leur disait-il, quoique vous l'occupiez encore. Nous ne sommes pas venus ici pour une semaine ou seulement une année, mais pour y demeurer toujours. Si vous tenez à la vie, rendez-vous; si vous aimez mieux succomber dans une lutte inutile, vous en êtes les maîtres. Sachez seulement que je ne veux pas vous offrir le combat en rase campagne, mais que je vous écraserai sous les boulets jusqu'à ce que vous ouvriez vos portes. »

Ces paroles, dans lesquelles la menace et un ton de confiance absolue pouvaient bien dissimuler un certain fonds d'inquiétude, restèrent sans effet sur les Kokandiens; en abandonnant Ak-Mesdjed, ils renonçaient à la domination du Syr-Daria et ouvraient l'Asie centrale aux Européens. Ils répondirent qu'ils combattraient les ennemis de leur indépendance aussi longtemps qu'il leur resterait une lance ou un fusil. Le bombardement recommença donc avec une nouvelle fureur; les Russes traversèrent au moyen d'une sape couverte le fossé qui entourait la citadelle et creusèrent une mine sous la principale tour, qu'ils firent sauter le 27 juillet. En s'écroulant, la massive construction d'argile remplit l'air de tourbillons d'une poussière suffocante; des cris de douleur et d'effroi retentirent dans la forteresse; ils étaient poussés par les femmes et les enfans des assiégés, qui voyaient avec désespoir tomber les remparts qu'ils avaient crus imprenables. Une brèche large de 20 mètres ouvrait aux Russes l'accès de la place; mais les Kokandiens s'y étaient déjà précipités pour leur disputer le passage : la garnison, bien qu'elle eût perdu son chef, combattit avec un grand courage; sur trois cents hommes qui la composaient, deux cent trente périrent en défendant le terrain pied à pied. Une quantité considérable d'armes et de munitions tomba entre les mains des vainqueurs, qui, en mémoire de ce succès, donnèrent à la forteresse le nom de Perowski.

La prise d'Ak-Mesdjed portait un coup fatal à la puissance du Kokand, et l'on devait s'attendre à le voir tenter les plus énergiques efforts pour recouvrer cette place. Aussi les Russes, loin de pousser plus avant leurs conquêtes, employèrent les mois suivans à s'affermir dans les positions qu'ils occupaient le long du Syr-Daria. Deux forts établis, l'un sur le delta formé par la petite rivière Casala, l'autre à Karmakchi, relièrent Aralsk à la citadelle Perowski, dans laquelle on eut soin de laisser mille hommes avec

des vivres et des fourrages pour plus d'une année, car l'hiver approchait, et les ravitaillemens allaient devenir impossibles. Ces précautions n'étaient pas superflues. Vers le milieu de décembre, douze ou quinze mille Kokandiens, munis de soixante-dix bouches à feu, vinrent attaquer les Russes. Ceux-ci, comprenant combien leur prestige serait affaibli, s'ils laissaient investir la place et subissaient un long siége, se hasardèrent à faire une sortie contre des assaillans dix fois supérieurs en nombre. Cette audacieuse tentative faillit leur être fatale; entourés de toutes parts, ils allaient succomber quand une heureuse diversion jeta le désordre parmi les ennemis, qui s'enfuirent en laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés.

Cependant les Kirghiz, qui s'étaient comportés d'abord en alliés fidèles des Européens, commençaient à regretter d'avoir prêté leur concours aux ennemis de la nationalité turcomane. Un chef audacieux, Iset Kutebar, sut réveiller leur patriotisme et fomenter parmi eux les mécontentemens. Il parcourut les tentes des nomades, fit rougir les chefs en comparant leur conduite actuelle aux exploits de leurs ancêtres, enflamma l'ardeur belliqueuse des jeunes gens. « N'avons-nous pas, leur disait-il, des chevaux et des armes? Ne sommes-nous pas aussi nombreux que les sables du désert? Tournez-vous à l'orient, à l'occident, au nord et au midi : partout vous trouverez des Kirghiz; pourquoi nous soumettrions-nous à une poignée d'étrangers? » La fougueuse éloquence de Kutebar devait trouver de l'écho chez des hommes qui, dès leur enfance, n'entendent parler que de combats et de pillages, qui, même en temps de paix, nourrissent exclusivement leur imagination de récits guerriers. Une foule de partisans résolus ne tardèrent pas à se réunir autour du chef, et les Russes s'aperçurent qu'ils avaient devant eux un dangereux ennemi. Nulle caravane ne pouvait traverser le désert sans être assaillie, le ravitaillement des forteresses devenait presque impossible; de toutes parts la défiance et la haine enfermaient les Européens dans un cercle chaque jour plus étroit. Le général Perowski, s'inspirant de la fameuse maxime « diviser pour régner, » résolut de se servir des Kirghiz eux-mêmes pour dompter les rebelles et avoir raison de ce redoutable soulèvement. Ses présens et ses promesses obtinrent l'alliance d'un sultan nomade nommé Araslan, qui, avec neuf cents hommes de sa tribu soutenus par un corps de cosaques, prit l'engagement de lui livrer la tête du chef de la révolte; mais Iset Kutebar n'était pas facile à surprendre. Prompt comme l'éclair, il tomba le premier sur ceux qui avaient cru tromper sa vigilance. Ses partisans, rassemblés au milieu de la nuit, reçurent la bénédiction d'un mollah fanatique, et, sûrs des

récompenses célestes s'ils succombaient dans la guerre sainte entreprise contre les infidèles, ils se glissèrent dans l'ombre par différens chemins jusqu'aux tentes d'Araslan. L'attaque des Kirghiz est toujours un véritable coup de main. Ils se partagent en plusieurs troupes et se précipitent une ou deux fois, rarement davantage, sur l'ennemi déconcerté dont ils veulent faire leur proie. Un proverbe national dit : « Essayez deux fois, tournez bride la troisième. » Il faut beaucoup de résolution et de fermeté pour tenir contre une charge aussi brusque; les hommes d'Araslan prirent la fuite, et lui-même fut tué avec plusieurs chefs; quant aux cosaques, ébranlés comme les autres, ils finirent par lâcher pied, et, chargés de leurs morts et de leurs blessés, ils eurent grand'peine à regagner la forteresse russe.

Ce succès accrut encore l'audace de Kutebar. Ses déprédations se multiplièrent à tel point que le général russe crut devoir dégarnir ses principales places et mettre une armée en campagne pour réduire cet aventurier. De nombreux détachemens de Cosaques et de Baskirs, des bataillons d'infanterie, des pièces de canon partirent d'Orsk, d'Orenbourg, d'Ouralsk, avec ordre de cerner la bande des pillards et d'en faire prompte justice. Ce déploiement de forces fut cependant inutile; en vain les officiers avaient observé le plus rigoureux secret, on eût dit que le vent de la steppe se chargeait de porter à Kutebar la nouvelle de toutes les mesures prises contre lui. Quand les Russes arrivèrent à l'endroit où la veille encore s'élevaient les tentes des rebelles, ils ne trouvèrent plus que des feux éteints; les Kirghiz, habitués à braver la fatigue et les privations, avaient fui vers les steppes inaccessibles de l'Oust-Ourt.

Il serait trop long de raconter en détail les exploits de ce Schamyl du désert; pendant cinq ans, il continua ses ravages, coupant les communications, isolant les Européens dans leurs forteresses, et déjouant tous les efforts qu'ils faisaient pour s'emparer de sa personne. Convaincu à la fin que la violence était inutile contre un ennemi insaisissable, le gouverneur changea de tactique. Il fit à Kutebar et aux chefs kirghiz réunis sous ses ordres des propositions flatteuses, promit une amnistie générale aux rebelles, et obtint par la diplomatie ce que la guerre n'avait pu accomplir. Iset Kutebar fit sa soumission vers le milieu de l'année 1858.

Le soulèvement de la steppe n'avait pourtant point empêché la fondation du fort Vernoé, construit en 1854 entre la rivière Ili et les monts Alatau. D'excellentes conditions de sol et de climat favorisèrent le rapide essor de cet établissement moitié agricole, moitié militaire, qui, situé sur les confins des possessions russes, devait leur servir de rempart. Quatre ou cinq mille colons s'y fixèrent

tout d'abord, et depuis quelques années le nombre s'en est beaucoup accru, car les deux grandes routes commerciales de Kokand à Kouldja et de Kachgar à Semipolatinsk se croisent à Vernoé, où elles amènent une foule considérable de marchands. Aux environs du fort s'étendent le long du lac Issi-Koul les campemens des Kara-Kirghiz; mais ni cette tribu, dont les territoires de chasse sont limitrophes des provinces kokandiennes, ni les nomades de la Grande-Horde ne firent d'opposition sérieuse aux Européens dans cette contrée lointaine et presque inconnue. Ils parurent au contraire comprendre et apprécier les bienfaits de la civilisation que leur apportaient les étrangers. « Je gouverne mon peuple, disait un de leurs sultans au voyageur russe Veniukof, d'après la volonté du tsar blanc. — Que le ciel le protége! — Une pièce de bois, comme vous le savez, est d'abord un bloc informe, mais, sous la main d'un ouvrier habile, elle devient un meuble précieux. Mon peuple et moi nous sommes le bloc, l'officier du tsar est l'ouvrier sans lequel nous resterions à jamais l'inutile morceau de bois. » Le cabinet de Saint-Pétersbourg, qui ne néglige jamais rien pour être exactement informé de l'état réel des peuplades subjuguées et pour connaître les meilleurs moyens de tirer tout le parti possible de ses envahissemens, envoya dans la région située au-delà du fleuve Ili des fonctionnaires intelligens et dévoués qui dressèrent la carte de ce district, en étudièrent les ressources, se rendirent un compte exact des tendances et de l'esprit des habitans. D'année en année, les frontières de la colonie reculèrent et finirent par atteindre à l'est les montagnes du Ciel, d'où les Russes jettent aujourd'hui des regards de convoitise sur la Tartarie chinoise. Le dernier traité conclu à Pékin leur confère le droit d'établir une factorerie dans Kachgar et d'y avoir un consul. La clause, il est vrai, n'a pas encore été mise à exécution; mais le gouvernement moscovite ne cache pas que cette ville est le but, la limite de son ambition commerciale dans le Turkestan, et comme de semblables déclarations sont presque toujours de sa part un prélude d'hostilités prochaines et de conquêtes nouvelles, il est facile de conclure qu'il ne trouvera les intérêts de ses négocians suffisamment protégés que le jour où il possédera le pays tout entier.

Différentes circonstances avaient, pendant cet intervalle, ralenti la lutte engagée sur les bords de l'Iaxarte. L'émir de Boukhara, Mozaffar, voyant les difficultés que suscitait au Kokand l'invasion européenne, encouragé d'ailleurs par les Russes dans ses desseins belliqueux, avait envahi le khanat rival, dont il espérait annexer les riches provinces à son territoire. L'état du pays favorisait ses projets, plusieurs compétiteurs se disputaient la couronne et s'ar-

rachaient successivement un pouvoir éphémère. Au retour d'une expédition contre le fort Perowski, l'un d'eux, nommé Khudayar, trouva les portes de sa capitale fermées; pendant qu'il combattait à la frontière, un de ses rivaux avait été élevé « sur le feutre blanc, » cérémonie d'origine fort ancienne qui présente une grande analogie avec la coutume pratiquée chez les Germains de porter sur le pavois les chefs nouvellement élus. L'usurpateur avait su gagner à sa cause les chefs les plus influens. Une armée affaiblie par une longue marche, démoralisée par les échecs qu'elle venait d'essuyer en combattant les Russes, ne pouvait songer à lui disputer la capitale. Résolu cependant à tirer vengeance des rebelles, Khudayar s'enfuit dans le khanat de Boukhara, et implora la protection de l'émir. Mozaffar, qui n'attendait qu'une occasion de s'immiscer dans les affaires du Kokand, accueillit sa demande avec empressement; il réunit en toute hâte ses forces disponibles et prit en personne le commandement de l'armée, annonçant hautement l'intention de ne rentrer dans ses états qu'après avoir soumis tout le pays jusqu'aux frontières de la Chine.

Il tint parole. En vain les habitans, stimulés par la haine traditionnelle que leur inspiraient les Boukhares, opposèrent une résistance acharnée; en vain les ulémas déclarèrent *kafir* (infidèle) l'envahisseur de leur patrie et prêchèrent contre lui la guerre sainte; en vain les femmes elles-mêmes combattirent sur les remparts avec un courage héroïque : la marche de Mozaffar ne fut qu'une suite de triomphes. Kokand l'enchanteresse, Tachkend, Khodjend tombèrent l'une après l'autre en son pouvoir. Maître du pays, le vainqueur le partagea en deux provinces, donna l'une à son protégé Khudayar, et mit à la tête de l'autre un enfant dont il se déclara le tuteur. Par ce moyen, il se réservait de fait une autorité qu'il n'osait ouvertement exercer, dans la crainte d'exaspérer la population et de la pousser à une lutte désespérée. Cette modération calculée n'empêchait personne de voir en lui le véritable souverain du Kokand; Samarcande et Boukhara firent éclater des transports de joie, et le retour de l'émir fut célébré par des fêtes magnifiques, dans lesquelles le riz, le mouton, le suif et le thé furent distribués à la foule avec une prodigalité fabuleuse. Dans l'enivrement de son orgueil, le peuple saluait en Mozaffar un nouveau Timour, appelé à réduire sous sa domination la Chine, la Perse, le Caboul, l'Inde et l'Europe; il voyait déjà le monde partagé entre leur prince et le sultan de Constantinople. L'émir ne prévoyait pas alors dans quels embarras ses victoires allaient le plonger, et combien le protectorat qu'il assumait lui coûterait cher. En abaissant le Kokand au rôle de province tributaire, il s'était obligé par le fait à le défendre contre l'in-

vasion étrangère, et il avançait ainsi l'heure qui devait le mettre aux prises avec de nouveaux et plus redoutables ennemis.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg, spectateur intéressé de la guerre qui divisait les deux khanats, n'avait pu pour le moment en profiter. La guerre de Crimée occupait toutes les forces de l'empire, et nul doute que l'Angleterre, qui voyait avec déplaisir les progrès du général Perowski, ne l'eût alors facilement refoulé au milieu des steppes des Kirghiz, si elle avait envoyé des Indes un corps de troupes pour soutenir le Kokand. L'influence de la Russie dans l'Asie centrale eût été peut-être à jamais ruinée, et l'abaissement de la puissance moscovite n'aurait servi qu'à favoriser les intérêts de la Grande-Bretagne; mais le cabinet de Saint-James comprit qu'en cédant à la tentation de se délivrer d'une rivalité dangereuse pour l'empire des Indes, il pourrait compromettre des intérêts plus graves, et il garda en Tartarie une stricte neutralité.

Pendant ce temps, le général Perowski, déployant une activité sans trêve, disposait d'une façon si habile les troupes laissées sous ses ordres que non-seulement il se maintenait dans la citadelle d'Ak-Mesdjed, mais encore s'emparait du fort d'Hodja-Nias, d'où les Khiviens, alliés du Kokand, harcelaient les détachemens russes. Le gouverneur s'occupa aussi d'échelonner ses positions de manière à se créer une base solide pour les opérations ultérieures qu'il méditait, car les agrandissemens qu'il avait réalisés lui apportaient peu d'avantages réels. Le Syr-Daria, alimenté près de sa source par une multitude d'affluens, arrose un pays dont la végétation luxuriante n'a d'égale que celle des plus fertiles vallées de l'Inde; mais, après avoir traversé de riches cultures, il entre, au-dessous de la ville de Turkestan, dans une steppe saline, et à partir de ce point tout prend un autre aspect. Depuis les frontières du Kokand jusqu'à la mer d'Aral, ses bords deviennent nus et stériles; tantôt profondément encaissé, il n'est séparé du désert que par une étroite bande de jungles, tantôt sortant au contraire de son lit, il inonde les campagnes environnantes, et forme des lagunes de roseaux, des marais infranchissables, qui s'étendent sur la plaine à une distance de plusieurs centaines de milles. Dans les endroits seulement où la rive plus élevée ne laisse déborder le fleuve qu'au moment des hautes eaux, les Kirghiz s'adonnent à l'agriculture, et l'on prétend que le sol, enrichi par les dépôts d'alluvion, donnerait des moissons abondantes, s'il était confié à de meilleures mains; mais les indigènes se contentent de lui faire produire les chétives récoltes de millet et d'avoine qui suffisent à leur consommation. Les appro-

visionnemens devaient donc être amenés de très loin aux forteresses moscovites, qui, placées au milieu d'une contrée inhospitalière, isolées les unes des autres par la steppe, ne pouvaient ni contenir les hordes avides de pillage, ni protéger les Kirghiz sujets ou alliés.

Confinée ainsi dans des régions ingrates, la Russie ambitionnait naturellement les riches et belles terres comprises entre la citadelle Perowski et la colonie de Vernoé. Aussitôt qu'elle eut réparé les pertes que lui avaient causées la guerre de Crimée, elle se mit à l'œuvre pour atteindre l'objet de son ambition. Une ligne de forteresses construites par le Kokand pour défendre ses frontières contre les incursions des maraudeurs s'étendait le long des chaînes Karatau et Boroldaï, dans une situation si favorable, qu'il eût fallu, pour ne pas s'en emparer, une modération dont le gouvernement de Saint-Pétersbourg use peu d'ordinaire. Toutes ces places fortes tombèrent l'une après l'autre au pouvoir des Russes, mais cette position ne les satisfaisait point encore; elle ne leur fournissait pas une quantité suffisante de vivres et de fourrages, elle se trouvait trop près du désert et ne facilitait pas assez les communications. Mettant donc de côté tout scrupule, ils s'avancèrent le long du Syr-Daria jusqu'à la ville de Turkestan, qui formait à l'ouest le principal boulevard des Kokandiens. Cette place, que les souvenirs religieux qui s'y rattachent aussi bien que sa position rendaient fort importante aux yeux des habitans, fut prise vers le commencement de 1864. Chemkend ne tarda pas à subir le même sort: située dans l'intérieur du pays, à trente lieues environ de la frontière, elle avait été fortifiée par les indigènes, qui de là dirigeaient de continuelles escarmouches sur les avant-postes européens. En repoussant une de ces attaques, les Russes furent amenés jusque dans la ville, dont ils n'avaient pas d'abord, s'il faut les croire, l'intention de s'emparer. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle conquête leur ouvrait un des plus riches districts du Kokand, et le journal officiel de l'empire, *l'Invalide*, dissimulait assez mal sa joie de voir les troupes établies dans une province qui est « le grenier de toute la contrée entre le Tchou et le Syr-Daria. »

Ainsi, après avoir patiemment préparé ses voies, s'être solidement assise à l'est et à l'ouest dans des pays faciles à conquérir, la Russie, démasquant ses projets, cherchait à unir ses deux lignes stratégiques par l'annexion d'une partie des états ozbegs. Elle devait de ce côté s'attendre à une longue lutte, car elle allait se trouver aux prises avec des nations vivaces; mais, s'appuyant à droite sur les citadelles de l'Iaxarte et à gauche sur celle de Vernoé, elle étreignait les khanats avec une force irrésistible.

La nouvelle de l'invasion du Kokand avait causé en Angleterre une émotion très vive, l'indépendance de l'Asie centrale étant regardée, non sans raison, comme l'indispensable garantie de la sécurité des possessions britanniques dans les Indes. Une circulaire du prince Gortchakof vint calmer ces craintes; le ministre alléguait pour excuse « l'impérieuse nécessité, » qui avait contraint la Russie à étendre son territoire, contrairement à la volonté de l'empereur, et il déclarait que l'empire des tsars dans l'Asie centrale avait désormais atteint ses dernières limites. Cette curieuse note diplomatique, destinée comme tant d'autres à être bientôt démentie par les faits, a eu chez nos voisins d'outre-Manche trop de retentissement pour que nous n'en citions pas quelque chose :

« La ligne primitive de nos frontières le long du Syr-Daria jusqu'au fort Perowski d'un côté, et de l'autre jusqu'au lac Issi-Koul avait l'inconvénient d'être presque à la limite du désert. Elle était interrompue sur un immense espace entre les deux points extrêmes; elle n'offrait pas assez de ressources à nos troupes et laissait en dehors des tribus sans cohésion avec lesquelles nulle stabilité n'était possible.

« Malgré notre répugnance à donner à nos frontières une plus grande étendue, ces motifs ont été assez puissans pour déterminer le gouvernement impérial à établir la continuité de cette ligne avec le lac Issi-Koul et le Syr-Daria, en fortifiant la ville de Chemkend, récemment occupée par nous.

« En adoptant cette ligne, nous obtenons un double résultat; d'un côté, la contrée qu'elle embrasse est fertile, boisée, arrosée par de nombreux cours d'eau; elle est habitée en partie par des tribus kirghiz qui ont déjà reconnu notre domination; elle offre donc des élémens favorables à la colonisation et à l'approvisionnement de nos garnisons. De l'autre, elle nous donne pour voisins immédiats les populations fixes, agricoles et commerçantes du Kokand.

« Nous nous trouvons en face d'un milieu social plus solide, plus compacte, moins mobile, mieux organisé, et cette considération marque avec une *précision géographique la limite où l'intérêt et la raison nous prescrivent d'arriver et nous commandent de nous arrêter,* parce que d'une part toute extension ultérieure de notre domination, rencontrant désormais non plus des milieux inconstans comme les tribus nomades, mais des états plus régulièrement constitués, exigerait des efforts considérables, et nous entraînerait, d'annexion en annexion, dans des complications infinies, et que d'autre part, ayant désormais pour voisins de pareils états, malgré leur civilisation arriérée et l'instabilité de leur condition politique, nous pouvons néanmoins assurer que des relations régulières se substitueront un jour, pour l'avantage commun, aux désordres permanens qui ont paralysé jusqu'ici l'essor de ces contrées. »

Ce manifeste était à peine expédié aux cours étrangères que la

lutte se ranimait plus violente et plus décisive dans la vallée du Syr-Daria. La Russie rejeta sur les Kokandiens la reprise des hostilités, et il paraît vraisemblable en effet qu'exaspérés par la perte de Turkestan et de Chemkend, ils réunirent tous leurs efforts pour repousser les envahisseurs. Une grande victoire remportée par eux vers la fin de 1864 leur donna un moment l'espoir de rentrer en possession des villes qu'ils avaient perdues; mais cet avantage passager ne tarda pas à être suivi de nouveaux revers. Les Boukhares, ayant pénétré dans le pays sous la conduite de leur émir, s'étaient emparés de Khodjend et de plusieurs autres places. Les Russes, impatiens de venger l'affront infligé à leur drapeau, profitèrent de cette diversion pour reprendre l'offensive; le 9 mai, ils attaquèrent aux environs de Tachkend les troupes kokandiennes, que commandait Alim-Kul, régent du royaume pendant la minorité du sultan. Les Européens obtinrent cette fois un triomphe éclatant; le chef ennemi fut tué dans le combat, et il semblait que le général Tchernaïef, qui avait succédé à Perowski, n'eût plus qu'à marcher sur la ville. Cinq semaines se passèrent néanmoins avant qu'elle fût attaquée. Les Russes se flattaient de l'espoir que la population, composée en partie de marchands qui avaient avec Orenbourg des relations fréquentes, se jetterait d'elle-même dans leurs bras; mais les Tachkendiens étaient de trop fervens disciples de Mahomet pour se soumettre volontairement à des infidèles. Ils aimèrent mieux invoquer l'assistance du *chef des croyans*, l'émir de Boukhara, qui se trouvait encore à Khodjend. Averti de leur intention, le général Tchernaïef cerna la place, et commença le bombardement dans la nuit du 15 juin 1865.

Le sort du Kokand était désormais fixé; en vain la Russie déclara que l'occupation de Tachkend serait provisoire : cette conquête, qui plaçait entre ses mains les principales lignes de communication de l'Asie centrale, qui livrait à sa merci le commerce de Khiva et de Boukhara, ne devait pas être aisément abandonnée. Cependant le gouverneur-général d'Orenbourg y établit une municipalité indigène et ne comprit pas d'abord le district dans la province de Turkestan, qui, vers la même époque, fut organisée par un décret impérial. Le nom donné aux nouvelles possessions de l'empire semblait toutefois présager encore des agrandissemens ultérieurs; le *Morning-Post* critiqua vivement l'ambiguïté d'une dénomination qui s'appliquait aussi bien à l'Asie centrale tout entière qu'à la région située entre la mer d'Aral et l'Issi-Koul, la steppe Kirghiz et le Syr-Daria. A ces plaintes, le *Journal de Saint-Pétersbourg* répondit que le gouvernement avait en cela suivi l'usage des pays orientaux, qui veut que la principale ville d'une province impose

son nom à tout le territoire. Or, comme Turkestan était la place la plus considérable des districts annexés, la Russie n'ayant pas l'intention de garder Tachkend, le terme employé pour désigner ses récentes acquisitions ne devait nullement éveiller la défiance de l'Angleterre.

Ces déclarations réitérées n'empêchèrent pas Tchernaïef de porter en Boukharie la guerre, qui semblait presque terminée au nord. L'émir Mozaffar, après s'être fait attribuer la tutelle du jeune prince de Kokand, avait pris en main la cause de la nationalité ozbeg, et, réunissant une armée nombreuse, sommait les Russes de rendre Tachkend. Instruit par l'expérience, il n'osa toutefois franchir le Syr-Daria pour se mesurer avec ses ennemis; mais le général moscovite, « qui cherchait aventure, » s'avisa d'une idée assez étrange: il envoyait à Boukhara quatre agens chargés à la fois de régler les questions en litige et, selon *l'Invalide*, « de déjouer les intrigues de certains émissaires européens arrivés récemment dans la capitale du khanat pour soumettre à l'émir des propositions préjudiciables aux intérêts russes. » Soit que la Grande-Bretagne eût secrètement cherché à nouer des relations avec les états ozbegs pour entraver les progrès de la puissance rivale, soit que Tchernaïef eût, comme l'insinue la presse anglaise, trouvé ce prétexte commode pour intervenir dans les affaires de Boukhara, il arriva ce que l'on devait prévoir. Mozaffar, fougueux défenseur de l'islamisme et de l'indépendance turcomane, nourrissait contre les Russes une haine profonde; il refusa d'entendre les envoyés et donna l'ordre de les jeter en prison. Le général ne pouvait laisser impunie l'offense faite à la Russie dans la personne de ses agens; le 30 janvier 1866, il franchit l'Iaxarte à la tête de quatorze compagnies d'infanterie, de six escadrons de cosaques et de seize pièces de canon, avec l'intention avouée de marcher sur Boukhara et de contraindre l'émir à mettre ses officiers en liberté. Cette force était insuffisante pour tenter une attaque sérieuse; arrivés à vingt-cinq milles de Samarcande, les troupes se trouvèrent au milieu d'un désert infranchissable et se virent forcées de battre en retraite.

L'échec des Russes eut naturellement pour effet d'enhardir les Boukhares; des collisions répétées eurent lieu sur la rive droite du Syr-Daria; enfin Mozaffar lui-même vint avec trente-cinq mille Kirghiz et cinq mille fantassins pour reprendre Tachkend. Un combat décisif fut livré à Irdjar en mai 1866; les Ozbegs, frappés d'une véritable panique à la vue des vides affreux faits dans leurs rangs par l'artillerie ennemie, s'enfuirent en désordre, laissant sur le champ de bataille mille hommes et un immense matériel.

L'effroi répandu par ce désastre aurait permis à l'armée victo-

rieuse de marcher sur Boukhara et Samarcande, mais l'occupation prématurée de ces grandes capitales pouvait provoquer un soulèvement que le gouvernement russe ne se sentait pas encore en mesure de réprimer; fidèle à sa politique prudente, il attendit patiemment son heure. « La conquête de la Boukharie, dit à ce sujet le journal officiel, séparée de nos possessions par la steppe aride de Kisil-Koum quelque facile qu'elle fût dans l'état actuel de l'Asie centrale, non-seulement ne saurait être le but de nos opérations, mais encore serait positivement inutile. » Les troupes russes se bornèrent à occuper Naou, importante forteresse construite sur la route de Kokand à Boukhara. Par cette habile manœuvre, elles coupaient toute communication entre les deux pays, et empêchaient Mozaffar de venir au secours des places situées sur la rive droite du Syr-Daria. Khodjend, l'une des cités les plus considérables du Turkestan au point de vue commercial et stratégique, offrait dès lors une proie facile. La garnison boukhare en avait été retirée; les habitans, livrés à eux-mêmes, se défendirent néanmoins avec une bravoure qu'atteste suffisamment le chiffre des blessés et des morts; mais, incapable de résister à des assaillans munis de toutes les ressources de la civilisation européenne, la ville fut prise le 21 mai, et bientôt après annexée définitivement à l'empire.

Vers la même époque, la population de Tachkend, comprenant la nécessité de courber la tête devant de nouveaux maîtres, exprima, dit le *Journal de Saint-Pétersbourg*, le désir de passer directement sous la sujétion de l'empereur Alexandre. L'aide-de-camp du gouverneur d'Orenbourg, s'étant rendu dans le Kokand au mois d'août dernier, reçut le pain et le sel sur un plat d'argent, et les notables lui remirent une adresse conçue en ces termes : « Une mer ne peut contenir deux mers; il ne peut y avoir deux empires dans un seul. Chargez-vous donc de demander la réunion de notre province à la Russie, afin qu'elle lui appartienne désormais au même titre que les autres régions de l'empire. » En conséquence, les habitans de Tachkend furent mis au nombre des sujets du « tsar blanc, » qui, pour se les attacher, promit de respecter scrupuleusement leurs coutumes et leur religion, et maintint tous les fonctionnaires indigènes dans les charges qu'ils occupaient. C'est ainsi que le cabinet de Saint-Pétersbourg, employant tour à tour la guerre et la diplomatie, habile à mettre les intérêts des peuples vaincus d'accord avec son ambition, à envenimer les jalousies qui les divisent, étend et consolide chaque jour son influence dans ces parages. Après avoir séparé l'Asie centrale en deux tronçons isolés l'un de l'autre par le Syr-Daria et les forteresses russes, il tourna ses regards vers ce khanat de Boukhara, dont naguère encore il déclarait la possession inutile à ses intérêts.

Mais la prise de Khodjend et l'occupation de Naou changeaient la perspective; cerné de toutes parts, démembré, privé de chefs, le Kokand ne donnait plus aucune inquiétude à la Russie, c'était un fruit qu'il lui serait facile de cueillir quand elle le jugerait mûr. De ce côté, les relations avec les indigènes « devenaient amicales, » dit *l'Invalide*, et nous n'avons pas de peine à le croire, puisque toute la partie énergique et virile de la population avait été décimée par la guerre ou refoulée au-delà des monts Thian-Chan, comme nous l'avons vu dans notre courte esquisse du Turkestan chinois.

La vitalité de la nation ozbeg, dont Mozaffar est le représentant le plus actif, se concentrait au contraire dans le khanat de Boukhara. Les revers de l'émir n'avaient pas abattu son courage, et, bien qu'il eût été obligé de rendre les officiers détenus depuis l'automne de 1865, il ne laissait pas de garder vis-à-vis des Russes l'attitude d'un ennemi. Cette hostilité opiniâtre était un péril constant pour les conquêtes russes; il fallait en triompher à tout prix. Une fois entrée dans la voie des envahissemens, la Russie se trouvait entraînée vers son but plus tôt peut-être qu'elle ne l'eût voulu. Le 2 octobre 1866, la forteresse d'Oura-Tubé, située sur le versant septentrional de la chaîne neigeuse qui sépare le bassin du Syr-Daria des principales provinces boukhares, tombait au pouvoir des Européens. La perte de cette place forte n'ayant pas suffi pour vaincre l'indomptable résistance de Mozaffar, les Russes marchèrent le mois suivant sur la ville de Djuzak, et s'en emparèrent après cinq jours d'une lutte acharnée. Vingt-six drapeaux, cinquante-trois pièces de canon et un butin considérable furent enlevés aux Boukhares, et le pays, épuisé d'hommes et d'argent, dut subir la loi du vainqueur. On assure que l'émir a fini par consentir à laisser les Européens établir des postes le long de l'Amou-Daria et par leur accorder le droit de navigation sur ce fleuve, qui traverse le cœur même de ses états.

Cette concession a une portée incalculable, et sans doute les résultats ne s'en feront pas longtemps attendre. Selon son usage, la Russie commence par mettre en avant les intérêts impérieux de son commerce, elle s'assure au milieu des contrées à conquérir des lignes de communication, elle établit, sous prétexte de protéger ses caravanes, des postes qui deviennent bientôt de véritables forteresses; puis, quand elle se trouve solidement établie, quand, devenue maîtresse des principales voies, elle est en mesure d'entraver tous les mouvemens des armées indigènes, elle saisit un prétexte quelconque pour déclarer la guerre à un peuple affaibli et vaincu d'avance. Tel est le sort qui, à moins d'une puissante diversion, attend les khanats de Boukhara et de Khiva, situés, l'un

sur le parcours de l'Amou-Daria, l'autre à son embouchure. Déjà le Kokand n'existe plus que de nom; en vertu du traité conclu avec Mozaffar, un parent de ce prince administre la capitale et le territoire environnant sous la condition d'obéir au tsar et d'être son vassal. Des deux états ozbegs qui restent encore debout, le premier a déjà senti le poids de la puissance russe; le second, qui avait depuis plusieurs siècles avec le gouvernement de Saint-Pétersbourg des relations quelquefois amicales, le plus souvent hostiles, aura bientôt à se défendre contre le colosse dont naguère encore, grâce à la distance qui l'en séparait, il bravait impunément la colère. Les sujets de contestation ne manqueront pas; si l'humeur farouche des Khiviens ne suffisait pas à en faire naître, la Russie n'aurait, pour raviver les antipathies religieuses et nationales, qu'à tirer de la poussière où ils gisent oubliés les actes par lesquels les anciens khans de ce pays avaient, sous le règne d'Élisabeth Petrovna, accepté la domination alors peu redoutable de l'empire moscovite.

Toutefois, pour achever la conquête de l'Asie centrale, les successeurs de Pierre le Grand auront à surmonter encore plus d'un obstacle. Sans parler de la résistance que leur opposeront les races fanatiques et guerrières du Turkestan occidental, l'Angleterre ne peut manquer de leur susciter des embarras nombreux, car elle ne saurait voir, sans en ressentir une profonde irritation, l'établissement des Russes dans le bassin de l'Amou-Daria. Plus méridional que l'Iaxarte, ce fleuve touche aux frontières des possessions britanniques, et n'est séparé de l'Indus que par la chaîne de l'Hindou-Kouch, facile à franchir sur plusieurs points. On comprend donc que les événemens qui s'accomplissent en Tartarie préoccupent au plus haut degré l'opinion publique de l'autre côté du détroit. Ce serait cependant une grave méprise que de considérer comme purement russe ou anglaise une question où l'Asie tout entière est l'enjeu que se disputent les deux nations.

III.

Tandis que la Russie s'établissait sur le Syr-Daria, s'emparait du Kokand et menaçait la Boukharie, l'Angleterre, non moins ardente à étendre sa sphère d'action, envahissait le Sinde et le Pundjab, occupait les vallées qui sillonnent la chaîne de montagnes comprise entre Peshawer et le Bolor, affermissait son influence dans l'Afghanistan, et faisait du Cachemire et du Thibet, malgré l'indépendance nominale qu'elle leur conservait encore, de simples annexes de l'empire des Indes. Les deux puissances qui étreignent l'Asie, séparées en 1840 par la moitié du continent, ne sont plus aujourd'hui éloignées l'une de l'autre que de sept à huit jours de

marche, car une distance de cent lieues au plus sépare le Kokand des montagnes de Karakoroum, qui forment la limite septentrionale de la grande colonie anglaise. En présence d'un tel état de choses, l'inquiétude, éveillée jadis dans la Grande-Bretagne par l'attitude de la Russie à Caboul, devait se ranimer plus vive que jamais. On se souvient en effet que l'expédition de l'Afghanistan, qui se termina d'une façon si désastreuse, avait pour but d'empêcher ce pays, soutenu par la Perse et poussé par les encouragemens secrets du cabinet de Saint-Pétersbourg, d'attaquer les frontières de l'Inde. Les causes de rivalité qui existaient alors entre les deux puissances européennes sont restées les mêmes, et le voisinage des armées russes rend le danger beaucoup plus pressant. D'honnêtes philanthropes prétendent, il est vrai, qu'il serait avantageux pour l'Angleterre d'avoir aux frontières du Pundjab un état civilisé avec lequel les relations deviendraient facilement solides et sûres, et dont les besoins plus nombreux offriraient à son commerce de larges débouchés. Pour comprendre combien ces espérances sont chimériques, il suffit de rappeler quelle a été en Asie la situation respective de la Grande-Bretagne et de la Russie depuis la guerre du Caboul.

A cette époque, bien qu'il ne possédât pas encore la moindre parcelle de terrain au sud de la steppe des Kirghiz, l'empereur Nicolas semblait croire que la position géographique de ses états lui donnait le droit de monopoliser le commerce de l'Asie centrale; telle avait été du reste la pensée de ses prédécesseurs, et ils avaient constamment dirigé vers ce but les efforts de leur politique. En toute circonstance, ils avaient considéré les tentatives de l'Angleterre pour introduire ses marchandises dans le Turkestan comme une atteinte portée à leurs priviléges; les voyages de Moorcroft, de Conolly, de Burnes avaient été vus avec défiance à Saint-Pétersbourg. « La Grande-Bretagne n'aura pas de peine, disaient les Russes, à faire prévaloir son influence auprès des états ozbegs, qui fournissent à notre commerce ses principaux débouchés, et à nous causer un sérieux dommage. Si l'on songe aux embarras qu'elle nous créerait en approvisionnant d'armes et de munitions les Khiviens et les Tartares, on sera convaincu de la nécessité de tenir ses prétentions en échec, et d'anéantir une fois pour toutes l'espoir qu'elle nourrit ouvertement d'envahir non-seulement les marchés du Sinde, mais encore celui de Boukhara, le plus important de l'Asie centrale. » Ouvrir ou fermer le Turkestan à l'Angleterre était en effet une question de vie et de mort pour le commerce russe, dont les produits ne sauraient lutter sur le marché européen avec ceux de l'Occident.

De son côté, la Grande-Bretagne a toujours pensé qu'il lui ap-

partenait d'exercer une influence considérable dans ces contrées lointaines, et d'y faire concurrence aux marchandises de Nijni-Novgorod et de Moscou. Elle ne se croyait pas moins autorisée à empêcher la Russie d'absorber les états indépendans compris entre la mer Caspienne et les Indes, ou même de conclure des alliances nuisibles à la sécurité des possessions anglaises. La jalousie politique, la concurrence commerciale, poussèrent en 1838 lord Auckland à envahir le Caboul; c'est la même rivalité, ce sont les mêmes conflits d'intérêts qui, aujourd'hui encore, expliquent la conduite de l'Angleterre et de la Russie dans l'Asie centrale.

Pendant les années qui suivirent la retraite, nous allions dire la déroute des troupes britanniques, le gouverneur des Indes évita de s'immiscer dans les affaires de l'Afghanistan, et la Perse était livrée à trop de dissensions intérieures pour songer à étendre vers l'est sa domination. En 1852 seulement, le shah Nereddin ayant envoyé une armée contre Hérat, l'Angleterre contraignit ce prince de renoncer à son projet de conquête en le menaçant de rompre avec lui les relations diplomatiques. Les choses en restèrent là jusqu'en 1856; à cette époque, de nouveaux nuages vinrent assombrir l'horizon politique de l'Orient. Bravant cette fois le mécontentement de la Grande-Bretagne, la Perse s'empara du territoire qu'elle convoitait, agression qui fut regardée dans les Indes comme un *casus belli*. La guerre néanmoins ne dura pas longtemps, un traité conclu à Paris le 4 mars 1857 vint y mettre un terme, et l'Angleterre trahit la crainte secrète que lui inspiraient les empiétemens de la Russie par les stipulations relatives à Hérat. Le shah dut prendre l'engagement de n'intervenir en aucune façon dans les affaires de cette province; en cas de menace ou d'attaque dirigée contre son autorité, il lui était même interdit d'envoyer des troupes pour défendre ses frontières avant d'avoir essayé des bons office de la Grande-Bretagne. Si les efforts de cette puissance ne réussissaient pas à maintenir la paix, il pouvait recourir aux armes; mais, l'invasion repoussée, il s'obligeait à rappeler immédiatement ses soldats dans l'intérieur du pays. L'Angleterre devait avoir de graves motifs pour conclure une convention également onéreuse aux deux parties contractantes, car, si elle humiliait la cour de Téhéran, elle faisait encourir au gouverneur des Indes une responsabilité fort pesante, puisqu'elle lui imposait en quelque sorte le devoir de contenir l'humeur belliqueuse des Afghans, voisins d'Hérat et rivaux de la Perse; mais, bien que le nom du shah figurât seul dans le traité, ce n'était pas contre les agressions de son empire débile que l'on prenait ces précautions jalouses : le fantôme qu'il s'agissait d'écarter était la Russie, qui déjà, disait-on, avait proposé à Nereddin d'échanger la province d'Érivan contre

celle d'Hérat. Il fallait maintenir l'indépendance de ce dernier district, clé de l'Hindoustan, pour l'empêcher de tomber entre les mains du tsar, et la clause du traité n'avait pas d'autre but.

Ahmed-Khan, neveu du célèbre Dost-Mohammed, roi de Caboul, avait été obligé en 1857 de chercher à Téhéran un refuge contre la colère du redoutable chef de sa famille. Nereddin le chargea de l'administration d'Hérat, et pendant cinq ans il gouverna la principauté sous le contrôle de la Perse, frappant monnaie au nom du shah, recevant de lui les *khelats* ou robes d'honneur, les munitions et les pièces d'artillerie nécessaires à l'armée, se rendant souvent à la cour pour y paraître en qualité de sujet, ne faisant enfin aucun mystère de son vasselage, quoique dans les documens diplomatiqnes on continuât de proclamer hautement son indépendance. L'Angleterre avait cherché à l'affranchir du protectorat de la Perse; mais elle ne pouvait lui prêter un secours efficace sans compromettre ses relations avec Dost-Mohammed, qui depuis bien longtemps considérait Hérat comme sa proie. Il était donc naturel qu'Ahmed-Khan recherchât l'assistance de Téhéran et qu'il fît peu de cas des sympathies britanniques. Ce qui dut consoler le *foreign-office* de cet échec, c'est que la Russie ne fut pas plus heureuse dans ses tentatives diplomatiques; elle avait, paraît-il, cherché à flatter l'ambition de la cour iranienne et offert d'appuyer ses prétentions sur Hérat, pourvu qu'il lui fût permis d'établir un comptoir dans cette province à l'exclusion de toute autre nation européenne. Nereddin se garda prudemment de répondre à ces avances intéressées. La perte d'Érivan lui avait appris combien il est dangereux d'être en contact avec la Russie, et, s'il lui fallait subir au nord son voisinage, il ne voulait pas du moins l'appeler sur ses frontières orientales. N'ayant pu réussir, l'envoyé russe tourna ses vues sur Caboul; mais là encore l'Angleterre avait disposé les esprits contre lui et s'était créé d'utiles alliances. L'insurrection des Indes commençait, il fallait l'isoler de tout secours étranger, empêcher l'émir Dost-Mohammed de lui venir en aide; le cabinet de Saint-James, qui sait le prix d'un sacrifice fait à propos et n'hésite jamais, quand l'intérêt l'exige, à faire taire ses rancunes les plus invétérées, acheta l'inaction de son ancien ennemi au prix exorbitant de 10,000 livres sterling par mois; la véritable économie, disait-il avec raison, consiste à bien payer ou à ne pas payer du tout.

Tout en restant fidèle à ses engagemens et en laissant l'Inde toute seule aux prises avec les forces britanniques, le roi de Caboul profita néanmoins de l'occasion pour accomplir, en s'emparant d'Hérat, un dessein qu'il couvait depuis longtemps. Ce coup de main plaçait l'Angleterre dans une situation assez fausse; elle voyait

d'un côté Dost-Mohammed fonder par ses agrandissemens successifs un puissant empire aux portes de l'Inde; de l'autre, elle se trouvait exposée aux reproches de la Perse, qui l'accusait de ne pas observer le traité de Paris, et de laisser les troupes afghanes menacer les frontières du Khorassan. Trop occupé de combattre l'insurrection hindoue, satisfait d'ailleurs d'apprendre qu'Hérat échappait à la cour de Téhéran, sir John Lawrence, qui avait succédé à lord Auckland, se contenta de faire au roi de Caboul de faibles remontrances dont celui-ci ne tint aucun compte; mais Dost-Mohammed survécut peu à ses triomphes, et sa mort, arrivée en 1863, livra le pays aux convulsions de l'anarchie. Il avait désigné pour lui succéder son fils Shir-Ali-Khan; ce choix provoqua la jalousie des frères aînés du prince, Azim et Afzul, qui se réunirent afin de lui disputer le trône. Des batailles acharnées, des révolutions continuelles ensanglantèrent l'Afghanistan, et l'on ne peut pas savoir encore en ce moment quelle sera l'issue de la lutte. Abder-Rahman, fils de l'un des compétiteurs écartés par le vieil émir, ayant épousé à Boukhara la fille de Mozaffar, qui mit à sa disposition un corps de troupes considérable, est parvenu l'hiver dernier (1865-66) à chasser Shir-Ali de Caboul et à placer la couronne sur la tête de son propre père, aujourd'hui l'aîné des héritiers survivans de Dost-Mohammed. Les journaux de Saint-Pétersbourg ont vu dans ce dénoûment le résultat d'une trame habile ourdie par l'Angleterre pour liguer l'Afghanistan et le khanat de Boukhara contre l'invasion moscovite. L'alliance de famille contractée par Abder-Rahman devait sans nul doute lier ses intérêts à ceux de Mozaffar, et l'attitude menaçante de la Russie engagea les deux princes à se prêter un mutuel appui contre l'ennemi commun; mais, bien que la Grande-Bretagne conserve en apparence une rigoureuse neutralité, elle a trop d'intérêt à tenir ses rivaux en échec pour ne pas avoir vu de bon œil se former contre eux un faisceau de résistances, ou même pour ne pas y avoir aidé.

La sourde hostilité des deux puissances européennes n'a pas échappé à la sagacité des Asiatiques, et trois fois déjà des ambassadeurs ozbegs ont porté aux oreilles du gouverneur des Indes le cri de détresse des Kokandiens. L'Angleterre a laissé tomber Turkestan et Tachkend, elle a laissé le général Romanowski s'avancer jusqu'aux environs de Samarcande; mais si la prise de Boukhara et l'occupation militaire de l'Amou-Daria suivent l'annexion du bassin de l'Iaxarte, il est peu probable qu'elle persiste plus longtemps dans cette réserve. Son point vulnérable est en Asie, personne ne l'ignore, et l'un des organes les plus autorisés de la presse britannique, la *Quarterly Review*, exprimait déjà l'an dernier l'in-

quiétude que lui inspiraient les événemens accomplis sur les bords du Syr-Daria. « Quand la Russie, disait-elle, se sera emparée de l'Oxus, ses avant-postes toucheront à la frontière afghane depuis Mymenah jusqu'à Badakchan; il sera expédient alors de considérer si, laissant Caboul et Ghazni, où nous avons subi nos premiers désastres, s'épuiser dans une anarchie stérile, nous ne devrons pas nous assurer une forte position par la prise de Candahar et même d'Hérat. Le cabinet de Saint-Pétersbourg vise, paraît-il, à placer un gouverneur russe sur le trône de Boukhara. La génération actuelle ne le verra peut-être pas parvenir à ce but; mais dès qu'il l'aura atteint, il deviendra nécessaire, pour protéger le Pundjab, d'élever une ligne de forteresses qui mettent ce côté accessible de nos frontières à l'abri d'une invasion. Hérat et Candahar réunissent les conditions requises, ce sont les véritables limites politiques de l'Inde. »

Depuis l'époque où ces lignes ont été écrites, les événemens se sont précipités; en vain la Russie, satisfaite de ses progrès, déclare vouloir vivre en paix avec les états ozbegs, un tel accord est impossible. Tant qu'elle ne possédera pas le Turkestan tout entier, les khanats demeurés libres entretiendront dans les provinces envahies un esprit de révolte; ils chercheront à les affranchir, et ces tentatives, qualifiées d'agressions par le gouvernement russe, le conduiront à de nouvelles conquêtes. Cependant, si l'émir de Boukhara, trop affaibli par ses derniers revers, abandonne à ses ennemis la tranquille possession du Kokand et laisse leurs steamers remonter en paix l'Amou-Daria, les hostilités ouvertes seront quelque temps suspendues. Les tsars connaissent l'art d'attendre; ils ne s'avancent d'ordinaire qu'après avoir patiemment préparé le terrain, et ils suivront vraisemblablement dans l'Asie centrale la conduite dont ils ont déjà recueilli plus d'une fois les heureux effets. Des familles de colons et d'agriculteurs, noyau de futurs établissemens, se fixeront sur les rives de l'Amou-Daria; les marchés situés sur le cours de ce fleuve tomberont aux mains des Russes; puis, quand le commerce et la diplomatie auront accompli leur œuvre, les Khiviens et les Boukhares, qui la veille encore étaient indépendans, se réveilleront sujets moscovites. Il est vraisemblable toutefois que l'émir Mozaffar ne laissera point ce réseau l'envelopper peu à peu sans tenter de le rompre; son courage, sa haine des envahisseurs, la confiance que lui inspirent la force de son khanat et sa ligue avec l'Afghanistan, le pousseront à de nouveaux efforts pour chasser les étrangers.

Quelle sera, dans cette hypothèse, l'attitude de l'Angleterre? Cherchera-t-elle à secourir les populations ozbegs, ou bien voudra-

t-elle compenser l'agrandissement de sa rivale par une nouvelle extension de son propre territoire? Ce que l'on peut dès maintenant prédire, c'est que les Russes ne renonceront pas à la proie qu'ils poursuivent. « Depuis le règne de Pierre le Grand, écrit un de leurs compatriotes cité par M. Michell, l'empire s'est avancé avec diligence et au prix d'énormes sacrifices à travers les steppes qui lui barraient le passage; il les a maintenant franchies, il est arrivé au bassin de deux grands fleuves dont les eaux arrosent des pays fertiles et peuplés. Il a le droit de chercher à se dédommager de ses sacrifices et de ses travaux pendant plus d'un siècle, il a le droit de se créer des frontières sûres en portant ses colonies jusqu'aux sommets neigeux de l'Himalaya, *limites naturelles des possessions russes et anglaises.* De ce point seulement, il peut regarder avec calme le développement de la Grande-Bretagne dans les Indes. »

Ainsi la conquête de l'Asie centrale tout entière est le but avoué vers lequel tend le cabinet de Saint-Pétersbourg, et les sympathies de la nation l'encouragent dans cette voie. La fertilité du sol dans les trois khanats promet du reste un brillant avenir aux colonies européennes. Le climat, qui présente une grande variété de température, puisqu'il passe des neiges perpétuelles du Bolor aux chaleurs tropicales des vallées de l'Amou et du Syr-Daria, se prête aux cultures les plus diverses : le blé, le coton, la soie, la garance, le tabac, y réussissent également; il serait même possible d'acclimater dans certaines parties la canne à sucre, l'opium et l'indigo. Les rivières charrient de l'or, et des mines d'argent, de plomb, de cuivre, de fer, existent dans les montagnes. Une découverte plus importante encore a eu lieu aux environs de Chemkend, c'est celle d'un gisement considérable de charbon de terre, situé dans les Karatau; ce fait intéresse au plus haut point l'avenir de la domination russe, car on sait combien l'absence de combustible rendait l'usage des machines à vapeur, auxiliaires désormais indispensables du commerce et de l'industrie, difficile dans le Turkestan. La houillère a été mise immédiatement en exploitation, et l'on pense qu'au printemps prochain la flottille de l'Aral ne sera plus obligée de recourir à l'anthracite du Don, si coûteux et d'un transport si pénible. L'empereur a donné l'ordre de construire un nouveau steamer, des transports et des chaloupes; enfin un atelier de mécaniques mues par la vapeur va être établi dans le pays. En même temps la Russie ne néglige rien pour inspirer aux Kirghiz le goût de l'agriculture; joignant l'exemple au précepte, elle fonde partout des établissemens dont la prospérité stimule le zèle des indigènes, et l'on peut prévoir l'époque où ce pays, appelé par les poètes « le jardin de l'Orient, » reprendra la splendeur à laquelle

il était parvenu sous Timour, et deviendra pour les Indes un voisin des plus inquiétans.

Le Turkestan est dès à présent pour les Russes un marché précieux où leurs manufactures encore dans l'enfance écoulent les produits dont elles auraient peine à se défaire en Europe. La valeur des marchandises qu'elles envoient dans l'Asie centrale ne se montait encore en 1855 qu'à 10 millions de francs; mais ce chiffre avait doublé en 1860, et chaque année il s'accroît dans une rapide proportion. De leur côté, les khanats expédient à Orenbourg une quantité considérable de matières premières, en tête desquelles il faut placer le coton de Boukhara, qui, pendant la guerre d'Amérique, a permis aux négocians russes de réaliser d'immenses bénéfices. Aussi l'attention du gouvernement s'est-elle tournée vers la culture de ce textile, dont il songe à entreprendre l'exploitation sur une large échelle. « Les propriétaires ozbegs, lisons-nous dans l'instructive publication de M. Michell, trouveraient de grands avantages à convertir leurs terres en champs de coton, dont ils placeraient les produits, non dans les fabriques indigènes, mais dans les filatures russes. Si l'on réussissait à introduire chez les Turcomans les machines employées par les Américains, le coton de l'Asie centrale pourrait à l'avenir lutter contre les produits similaires venant de l'étranger; toutefois, pour réaliser ces améliorations, il faudrait fonder près de Boukhara une factorerie où les indigènes seraient initiés aux meilleures méthodes de culture. » Selon M. de Khanikof, qui visita la Tartarie en 1842, il serait facile d'augmenter dans le khanat de Khiva l'étendue des terres arables au moyen d'une irrigation artificielle, et dans le Kokand la fertilité du sol, l'abondance des eaux, permettraient d'obtenir un coton d'excellente qualité.

Voilà donc l'Asie centrale convertie en une immense plantation dont l'empire russe absorberait tous les produits et tous les bénéfices. Ce résultat obtenu, tout ne serait pas fait encore, et la Russie aurait plus d'une difficulté à vaincre pour s'assurer dans ces parages une supériorité incontestée. L'émancipation des serfs ayant fait hausser considérablement le prix de la main-d'œuvre, et les transports continuant à être fort coûteux, les manufactures de Moscou, Kalouga, Vladimir, soutiennent avec peine la concurrence des fabriques de Boukhara et d'Ourdjendj, dont les tissus, moins brillans à la vérité, ont l'avantage d'être plus solides et à meilleur marché; mais leurs rivaux les plus à craindre sont les négocians anglais, dont la ténacité proverbiale est incessamment à l'œuvre pour introduire les produits britanniques dans la vallée de l'Amou-Daria à travers l'Afghanistan et les passages de l'Hindou-Kouch.

Ainsi deux conditions sont nécessaires pour que la Russie développe ses transactions dans le Turkestan : il faut qu'elle éloigne la concurrence occidentale, et qu'elle établisse des ateliers de filature et de tissage sur les lieux mêmes où le coton est produit, afin de supprimer les frais de transport. La conquête de l'Asie centrale est le moyen le plus sûr d'obtenir ce résultat.

Les considérations que nous venons de présenter suffisent peut-être pour faire apprécier l'importance de la question turcomane. La Grande-Bretagne a dû naturellement être la première à voir dans les progrès de la Russie en Orient un danger réel pour sa prospérité en Asie et même pour son influence en Europe; mais ces progrès menacent peut-être de lui créer des embarras plus prochains. La domination anglaise dans les Indes, si profondément ébranlée par la révolte de 1858, pourrait bien se trouver de nouveau en péril. Tandis que les Tartares nomades, rapprochés de la famille slave par de nombreuses affinités, se soumettent volontiers à leurs maîtres actuels, et promettent de fournir bientôt d'excellentes troupes à l'empire russe, dont l'organisation militaire flatte leur humeur belliqueuse, l'Angleterre n'a pu, depuis plus d'un siècle, parvenir à s'assimiler les populations de l'Hindoustan.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que la suprématie de l'Angleterre en Orient soit véritablement compromise : il serait certainement excessif de regarder dès à présent comme probable et prochaine la chute de son empire dans les Indes; mais l'heure approche où une concurrence redoutable va lui disputer les marchés de l'Asie. Ce changement servira sans doute les intérêts matériels des populations asiatiques et par contre-coup des nations occidentales, qui, n'étant plus à la merci d'un seul pourvoyeur, bénéficieront de la lutte commerciale ouverte entre l'Angleterre et la Russie. — L'on pourrait s'en réjouir, s'il ne s'accomplissait en faveur d'un état dont l'esprit d'envahissement a plus d'une fois menacé l'équilibre européen. La possession de la Tartarie habilement exploitée, — et l'on sait que la Russie s'entend supérieurement à façonner les peuples asiatiques, — augmentera sa puissance militaire, et, en plaçant sous sa main des ressources nouvelles, lui fournira ce qui lui manque le plus aujourd'hui, l'argent. Aussi, bien que la France ne soit pas, comme la Grande-Bretagne, directement intéressée dans la question, elle ne saurait y demeurer indifférente. On peut se reposer sur l'Angleterre du soin de se défendre et d'opposer au besoin conquête à conquête; pour nous, qui avons misérablement laissé tomber de nos mains la précieuse colonie des Indes, et qui n'avons plus maintenant le droit de jeter notre épée dans la ba-

lance, ne retirerons-nous pas du moins un enseignement utile des exemples que nous offrent les deux nations rivales?

Grâce aux efforts persistans de sa volonté indomptable, la Grande-Bretagne a rendu le monde entier son tributaire; non moins habile, la Russie, quoiqu'à peine sortie de l'enfance, poursuit avec des alternatives de lenteur calculée et d'impétuosité irrésistible la soumission des peuples asiatiques, et il ne faut pas beaucoup de pénétration pour voir ce que l'une et l'autre doivent de force, d'ascendant, de confiance en elles-mêmes, à des possessions séparées de la mère-patrie par toute l'étendue de l'océan ou du désert. Ces avantages, qu'il faut savoir apprécier sans les exagérer, doivent nous donner à réfléchir. La France s'est, depuis quelques années, portée vers les expéditions lointaines; elles n'ont pas toujours été heureuses, surtout quand il s'est agi de créer des empires dont les jours étaient comptés d'avance. Elles ont abouti néanmoins à des établissemens auxquels les informations les plus solides et les moins enthousiastes permettent de présager un heureux avenir. C'est à nous d'en tirer parti. La France, dit-on, n'a pas le génie colonisateur; mais sous ce rapport comme sous bien d'autres ne peut-on faire l'éducation du pays? Nous avons plus de sociabilité que les Anglais, plus d'expérience et de vraie civilisation que les Russes. Au lieu de nous abandonner à une jalousie stérile ou de nous laisser entraîner par le mirage tentateur des conquêtes continentales, attachons-nous à une politique moins féconde en déceptions. La France peut avoir aussi son rôle à jouer en Orient, elle ne saurait se désintéresser des révolutions qui s'y accomplissent ou s'y préparent. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la marine, l'industrie, le commerce, tous les grands intérêts de nos sociétes laborieuses ne se développent pas sur place, indépendamment des événemens qui changent l'équilibre des contrées les plus lointaines. Tout se tient aujourd'hui d'un bout de la planète à l'autre, et, toute folle ambition mise à part, une grande nation ne peut sans péril s'isoler, s'enfermer chez elle : elle est forcée d'embrasser le monde entier dans sa politique.

ÉMILE JONVEAUX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1867.

Le discours de l'empereur à l'ouverture de la session législative était cette année attendu avec une curiosité bien naturelle. Au dehors et au dedans, des changemens remarquables ont été accomplis depuis la fin de la dernière session, et l'empereur et les chambres se retrouvaient en présence dans des circonstances toutes nouvelles. Le discours du chef de l'état a répondu en effet aux doubles préoccupations qui animaient ses auditeurs et agitent l'opinion publique. L'empereur a parlé des événemens qui ont modifié la situation de l'Europe, et il a caractérisé le développement constitutionnel annoncé dans la lettre du 19 janvier. Nous sommes peu enclins à commenter l'appréciation des événemens d'Allemagne par laquelle s'ouvre le discours impérial. Nous ne sommes point de ceux qui se résignent à tous les faits qui pourraient se classer sous les prédictions vagues, flottantes, emphatiques, du prophète de Saint-Hélène. Quand il était en état de dicter des lois à l'Europe, Napoléon n'avait jamais eu l'idée de laisser concentrer l'Allemagne géographique dans l'agglomération prussienne; il avait l'habitude, et nous ne l'en louons point, de mener la Prusse par un autre chemin, et ne se serait certes jamais attendu à devenir le précurseur de M. de Bismark. L'empereur a eu parfaitement raison de dire que le désir de la France avait été de rester étrangère à la guerre d'Allemagne; c'est pour cela qu'elle n'avait point entendu sans une certaine inquiétude le mâle appel du discours d'Auxerre. Cependant, tout en voulant la paix, la France avait une si haute idée du prestige de son gouvernement qu'elle espérait que nous pouvions prévenir la guerre germanique par une décision opportune de notre politique. Si d'ailleurs la voix de la France a eu assez d'influence pour arrêter le vainqueur aux portes de Vienne, nous n'avons pas été sans ressentir à notre tour l'influence de la révolution accomplie en Allemagne, puisque cette révolution nous oblige à réformer nos institutions militaires, et nous impose des sacrifices aussi onéreux qu'inattendus.

Nous lisons d'un cœur plus léger la partie du discours impérial où le souverain entretient la France du développement des institutions. C'est en bon langage qu'il définit notre tâche présente et nous invite à former nos mœurs publiques à la pratique d'institutions plus libérales. L'empereur associe fermement les succès de la liberté à l'honneur du pays. « Il est digne, dit-il, de vous et de moi, de faire une plus large application de ces grands principes qui sont la gloire de la France. » On ne peut que faire des vœux pour que de telles paroles exercent une influence persuasive sur les agens grands et petits du pouvoir et sur les sénateurs et les députés à qui elles ont été spécialement adressées. Il y a longtemps en effet que l'opposition a fait son profit des vérités qu'elles expriment, et l'on ne prêche point de vieux convertis. L'allusion de l'empereur au mouvement libéral était attendue par les initiés comme le point dramatique de la séance d'ouverture. D'avance on parlait d'une satisfaction que l'empereur donnerait au sénat et à la grosse majorité de la chambre, qui se sont trouvés un peu distancés par le libéralisme du 19 janvier. Les blessures de ces retardataires involontaires seraient, disait-on, pansées avec sollicitude par la harangue impériale. On donnerait à ceux que leurs adversaires appellent des réactionnaires de tels témoignages que la manifestation en équivaudrait à une défaite complète du tiers-parti. Les correspondances des journaux étrangers annonçaient déjà ces jeux de scène. Le discours impérial n'a point réalisé ces futiles prédictions. Il confirme et accentue la lettre du 19 janvier. On nous rapporte en effet que les réactionnaires se sentent battus, et que le tiers-parti se tient pour triomphant.

Au fait cependant, après le discours de l'empereur comme après les actes du 19 janvier, le problème politique posé au pays est toujours le même : quelle est la portée réelle des mesures inaugurées? Par quels moyens ces mesures, exactement interprétées et sincèrement appliquées, établiront-elles l'action du pays sur le pouvoir exécutif? Quel usage y a-t-il lieu de faire dans cette session des prérogatives du corps législatif pour l'étude, la direction ou la solution des questions pendantes?

Seules, les discussions du corps législatif pourront édifier le pays sur la signification pratique du programme du 19 janvier. Laissons de côté, pour l'instant, les questions relatives à la presse et au droit de réunion, qu'on ne pourra apprécier avec justesse et utilité que lorsque les projets de loi du gouvernement auront été publiés. La question de premier ordre que l'initiative impériale a voulu établir sur de nouvelles bases est celle des rapports qui doivent unir l'action du gouvernement à l'action des corps délibérans, et notamment de l'assemblée représentative. Ce que l'on a voulu faire et ce que l'on aura fait réellement sur ce point ne sera bien compris et ne pourra laisser d'idée nette dans l'esprit du public qu'après un grand débat contradictoire. C'est là qu'il faut, avant tout, que le terrain soit affermi et déterminé, c'est là qu'est la question intérieure par excellence. Cette investigation et cette prise de possession nous paraissent donc devoir être

l'objet de la première interpellation qu'il y ait lieu de poser dans la chambre.

Peut-être le gouvernement eût-il pu à cet égard devancer déjà les enseignemens qui résulteront du débat parlementaire et éclairer l'opinion publique sur ses dispositions générales par diverses révélations indirectes. Le personnel ministériel eût pu être changé en même temps que la politique était modifiée et élargie; le style des communications des agens administratifs eût pu prendre dès le lendemain du 19 janvier un accent plus libéral. Les informations de cette nature ont jusqu'à présent manqué complétement au public. Il n'y a aucun changement ministériel présentant une signification politique, et la note libérale n'a certes point dominé dans certains documens administratifs qui ont eu récemment un retentissement si regrettable. Nous sommes fort à l'aise pour parler de la question ministérielle au point de vue des personnes. Nous n'avons point d'amis politiques dont nous ayons à encourager ou à soutenir les prétentions au pouvoir. Nous n'avons aucun motif d'exclusion contre les possesseurs actuels des portefeuilles. Nous sommes obligés cependant de constater, comme observateurs désintéressés des faits, qu'il eût été logique que la présence d'hommes nouveaux au pouvoir coïncidât avec l'inauguration d'une politique nouvelle. Des ministres nouveaux appelés aux postes essentiellement politiques eussent été liés par une solidarité plus étroite aux destinées des réformes entreprises. Le changement, en s'exprimant par les personnes, eût acquis une force plus solide dans les choses. Le sentiment public a visiblement justifié cette impression. On a cru généralement par exemple pendant plusieurs jours que M. Émile Ollivier, qui, suivant la renommée, n'a point été étranger au travail préparatoire d'où sont sorties les mesures du 19 janvier, serait chargé d'en suivre la réalisation au ministère. D'autres allaient plus loin encore; remarquant les concordances apparentes entre les résolutions impériales et les idées qui avaient l'année dernière inspiré l'amendement des quarante-cinq, ils désignaient dans le groupe du tiers-parti tels noms, ceux entre autres de MM. Buffet et de Talhouet, dont on eût pu se servir pour rajeunir le personnel gouvernemental et colorer avec plus de netteté le programme réformiste. Nous le répétons, nous n'attachons point, en ce qui nous concerne, une grande importance à ces questions de personnes qui se sont pour ainsi dire mollement soulevées d'elles-mêmes. Nous constatons seulement, pour le présent, qu'elles pouvaient fournir l'occasion de marquer la situation politique d'une nuance plus précise, et que cette occasion n'a pas été mise à profit. Nous posons seulement une réserve : on doit s'attendre qu'à l'avenir les questions de personnes occuperont dans la politique une place beaucoup plus large à mesure que la vie parlementaire deviendra plus active et plus forte. Désormais en effet les hommes publics devront avoir leur politique propre, et leur fortune dans les fonctions gouvernementales ne pourra plus être séparée des idées, des principes, des intérêts à la défense desquels ils auront consacré leurs talens.

Ce n'est point non plus par le libéralisme des documens administratifs ou des déclarations officielles que s'est manifesté l'esprit nouveau qu'on aimait à entrevoir dans les promesses du 19 janvier. La circulaire aux receveurs des postes relative à la lettre de M. le comte de Chambord, la note du *Moniteur* annonçant qu'il ne serait ajouté aucune garantie au contrôle du budget de la ville de Paris, révèlent un état d'esprit que n'a point encore pénétré le sentiment libéral. Il y a encore dans certaines argumentations officielles un relâchement de logique, une inconsistance d'idée, quelque chose d'irréfléchi, de précipité, de décousu, qui étonne, et ne pourrait plus être toléré dans un état de choses où le sens libéral aurait repris entièrement son empire. Tous ceux qui connaissent et estiment l'éminent directeur-général des postes n'ont pu que déplorer qu'un fonctionnaire de ce mérite et de cette distinction ait été placé dans la nécessité d'envoyer à ses agens des instructions qui ont eu un retentissement si fâcheux; mais ce qui a été plus choquant encore que la circulaire, c'est l'impossible justification qu'un communiqué ministériel en a voulu faire. L'écrivain officiel a commis l'inadvertance incroyable de vouloir étendre jusqu'aux plus infimes agens de l'administration postale des attributions de police qu'une jurisprudence déjà fort contestable ne reconnaît dans des cas limités qu'aux organes de la justice. La conscience publique a été plus froissée encore de la bévue du communiqué que de la triste méprise de la circulaire. La note du *Moniteur* relative au budget de la ville de Paris a été un autre symptôme de la sérénité étrange que peuvent donner à l'administration l'usage et l'habitude du pouvoir discrétionnaire. De vulgaires logiciens avaient pensé que, puisque l'empereur voulait renoncer pour lui-même aux facultés du pouvoir discrétionnaire, l'administration des finances de Paris allait être promptement replacée sous les garanties d'un contrôle régulier exercé par une assemblée vraiment représentative. Le principe cardinal de la liberté, c'est qu'il ne puisse y avoir de taxes imposées et levées, si elles n'ont été consenties par les représentans mandataires des contribuables. L'administration et les finances de la ville de Paris, qui équivalent par leur importance à celles d'un état véritable, sont depuis quinze ans en dehors de cette règle essentielle des constitutions modernes. Des esprits excessivement modérés, croyant que la situation exceptionnelle de Paris ne comporte point une représentation municipale ordinaire, pensaient du moins qu'on y pouvait suppléer en soumettant le budget de la ville à l'examen et au vote du corps législatif. C'est à ces bonnes âmes qu'a répondu la note du *Moniteur*. Le gouvernement, dit cette note, s'est livré à une étude approfondie de la question; « mais une telle dérogation aux règles législatives qui président à l'établissement et au vote des budgets municipaux ne lui a paru commandée par aucun intérêt considérable. » Les placides auteurs de cette déclaration ne songent-ils donc point que la gestion financière de la ville de Paris dans les conditions actuelles est elle-même la dérogation la plus flagrante et la moins justifiée aux règles qui doivent pré-

sider à l'établissement et au vote des budgets municipaux? Cette gestion, au point de vue de la violation des principes constitutionnels et de l'art d'éluder les lois les plus positives, est un vrai tour de force miraculeusement prolongé. Le système, au point où il a été poussé, empiète réellement aujourd'hui sur les droits du corps législatif. La chambre des députés n'est point appelée, il est vrai, dans les circonstances ordinaires, à voter des budgets municipaux; mais sans son vote aucun emprunt municipal ne saurait être légal. Or, que d'énormes engagemens de l'administration financière de Paris soient l'objet depuis au moins un an de négociations qui ont l'importance et le caractère d'emprunts considérables, sans être soumis au contrôle et au vote du corps législatif, c'est un fait que personne n'a plus le droit d'ignorer. Dans le courant de l'année 1866, l'institution du Crédit foncier a fait une masse de prêts communaux s'élevant à environ 240 millions. Les emprunts des communes autorisés, suivant la loi, par le corps législatif ne se sont pas tout à fait élevés dans cette période à la somme de 30 millions. Il est hors de doute que le Crédit foncier n'a point subvenu à la totalité des emprunts communaux légalement autorisés. Il est donc naturel de se demander quelles sont les communes dont le Crédit foncier a couvert les emprunts, non votés par le corps législatif, jusqu'à concurrence de cette somme énorme supérieure à 200 milions? Il n'est pas besoin d'être grand sorcier pour le deviner. L'emprunteur du Crédit foncier n'a pu être que la ville de Paris. Voilà donc l'administration financière de Paris qui peut, en une année, prendre des engagemens aussi considérables que ceux que l'état dans de graves circonstances pourrait lui-même contracter. On sait quelle grande affaire est pour l'état un emprunt de 200 millions. C'est la besogne d'une session. Le projet est soumis au conseil d'état; il est ensuite l'objet de l'examen d'une commission législative imposante; il devient l'occasion de discussions politiques et financières approfondies; il est voté enfin par le corps législatif. Quelle solennité, quelles précautions, quelle abondance de lumières, quelle vigilance et quelle efficacité de contrôle! Et quand il s'agit de l'administration financière de Paris faisant d'aussi grosses opérations de crédit que l'état lui-même; quand il s'agit d'engagemens immenses de la ville de Paris contractés pour des travaux qui sont le point de départ obligé de nombreuses et vastes spéculations particulières; quand il s'agit d'hypothéquer les excédans futurs des revenus parisiens pendant une série d'années suivant une méthode qui rappelle les expédiens des systèmes financiers de l'ancien régime; quand on ignore où s'arrêtera cette série d'emprunts, et si les prêts communaux du Crédit foncier ne se développeront point cette année dans la même proportion que l'année dernière, — peut-on se tenir pour satisfait de la note du *Moniteur*, qui nous signifie le maintien pur et simple de l'état de choses exceptionnel qui règne à Paris? Il n'est évidemment point possible que le corps législatif, lésé ici dans ses attributions vraiment constitutionnelles, se contente d'une déclaration aussi sommaire, ne prie point le gouvernement de

lui communiquer le résultat de ses études sur les finances parisiennes, et ne se mette point en mesure de juger par lui-même si en effet un changement dans la direction et le contrôle de ces finances n'est commandé par aucun intérêt considérable.

La politique extérieure fournira sans doute au corps législatif le motif des interpellations les plus intéressantes. Il n'y a point à s'y méprendre : c'est l'influence des événemens extérieurs qui a changé pour nous les conditions de la politique intérieure. Il est donc d'une haute importance que les accidens des entreprises étrangères ou des conceptions diplomatiques qui ont produit la situation présente soient complétement élucidés dans les chambres. Il faudra porter un jugement définitif sur la malheureuse affaire du Mexique; il faudra apprécier le nouvel aspect des affaires allemandes avec sang-froid, avec impartialité pour les peuples engagés dans le nouveau mouvement européen déterminé par la dernière guerre, avec une prévoyance pénétrante des intérêts et des devoirs de notre pays. Pour nous qui avons étudié les événemens au moment où ils s'accomplissaient, et sur le vif pour ainsi dire, nous n'avons plus à revenir sur des controverses que nous avons épuisées; nous attendons seulement avec curiosité les lumières nouvelles que la discussion parlementaire pourra répandre sur ces vastes et difficiles questions. Tout d'ailleurs dans ces débats ne sera point absorbé par les considérations rétrospectives. Un grand enseignement pratique en sortira pour le présent et pour l'avenir. La France y pourra, y devra apprendre le danger des desseins et des combinaisons inspirés par une initiative personnelle trop isolée, et rendue trop puissante par l'absence d'une contradiction constitutionnelle constamment et librement assise sur l'opinion publique.

L'état de l'Europe, tel qu'il se présente en ce moment à nos yeux, ne laissera point manquer les occasions où nous aurons à mettre cette leçon à profit. Tout est en l'air en Europe, et tout le monde y a le sentiment de l'instabilité des choses. Dans cette confusion mêlée de ténèbres, on donne partout aux armemens une impulsion extraordinaire. Jamais on ne s'est préparé avec une telle précipitation contre des ennemis inconnus et invisibles. Où éclatera le premier conflit? Contre qui faudra-t-il combattre? de qui sera-t-on l'allié? Nul ne peut répondre. Cet effarement universel ne nous effraierait pas; nous sommes convaincus qu'on serait bientôt ramené au sang-froid par le cours naturel des choses, par la répugnance que la guerre inspire aux peuples modernes, par la vertu pacifique des intérêts du travail et du commerce, si l'on était maître du hasard, si l'on pouvait répondre que du côté le moins prévu ne partira point le brandon capable de mettre le feu aux élémens inflammables. La cause de la tranquillité du monde nous paraît gagnée, si l'on a la sagesse et le pouvoir de maintenir la paix quelques mois encore. Nous avons en effet devant nous une période où sont réunies les assemblées représentatives de la plupart des peuples européens, où des hommes politiques autorisés pourront étudier publique-

ment les difficultés dont l'obscurité alarme les foules déconcertées, où les vrais sentimens des nations pourront se faire entendre par de sages et éloquens organes, où la force des intérêts économiques pourra se faire sentir. Si l'on a ainsi le temps de se reconnaître, d'examiner de près les choses, de calculer la portée des actes, de faire face aux événemens, on saura se soustraire aux fatalités dont on se laisse vaguement obséder; la raison, le bon sens, l'humanité, reprendront certainement leur empire sur la marche des choses.

Il est des personnes dans le monde politique qui semblent croire que les affaires d'Orient ne nous laisseront point le temps de rentrer dans cette paisible possession de nous-mêmes. Nous ne partageons point, on le sait, cette opinion; nous sommes cependant forcés d'en tenir compte. Il est certain que les affaires d'Orient sont en ce moment non-seulement une cause de préoccupation pour le public, mais l'objet du travail diplomatique le plus actif des grandes puissances.

Le discours de la reine d'Angleterre à l'ouverture du parlement n'a fourni que de très maigres informations sur la forme et le résultat de cette action diplomatique. D'après ce discours, l'Angleterre, en commun avec ses alliées la France et la Russie, s'est abstenue de toute intervention dans les troubles intérieurs de la Turquie, et s'est appliquée à obtenir dans les rapports de la Porte avec ses sujets chrétiens des améliorations qui ne fussent point incompatibles avec les droits souverains de la Porte. Il n'est guère permis d'accepter cette vague assurance comme l'expression exacte des efforts de la diplomatie européenne. On assure que la froideur et la lenteur de la politique anglaise ont été pour d'autres cabinets une cause de surprise et de désappointement. On prétend que, l'Angleterre se mettant sur le second plan, on l'y laisserait, qu'on chercherait ailleurs les élémens d'un concert européen capable de modifier dans un sens favorable aux chrétiens leur situation vis-à-vis de la Porte. On assure que, pour arriver à ce résultat, on n'aurait point regardé comme chimérique une entente où s'uniraient la France, la Russie et l'Autriche. On ne pouvait assurément imaginer une combinaison moins vraisemblable. Il y a eu en Turquie, depuis un siècle, peu de crises intérieures où la main de la Russie n'ait été mêlée. Si le langage de la presse russe doit être considéré comme conforme à l'opinion moscovite et à la pensée du cabinet de Saint-Pétersbourg, on ne saurait méconnaître l'influence que la Russie exerce sur les troubles actuels de l'empire ottoman. L'expérience historique démontre que toutes les fois que la politique russe a soulevé une question d'Orient, elle avait en vue quelque entreprise qui était pour elle d'un intérêt européen. La Russie en 1772 faisait à la Turquie une guerre qui inspirait des craintes sérieuses à Marie-Thérèse et à Joseph II, craintes que révèlent les curieuses correspondances nouvelles de la reine de Hongrie et de l'empereur, qui viennent d'être publiées par M. d'Arneth. Quelle fut la solution de la question d'Orient de 1772? Ce fut le premier partage de la Pologne et la paix ménagé

entre la Russie et la Turquie par les bons offices des deux autres co-partageans, la Prusse et l'Autriche. Si le cabinet de Pétersbourg prend à cœur aujourd'hui les agitations des chrétiens de Turquie, quelle peut être son arrière-pensée? Les Polonais de Galicie, si on leur posait la question, y feraient une réponse qui surprendrait plus d'un homme d'état de l'Europe occidentale. A en juger par les lettres les plus récentes de ce pays, les Polonais galiciens se figurent être à la veille d'une invasion russe; ils la redoutent pour l'été de cette année; ils se sentent pressés sur leurs frontières par des armemens, — au sein de la population ruthénienne par des menées moscovites où ils croient voir la menace d'un choc prochain. Ils croient la Russie bien plus préoccupée de la pensée d'achever la conquête totale de la Pologne par un nouveau démembrement de l'Autriche que de l'amélioration du sort des populations chrétiennes de la Turquie. Ils ne sont peut-être point les seuls qui pensent ainsi parmi les grandes races politiques et guerrières qui adhèrent encore à la monarchie autrichienne. Il est certain que l'esprit politique et la sollicitude patriotique des Hongrois ont été vivement touchés par des appréhensions de même nature. L'approche formidable de la domination russe, que rien n'arrêterait plus si l'Autriche était détruite, a fortement ému et éclairé dans ces derniers temps les intelligens et sincères patriotes qu'entoure la confiance du peuple hongrois, et cette politique prévoyance a certainement hâté la réconciliation qui vient de s'opérer entre la cour de Vienne et la Hongrie. C'est bien plus parmi les races qui forment la fédération autrichienne et danubienne que dans les montagnes de l'Épire et de la Thessalie qu'une puissance comme la France, essentiellement impartiale, qui n'a aucun agrandissement à poursuivre pour son propre compte, dont l'unique intérêt est d'empêcher l'extension d'empires déjà excessifs, devrait placer en ce moment la défense énergique de l'équilibre oriental. Ne cherchons donc point sur le terrain de Constantinople des combinaisons diplomatiques qui ne seraient conformes ni à la nature des choses ni à nos intérêts, et deviendraient pour nous une source de nouvelles déceptions. Une révolution ministérielle vient de s'accomplir à Constantinople. Le sultan a mis à la tête du divan deux hommes, Aali-Pacha et Fuad-Pacha, qui ont l'esprit ouvert aux lumières européennes, et dont la capacité a été depuis longtemps éprouvée. Que les influences occidentales, que l'influence française surtout, soutiennent ces nouveaux ministres, et il sera possible de donner aux populations chrétiennes des satisfactions légitimes, et de prévenir encore une fois l'explosion d'une crise orientale.

A ce point de vue, on doit tenir grand compte de ce qui vient de se passer à Vienne. La réconciliation de la Hongrie et de ses chefs avec la monarchie autrichienne peut devenir le commencement de la reconstitution naturelle, libérale et solide de la force que la civilisation européenne est si intéressée à maintenir dans les régions danubiennes contre les développemens d'une Allemagne prussienne et du gréco-slavisme russe. Des

esprits élevés, inspirés d'une sorte de patriotisme oriental particulier aux populations danubiennes, épris d'ailleurs des grandes formes du progrès politique, entrevoient déjà et réclament même tout de suite une réorganisation des régions sud-orientales de l'Europe en un système de groupes fédératifs. Un Hongrois, qui s'était plus fait connaître jusqu'à présent par ses qualités d'homme d'action que par des conceptions de théorie politique, le général Türr, vient d'exposer dans un journal français un plan de ce genre qui a été remarqué. Sans doute, si les affaires de ce monde obéissaient à une inspiration philosophique, si de grands voisins s'abstenaient d'agir par des voies directes ou indirectes sur les petites populations qu'on voudrait associer, — si ces populations elles-mêmes étaient suffisamment éclairéees et pénétrées du même esprit, on pourrait, dans une convention de sages, décréter les systèmes fédératifs que propose le général Türr. Malheureusement, tout en marchant vers un idéal qui doit bien être pour cette partie de l'Europe l'agrégation fédérative, il est indispensable de partir des faits existans et d'aller chercher la force où elle se trouve. Jusqu'à présent, il n'y a point sur le Danube de force supérieure à celle que donne l'union de l'Autriche et de la Hongrie. La tentative essayée par les Hongrois sous la direction de M. Deak, et à laquelle l'empereur d'Autriche s'associe de son côté en confiant le premier ministère à M. de Beust, est donc l'effort le plus sensé et le plus pratique qui se puisse accomplir aujourd'hui pour le rétablissement d'une puissance nécessaire à l'équilibre dans les régions danubiennes. D'après le nouveau plan, l'Autriche sera bien une monarchie double, un dualisme politique. La Hongrie ou le pays transleithan aura son gouvernement constitutionnel, l'Autriche allemande et ses anciens appendices ou le pays cisleithan auront également leur autonomie distincte L'union des deux grands faisceaux de l'empire se fera, pour les affaires générales qui leur seront communes au point de vue diplomatique et militaire, au moyen du lien fédéral conservé au centre par une organisation suprême. Ce nouvel ordre de choses sera-t-il aisé à établir? L'élément germanique de l'empire habitué à la suprématie se résignera-t-il à l'égalité et au partage? Ceux qui ont échoué dans leurs expériences de centralisation arbitraire entreprises sous toutes les formes s'opposeront-ils à la réussite d'un dualisme équitable, sensé, pratique, et précipiteront-ils par une résistance jalouse et aveugle la chute de l'Autriche? L'avenir le montrera. En attendant, il faut souhaiter bon courage à M. de Beust, à la diète hongroise et aux nobles représentans du patriotisme magyar. Ils font une œuvre honorable, libérale, opportune, conforme aux intérêts généraux de l'Europe.

L'Italie ne se remet point vite à l'expédition régulière de ses affaires sous le régime de la paix. C'est qu'en effet le gouvernement et le parlement italien n'ont point devant eux une tâche aisée. La majorité a manqué au ministère dans la chambre sur une question d'ordre public, et l'on se trouve pris entre les deux pointes du dilemme : démission du cabinet ou

dissolution de la chambre. Ce n'est pas, à proprement parler, la question du droit de réunion et l'interdiction des *meetings* en Vénétie qui ont fait perdre la majorité au cabinet Ricasoli. La majorité doit avoir été entamée par le système ministériel de la séparation de l'église et de l'état, et surtout par l'insuffisance de la combinaison financière que l'on avait unie avec une affectation d'habileté subalterne à la réalisation d'une réforme politico-religieuse. Inaugurer un état de choses tout nouveau dans les rapports de l'état avec l'église, et à la faveur d'une expérience si élevée par sa nature, si importante par ses conséquences, brusquer un marché d'argent sur les biens de l'église avec une maison financière d'une force au moins douteuse, c'était se jeter dans une confusion inextricable et s'exposer à une série de déconvenues et d'échecs. La question politique et religieuse de la séparation de l'église et de l'état était en elle-même assez difficile et assez compliquée; elle demandait le sacrifice d'habitudes trop invétérées pour qu'il fût sage de ne point l'étudier et la résoudre séparément et toute seule. Y joindre une affaire d'argent avant d'avoir tranché la difficulté théorique, c'était dénaturer la question et l'abaisser; la subordonner aux chances des finances italiennes, c'était la noyer dans des difficultés dont le débrouillement rapide était impossible. On ne peut pas faire à la fois par un acte simultané des choses si nombreuses et si diverses. Le budget hétérogène et mystique de M. Scialoja devait donc amener inévitablement la dissolution de la majorité. Si le ministère obtenait du roi le droit de dissoudre la chambre et entendait maintenir le budget Scialoja, c'est-à-dire du même coup fonder l'église libre dans l'état libre et combler les déficits du budget au moyen de la convention Laugrand, nous ne pensons point que les élections générales pussent prolonger son existence. Cependant l'état de l'Italie n'admet point les lenteurs d'une crise ministérielle ou parlementaire. Il faut que le pouvoir prenne rapidement son parti, et qu'on forme un ministère vivifié par des élémens nouveaux et capable de rassurer les intérêts par sa force évidente.

L'Angleterre elle-même n'est point à l'abri des secousses désagréables et des incertitudes déplaisantes. Le fenianisme lui donne des alertes jusque sur le sol anglais. Il faut que cette aimable confrérie ait dans les grandes villes anglaises une organisation très complète, pour qu'à un jour donné Liverpool et Manchester aient pu envoyer à Chester des centaines de fenians qu'on disait convoqués et rassemblés pour le pillage d'un dépôt d'armes. On ne comprend rien à ces émeutes muettes de déguenillés, qui ne créent point, si l'on veut, de périls graves, mais qui interviennent ainsi comme un intermède repoussant dans la vie sociale et politique de l'Angleterre. Bien au-dessus du fenianisme et ouvrant à la politique intérieure du royaume-uni des perspectives plus dignes d'elle, se présente la réforme électorale avec ses luttes oratoires dans la chambre des communes, et l'agitation des masses dans les grands centres de population. Le cabinet tory s'est décidé à mettre activement la main à la solution de la question

électorale. M. Disraeli a déjà fait connaître la tactique, la procédure que compte suivre le ministère plutôt que le plan même de distribution du pouvoir politique auquel il s'est arrêté. La procédure adoptée par M. Disraeli peut être très utilement employée dans une assemblée politique quand i s'agit de faire concourir des opinions très diverses à la solution d'une question très complexe. Elle consiste à poser dans une série de résolutions les principes généraux d'après lesquels devront être réglés les détails de la mesure préparée. Si l'on peut mettre les sections de la chambre formant la majorité d'accord sur les principes formulés en résolutions, l'économie de la loi est trouvée et le détail va de soi. Telle est la méthode que M. Disraeli veut appliquer à la loi sur la réforme, et jusqu'à présent dans le spirituel et ingénieux discours qu'il a prononcé sur la question, il n'a fait encore que justifier le procédé auquel il a recours. Il a communiqué à la chambre ses résolutions, mais il ne les expliquera et ne les développera qu'à la fin de ce mois. Nous ne savons si cette tactique de M. Disraeli est aussi habile au fond qu'elle semble l'être en apparence. L'éminent *leader* des communes déplace ici l'initiative législative, il abandonne comme ministre cette initiative et la transporte à la chambre des communes. Il veut que la réforme électorale soit non la combinaison préférée d'un ministère ou d'un parti, mais l'œuvre collective de la chambre tout entière. Peut-être, pour que la nouvelle loi électorale qu'il s'agit de construire ait un caractère plus définitif, et puisse fournir la carrière d'une génération d'hommes sans donner prétexte à des récriminations violentes et à des agitations tumultueuses, est-il bon que le vote de cette loi n'ait pas le caractère d'un triomphe de parti. Un ministère tory qui ne dispose point de la majorité dans la chambre des communes, et qui ne peut compter sur les faveurs de la popularité, a le droit de prendre ces précautions prudentes quand la destinée l'oblige à présenter un bill de réforme; mais la chambre des communes acceptera-t-elle les avances du ministère, entreprendra-t-elle volontiers la tâche à laquelle on la convie en dehors de la stimulante impulsion des compétitions de partis? Cela est loin encore de paraître certain. La construction d'une loi électorale complexe et surchargée de minuties ne sera jamais entreprise de bon cœur et conduite avec bonne grâce par la chambre des communes.

Des hommes de mérite que la mort frappe au milieu de nous, ceux de qui nous tenons le plus à porter les noms à l'attention du public sont justement ceux qui n'ont pas pu donner toute la mesure de leur valeur, et à qui une fin prématurée dérobe une légitime réputation. Parmi ces morts frappés avant l'heure et avant que leurs compatriotes aient eu le temps de les connaître assez, nous citerons l'amiral Page, qu'une maladie foudroyante a détruit en quelques heures dans la plénitude des forces de son intelligence et de son caractère. L'amiral Page fut un des collaborateurs distingués de la *Revue;* il écrivait avec une chaleur merveilleuse. L'élo-

quence des récits de navigation qu'il a publiés ici il y a bien des années n'a point vieilli; mais il était mieux encore qu'un puissant écrivain de nature : il avait le génie et l'âme d'un guerrier, et s'il eût pu être mêlé à une de ces luttes nationales dont la pensée faisait tressaillir ses nerfs héroïques, ceux qui l'ont connu ne doutent point qu'il n'eût immortalisé son nom par les actions les plus éclatantes. Nos lecteurs le croiront sans peine si nous leur disons que c'est l'amiral Page qui a écrit ce magnifique récit de la bataille de *Lissa* dont toute l'Europe s'est émue. La main héroïque qui a tracé cette grande scène de guerre est maintenant glacée à jamais.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LE COQ AUX CHEVEUX D'OR,

RÉCIT DES TEMPS FABULEUX, PAR MAURICE SAND (1).

Voici un livre étrange, un fougueux caprice d'artiste enté sur l'érudition d'un chercheur patient. S'il y a anomalie, il n'y a pas bizarrerie. Le bizarre est ce qui n'a pas sa raison d'être. La logique de l'esprit, quelque dissimulée qu'elle soit sous la fiction, donne toujours une réelle solidité à un ouvrage d'art, et constitue l'originalité sans s'égarer dans le burlesque.

Il y a pourtant du comique dans ce livre, mais il y a surtout de la terreur et de la poésie, du savoir et de l'invention. Il fallait tout inventer en effet sur ces âges fabuleux, mais en même temps il ne fallait rien inventer qui ne fût dans la donnée, dans la forme et dans la couleur de la légende.

Grand et aride travail en apparence, travail abondant et facile pour celui qui, nourri d'études substantielles et doué d'une heureuse mémoire, puise dans son propre fonds et y trouve les matériaux tout prêts pour construire en se jouant l'édifice de la fantaisie.

La fantaisie! n'y a-t-il pas un point par lequel elle touche à la connaissance positive, comme la fable confine à l'histoire? Les mythologues ne sont-ils pas déjà des historiens? S'ils racontent des faits erronés, s'ils affirment des choses impossibles, ne font-ils pas à leur insu le récit fidèle des

(1) Au moment où nous corrigeons cette épreuve, des amis bienveillans nous font observer que nous allons contre l'usage, peut-être contre la modestie, en signant George Sand l'analyse d'un livre signé Maurice Sand. Nous n'avons pas voulu nous rendre à cette opinion. Il ne nous paraît pas juste que, seul entre tous, nous n'ayons pas le droit de dire notre pensée sur un ouvrage soumis à la critique de tous. Nous accusera-t-on de partialité? On pourrait nous en accuser aussi à l'égard de tout autre livre dont nous aurions à rendre compte. Croira-t-on que l'auteur manque de modestie parce qu'il est content d'avoir notre avis sur son travail? Il nous semble au contraire qu'il y aurait de l'orgueil de sa part à vouloir s'en passer, et que, de la nôtre, il y aurait une fausse timidité à craindre l'accusation de népotisme littéraire. (G. S.)

idées et des émotions que subissait avec eux le monde de leur temps? La légende est bien la peinture intellectuelle de nos existences, comme les créations de l'artiste sont l'histoire de sa pensée.

Le Coq aux cheveux d'or est la reconstruction de toutes pièces d'un monde qui n'est plus. A-t-il jamais existé, ce monde perdu de l'Atlantide, dont toute l'antiquité atteste la splendeur et déplore le désastre? Les érudits de nos jours, frappés de la coïncidence de ces chroniques traditionnelles, cherchent encore la trace évanouie du royaume des Atlantes à travers les brumes obscures de l'âge antéhistorique et les dislocations géologiques qui révèlent l'histoire de la planète.

Quoi qu'il en soit, et en attendant une découverte toujours possible, le rêve d'une civilisation disparue est toujours dans les notions de l'homme qui se reporte à la contemplation de ses origines religieuses et sociales, et il n'y a rien là qui choque la raison. Les derniers bouleversemens considérables de l'écorce terrestre ont pu engloutir une contrée vaste ou florissante, une antique Albion de l'Orient, ou une petite république comme celles de la Grèce, qui firent tant de bruit en occupant si peu de place. A cet écroulement d'un monde, centre relatif des lumières de nos ancêtres, a pu succéder une longue période de barbarie au sortir de laquelle l'homme, croyant commencer son histoire, ne fit que la recommencer, et se nourrir des mythes vaguement conservés dans ses traditions, en s'imaginant fonder des dogmes et se servir de symboles nouveaux.

De tous les sujets qui piquent la curiosité et font travailler l'imagination, la catastrophe de l'Atlantide est peut-être le plus saisissant. Les anciens avaient esquissé ce drame horrible et prodigieux. Notre déluge de Noé en est une version merveilleusement empreinte du caractère positif de la race sémitique. Le patriarche emmagasine dans son arche les dons et les fléaux de Dieu, sans autre motif qu'un esprit d'ordre qui va jusqu'à la passion de l'inventaire. Dans la légende du *Coq*, le mage Xizouthros exprime des idées plus hautes et des vues plus profondes :

« Comme les laboureurs et les femmes se plaignaient de ce fléau (les rats et les souris qui avaient pénétré dans l'arche et menaçaient les provisions) : — Sachez, leur dit le mage, que j'ai embarqué le tigre, le vautour et le serpent qui sont des ennemis plus redoutables.

« — Pourquoi as-tu fait cela? lui dit Pyrrha, la femme de Deucalion.

« — Apprends, répondit Xizouthros, qu'Ahoura-Mazda n'a rien créé d'inutile, et que nul n'a le droit de lui dire : Ceci est nuisible, ou : Cela est de trop. Le sage qui se voue à la connaissance des secrets divins arrive à découvrir dans les venins et les poisons de puissans remèdes; si vous ne savez pas encore tirer le bien du mal apparent, ne vous en prenez qu'à vous-même, et n'accusez pas le souverain bien de n'avoir pas su ce qu'il faisait. »

S'il y avait déjà de tels rayons de lumière dans l'esprit des sages, — nous ne voulons pas chicaner l'auteur après avoir cité cette courte et forte leçon, — il était bien permis de ressusciter un instant l'empire des Atlantes pour

nous y faire pénétrer, de le placer au pied du Caucase, puisque c'est la région où la vraisemblance géographique le fait apparaître, et d'y introduire des personnages doués des éternelles aspirations et assujettis aux éternels appétits de l'homme. D'ailleurs le plus grand nombre des personnages de ce livre appartient au monde qui a survécu. Alliés, voisins ou ennemis des Atlantes, ils ont le droit de représenter les mœurs, les idées, les costumes, les croyances des peuples qui ont laissé non-seulement des traces confuses de leurs origines, mais des témoignages éclatans de leur existence.

Selon nous, Maurice Sand a tiré de ce sujet un parti des plus heureux. Il a su être intéressant, dramatique et amusant en peignant des sites, des monumens, des êtres qui ont leur physionomie réelle au sein d'un milieu fantastique. On en jugera par une rapide analyse.

Disons d'abord que l'auteur place son récit dans la bouche d'un narrateur relativement moderne, un certain *Psammos,* qui occupe une des charges de l'empire à Trébizonde sous Valentinien. Psammos s'est trouvé en rapports fréquens avec les prêtres et les mages de l'Arménie et de la Chaldée, qui prétendent descendre des Atlantes. Depuis dix ans, il parcourt l'extrême Orient de l'empire romain, les monts Caucase ou de Kaf, la Colchide ou pays de Cos, la Chersonèse taurique, les bords du Palus-Meotis, les rives de l'Hypanis et du Tanaïs. Il est convaincu que « ces contrées firent jadis partie de l'Atlantide dont l'île principale est maintenant au fond du Pont-Euxin. » Il est curieux et très érudit pour son temps. Il a lu avec amour tous les auteurs qui parlent de l'Atlantide; il a peut-être surpris, sans vouloir avouer son sacrilége, quelques indices dans les archives sacrées des mages; enfin il a « recueilli, dit-il, assez de fragmens et de légendes ayant rapport à cette antique civilisation, » pour se croire capable « de recoudre une fable dont par la suite les héros sont devenus des dieux chez les peuples issus des races échappées au désastre. » « Tel, ajoute-t-il, Satourann, qui doit être Saturne, — Bolkaï, Vulcain; Thor, divinisé chez les Scythes, Némeith, le père de la race celtique, etc. C'est assez te dire, ô lecteur, que ce récit est antérieur à ce que nous connaissons de plus ancien. »

Voyons le récit attribué à ce Psammos.

L'Atlantide est la terre des prodiges qu'enfante la richesse. On croit voir l'agglomération des satrapies d'Orient sous la pression d'un prince absolu. La corruption règne sur ce monde gorgé d'or, et son roi Satourann est le type de la ruse et de la cruauté. Hemla est la fille unique de ce roi des rois. Elle a seule survécu aux quatorze enfans nés du mariage de Satourann et de Bahavani. Pour préserver ses jours, sa mère l'a fait sacrer *ziris,* c'est-à-dire euménide, vouée au culte du feu. Par ce vœu, Hemla est fiancée au redoutable Ptah, le dieu des feux souterrains, qui réside dans le temple Atanor, merveilleux édifice bâti ou plutôt forgé par les cyclopes du roi sur le cratère même du volcan, au centre de l'opulente cité de Sisparis, capitale de l'Atlantide. Ptah, malgré ses rugissemens et ses flammes, est adoré comme

une divinité secourable, dont la lueur entretient en l'absence du soleil l'éternité du jour sur l'heureuse ville des Atlantes.

Cependant la politique de Satourann s'accorde mal avec le célibat imposé à sa fille. Dès que la reine est morte, il déclare à la ziris qu'elle ait à faire choix d'un époux parmi les plus puissans rois ses alliés. De grandes fêtes sont ordonnées, tous les chefs des nations environnantes y sont conviés. Les prétendans arrivent au milieu de bizarres splendeurs. L'un offre à la ziris cent coursiers anoplothères, portant chacun un collier d'or; un autre cent mammouths à longs poils, montés par des sagittaires qui sèment l'épouvante; un troisième croit lui plaire en lui montrant ses cent concubines couronnées de fleurs.

Mais un autre a touché le cœur d'Hemla, c'est le Gète aux cheveux roux, Néméith le monothéiste, le preux, le chevalier des temps primitifs, celui qui ne possède rien que la confiance et l'amour de sa tribu, et qui, pour tout luxe, a planté sur la table du festin l'emblème de sa race, un coq de bois peint en rouge au bout d'un bâton. Néméith rêve aussi de la ziris, mais il a juré amitié à Thor, le chef des Scythes, son frère d'armes. Ils ont bu le sang l'un de l'autre. Thor, emporté, farouche, s'est pris d'une violente passion pour la jeune Atlante, et Néméith le généreux a renoncé à elle.

Après le festin, la ziris doit déclarer son choix en envoyant une corbeille de feuilles de palmier à chacun de ses prétendans. Toutes ces corbeilles contiennent des cadeaux, une seule renfermera l'anneau des fiançailles. Thor ne trouve dans la sienne qu'une hache de fer, don précieux pour un homme qui ne connaît encore que la lame de pierre, mais dont il s'indigne comme d'un affront; Néméith a reçu l'anneau, et, craignant la douleur de son ami, il a caché ce gage dans sa ceinture. Il retourne sa corbeille pour faire croire qu'elle était vide. — Que lui as-tu donc envoyé? dit le Scythe jaloux à Hemla. — Ma haine, répond la princesse irritée.

Tous les prétendans se croient joués. Le noir Surtur, roi de Cos, Arhimaz, prince d'Our, le louche Kaïs, roi des Ombos, se querellent avec les Scythes et les Gètes. Thor veut enlever la ziris. On se bat, le sang coule. Les éléphans effarouchés foulent aux pieds les vases d'or et les femmes éperdues. Un personnage vénérable se présente, c'est le grand-mage qui prédit la colère céleste, c'est Xizouthros qui construit l'arche du salut. Il menace et commande. A sa voix, tout se calme ou se tait.

Dans la nuit, Hemla, voyant son père décidé à la contraindre pour qu'elle épouse le noir Surtur, prend la fuite et tombe dans les mains de Thor, qui l'enlève; le Gète est avec eux.

Poursuivi, on se réfugie sur les montagnes d'Our. Après mille dangers et mille désastres, la ziris se trouve seule sous la protection du coq aux cheveux d'or, et plus que jamais elle l'aime et se sent aimée; mais ils ne peuvent être l'un à l'autre : Néméith respecte le serment de l'amitié, et le dieu Ptah, jaloux de sa fiancée, secoue la terre, déchaîne les vents, vomit des monstres et apparaît sous la forme d'un cône de laves ardentes qui

surgit du sein de la mer bouleversée et furieuse. Hemla, pour l'apaiser, lui jette l'anneau que le Gète lui a rendu, et lui jure de retourner dans Atanor. A ce prix, le volcan épargne son rival.

Mais le Gète, qui ne croit qu'à Heimdall, le dieu père, méprise les forces brutales de la nature. Il obéit à sa conscience en reconduisant la ziris à son temple. Là, au moment de renoncer à elle, il est saisi de colère et de douleur. Il pénètre dans Atanor, et, de sa hache de jaspe, il coupe audacieusement la flamme qui s'exhale du cratère sacré, puis il s'éloigne pour rejoindre Thor, qui revient assiéger Sisparis.

Les rois alliés de Satourann sont vaincus et découragés. Le peuple attribue les désastres de l'empire à l'impiété du roi, qui a offensé le dieu Ptah. On se révolte, le roi comble de victimes humaines la gueule béante du volcan.

La fureur et le désespoir règnent dans Sisparis. Thor y pénètre et réclame la main d'Hemla, que son père épouvanté lui a promise. La ziris le hait et le repousse. Alors le Scythe accuse son ami, l'insulte et le frappe. Ils se battent. La hache de fer du Scythe pénètre dans le flanc de Németh. Ses guerriers l'emportent sur la montagne, où ils le placent à la manière de leur pays, dans un cercueil de pierre, la face tournée vers l'orient.

Thor exaspéré veut contraindre la ziris à le suivre. Il viole l'enceinte du temple et crache à la figure de Ptah, l'idole aux yeux de verre. Un bruit formidable répond à cette insulte. La grande tour des astres, où Hemla s'était réfugiée, croule, engloutit le Scythe et le broie sous les décombres.

Hemla reste cramponnée au chambranle d'une porte d'airain qui s'ouvre maintenant sur le vide, au flanc de la muraille éventrée. Elle est perdue, elle va céder au vertige, elle va lâcher prise. Un inconnu sorti de la foule gravit le long de cette ruine qui chancelle comme un homme ivre. Il saisit Hemla, la sauve, l'emporte et disparaît avec elle au milieu de la confusion où se débat dans les horreurs de l'agonie la ville déplorable des Atlantes.

Cette secousse de tremblement de terre, c'est la fin de Satourann et de son peuple, et cet homme prodigieux qui emporte la ziris, c'est Németh revenu à la vie. Gorgo, la belle fille aux dents pointues, l'avait déterré pour le dévorer. Elle l'a caché dans les profondeurs des cavernes où vivent encore de leurs hideuses rapines quelques-unes de ces goules ou kères, derniers restes des gorgones qui suçaient le sang des blessés sur les champs de bataille et rongeaient les os des morts. Elles avaient jadis ravagé l'Atlantide. Vaincues par les vaillantes Amazones, elles erraient encore autour des mourans et enlevaient les nouveau-nés dans leurs berceaux. Németh a pu échapper aux effroyables embrassemens de la kère; mais une autre femme aussi féroce aux vivans que Gorgo l'est aux cadavres, c'est Arthémis, la reine des Amazones, qui est éprise de Németh et jalouse d'Hemla. Elle rencontre et poursuit le couple fugitif. Németh lui échappe, emportant sur son cheval la ziris percée d'une flèche et mourante. Ils fuient toujours au hasard, poussés par l'ouragan qui souffle derrière eux et renverse les fo-

rêts sur leur route. La terre s'enfonce et disparaît à mesure qu'ils franchissent les bois et les plaines. Ils cherchent la montagne; mais Hemla se sent mourir. Elle dit à Némeith de la conduire vers le fleuve Léthé, qui guérit tous les maux.

Némeith obéit, quoique le déluge commence, et, quand il arrive au Léthé un brouillard épais enveloppe la terre et se résout en pluie chaude. Pourtant Hemla est glacée, et cette fois Némeith la crut morte.

« Il s'élança dans l'eau avec son cheval et plongea la ziris à trois reprises. Elle but l'onde bienfaisante, respira, ouvrit les yeux et parla.

« — Sortons d'ici, dit-elle. Qui es-tu, toi qui me tiens dans tes bras? »

Elle avait perdu la mémoire. Ils gagnèrent le rivage, et, sous la pluie qui tombait toujours, lourde, incessante, Némeith s'écria en se roulant de désespoir sur la terre détrempée : — Heimdall lui a envoyé la folie!

« Que fais-tu là? lui dit la ziris en riant. »

Quelques-uns des compagnons et amis du Gète l'avaient rejoint avec leurs guerriers. « Coq, lui dit Hu-Gadarn, prends courage et partons. La plaine se remplit d'eau, et la lumière du jour s'éteint dans des nuages de cendre.

« — Ce fleuve d'oubli va-t-il déborder et nous priver tous de raison? dit Némeith.

« Il reprit Hemla sur son cheval, et tous s'éloignèrent dans la direction des montagnes de la Scythie.

« Elles sont loin, et les terrains délayés par la pluie deviennent impraticables.

« Les chevaux enfoncent dans une vase toujours plus profonde. Exténués de fatigue, ils ne peuvent lutter contre les courans de boue qui bientôt les entraînent avec les rochers, les prairies et les forêts.

« Un cavalier s'enfonce, puis quatre, puis vingt, puis cent.

« Hu-Gadarn crie :

« — Némeith! si tu revois nos steppes, fais de mon fils un guerrier.

« Et il disparaît.

« Le Gète sent son cheval s'engloutir, il s'empare d'Hemla, il nage et fend les flots impitoyables.

« Ils sont seuls au milieu d'un océan sans rivages.

« — Hemla, te souviendras-tu au moins de ce que tu vois là, si nous en sortons?

« — Je ne comprends pas, mais j'ai peur.

« Il rencontre le cadavre flottant d'un mammouth. Il s'y cramponne et reprend haleine; le mammouth disparaît. »

Némeith heurte un autre cadavre, c'est celui d'Herser, son ami. Les torrens l'entraînent. La nuit vint longue et cruelle.

Ils ont trouvé une poutre, puis un tronc d'arbre :

« La pluie qui la veille est tombée en gouttes plus grosses que le poing, tombait maintenant en gouttes plus grosses que la tête d'un taureau. Le froid les perçait de ses flèches. La faim se fit sentir impérieuse, dévorante.

. . . .

« Le jour suivant, une troupe de léviathans leur barra le passage et menaça de les engloutir. Némeith chercha par habitude sa hache de caillou à son flanc, il l'avait laissée dans sa tombe.

« — O Dieu père, dit-il, quand pourrai-je façonner une nouvelle arme dans mes montagnes?

« Pendant trois jours, ils furent le jouet des flots.

« — Il n'y a donc plus de terre? disait Némeith avec désespoir.

« Une nef passa dans le lointain, elle était haute comme un palais. Il reconnut l'arche de Xizouthros. Il appela, mais la maison flottante disparut dans les brouillards.

« La ziris pleura.

« Si les hommes nous abandonnent, lui dit Némeith, le grand Dieu nous voit.

. . . .

« Encore six jours, et Némeith, prêt à défaillir, se rappela le talisman que portait Hemla.

« — Qu'y a-t-il dans ce sachet doré?

« Elle ne s'en souvenait pas. »

Némeith l'ouvrit. C'était une amulette donnée à la ziris par sa mère mourante. Que contenait-elle? Cherchez, lecteur. — C'est une des plus jolies inventions de ce poème rempli d'idées originales et brillantes.

Mais pourquoi ne vous le dirais-je pas? Le livre est si riche d'événemens et de personnages dont je ne vous ai rien dit, que mon analyse ne vous privera pas de mille autres surprises.

Le talisman de la reine des Atlantes contenait un rayon de soleil. Ils ne trouvèrent rien dans le sachet doré, mais « à l'instant même, le rayon perça les nuages et vint réchauffer le couple perdu au sein des eaux. »

. . . .

Quand ils abordèrent, « le jeune guerrier cueillit une petite plante. — C'est une fleur des montagnes de Kaf, dit-il, nous sommes en Scythie.

« — Quel dieu dois-je remercier, Némeith? N'es-tu pas dieu toi-même, et n'est-ce pas toi seul que je dois adorer?

« Némeith n'osa lui rappeler la colère de Ptah et les sermens dont le fleuve Léthé l'avait enfin déliée.

. . . .

« Un an après, lorsque les anciens guerriers de Némeith et ceux qui avaient échappé aux feux de Ptah eurent rejoint leur chef, deux beaux jumeaux aux cheveux d'or voyaient le jour devant la hutte de feuillage, sous les grands arbres de la forêt.

« La première fois qu'ils sourirent à leur mère, elle se souvint confusément du passé et dit à Némeith :

« — Ai-je rêvé que j'étais une grande princesse et qu'un peuple immense m'adorait comme une divinité?

. . . .

« Hemla, qui, dès son enfance, avait lu dans les livres sacrés, recouvra peu à peu la mémoire des événemens; mais les mystères du temple Atanor lui furent à jamais voilés, et le dieu unique des géans et titans barbares, qui avait béni son amour, fut celui qu'elle transmit à sa postérité.

« ... Elle enseigna à ses fils les arts de la civilisation, et tandis que Németh détruisait les monstres vomis par le déluge, Amphion bâtissait une ville en pierres blanches qui fut appelée Ataba ou Thèbes, la ville mère. Zéthus retrouva dans l'herbe les débris du vieux monde et releva au pays d'Our la ville d'Asgard où avait régné Arhimaz. »

On voit par ces fragmens avec quelle simplicité de formes l'auteur raconte ce drame immense. La vision terrifiante d'un monde qui s'écroule gagne, selon nous, à n'être pas chargée de détails et d'épithètes. Où Psammos, écrivain de la décadence, a-t-il puisé ce mélange d'élégance grecque et de sobriété biblique? Dans les traditions recueillies chez les barbares ou dans la fréquentation des pâtres de la Chaldée? Je l'ignore, mais il me semble qu'il a dû lire souvent aussi le ferme et pur récit des prêtres de Saïs rapporté par Platon. A cette salutaire étude de la forme antique, l'auteur a joint adroitement, et sans qu'on sente l'intrusion, les qualités de l'art moderne, l'habileté de composition, la rapidité des événemens, l'heureuse influence du sentiment de la peinture sur le procédé descriptif.

Nous avons suivi la ligne principale du roman; à cette arête se rattachent les ramifications de nombreuses aventures, et une foule de personnages indiqués avec une grande fermeté de main. Une figure neuve, horrible et charmante est celle d'Ized, l'Atalante qui remporte tous les prix dans les jeux publics, et qui a été vaincue à la course par le coq de la Gétie. Ized vit avec les péris qui, au pays atlante, ne sont nullement méprisées; mais elle vit chaste, fière et triste. Elle vide d'un trait les larges coupes de vin et reste impassible et froide. Quel secret amer cache donc sa douleur? Il semble qu'elle aime Németh; mais elle aime aussi la belle et douce Hanaïd, dont elle a voulu être la servante et qu'elle fait périr dans un accès de fureur et de désespoir. Elle l'ensevelit et fuit en dérobant ses longs cheveux qu'elle a coupés et réunis en une seule tresse. Elle va se cacher dans la grotte d'Our et roule un rocher à l'entrée. Là elle ralluma le feu, monta sur une pierre, passa la tête dans le nœud coulant formé par la tresse, « et, ayant appelé trois fois Hanaïd, elle s'élança dans le vide. Un instant le bout de ses pieds agiles effleura le sable comme si elle eût voulu fuir devant la mort; mais bientôt ils pendirent immobiles et glacés. Le feu de genévrier pétilla une dernière fois et s'éteignit.

« Tout rentra dans l'ombre et le silence.

« Elle avait vingt ans et avait reçu le jour dans cet antre. »

Qu'était-ce donc qu'Ized?

Une descendante de l'antique race androgyne issue des anges, persécutée par les hommes et qui passait pour disparue.

Cette figure, celle de la gorgone, celle de Mouza l'avaleuse de gemmes

et plusieurs autres non moins étranges semblent nous faire assister à une époque de crise où l'humanité veut en vain se dégager du cycle antérieur des créations divines devenues impossibles et monstrueuses. L'Atlantide est encore le refuge des fantômes que rêve, ébauche, lance et abandonne au destin la force créatrice exubérante, goules, hermaphrodites, géans, peuples lithophages, plantes colossales, animaux indomptables, constructions extravagantes, ouvrages délirans de l'homme et de la nature, c'est un monde où le grotesque et l'horrible étreignent sans solution possible le beau et le vrai. Il faut que ce monde mixte entre le ciel et l'enfer finisse sans retour ou en éprouve le besoin. Il faut que l'androgyne, ange ou bête, se donne la mort, que la goule voie les cadavres se ranimer sous sa dent venimeuse, que les mangeurs de salamandres crèvent d'intempérance, que le peuple abruti par la peur des feux souterrains soit dévoré par son dieu, que les tours de Babel s'écroulent sans avoir touché aux astres; il faut que la mer passe son niveau sans pitié sur toutes les énormités d'une société aux prises avec les énormités de la création primitive. C'est aux peuples réputés barbares qu'il appartient, là comme partout dans l'histoire des civilisations corrompues, de régénérer la race condamnée et d'infuser dans ses veines un sang jeune et vivace.

Hemla est l'emblème de cet hyménée rédempteur. Par une fiction ingénieuse, l'auteur lui ôte la mémoire de ses croyances manichéennes. Elle échappe ainsi à la vengeance de ses dieux cruels et stupides. Elle oubliera jusqu'à leur nom, et c'est en vain que quelques survivans de sa race jureront encore devant elle par *Niroutka, l'ancien dieu.*

Elle a perdu ses titres et son prestige; elle n'est plus la ziris, la fille sacrée, la vierge du feu, la grande euménide. Plus de richesse, plus de puissance tyrannique. Elle vit sous la hutte de feuillage. Dégagée de ses vœux impies, elle est aimée, elle est mère, elle s'est élevée à la dignité de femme. Elle est utile, elle enseigne, elle travaille, elle existe. La nature humaine est réhabilitée, purgée de ses aberrations, délivrée de ses épouvantes. La notion d'une providence intelligente, ou tout au moins d'une volonté humaine capable de braver et de dominer les forces aveugles de la matière, est entrée dans son esprit. Les élémens ne sont plus déifiés. L'homme n'est plus ni dieu ni esclave. La femme, sœur et compagne, n'est plus fatalement vestale ou courtisane.

La Gaule continuera et développera ces préceptes longtemps gardés dans les chariots de voyage et enseignés autour des feux de bivouac de la race nomade celtique. GEORGE SAND.

L'INVENTEUR, par M. Yves Guyot,
1 vol. in-8°, Armand Le Chevalier, éditeur, Paris 1867.

Il paraît que nos sociétés bourgeoises sont condamnées à renfermer toujours, sans s'en douter, des martyrs dans leur sein : il y a trente ans, c'é-

tait le poète, victime désarmée de l'indifférence stupide des hommes d'affaires et des hommes d'état, pour qui l'on réclamait *le pain et le temps,* afin qu'il pût attendre comfortablement l'inspiration; aujourd'hui c'est l'inventeur dont on nous décrit les luttes, les déceptions, les souffrances toujours proportionnées à ses bienfaits. — Sa destinée est-elle vraiment aussi triste qu'on la fait? Nous ne saurions comprendre alors qu'aucun homme l'affrontât jamais, s'il était en lui de se soustraire à la tyrannie de son idée; mais de même que nulle perspective de gloire ou de fortune n'est capable de susciter dans un homme qui ne l'a pas reçu du ciel le génie de l'invention, nul obstacle ne peut le stériliser chez celui qui en est possédé. Voilà ce qu'il importe de ne pas perdre de vue, non pas pour se tranquilliser sur le sort de l'inventeur, rester insensible à ses mécomptes, laisser subsister à son égard des injustices réparables ou des embarras qu'il ne serait pas impossible d'aplanir, mais au moins pour ne pas craindre que le génie se décourage avant que nous soyons parvenus à constituer un état de choses où l'invention ne se fera jamais attendre, où jamais elle ne sera mêlée d'illusion et de chimère, où elle sera tout d'abord accueillie sans lésinerie, assurée à son véritable auteur comme un titre perpétuel, réalisée avec le concours empressé de toutes les volontés et de toutes les forces.

A vrai dire, nous avons quelque peine à croire que l'inventeur soit si maltraité de nos jours, au moment où l'on élève dans le Champ-de-Mars au génie de l'invention le plus vaste sinon le plus beau des palais, et où des quatre coins du monde on s'apprête à venir payer un juste tribut d'admiration au moindre perfectionnement apporté dans la conservation des légumes ou dans la manière de déboucher les bouteilles. Beaucoup de gens, en lisant le livre véhément de M. Yves Guyot, seront un peu surpris de ce bruyant appel à la conscience publique sommée de mettre un terme aux iniquités de toute nature qui pèsent encore aujourd'hui sur l'inventeur. M. Yves Guyot peint la situation sous de sombres couleurs. Il montre le génie, avant même qu'il soit éclos, étouffé dans son germe par notre éducation routinière et uniforme. Lorsqu'est venue pour lui la période laborieuse des recherches et des tâtonnemens, on le voit obsédé par les avis décourageans de ses amis, par les timides inquiétudes de la femme, par les prophéties moqueuses des indifférens ou des rivaux. Est-il en possession de son idée, d'autres difficultés surgissent, l'opposition de sa routine, les objections de la fausse science, l'autorité toute-puissante des corps savans, dont la consécration est encore indispensable à toute vérité nouvelle. Celle-ci triomphe enfin : alors intervient l'état, non pour reconnaître comme il le devrait, la plus sacrée des propriétés, mais pour mettre l'inventeur à l'amende en lui délivrant à prix d'argent un brevet qui le garantit pendant quinze ans, pas un jour de plus, contre la spoliation. Cette longue et pathétique peinture est semée d'exemples très variés et très curieux : ils seraient plus instructifs, s'ils étaient mieux analysés et interprétés avec plus d'exactitude; mais l'auteur se laisse emporter par son raisonnement, et, à force de vouloir démontrer puissamment sa thèse, il n'échappe pas au pire des défauts, la déclamation. Il se met trop souvent en colère, il ne comprime pas assez l'indignation que lui inspirent soit un état de choses qui lui déplaît, soit des manières de voir qu'il ne partage pas; il y a telle

objection très naturelle qui l'exaspère, telle erreur des plus excusables qui lui crispe les nerfs. Cette façon d'écrire est désagréable; elle a de plus l'inconvénient de nuire à la justesse.

Dans les conclusions de l'auteur, il y a des idées assez rebattues et qui ont une apparence plausible, il en a de nouvelles et que nous avouons ne pas comprendre. Il semble toutefois que l'opinion craigne de se laisser entraîner par une analogie trompeuse, tant elle hésite à mettre cette propriété de fraîche date sur la même ligne que l'antique propriété de la terre et des choses. Quand M. Yves Guyot revendique la liberté des recherches au nom de l'inventeur et de la science, il nous étonne : qu'est-ce donc qui s'y oppose aujourd'hui? Il n'y a plus de Sorbonne ni d'inquisition pour mettre l'esprit d'aventure en interdit; libre à chacun de passer sa vie et de se ruiner à chercher le grand œuvre. Nous ne voyons pas du tout ce qui peut empêcher l'inventeur de chercher dans toutes les voies, à ses risques et périls, d'éviter les grandes routes et de préférer les sentiers non frayés; nous ne voyons pas ce qui peut l'empêcher de poursuivre partout la vérité, de la proclamer lorsqu'il croit l'avoir saisie, de la démontrer, de la défendre, et, quand il aura fait des adeptes, c'est-à-dire trouvé des capitalistes, de la réaliser à son profit et au nôtre. Les inventeurs ont à combattre, nous le savons bien, l'inertie naturelle de l'esprit humain, les résistances de la tradition et de la routine, l'opposition des intérêts menacés, les partis-pris aveugles. On ne désarme pas tout cela sans combat. Que les académies aient leurs préjugés, personne ne l'ignore, et qu'elles se soient trompées plus d'une fois en traitant de chimère ou d'erreur des inventions dont les académiciens profitent comme tout le monde maintenant, il n'y a pas là de quoi se mettre en courroux. Les académies représentent la règle et la discipline dans la science, l'esprit de conservation, la résistance. La discipline est quelquefois gênante sans doute, la résistance aveugle et maladroite; mais est-ce une raison pour demander la suppression des académies? Leur autorité est-elle vraiment si tyrannique? Et pour qui n'ambitionne pas leurs couronnes, ne suffit-il pas qu'il y ait à côté d'elles le grand tribunal du bon sens public, auquel chacun peut faire appel?

Il est bizarre qu'au moment où il se déclare contre les académies, M. Guyot s'abandonne à un dithyrambe en faveur de l'association. A l'entendre, l'association est le salut du genre humain et en particulier de l'inventeur; elle seule peut le protéger, l'aider, l'affranchir, mettre à sa portée les lumières dont il a besoin, réunir dans sa main tous les fils de la tradition, lui assurer le profit et la gloire légitimes qui lui manquent trop souvent. Il y aura de cette façon des séminaires et des colléges d'inventeurs qui répondront à point nommé à tous les besoins de l'humanité, si même ils ne les devancent. Sans regarder l'association comme un remède à tous les maux, nous la tenons en grande estime; mais nous ne voyons pas trop ce qu'elle peut faire ici. Nous nous étions figuré que les inventeurs étaient toujours clairsemés et jetés au hasard dans le monde. Il nous semblait que la puissance du génie inventif était avant tout dans la réflexion solitaire, qu'il avait d'ordinaire ses voies à lui, souvent fort imprévues, et qu'il se jouait volontiers de méthodes. Il nous apparaissait en un mot comme un accident in-

dividuel et comme un don fortuit. Nous ne demandons pas mieux que de nous être trompés, et nous serons fort heureux d'apprendre qu'on peut élever les inventeurs à la brochette, comme on fait des héros avec des enfans de troupe et des saints avec des enfans de chœur.

Une autre observation qu'il convient de rappeler est que l'inventeur le plus heureux ne trouve guère du premier coup et qu'il se trompe bien des fois avant de rencontrer juste. Le propre du génie n'est pas de courir les aventures, il est d'en sortir heureusement. Nous ne contestons pas qu'une seule chance heureuse compense souvent, et fort au-delà, d'innombrables méprises : mais pour un seul à qui elle échoit, combien d'autres qui l'attendent inutilement jusqu'à la fin! M. Guyot a-t-il l'idée de demander que ses associations fassent les frais de toutes les tentatives? C'est risquer beaucoup, et nous craignons que l'esprit de recherche, qui n'est pas précisément le même que l'esprit d'invention, n'épuise bien vite le capital social. Le véritable inventeur est condamné à chercher et à trouver seul, et c'est cette destinée qui fait sa gloire.

L'histoire des inventeurs nous montre du moins que les choses se sont passées ainsi dans le monde jusqu'à présent, et cette histoire souvent affligeante est justement ce qui indigne M. Guyot : peut-être n'en sera-t-il plus de même à l'avenir. Plus la science fait de progrès, plus l'industrie s'y subordonne; l'invention industrielle se rapproche chaque jour davantage de l'expérimentation scientifique, c'est-à-dire que la méthode préside de plus en plus à ce qui est resté si longtemps le domaine d'une divination inexplicable; en un mot, la découverte se substitue à l'invention. Ce n'est pas que la pénétration d'esprit, le génie des combinaisons, l'audace de l'imagination, qui voit de loin les résultats et crée des moyens propres à les atteindre, soient désormais inutiles; mais les recherches ne relèvent plus du caprice, les tâtonnemens mêmes se font selon certaines règle, il n'est plus permis de s'égarer que dans une latitude donnée. On comprend dès lors que des associations puissent se proposer pour but de se livrer à la poursuite de certaines vérités d'un ordre déterminé. Ces associations existent partout, et nous ne voyons pas d'inconvénient à ce qu'elles se multiplient. Ce n'est pas là toutefois une révolution qu'il fût nécessaire de réclamer à si grand bruit. Multipliera-t-elle les inventeurs et les inventions autant que M. Yves Guyot se le figure? Nous ne savons pas en vérité si nous devons le désirer ou le craindre; ce progrès quotidien serait notre ruine; c'est fait de nous si nous n'avons pas le temps d'appliquer une invention et d'en tirer parti avant qu'elle soit vieillie et distancée par une autre.

P. CHALLEMEL-LACOUR.

— L'art musical vient de faire, à l'insu du public, une perte vraiment irréparable, non que ce soit aujourd'hui chose rare qu'un beau talent de pianiste : notre époque en ce genre est tellement féconde et les virtuoses se succèdent avec si peu d'interruption, qu'à peine a-t-on le temps de regretter ceux qui nous quittent, tant ils sont vite remplacés; mais ce n'était pas une pianiste comme une autre que M[me] Chabouillé Saint-Phal, récemment enlevée à ses admirateurs dans la maturité de son talent. L'agilité, l'égalité, la sûreté de l'exécution, l'excellence du mécanisme, n'étaient chez elle

que des dons accessoires; elle en possédait un de plus haut prix, plus difficile à retrouver, le sentiment traditionnel de la musique des grands maîtres. Personne à notre connaissance n'avait su conserver plus intact cette sorte de dépôt, personne ne traduisait avec un accent plus vrai, plus sobre et plus chaleureux tout ensemble, avec une fidélité plus respectueuse et plus intelligente, les œuvres d'Haydn, de Mozart et de Beethoven. C'était surtout le rhythme d'Haydn qu'elle semblait tenir de lui-même : elle avait le secret de cette franche allure, de cette vivacité limpide, de cette candeur animée qui, pour peu qu'on altère le moins du monde les mouvemens, pour peu qu'on les retarde ou qu'on les précipite, perd aussitôt tout caractère, toute distinction et tout esprit. C'était vraiment un cours pratique, une occasion d'étude, une sorte d'initiation à la connaissance des maîtres que ces matinées qui depuis quinze ou vingt ans se renouvelaient chaque hiver, et où, devant un groupe d'élus, dans un local devenu trop étroit par l'empressement de ceux qui s'y faisaient admettre, ce talent vraiment original développait les ressources de son savoir, de son goût et de ses souvenirs.

Trop musicienne pour n'être que pianiste, sans la moindre ambition de briller seule, elle s'était exclusivement vouée à l'interprétation de la musique d'ensemble, et avait contracté une sorte d'alliance avec deux autres talens dignes d'elle, MM. Allard et Chevillard, qui lui prêtaient le plus fidèle et le plus excellent concours. Assurément l'œuvre des maîtres, la musique sérieusement écrite, notamment cette musique de chambre qui parle si doucement et si profondément à l'âme, est aujourd'hui tout autrement goûtée qu'à l'époque où Mme Saint-Phal commençait à s'y consacrer; mais ceux qui la cultivent, même les plus habiles et les plus convaincus, s'effacent-ils toujours assez? Ne les voit-on pas sans cesse, et comme malgré eux, substituer à l'expression collective et simultanée d'une même pensée, d'un même sentiment, de perpétuels monologues? L'art suprême chez les artistes concertans est de lutter d'abnégation et de n'avoir à cœur que le succès commun. C'était chez Mme Saint-Phal comme un don naturel que cet oubli de sa personnalité; le secret maintenant n'en est-il pas perdu? Qui nous rendra de tels exemples, un si parfait enseignement? Et ce n'est pas le seul regret que nous pourrions faire entendre, si nous voulions sortir du domaine de la musique. Que de pauvres artistes pourraient dire, eux aussi : Qui nous rendra l'active bienfaisance dont nous fûmes si souvent soulagés? Mme Saint-Phal était en possession d'une fortune qui lui avait permis de s'occuper de l'art seulement par amour, mais personne n'avait le cœur plus ouvert et plus charitable à ceux qui ne l'exercent que par nécessité. Ce cœur était infatigable et entièrement dévoué à ses amis, comme son talent aux grands maîtres. C'était une nature généreuse et vaillante : il appartient à ceux qu'elle a charmés, à ceux qui voudraient perpétuer ses exemples, de ne pas laisser fermer la tombe où ses restes reposent, sans honorer au moins son souvenir.

L. VITET.

L. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-SEPTIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXVIIe ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1867.

Livraison du 1er Janvier.

Livraison du 15 Janvier.

Livraison du 1er Février.

Livraison du 15 Février.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue St-Benoît.